N° 611 34e Année. Tome CLXVIII 1er Décembre 1923

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LIBRAIRIE OLLENDORFF

50, Chaussée d'Antin, PARIS, IXe (R. du C., n° 46.117 Seine)

COLLECTION DES SIX *« Le Roman d'aujourd'hui »*

Les Lions en Croix

par André LAMANDÉ

Enfin voici le livre d'un homme qui ose exprimer, dans une pathétique histoire d'amour, les espoirs déçus, les colères et les aspirations de la « Génération Sacrifiée ».

1 vol. in-16 D. C. .... 7 francs.
Edition originale tirée à 1.000 exemplaires sur papier pur fil, avec un bois original de Gallien .... 12 —
Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande (taxe de luxe comprise) .... 45 —

ANNE-MARIE & CHARLES LALO

LA FAILLITE DE LA BEAUTÉ

Les anciens romans avaient le « préjuge de la beaute ». Leurs amoureuses étaient toujours d'une beauté absolue. Depuis Rousseau, l'héroïne moderne a renoncé graduellement à la beauté plastique dans le roman comme dans la peinture. N'en déplaise à Bourget, elle en devient plus vivante. « Place aux laides ! »
Les grandes amoureuses des romanciers d'autrefois avaient toutes 16 ou 18 ans. Mais Balzac a proclamé la faillite de la jeunesse. De nos jours, plusieurs héroïnes d'amour « à la page », atteignent 56 ou 60 ans ! Benda, Prévost, Vaudoyer sont les spécialistes les plus convaincus du crépuscule féminin. « Place aux vieilles ! »

1 vol. in-8°, illustré de 16 hors texte .... 15 francs.
Il a été tiré à part 20 exemplaires sur Hollande numérotés (taxe de luxe comprise) .. 55 —

L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA

19, RUE BONAPARTE, PARIS-VI[e] — TÉLÉPH. : GOBELINS 31-12

COLLECTION « ÉPOPÉES ET LÉGENDES »

Cette collection, don chaque volume nouveau conquiert la faveur du public, a pour but de remettre en valeur, ou de faire connaître les grandes épopées et les admirables légendes de toutes les littératures, principalement de notre moyen âge français.

Chaque volume du format in-18 jésus, imprimé en caractères neufs sur beau papier chiffon, contient une importante décoration : lettres ornées, en-têtes, culs-de-lampe.

L'exemplaire broché.. 10 fr.
Il est tiré de chaque ouvrage 500 exempl. Japon numérotés. L'exemplaire broché.. 35 fr.
RELIURE pleine peau avec fers spéciaux. La reliure (à ajouter au prix de l'ouvrage). 25 fr.

OUVRAGES DÉJA PARUS :

LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEUT

Renouvelé par
JOSEPH BÉDIER, de l'Académie française.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.) 160[e] *éd.*

LA LÉGENDE DE GUILLAUME D'ORANGE

Renouvelée par P. TUFFRAU
(Ouvrage couronné par l'Académie française.) 16[e] *éd.*

LA CHANSON DE ROLAND

Texte revisé du manuscrit d'Oxford
et traduction par JOSEPH BÉDIER,
de l'Académie française. — 29[e] *édition.*

LA VIE DU BOUDDHA

D'après les textes de l'Inde ancienne
par A.-FERDINAND HEROLD. — 15[e] *édit.*

LA LÉGENDE DU CID CAMPEADOR

D'après les textes de l'Espagne ancienne
par ALEXANDRE ARNOUX.
11[e] *édition.*

LES LAIS DE MARIE DE FRANCE

Par PAUL TUFFRAU
8[e] *édition.*

VIE ET LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

D'APRÈS LES TÉMOINS DE SA VIE

Par G. LAFENESTRE

15[e] *édition.*

POUR PARAITRE ENSUITE :

LE ROMAN D'ANTAR

Par G. ROUGER

LA PASSION DE YANG KWÉ-FEÏ

Par G. SOULIÉ DE MORANT

LE LIVRE DES VIKINGS

Par CH. GUYOT

LA LÉGENDE AMOUREUSE DE DON JUAN

Par A. t'SERSTEVENS
etc.




L'OFFICE DE LIVRES
DU "CRAPOUILLOT"
POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

A la demande de ses abonnés, l'excellente Revue parisienne illustrée d'arts, lettres, spectacles, **le Crapouillot**, vient d'organiser un service de librairie d'un genre absolument inédit.

Certains lecteurs, qui résident loin d'un centre ou de la métropole, regrettaient amèrement de devoir attendre fort longtemps les nouveautés littéraires que des analyses leur avaient donné le désir de connaître.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littéraire, et possédant, dans le domaine du " goût ", l'entière confiance de ses lecteurs, **le Crapouillot** vient de mettre sur pied un " Office de Livres " basé sur le principe suivant :

Tout abonné du **Crapouillot**, moyennant une provision (*intégralement remboursée* par le prix marqué des livres), reçoit, chaque mois, dès leur parution, les meilleures nouveautés littéraires. L'abonné peut, d'autre part, sans craindre aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressant, se servir de son compte courant pour acquérir des ouvrages spéciaux (médecine, sciences, enseignement, etc.), pour renouveler sans frais ses abonnements aux revues, etc...

Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications de l'abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque envoi, l'abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir cinq livres par mois (par exemple quatre à 6 fr. 75, un à 3 francs et le port) le souscripteur doit tabler pour un an sur une provision de 360 francs. Pour 1000 francs par an le souscripteur reçoit 10 à 12 livres nouveaux par mois, et de plus des livres d'art illustrés où, à son choix, des livres de luxe ou des éditions originales. *Les provisions sont payables à volonté en un ou plusieurs versements.*

Ce service absolument nouveau, réservé aux abonnés du **Crapouillot**, tout en satisfaisant les desiderata des lettrés de province, des colonies et de l'étranger, aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS. C'est une initiative à soutenir.

L'OFFICE DE LIVRES ET LE CHANGE

Dans les pays à change haut, un bon nombre de libraires n'ont tenu aucun compte de la dépréciation du franc. Par exemple, un roman à 6 francs se vend couramment *un dollar* (soit 19 francs, au cours du change) aux États-Unis — et le même abus existe dans presque toutes les colonies anglaises — **alors que notre Office le facture 6 francs net, plus le port** (soit au maximum **: 7 fr.**).

Les souscripteurs des pays à change haut reçoivent donc **près** de *trois* volumes pour le prix d'un *seul* dans leur pays.



Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { 40 fr. (France) / 50 fr. (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

2. — Je vous adresse ci-joint { 200 fr. (France) / 225 fr. (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des cinq premières années du Crapouillot (1919-1923)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de.. (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20 .... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas..............

VI. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 360 fr. pour 5 livres par mois pendant un an, 700 fr. pour 10 livres. Ajouter une provision supplémentaire si vous désirez des livres d'art, éditions originales, etc...

Dans tous les Pays du Monde

L'OFFICE DE LIVRES

du

CRAPOUILLOT



apporte à ses abonnés, avec la revue la plus vivante de Paris, les meilleures nouveautés littéraires, choisies d'après le goût personnel du souscripteur et en accord avec ses critiques.

Pour 1 Franc

PAR JOUR

vous pouvez, dans n'importe quel pays du monde, être tenu au courant du mouvement littéraire français et étranger et recevoir toutes les meilleures nouveautés grâce à « l'*Office de LIVRES* » du « Crapouillot ».



Pour recevoir cinq volumes nouveaux par mois, provision à " l'Office de livres " . . . . 360 fr.

Abonnement au «Crapouillot» : France, 40 fr., Étranger 50 fr.



LA VIE AMÉRICAINE

D'APRÈS LE CONTE ET LA NOUVELLE

—

Parmi les réalisations les plus heureuses de la littérature américaine(1), aussi bien au cours du XIXe siècle qu'à l'heure féconde du renouveau actuel, le conte et la nouvelle occupent une place unique. En d'autres pays, ceux-ci peuvent compter des œuvres exquises ou pleinement originales, mais on n'est point accoutumé à leur accorder une valeur aussi haute ni à les considérer comme aussi profondément révélateurs que le roman. Le fait même d'appartenir au genre le plus voisin du roman, et de n'offrir avec celui-ci d'autres différences extérieures qu'un développement moins large et un contenu moins complexe, semble quelquefois reléguer le conte et la nouvelle, — si l'on excepte quelques réussites individuelles particulièrement brillantes, — dans les limbes des genres secondaires. Mais en Amérique, ils sont considérés et estimés en eux-mêmes et, — pour des raisons qui seront exposées plus loin, — ils n'ont jamais subi cette sorte d'involontaire dépréciation que leur inflige ailleurs une comparaison inconsciente, mais inévitable, avec les mérites et la portée du roman. Bien plus, aucun genre ne jouit dans le Nouveau Monde d'une faveur égale, aucun n'a été cultivé par autant de grands écrivains, aucun n'a été illustré par

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 597 et 604 : *Les Tendances nouvelles de la Littérature américaine.*

un aussi grand nombre de chefs-d'œuvre et n'a atteint à une égale perfection artistique. Aussi pourrait-on presque dire que, dans l'histoire de ce que l'on désigne sous le nom générique de *short story*,— appliqué à tout ce qui est récit de brève dimension, — l'histoire, non pas de la littérature, mais de l'art littéraire de l'Amérique, se trouve résumée. Dans le conte et la nouvelle, on peut suivre d'une période à l'autre les étapes décisives d'une évolution artistique qui, s'appuyant dès le début sur l'observation des lois intérieures et des nécessités profondes d'une forme dont la valeur propre est immédiatement reconnue, se modèle avec une fidélité et une beauté uniques sur la vie extérieure et le développement spirituel de la nation américaine.

Pour suivre dans le concret et de la façon la plus évidente l'importance du conte et de la nouvelle dans la littérature américaine, une évaluation quantitative serait utile. Il suffirait, pour l'obtenir, de jeter un coup d'œil sur les Anthologies où, — d'après un usage généralement suivi pendant de longues années, — sont réunies, comme appartenant également au Livre d'Or de la langue anglaise et de la race anglo-saxonne, les meilleures œuvres d'auteurs anglais et américains du XIX[e] siècle. Prenons, par exemple, entre tant d'autres recueils où l'on trouverait matière à des constatations semblables, un de ceux qui nous offrent un choix vraiment représentatif de la variété et de l'originalité de la nouvelle : les *Contes choisis écrits en langue anglaise* (XIX[e] siècle) (1). Nous verrons qu'un tiers du premier volume est occupé par des nouvelles américaines et que quelques-uns des plus significatifs parmi les conteurs du Nouveau Monde, de Hawthorne à O. Henry, ont fourni plus de la moitié du second volume. Encore convient-il de faire remarquer qu'aucun auteur vivant ne figure dans ces deux livres et qu'une

(1) *Selected Short Stories* (*19th century*) 1st. *serie*, 1914, 2nd.*serie*, 1912. *The World's Classics*, Oxford University Press.

Anthologie, où les écrivains d'aujourd'hui eussent été admis, aurait vraisemblablement dû accorder à l'Amérique une place encore plus grande. Quoi qu'il en soit, ce qu'il importe de constater, c'est que la part prépondérante donnée aux auteurs américains dans cet ouvrage n'a rien d'arbitraire. Elle ne reflète en aucune façon le caprice ou le goût individuel qui aurait pu imposer le choix de telle ou telle pièce à l'exclusion de telle autre. Elle correspond, ainsi qu'il est expressément déclaré dans la Préface, à la supériorité que possède, en ce qui concerne le conte et la nouvelle, la littérature américaine du XIXe siècle sur toute littérature de langue anglaise. La même évaluation appliquée à la poésie donnerait, au contraire, un résultat tout différent. Qu'on ouvre cette *Anthologie de la poésie lyrique*, aujourd'hui classique, par laquelle le nom de Francis Palgrave échappera à l'oubli : *The Golden Treasury* (1), tel que son auteur le publia, réunissait les plus beaux morceaux lyriques de la langue anglaise de l'époque élisabéthaine jusqu'à la grande période romantique. Après la mort de Palgrave, l'*Anthologie* fut complété par l'addition de cent poèmes représentant, — à quelques exceptions près, — la fleur de la production lyrique de 1830 à 1900. Parmi ces cent poèmes, huit seulement sont écrits par des Américains. Et le nombre des œuvres américaines figurant dans cette partie du volume eût-il été doublé et même triplé, — comme il eût été facile et plus équitable de le faire, — il n'en serait pas moins vrai que, au point de vue de la production poétique de cette époque, la littérature anglaise l'emporte sur la littérature américaine.

§

C'est avec le *Livre d'Esquisses* de Washington Irving

(1) « *Golden Treasury of the best songs and lyrical poems in the English language* », *selected and arranged by Francis Turner Palgrave, together with one hundred additional poems to the end of the 19th. century*, Oxford University Press, 1912.

(1819) que le conte et la nouvelle apparaissent pour la première fois à l'horizon littéraire de l'Amérique. Tout pénétré qu'il est de la tradition classique du XVIIIe siècle anglais, Washington Irving tourne de préférence ses regards vers le Vieux Monde pour y trouver à la fois le sujet, le style et l'atmosphère de ses récits. Comme les Américains cultivés de sa génération, toutes ses traditions littéraires et sociales lui viennent de l'Europe et dans le *Livre d'Esquisses*, c'est en petit-fils pieux qu'il va visiter l'Angleterre et qu'il raconte à des compatriotes moins favorisés, à qui les voyages et les studieux loisirs sont interdits, la douceur de vivre dans un pays de vieille civilisation comme cette Angleterre, aimée et vénérée malgré tout, où les villes possèdent des sanctuaires pareils à l'Abbaye de Westminster et où les campagnes, pliées depuis des siècles à subir le travail patient de l'homme, semblent à des yeux américains aussi riantes et fertiles qu'un beau jardin. Cependant, si Washington Irving veut surtout, dans ses contes, révéler la vieille Angleterre à l'Amérique désormais indépendante et maîtresse de ses destinées, son pays lui inspire les pages les plus précieuses et les plus caractéristiques du *Livre d'Esquisses*. Certains de ses contes sont la première étude artistique de modes de vie et de types humains propres à l'Amérique. En lisant cette fantaisie charmante qu'est *Rip Van Winkle*, peut-être est-on frappé d'abord de la note classique, du traditionnalisme du style et de l'expression. La forme dans ce conte, comme dans le reste du livre, est inspirée de celle des grands essayistes anglais du XVIIIe siècle et Irving, on le sent à chaque phrase, s'est formé à l'école d'Addison. Pourtant, à le regarder mieux, un conte comme *Rip Van Winkle*, s'il appartient par son style à la lignée d'Addison, possède une nouveauté et une originalité indéniables : celles du contenu, du décor et d'une ambiance morale et sociale qui n'appartiennent qu'à l'Amérique. Tout le village américain de la période de

l'Indépendance, avec sa vie étroite, ses mœurs patriarcales, son atmosphère déjà si différente de celle du Vieux Monde, n'y est-il pas renfermé ? Et, dans un autre récit, moins célèbre, mais pourtant significatif, *Philippe de Pokanoket*, Washington Irving, s'appuyant sur la tradition ethnique, veut sauver de l'oubli, pour les générations à venir, le noble caractère d'un guerrier indien dont le nom répandit jadis l'effroi à travers le Massachusetts et le Connecticut. La terre américaine éveille chez le conteur des sentiments de tendresse filiale et d'orgueil national, à la fois dans la partie de son histoire qui est celle des colons puritains et des premiers *settlers* et dans celle qui rappelle les vertus guerrières des Indiens, lentement dépossédés par l'avance victorieuse des émigrants venus d'Europe. Le goût et l'appréciation des valeurs littéraires changent avec chaque génération, mais ces deux contes, par ce qu'ils renferment d'exclusivement américain, peuvent être considérés comme le premier affleurement d'une veine originale dont un siècle a révélé, sans les épuiser, la variété et la richesse.

Cependant, si leur succès est immédiat et durable, les contes de Washington Irving n'ont point un éclat et une popularité aussi grands que ceux dont le roman de Cooper jouit en Amérique et en Europe, à la même époque. Mais lorsque la partie créatrice de l'œuvre de Cooper est achevée et que, sans rien innover désormais, le romancier se contentera d'affirmer, de 1823 à 1840, le succès de ses *Pionniers* dans de nouveaux ouvrages d'une inspiration et d'un thème analogues, une nouvelle étoile, — astre mystérieux surgi d'on ne sait quelle profondeur de l'éther, — apparaît et, pendant quelques brèves années, illumine d'une splendeur troublante les cieux américains. Edgar Allan Poe, en même temps que l'incantation subtile de ses vers, évoque des visions d'une beauté ignorée de la terre, crée, dans le plan du réel et de la vie de tous les jours, de merveilleux prolongements à l'imagination.

Les contes de Poe, — pour la plupart contes fantastiques, — sont un mélange rare où se fondent les rêveries les plus vagues et la plus sûre connaissance de l'exaltation intellectuelle qui peut naître, lorsque la curiosité ou la terreur sont guidées et dominées par le raisonnement. Quelques-uns tendent à introduire dans le domaine de la prose les mêmes fuyantes émotions et les profonds ébranlements suscités par un poème tel que *le Corbeau*. Parmi ceux-ci, *la Ruine de la Maison d'Usher* est peut-être la plus caractéristique. C'est dans les profondeurs de la concience, dans les sources troubles et cachées de regrets indicibles, de désespoirs sans nom et de désirs sans forme que ces contes vont plonger. Au contraire, et ici le paradoxe du génie de Poe nous devient évident, dans d'autres récits le conteur se révèle comme le plus lucide observateur du réel et comme l'écrivain qui sait le mieux imposer un ordre rigide aux apparences mouvantes et complexes de la vie, qu'il amène, par une série de déductions logiques, à une conclusion dont la rigueur et l'exactitude pourraient satisfaire un mathématicien. Tous les Sherlock Holmès d'aujourd'hui, — tristement déchus qu'ils sont de l'élégance et de l'aristocratique distinction que Poe s'est plu à donner à leur commun ancêtre, — descendent de ce *Monsieur Dupin* qui figure dans le *Double assassinat de la rue Morgue*, dans *l'Affaire mystérieuse de Marie Roget* et dans *la Lettre volée*. Ici, l'émotion et la terreur n'apparaissent qu'au second plan, maîtrisées et contenues qu'elles sont par la puissance d'une conception toute intellectuelle de l'enchaînement des faits et des moyens grâce auxquels une série entière d'événements peut être reconstituée lorsqu'on est en possession d'une quelconque de ses parties.

Il est inutile de faire plus ici que de rappeler en passant l'influence qu'exercèrent chez nous l'imagination et la rare faculté logique de Poe sur la génération littéraire des Baudelaire, des Gautier, des Barbey et des Vil-

liers de l'Isle-Adam. En Amérique, les récits de Poe et la conception littéraire dont ils étaient la preuve et l'exemple jouèrent dans l'histoire du conte et de la nouvelle un rôle considérable, non pas tant en faisant surgir des disciples ou des imitateurs qu'en donnant à la *short story*, avec d'admirables modèles, une technique dont les lois furent dès lors nettement établies. La production littéraire de Poe, — qui fut dans la littérature comme dans la vie un indépendant et un isolé, — coïncide d'ailleurs avec cette période capitale dans le développement intellectuel et spirituel de l'Amérique que l'on appelle le « transcendentalisme ». Alors que les transcendentalistes s'efforcent, suivant le mot d'Emerson, « de se rattacher à l'univers par des liens qui appartiennent en propre à l'Amérique », Poe, devinant l'affinité profonde de la nouvelle et du génie littéraire de son pays, définit la nature d'un genre qui jusque-là avait été considéré comme dérivé du roman. Avec un sens critique qui chez lui égale la puissance créatrice, Poe déclare que le conte et la nouvelle diffèrent du roman par leur conception aussi bien que par leur forme, qu'ils sont orientés vers un tout autre but et que, par conséquent, leurs moyens d'expression et leurs procédés artistiques doivent leur appartenir en propre. Des contes tels que *le Scarabée d'Or* ou encore : *l'Oubliette et le Pendule,* pourraient être choisis par l'artiste pour illustrer sa théorie. Mais, comme il ne veut pas cette fois appuyer sa démonstration par l'étude d'une de ses œuvres, — ainsi qu'il l'avait fait pour son poème *le Corbeau* dans la *Philosophie de la Composition,* — ce sont les *Contes deux fois racontés* de Nathaniel Hawthorne qui fournissent à Poe, en 1842, l'occasion d'exposer ses idées sur la technique d'un genre dont il connaît si bien les difficultés et les ressources.

« Un habile artiste a construit un récit. S'il est avisé, il n'a pas asservi sa pensée à la seule reproduction des incidents qu'il veut représenter, mais, ayant longuement médité un

certain effet unique ou central à mettre en lumière, il invente alors tels incidents ou combine telles péripéties qui peuvent le mieux concourir à la production du dit effet... Dans toute cette œuvre, pas un seul mot ne doit figurer qui n'appartienne, directement ou indirectement, au dessin choisi d'avance. Et, grâce aux procédés employés par l'artiste, par la vertu de ses efforts et de son habileté, un tabl au est enfin achevé qui laisse, dans l'esprit de quiconque sait le regarder avec un sens artistique égal, un sentiment de complète satisfaction. L'idée centrale du récit a été présentée dans toute son intégrité, parce que aucun autre courant étranger n'est venu la troubler. Et cela est une réalisation à laquelle le roman ne saurait atteindre.

Unité dans la conception et la présentation ; rapidité du développement ; convergence de tous les moyens expressifs vers un but nettement délimité ; tels sont donc les traits essentiels qui donnent au conte et à la nouvelle un caractère original et distinctif. Que son thème soit fantastique ou que, par delà les situations et les faits, elle vise à la révélation de valeurs spirituelles ou d'intentions symboliques, une *short story* doit toujours posséder les mêmes qualités de concentration et d'unité. Pareil au parchemin sur lequel le héros déchiffre, en transparence, le secret de la cachette où les boucaniers ont jadis enfoui leur butin, *le Scarabée d'Or* est un conte dont chaque incident, chaque détail possède une valeur, un sens qui contribue à la découverte finale du « dessin choisi d'avance ». Celui-ci ne devient visible qu'à la dernière page, où il apparaît alors dans son ensemble. Désormais en possession du sens de tous les faits auxquels il n'avait pu attribuer leur véritable importance, le lecteur peut retrouver, dans un ordre inverse, l'enchaînement de tous les incidents. Dans un conte comme celui-ci, ou encore dans *Marie Roget*, Poe se plaît à conduire le lecteur dans une sorte de labyrinthe dont, brusquement, il lui livre la clé.

Entre le réalisme, le mécanisme logique de ces contes où Poe déchiffre des secrets qui semblent tout d'abord

autant de messages écrits dans une langue inconnue et la frémissante délicatesse, le symbolisme imprécis et voilé de Hawthorne dans *la Statue de Neige*, il semble que la distance soit grande. Cependant, les deux artistes, si différents que soient leurs tempéraments et leurs procédés, ont une conception identique et atteignent le même but. S'il n'a pas, comme Poe, une énigme à résoudre, Hawthorne veut communiquer à ses lecteurs quelque chose de mystérieux et d'insaisissable. Avec son art tout de nuances par une gradation presque insensible mais continue, Hawthorne, dans ce « miracle » de l'enfance qu'est *la Statue de Neige*, nous fait franchir sans effort le seuil des régions merveilleuses où se mêlent le surnaturel et le réel. Amenée à la vie par le désir innocent et la foi naïve de Violette et de Peony, la figure de neige s'anime peu à peu d'une activité pareille à celle des enfants qui l'ont façonnée. Ses joues se colorent, ses yeux brillent et sa bouche sourit ; elle veut partager un instant les jeux de Violette et de son petit frère et les suit quand ils quittent le jardin pour montrer à leurs parents leur merveilleuse « petite sœur de neige ». Mais la fragile image ne peut soutenir l'épreuve à laquelle la soumet le bon sens d'un brave homme incapable de concevoir que, parfois, le bon sens lui-même peut se trouver en défaut. Et, de la forme qu'avaient modelée des mains enfantines, de l'âme que leur amour et leur foi avaient su lui donner, il ne reste bientôt devant le poêle rien qu'une flaque d'eau qu'une domestique viendra essuyer avec un torchon.

Fantaisie aux reflets les plus subtils, rehaussée par l'imprévu de brusques contrastes, évocation de l'âme mystérieuse des choses et de la vie cachée dont s'imprègnent les lieux où les hommes ont connu des heures ardentes et douloureuses, le conte, avec Hawthorne, est encore quelque chose de plus : il porte une forte empreinte locale et fait revivre, avec les traditions ou les légendes de la Nouvelle-Angleterre, l'atmosphère morale et l'ambiance

même de la vieille province puritaine. Alors que l'inspiration de Poe réclame, le plus souvent, la rupture complète avec les entraves du réel, dédaigne également le lieu immédiat et la tradition du passé et trouve dans les seuls noms de Paris, de Saragosse, de l'Italie ou de la Norvège, une puissance de suggestion romanesque que l'Amérique ne lui semble pas posséder, le génie de Hawthorne, au contraire, ne s'éveille pleinement qu'au contact de croyances et de coutumes locales toujours associées à un endroit précis de la terre américaine et à une époque déterminée de l'histoire du pays. Avec l'*Arbre de Mai de Merry Mount, la Tombe de Roger Malvin, la Mascarade de Howe, le Voile noir du Pasteur*, le conte devient quelque chose d'entièrement national. Pour la première fois en Amérique, avec Hawthorne, un artiste, en possession d'une sûre technique et d'un style qui ne reflète aucune influence étrangère, comprend quel vaste champ est ouvert à un conteur américain s'il choisit ses thèmes dans ce que la vie nationale présente de caractéristique ou de pittoresque. Aussi peut-on dire que l'œuvre de Hawthorne marque une étape décisive dans l'histoire du conte et de la nouvelle en Amérique qui revêtiront désormais, sous les variations du thème et de la forme, une couleur essentiellement nationale.

§

Vers la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XIXe siècle, la popularité déjà grande du conte et de la nouvelle fut développée et affermie par une cause extérieure : la vogue et le nombre croissants de ces publications périodiques, correspondant à peu près à nos revues et auxquelles on donne en Amérique comme en Angleterre le nom de « magazines ». En 1850, *Harper's Magazine* commence sa carrière, suivi bientôt après par *Putnam's Magazine* et par *The Atlantic Monthly*, pour ne citer ici que quelques noms. Ces magazines, qui firent tous dès

le début une part très grande au conte et à la nouvelle, connurent des succès immédiats et durables. Ils satisfaisaient d'ailleurs à cet amour de la littérature d'imagination qui caractérise les Anglo-Saxons et, en même temps, offraient des œuvres d'un intérêt infiniment varié sous la forme la plus accessible à un public que les conditions de la vie en Amérique inclinaient à préférer des récits brefs et frappants à des compositions de plus grande envergure. Les magazines anglais de cette même période devaient leur principal attrait à la publication, qui durait parfois une année entière, de romans signés des noms les plus célèbres : Bulwer, Dickens, Thackeray, tandis que le conte et la nouvelle ne formaient qu'une partie accessoire et relativement insignifiante de leur contenu. Au contraire, dans les magazines américains, les *short stories* règnent à l'exclusion du roman. L'indifférence du public américain à l'égard du roman, lorsqu'il paraissait dans un magazine, est prouvée par la réception accordée à *la Case de l'Oncle Tom*. Quand le roman parut en 1852 dans *The National Era*, il attira à peine l'attention des lecteurs du périodique ; aussitôt paru en volume, son succès dépassa toute espérance et tout précédent. Le public américain d'alors, avide d'impressions fortes et rapides, inférieur par sa culture moyenne au public anglais, mais d'esprit plus vif et plus curieux, impatient de goûter dans la littérature comme dans la réalité à la diversité de la vie, à toutes les formes de l'activité, trouvait dans le conte et la nouvelle un aliment approprié à ses besoins et fournissait aux magazines, emplis de récits aux thèmes variés à l'infini, des lecteurs fidèles et enthousiastes.

Avec la diffusion du magazine commence, pour le conte et la nouvelle, une seconde période que l'on pourrait appeler celle de la couleur locale et de la présentation pittoresque de types régionaux. La première révélation populaire, et non plus exclusivement littéraire, des aspects colorés et kaléidoscopiques de la vie américaine

débute par les récits californiens écrits par Bret Harte à l'époque où la fièvre de l'or attirait, dans une région merveilleuse et jusque-là presque ignorée, des aventuriers venus de tous les pays. Cette fois l'épopée des pionniers, — qui, pendant la génération précédente, avait été inscrite par Cooper dans le roman, — est l'œuvre d'un conteur dont les récits apportent à la population stable la peinture d'aventures modernes aussi romanesques, aussi fabuleuses qu'aucune antique quête de la Toison d'Or. Avec ses *Contes de l'Ouest*, Bret Harte fait entrer dans le champ de la littérature américaine une nouvelle et magnifique province. Plus épris du pittoresque du décor, de l'action et des caractères que soucieux de donner à ce qu'il écrit une haute valeur artistique, Bret Harte veut avant tout apporter à ses lecteurs une vision dramatique et forte de la vie des *prospectors* californiens. Il révèle au grand public ce que sont les camps à l'entour des terrains aurifères, il raconte les journées de travail des aventuriers, et aussi leurs heures de repos et de liesse bruyante dans les *saloons* où le whisky et les cartes, — car le conteur n'essaye guère d'enfreindre la convention tacite d'après laquelle toute allusion à d'autres divertissements est interdite, — font oublier aux hommes leurs déboires ou leur permettent de dissiper une fortune à laquelle ils ne connaissent pas d'autre usage. En quelques touches rapides, il fixe le décor pittoresque de la terre californienne : les Sierras, dans le fond, baignées de l'air incroyablement pur des hauteurs, puis les pentes rocheuses que les mineurs vont bientôt entamer et balafrer à la recherche de ces veines et de ces « poches » dont le contenu enrichit un homme en un instant, la forêt avec ses grands arbres, — géants dont les branches ont abrité les races des âges primitifs, — puis c'est encore l'étroit lacet rouge de la route lancée sur les pentes d'un camp à l'autre, avec ses rares voyageurs et la diligence qui, dans l'épaisse poussière californienne, amène chaque jour à une ville ou à un

village nés d'hier de nouveaux habitants. Un incontestable don, cultivé de bonne heure dans la pratique du journalisme, permet à Bret Harte de trouver sans effort ce qui donne à une anecdote, à un fait assez mince, l'accent et la couleur de la vie, et surtout de saisir le trait essentiel, l'attitude ou le moment caractéristique qui fixent une scène ou un caractère dans l'imagination du lecteur. La *Mascotte de Roaring Camp* avec son début sobre et tragique, *Mliss* où, dans une page exquise, Bret Harte a su enfermer les senteurs de la forêt, le frémissement de sa vie végétale et les couleurs de ses fleurs merveilleuses, *l'Idylle de Red Gulch*, l'*Iliade de Sandy Bar* et tant d'autres encore, sont autant de contes où l'intérêt dramatique et le pittoresque de l'ambiance sont habilement mis en valeur. A toutes ces qualités, qui sont grandes et qu'on ne songe point ici à rabaisser, Bret Harte joint, — par un alliage qui lui conquit la faveur du grand public, — quelque chose de théâtral, une trop visible recherche de l'effet un peu gros, et une sentimentalité qui sonne faux dans ces récits consacrés, en somme, à la peinture d'êtres incultes et de mœurs simples ou brutales. La *Mascotte de Roaring Camp*, par exemple, au lieu de se terminer avec la sobriété qu'on attendrait, finit sur un trémolo sentimental que Bret Harte a visiblement emprunté à Dickens. Cependant, si le goût et l'instinct artistique du conteur sont parfois contestables, son œuvre, avec la révélation d'une contrée nouvelle et d'un type nouveau, apporte une autre note originale. Pour la première fois, la discipline puritaine, le sens de l'obligation et de la responsabilité morales qui jusqu'ici avaient été associées à l'armature intérieure du puritanisme, à sa religion d'enthousiasme et de sombre ferveur, apparaissent sous les espèces d'une discipline toute sociale, dont la vertu n'a plus besoin pour s'exercer de l'appui du dogme et de la foi religieuse. Les mineurs de Roaring Camp, les aventuriers de Red Gulch, et les parasites, — tels ce

John Oakhurst qui se sert de dés habilement pipés et ce John Hamlin dont le revenu est fourni par le jeu de faro, — ces hommes, dont la vie semble être en marge de toute convention et de toute contrainte, ont cependant une conception très haute de la loyauté due à un camarade, et conservent, en dépit de leur indulgence très large à l'égard de beaucoup de faiblesses ou de vices, un sens rudimentaire, mais impérieux, de l'honneur et de la discipline nécessaire. Libérés des entraves que la civilisation impose aux autres hommes, les chercheurs d'or de tous les camps, dont la Californie se couvre à cette époque, établissent par un accord tacite un code d'honneur et de conduite auquel ils ne tolèrent aucune infraction consciente et volontaire. Dans un pays neuf, au milieu des appétits les plus avides et des convoitises les plus impatientes, le vieil esprit puritain agit encore et forme l'arrière-plan moral de récits qui révèlent au public la beauté des régions de l'Ouest et les aspects les plus pittoresques de la vie d'aventure dans l'Eldorado qu'était alors la Californie.

Si Bret Harte est le conteur le plus populaire de l'Amérique pendant une génération, d'autres écrivains font, pour différentes régions, une œuvre analogue à la sienne. Étudier le conte et la nouvelle, de 1850 jusqu'aux dernières années du siècle, c'est parcourir tous les endroits où la vie rude et primitive subsiste encore, c'est s'initier aux coutumes de tel district montagneux ou de telle province, c'est entendre jusqu'à l'accent et l'intonation qui donnent à une même langue une saveur particulière, caractéristique d'une région. D'ailleurs, tout favorise alors en Amérique et la popularité du conte et la recherche du pittoresque régional et de la couleur locale. Si la Guerre de Sécession apporte à tous les Américains le sentiment de l'unité profonde du pays, elle donne aussi une acuité nouvelle à l'amour de la petite patrie. C'est dans sa province natale, dans son district ou son village, bien

mieux que dans une grande ville, que le conteur de cette époque prend pleinement conscience de la vie nationale, de son charme et de son attrait uniques. Quelles que soient ses origines, et quelle que soit la partie de l'Amérique dont il fasse son domaine littéraire, il souscrit, dans toute son œuvre, à l'opinion exprimée par Thomas Bailey Aldrich dans un récit intitulé *la Reine de Saba* :

Dans les endroits peu fréquentés comme celui-ci (un village du New-Hampshire), on trouve encore beaucoup du bon sens avisé et des mœurs simples de tous les humbles et braves gens qui firent de notre pays une république. Dans nos grandes villes, nous sommes cosmopolites, mais là nous redevenons des Américains véritables et du type primitif... ou peu s'en faut.

Aux yeux du conteur, la grande ville ne possède pas alors une signification hautement nationale et ne saurait lui apporter une révélation aussi profondément humaine que celle de la province, du village et de toute région où le caractère et la personnalité peuvent, dans un milieu peu complexe, se développer et s'exprimer plus librement. Aussi, peu à peu, chaque partie de la terre américaine entre, avec le conte et la nouvelle, dans la littérature de l'époque. C'est d'abord et surtout, — mais sous un aspect différent de celui que Hawthorne s'était plu à évoquer, — la Nouvelle-Angleterre qui inspire les conteurs, presque tous, d'ailleurs, humoristes à leurs heures. Avec ses traditions de rectitude morale, de frugalité, de vie austère et humblement laborieuse, avec son humour qui garde toujours une certaine raideur et ressemble à l'étincelle jaillie du choc de deux silex, l'âpre berceau du puritanisme américain trouve alors pour peintres un Olivier Wendell Holmes, un Thomas Bailey Aldrich et, un peu plus tard, Sarah Orne Jewett, dont les récits d'une ligne si sobre ont un accent de sincérité incomparable. Tel des *Contes de la Nouvelle-Angleterre* possède une fermeté, une solidité, une franchise qui font de Miss Jewett

comme un Maupassant puritain : *La Veillée funèbre de Miss Tempy*, par exemple, où nous voyons deux femmes rappeler les souvenirs d'une longue amitié devant la morte qu'elles veillent. Quel humour dans le récit de la dernière maladie de cette vieille fille intraitable et autoritaire qu'était Miss Temperance. Elle refusait obstinément de laisser ouvrir par la voisine qui la soignait un pot de gelée de coings, déclarant qu'il fallait conserver cette précieuse confiture « en cas de maladie ». La voisine, à la fin, perdit patience : « J'aimerais bien savoir, dit-elle, à quelle personne plus gravement malade que vous on pourrait la donner. »

Comme les fils de la Nouvelle-Angleterre le font pour leur province, d'autres conteurs attachent d'inoubliable façon leur nom à celui d'un état ou d'un district : George W. Cable, uniquement, est le chroniqueur des histoires, des traditions et des légendes de la Louisiane française ; il est l'évocateur, attendri parfois et parfois amusé, des grâces, des splendeurs et des rivalités mondaines de la vieille société aristocratique qui fleurissait à la Nouvelle-Orléans au début du XIXe siècle. *Madame Délicieuse, le Café des Exilés* disent ce qui durait encore, vers 1875, du parfum presque évanoui de la vie française d'autrefois, L'œuvre de G. Egbert Craddock, — pseudonyme sous lequel Miss Mary M. Murfree se présentait devant ses lecteurs, — est consacrée à la peinture des mœurs paysannes et de la vie des mineurs dans les régions les plus sauvages du Tennessee.

Mais parmi les œuvres les plus originales de la période où la couleur locale et le régionalisme régnèrent en Amérique dans le conte et la nouvelle, une place à part appartient à l'*Oncle Rémus* (1880) et aux *Soirées chez l'Oncle Rémus* (1884), de Joel Chandler Harris. Le dialecte des nègres de la Géorgie donne une savoureuse naïveté à des récits où s'exprime une vision du monde qui est celle des âges primitifs. En des épisodes toujours emplis de péri-

péties imprévues, l'Oncle Rémus, — dépositaire des traditions et des légendes de longues générations et de plus d'une race, — narre le duel toujours renouvelé dans lequel s'affrontent d'une part la ruse, la force ou l'audace et de l'autre la faiblesse, la peur et la malice narquoise. Aussi ingénieuses et plus ornées que les fables d'Esope de mille détails à la fois humbles et charmants, les histoires de *Brer Rabbit*, — Frère Lapin, — et de *Brer Fox*, — Frère Renard, — apportent à un monde où les humains se croient maîtres et rois le souvenir de temps reculés « où les bêtes parlaient ». Et ces belles histoires sont plus belles encore pour être racontées, avec une conviction et une gravité presque sacerdotales, par un vieux nègre à un auditoire composé uniquement d'un petit garçon qui, toutes les fois qu'il peut échapper à la surveillance maternelle, court vers la case de l'Oncle Rémus pour entendre, extasié, un autre épisode du récit merveilleux et sans fin. Tantôt, Frère Renard tend un piège à Frère Lapin et, sachant sa gourmandise, l'invite à dîner. Au jour dit, le convive trouve son hôte gémissant et tout empaqueté de flanelle. Sur la table, aucune trace du bon repas attendu ; rien qu'un plat et, dedans, un grand couteau à découper. Lapin a compris l'intention de Renard, dont il connaît le goût pour la viande tendre et fraîche. Il s'avance, d'un pas négligent, vers la porte restée ouverte et la franchit d'un bond en disant : « Excusez-moi, je vais chercher au jardin un brin de calame ; j'ai l'estomac si délabré que je ne puis plus manger aucune viande sans y ajouter quelque assaisonnement. » Et lorsque le petit garçon veut savoir si vraiment, cette fois-là, Renard ne mangea pas Frère Lapin, l'Oncle Rémus répond en termes sybillins : « Il s'en est fallu de peu, mon enfant », ou bien, « l'histoire ne le dit pas », et reprend : « Une autre fois Lapin l'échappa belle... » N'eût-il d'autre mérite que celui d'avoir noté les contes dont les nègres des plantations de la Géorgie amusaient autrefois les enfants de leurs maîtres, Joel

Chandler Harris aurait mérité notre reconnaissance. Mais, par un de ces retours imprévus du hasard, l'auteur, croyant seulement donner au public les récits qui avaient bercé son enfance, recueillit sans s'en douter, dans les aventures de Frère Lapin et de son adversaire, un folklore précieux où l'on reconnaît aujourd'hui que l'imagination africaine a adapté et coloré, sans leur enlever leur caractère original, les vieilles légendes ethniques de l'Amérinde.

§

Au milieu de tant de conteurs qui apportent à la littérature américaine le pittoresque et la couleur locale de toutes ses régions, un artiste fait une œuvre d'une signification et d'une portée bien différentes. Henry James, dont la phrase hésitante et sinueuse pénètre insensiblement jusqu'à l'âme des êtres et des choses, écrit, à partir de 1878, des nouvelles où l'on peut suivre, mieux encore que dans ses romans, les étapes de son évolution littéraire. Tour à tour attiré par tel ou tel problème de la technique de son art ou par tel aspect de la vie, Henry James donna, dans des contes qui forment aujourd'hui une douzaine de volumes, la preuve d'un génie toujours curieux de trouver une expression nouvelle à sa vision du monde. Tantôt il peint avec les plus exquises demi-teintes la délicatesse morale, la réserve et la frugalité de la Nouvelle-Angleterre, — *les Quatre Rencontres* en sont un exemple, — tantôt, avec les nouvelles de la même manière que l'incomparable *Daisy Miller*, il note les actions et les réactions produites chez ses compatriotes par le contact avec la vie européenne et l'influence d'un milieu étranger. Il est le maître du conte psychologique, dans l'*Autel funéraire*, et dans tant d'autres récits où les variations les plus subtiles, les nuances les plus fugitives du sentiment sont indiquées en des phrases ondoyantes dont la courbe si juste semble avoir la souplesse d'une écharpe dans le

vent. Et, telle est la richesse de son génie que Henry James écrit, avec *Ovem Wingate* et surtout avec *l'étau qui se resserre* (*The Turn of the Screw*), des contes fantastiques où, pareil à une marée dont la progression est d'abord si lente que l'œil ne la saisit pas, le surnaturel monte peu à peu, envahit et submerge enfin toutes les frontières du réel. Mais qu'on envisage en lui le conteur ou le romancier, Henry James est trop grand et trop complexe pour ne pas dépasser le cadre d'études qui ne lui sont point entièrement consacrées. On peut seulement indiquer ici que son influence, par une sorte de lente infiltration, a agi sur beaucoup des conteurs américains de la génération actuelle et leur a appris à voir dans l'activité extérieure l'affleurement et le signe tangible d'autres activités plus secrètes et plus précieuses.

Si le talent de Henry James était d'une essence trop rare pour être immédiatement apprécié et recevoir les honneurs, — parfois si peu enviables, — de la popularité, un autre auteur, de quelques dix ans son aîné, fut l'écrivain le plus goûté du grand public pendant la dernière partie du XIXe siècle et au début du XXe. Une réaction, qui contient une part d'injustice, fait succéder aujourd'hui à l'enthousiasme qui accueillait, vers 1880, chaque nouvel ouvrage de Mark Twain, une indifférence marquée. On en trouverait peut-être la cause dans ce fait que l'humour et l'ironie sont atteints, comme tant d'autres choses, par les fluctuations du goût, si bien que les plaisanteries d'une génération paraissent insipides à la génération suivante. L'artiste qu'était Mark Twain aurait pu être le critique le plus aigu de son temps et de son époque. Il préféra se confiner dans le rôle applaudi, mais monotone, d'amuseur dont toutes les saillies, toutes les inventions, qu'elles fussent géniales ou médiocres, étaient également admirées du public. Celui-ci demandait seulement qu'on le divertît, mais se souciait fort peu de la valeur artistique du divertissement. Cependant, qu'elle

soit mince, banale ou même vulgaire, la substance de contes tels que la *Grenouille sauteuse, le Chat de Dick Baker, Actes de Cannibalisme en chemin de fer,* est toujours enrichie par un art fait de simplicité, de vigueur, d'une sorte de rouerie naïve et irrésistiblement amusante. Mais s'il donne au conte la note personnelle de son humour et la grâce inimitable d'un talent analogue à celui d'un « diseur » parfait, Mark Twain n'apporte pas de transformation à la technique d'un genre qui, aux premières années du xxe siècle, demeure dans ses grandes lignes conforme à la tradition littéraire des Irving, des Poe et des Hawthorne. A travers les variations infinies du sujet et de la présentation, le conte et la nouvelle tendent toujours vers « un effet unique et central que le conteur veut mettre en lumière ». L'effort des écrivains, s'ils veulent apporter au conte quelque chose de nouveau, se borne à découvrir un décor, une atmosphère. Aucun d'eux, — à l'exception de Henry James, — n'essaie de renouveler le conte à la fois dans sa matière et dans sa forme. C'est ainsi que, vers 1900, Jack London apporte à un public las des idylles provinciales l'âpre saveur de la lutte pour la vie, présentée sous les espèces darwiniennes d'un combat livré aux fatalités implacables de la Nature. Épris de tout ce qui est manifestation des rythmes les plus larges de la vie libre et dangereuse, Jack London écrit, en quelques brèves années de production à outrance, des contes brutaux et magnifiques où la puissance de l'expression s'unit à un don extraordinaire d'évocation visuelle. Le long de la piste de neige durcie qui conduit les aventuriers vers le Klondyke aux richesses fabuleuses, dans les quartiers populeux des grandes villes, où l'homme ruse et bataille pour gagner son pain ou pour satisfaire son appétit de domination, sous les palmiers des îles du Pacifique, où la vie, primitive comme aux premiers âges, est assombrie par de superstitieuses terreurs et entourée de « tabous » mystérieux, Jack Lon-

don cueille des récits dont les meilleurs sont autant de strophes ajoutées au grand poème de la vie aventureuse, à cette hymne à l'action que, depuis Cooper, quelque voix américaine a toujours fait entendre à chaque génération.

Au moment où Jack London devenait célèbre, des journaux de l'Ouest, puis divers magazines commençaient à publier des nouvelles brèves, signées d'un nom banal : O. Henry. De 1904 à 1912, — date de la publication posthume d'un dernier recueil, — O. Henry écrivit sans relâche des histoires qui, peu à peu, s'imposèrent à l'attention du public. De ces récits saccadés, rapides, toujours un peu artificiels et toujours brillants, date un changement ou plutôt une dernière variation du conte et de la nouvelle en Amérique, avant que leurs principes essentiels soient refondus et leur technique entièrement régénérée par les écrivains du renouveau contemporain. Tels qu'on les avait vus jusque-là, le conte et la nouvelle, avec leur économie du détail, la concentration de leurs effets sur un point déterminé, la rapidité de leur évolution, correspondaient à ce goût de la simplification, de l'émotion forte et directe qui caractérise le public américain. Avec les *short stories* de O. Henry s'accomplit l'américanisation d'un genre qui reproduit alors toutes les caractéristiques extérieures que la vie d'action et d'affaires revêt dans l'Amérique moderne. L'auteur sert, à un public pressé, un récit succinct et hâtif comme un de ces *quick lunches* qu'on avale dans les quelques minutes de trêve qu'il faut bien, quoi qu'on en ait, dérober aux affaires. Et pour que ses lecteurs ne perdent point de temps à se familiariser avec les personnages qu'il met en scène, O. Henry crée une série de figures schématisées, — l'aventurier, le mineur, le cow-boy, le vagabond, le policeman, la servante de restaurant à bon marché, — reconnaissables au premier coup d'œil à quelque trait particulier à leur profession ou à leur façon de vivre. De même que sur l'écran du cinéma, on retrouve,

quels que soient son rôle et son costume, la grimace ou la contorsion caractéristique de tel acteur populaire, on sait dès le début, dans un conte de O. Henry, à quel type correspond un personnage, bien qu'il paraisse chaque fois sous un nom différent et traverse un cycle encore inexploré d'aventures imprévues et divertissantes. Récits des pays neufs de l'Ouest ou drames en miniature dont la grande ville est le théâtre, tout, chez O. Henry, revêt le même caractère de trépidante et cinématographique rapidité. Dès la première ligne, les incidents, pressés, nombreux, reliés entre eux par quelques phrases explicatives, se déroulent avec la précision et la vitesse d'un film. Le dénouement arrive, plus rapide encore, qui laisse amusé et un peu étourdi, le lecteur ébloui d'un si prestigieux tour de main.

Ce n'est pas que O. Henry ne sache faire entrevoir quelque chose de plus sous la surface changeante et colorée de la vie qu'il saisit en son mouvement le plus vertigineux. Certaines nouvelles laissent deviner une tristesse infinie, une vision ironique et claire des leurres de la vie, un sens très net de la puissance d'un hasard toujours indifférent au bonheur ou au malheur des humains qui s'agitent un moment avant de retourner à l'immobilité du néant. Cette petite merveille d'adresse et de pitié voilée par l'ironie intitulée : les *Présents des Rois Mages*, peut donner une idée de ce que sont les réussites les plus heureuses de O. Henry.

Della et Jim sont pauvres, mais ils sont jeunes, ils s'aiment et Noël approche, la saison où les cadeaux échangés sont aux amoureux une nouvelle façon de se dire leur tendresse. Jim ne possède d'autre objet précieux qu'une belle montre d'or, legs d'une vieille parente. La seule beauté de Della est sa chevelure châtaine à reflets dorés. Pour acheter à Jim une chaîne digne de sa belle montre, Della vend ses cheveux à un coiffeur. La veille de Noël Jim apporte un petit paquet à Della qui, avec sa tête bou-

clée, ressemble maintenant à un écolier. Le paquet contient les petits peignes d'écaille que, depuis des mois, Della admirait dans une vitrine de Broadway, sans oser espérer qu'ils seraient un jour à elle. Elle les caresse de la main et, les yeux brillants de larmes qui ne doivent pas tomber, elle dit à Jim :

Mes cheveux poussent si vite ! Mais Jim n'a pas encore reçu son cadeau de Noël. Della lui tend la chaîne luisante et souple : «Passe-moi ta montre, je veux voir l'effet que fera la chaîne.» Au lieu d'obéir, Jim se laisse tomber sur le sofa, se croise les mains derrière la tête et sourit : « Della, mettons, si tu veux, nos cadeaux de Noël de côté pendant quelque temps. Ils sont trop beaux pour nous en servir maintenant. J'ai vendu ma montre pour avoir de quoi t'acheter des peignes.»

A cette vivacité d'allure, les récits de O. Henry ajoutent une autre nouveauté : c'est avec les recueils intitulés *la Voix de la Cité, le doux Ami des pots de vin, On parle affaires, les Quatre millions,* — tous consacrés à la vie de New-York, — que la grande ville entre vraiment dans le domaine du conte et de la nouvelle en Amérique. On peut dire que de ces volumes date la pleine révélation des possibilités de la grande ville en tant que motif artistique. S'il emploie habilement, dans ses récits du Texas et de l'Amérique du Sud, le pittoresque de contrées lointaines et de coutumes particulières ; si, parfois, il s'inspire de très visible façon de tels récits d'aventures de *l'homme venu de Bombay,*—c'est ainsi qu'il désigne Kipling,—O. Henry écrit ses pages les plus originales quand il choisit ses thèmes parmi les incidents et les types fournis par la grande ville. Opposant aux « quatre cents » dont se compose l'élite sociale de la grande cité et à la vie mondaine que les conteurs s'étaient plu jusque-là à décrire la masse énorme de la population de New-York, le flot affairé des rues où se coudoient des hommes de toutes les classes et de toutes les nationalités, il trouve un champ jusque-là inexploré et dont il sait exploiter la richesse :

Il n'y a pas très longtemps, écrit-il à la première page du recueil, *les Quatre Millions*, quelqu'un s'avisa d'affirmer que seules quatre cents personnes à New-York étaient dignes de fixer l'attention. Mais un homme plus avisé est apparu : l'agent du recensement et son évaluation plus généreuse de ce que la ville contient d'intérêt humain a été préféré par l'auteur quand il a choisi la scène de ces petites histoires des Quatre Millions.

Mais il sait que, dans les grandes villes, le pittoresque ne se voit point à la surface, aussi, sous l'uniformité superficielle des habits et des visages urbains, il cherche — et trouve — la vie d'aventure et tout un monde d'événements incroyables et cependant possibles :

J'allais, dit-il, dans *Un conducteur d'hommes* (1), par les rues de la Cité de l'Orgueil, assoiffé du désir de contempler un visage inconnu. Car la cité est un désert de types accoutumés, que l'on y voit aussi nombreux et aussi pareils les uns aux autres que les grains minuscules d'un ouragan de sable.

La quête de l'artiste à la recherche d'un visage inconnu est toujours vaine, mais il satisfait son désir d'imprévu dans les révélations que lui apportent ses flâneries à travers la grande ville. Dans la bruine d'une nuit d'hiver,au coin de la 24e rue, il voit passer le docteur Charles Spencer James, portant un sac qui, au lieu de renfermer une trousse de chirurgien, contient un assortiment complet des outils les plus modernes dont les cambrioleurs américains font usage. Il suit le « policeman » qui fait sa ronde et s'arrête avec lui devant la porte cochère sous laquelle un homme bien vêtu cherche à se dissimuler. Il entre avec le petit employé sans travail, à la recherche d'un gîte à bon marché, dans les maisons aux vitres mal lavées où la pancarte « chambres à louer » attire le regard des passants qui font tenir leurs dieux lares dans un carton à chapeau. Les comédies pitoyables ou non, les tragédies sordides et muettes de la vie des humbles ou des demi-pauvres, défilent ainsi devant nos yeux, jouées par des

(1) *A Ruler of Men*, Rolling Stones (1912).

pantins ridicules ou douloureux, qui, telles des marionnettes, font prestement leurs trois petits tours et s'en vont sur quelque merveilleux entrechat ou quelque étonnante pirouette.

Sa pauvreté et la terrible aventure, où sombrèrent à la fois la paix de sa vie et ses espoirs d'avenir, obligèrent O. Henry à écrire au jour le jour, jusqu'à la fin, non pas les contes qu'il aurait pu écrire, mais, à ses débuts, ceux que les magazines publiaient volontiers et, plus tard, ceux que le public attendait de lui. Pourtant, il rêvait de se renouveler, de sortir de l'impasse où la nécessité d'utiliser son talent semblait l'avoir irrémédiablement engagé.

Je veux montrer au public, — écrivait-il dans le brouillon d'une nouvelle, *le Rêve*, dont le manuscrit fut retrouvé après sa mort sur son bureau poussiéreux, — que je puis écrire quelque chose de nouveau, pour moi, s'entend, c'est-à-dire un conte où n'entrera pas d'argot, une histoire simple et dramatique traitée de la façon qui me semble être la manière et l'art véritables de la *short story*.

Mais le renouvellement dont il sentait la nécessité ne devait pas être donné par lui à un genre auquel, malgré ses dons indéniables, il apporta quelque chose d'un peu forcé et de machinal. Ses contes, écrits d'une main si agile, offrirent il y a quelques dix ans et offrent encore aujourd'hui un exemple dangereux aux auteurs impatients de goûter aux succès populaires. Ils nous apparaissent, avec le recul de quelques années et la vision nouvelle apportée par les conteurs du renouveau, comme ce triomphe de l'habileté auquel un artiste bien doué arrive, dans un genre dont la technique n'est plus qu'une affaire d'adresse et de dextérité. Aussi l'œuvre de O. Henry, toute brillante et intéressante qu'elle soit, peut être considérée non pas comme le développement, mais comme l'aboutissement dernier d'une forme d'art qui attend une rénovation complète. Cette œuvre est la rose de papier, — admirablement copiée et coloriée à miracle, — qu'on pique, si

l'on veut à tout prix une fleur, dans un rosier dont la sève fatiguée ne saurait plus fournir une nouvelle floraison.

§

Ainsi, et vers 1910, le conte et la nouvelle, plus brillants en apparence et plus populaires que jamais en Amérique, étaient en fait une suite d'images dont le papillotement ne suffisait pas à dissimuler, à des yeux avertis, la pauvreté, le convenu, le manque de contact avec les réalités profondes. Écrits pour amuser le public, ils voulaient être, non quelque chose de sincère et de beau, mais un simple divertissement d'autant mieux accueilli qu'il contenait, sous des dehors toujours variés, un régal sensiblement le même. Sous l'influence des nécessités économiques et parce que les magazines, — ou du moins la plupart d'entre eux, — tenaient avant tout à donner seulement au public ce qui flattait ses goûts et ses préjugés, le conte et la nouvelle étaient le plus souvent non pas une œuvre d'art, mais une sorte de denrée soumise à la loi de l'offre et de la demande. De là la désolante uniformité, la médiocrité du plus grand nombre et le peu d'œuvres de premier ordre publiées pendant les vingt ou vingt-cinq ans qui précédèrent le mouvement de révolte d'où sortit une régénération complète. Épousant les préférences de lecteurs dont la philosophie, s'ils en ont une, est fondée sur un naïf optimisme ou du moins sur un désir de voir régner, dans les œuvres d'imagination, une juste répartition des biens de ce monde, le conte américain de cette période écarte ou semble ignorer toute vérité pénible et contraire à la sérénité qu'il veut et doit entretenir chez ses lecteurs. De même, il exclut certaines visions, certains jugements : dans son domaine, non plus que la tristesse ou l'angoisse de vivre, la passion n'a pas le droit de pénétrer; — il ne conviendrait pas de blesser aucune des susceptibilités d'un puritanisme rudimentaire

et exigeant qui, dans le jardin de la littérature destinée au grand public, ne veut laisser s'épanouir que la sentimentale fleurette bleue et, avec elle, comme plante de toute saison, la conjugale fleur d'oranger. Aussi bien que le reste de son contenu, la conclusion du conte est une concession avouée et sans scrupule à la préférence du public anglo-saxon pour les histoires « qui finissent bien »; préférence qui, suivant le mot de Théodore Dreiser, « empoisonne en Amérique toute la littérature d'imagination ». Ainsi adapté à des nécessités extérieures et étrangères à sa nature même, le conte, qui prétend être l'image colorée et diverse de la vie, n'en reproduit, au plus, que le décor et le geste. C'est contre l'asservissement de l'artiste et l'avilissement de l'art, contre l'abdication de toute indépendance et de toute probité littéraires que, à partir de 1913, — pour fixer une date qui corresponde à la fois à la publication des derniers recueils de O. Henry et à celle du premier volume de *short stories* de Théodore Dreiser, — quelques écrivains américains entreprennent une lutte qui, on peut le dire, est dès aujourd'hui victorieuse.

Une révolte, pour être féconde, doit contenir, avec les reniements nécessaires des erreurs du passé, une affirmation, une foi active. Dédaigneux du commercialisme dans lequel le conte et la nouvelle perdaient la liberté essentielle à la production de toute œuvre d'art, les conteurs du renouveau, quelles que soient les différences de leur conception et de leur technique individuelle, veulent exprimer dans leurs œuvres leur pensée, leur sensibilité entières. Tous, et Dreiser surtout, le premier ouvrier de la rébellion contre les servitudes spirituelles et matérielles des conteurs et des romanciers, font de la sincérité la première condition de leur art. Le succès immédiat n'a point pour eux de mirage irrésistible. Ils savent, — et les faits ne le démentent point, — quelle est la rançon, rançon glorieuse, s'il en fut, de la création d'une œuvre vraiment originale. Lorsque, en 1815, Wordsworth ajouta à

la préface de la seconde édition de ses *Lyrical Ballads* un essai qui complète la lucide et ferme exposition de ses principes littéraires, il déclara que chaque auteur, dans la mesure où il est grand et en même temps original, a d'abord pour tâche de faire naître chez ses premiers lecteurs la faculté d'appréciation qui, plus tard, permettra à tous de goûter son œuvre. Cette vérité qu'énonçait il y a un siècle le poète romantique trouve dans l'œuvre des conteurs du renouveau américain une application de plus. Car, chez eux, toutes les valeurs étant revisées, tous les principes renouvelés : philosophie, technique, vision du monde, thèmes et moyens d'expression, ils ne sauraient immédiatement être compris de tous et recevoir l'approbation unanime d'un public accoutumé, nous l'avons vu, à trouver dans le conte et la nouvelle une succession rapide d'incidents présentés avec adresse, et aboutissant à un dénouement qui est comme le bouquet d'un feu d'artifice littéraire.

Avec Dreiser, dont le génie a la sûre et placide vigueur de tout ce qui est vraiment fort, la nouvelle dépouille sa nervosité, son clinquant. Son allure devient, non pas lente, mais elle gagne la gravité, la simplicité, la profondeur que ne peuvent montrer, — même lorsqu'ils en sont capables, — des conteurs attentifs à donner à leurs lecteurs des récits dont le mouvement imite la hâte de la vie américaine. Et grâce à ce changement d'allure, voici que Dreiser, sans effort, atteint à ces profondeurs de la vie et du caractère négligées depuis des années pour la peinture de la surface colorée et mouvante des choses. Dans le recueil qui a pour titre : *Libre, et autres Nouvelles* (1918), il rend à la *short story* ce contact avec une large réalité, cette sincérité, cette force dont elle semblait avoir perdu le secret. Il ne s'agit plus ici pour l'artiste de raconter une histoire avec vivacité et élégance, mais de traduire la vérité avec cette généreuse sympathie, cette curiosité ouverte à tout le réel qui rendent « tout ce qui est vie

attirant, digne d'être accepté et interprété, si on en a le talent (1) ».

Son réalisme, dont certain puritanisme étroit se déclare offusqué, se refuse à fausser les valeurs, à esquiver la vérité, à écarter les tristesses et les laideurs de la vie. Les compromis auxquels tant d'écrivains consentent, en pays anglo-saxon, n'existent pas pour Dreiser. De même, il n'accorde aucune valeur à ce postulat cher aux lecteurs de contes qui finissent bien, selon lequel le bonheur est un état stable, auquel on atteint d'une manière définitive, suivant les caractères et les formes que prend l'ambition, quand on est devenu possesseur d'une grosse fortune ou qu'on a épousé l'être de son choix. A cette conception enfantine, Dreiser oppose une philosophie toute de franchise et de courage virils, à laquelle il donne une expression artistique originale. Chez lui, aucune de ces brusques conclusions qui semblent emprisonner les héros d'un récit dans un bonheur éternellement le même, mais un sens profond, impérieux du changement incessant, du perpétuel « devenir » de toute vie, aussi longtemps qu'elle persiste et n'a pas touché à son unique terme où s'abolit tout hasard, tout effort et tout mouvement.

Cette vision sincère des conditions fondamentales de l'existence communique, aux caractères et aux faits que Dreiser étudie, une solidité et une clarté inconnues à toute représentation incomplète, ou faussée, du réel. Ses personnages vivent dans un monde à trois dimensions, sont baignés d'une atmosphère qui n'a rien de théâtral ni d'artificiel ; ils ne profilent point une mince silhouette sur un décor sans profondeur mais détachent leur masse aux reliefs sobres et puissants sur un fonds qui suggère toujours les perspectives infinies de la vie ou de la nature. Le réalisme de Dreiser n'est donc point limité à une reproduction sèche et patiente de l'immédiat et du tangible ; il a des prolongements, par delà ce que nous sommes

(1) « Maupassant Cadet » *Douze hommes.*

accoutumés d'appeler le réel, dans tout ce qui appartient

> au mystère poignant de la vie et de la mort, au prodige des eaux, des astres et des fleurs, aux accidents imprévus de la vie, avec ses envols et ses brusques retombées (1).

Ainsi ce réaliste, dont un jugement sommaire, et combien inexact, voudrait faire le Zola américain, est en même temps un poète, puisqu'il traduit dans son œuvre son sens de la beauté et du mystère de l'univers.

Aussi variée que la vie américaine à laquelle elle demande tous ses thèmes, la nouvelle de Dreiser est tantôt inspirée par la vie urbaine et les milieux cosmopolites ou artistes de New-York, tantôt peinture de la vie provinciale et de la petite ville, tantôt étude de la vie rurale et de ce type, d'une saveur si vraiment nationale, qui est celui des « farmers », c'est-à-dire des paysans ou des cultivateurs. Parmi les nouvelles de la vie des champs, — vie que Dreiser sait voir autrement que de l'extérieur et avec une profonde intuition de l'âme paysanne,— il faut citer d'abord ce petit drame rustique, plein de pitié humaine : *Phébé disparue* (2). C'est l'histoire d'un vieux ménage; le Philémon transatlantique se nomme Henry Reifsneider et Baucis porte le nom gracieux de Phébé :

> Ils étaient de ces êtres simples qui s'attachent comme le lierre aux pierres des événements journaliers. Le bruit du monde peut résonner alentour ; il n'a pour eux ni attrait, ni appel. Ils ne s'intéressent et ne trouvent un sens qu'aux choses immédiates ; tout le reste ne leur est qu'une bruyante et vaine fantasmagorie.

Phébé qui, maigre et sans forme dans sa jupe noire élimée et froissée, ressemblait à un vieux parapluie, disait parfois à son Henry qu'elle le laisserait tout seul et s'en irait, s'il s'avisait de devenir tracassier ou pénible. Et lorsque Phébé meurt et que le vieillard évoque l'absente,

(1) « Mon frère Paul » (*Douze Hommes*, par Th. Dreiser, 1919).
(2) *The Lost Phoebe (Free and other stories)*, 1918.

cette inoffensive menace prend un sens terrible. Dans sa maison, à chaque heure, le poids de sa solitude accable le veuf. La nuit, il revoit Phébé et quand il s'éveille, encore sous l'illusion d'une présence familière, un désir s'impose à lui et se change en irrésistible hantise. Phébé lui avait bien dit qu'elle partirait si loin qu'il ne pourrait jamais la retrouver. Mais s'il la cherche, il finira par découvrir l'endroit où elle s'est réfugiée et, alors, à force de prières, il saura la ramener. Et voilà le pauvre dément frappant à toutes les portes du village et réclamant sa femme. On a pitié de lui et on ne l'enferme pas à l'asile. Bientôt, dépassant le village dans ses courses journalières, il s'enfonce à travers la campagne, ne revenant que le soir à la maison et repartant au petit matin pour continuer ses recherches. Au printemps, et à mesure que ses forces diminuent, le désir et la certitude de retrouver Phébé, demain, peut-être aujourd'hui, le dominent si impérieusement qu'il passe la nuit dans les champs, pour atteindre plus vite le but qu'il croit si proche. Un matin, à l'aube, Phébé se dresse devant lui, à quelques pas. C'est bien elle, il la reconnaît à travers le voile de la brume matinale et c'est non plus une vieille femme, mais la fraîche et blonde Phébé de vingt ans qu'il a jadis courtisée, la fiancée de sa jeunesse. Il se précipite, elle semble fuir et vouloir disparaître dans la brume ; il se hâte, sans rien voir que cette forme aimée de son désir fidèle. Et quelque temps après, on trouve le corps du vieil homme, au fond du ravin où il est tombé en essayant d'atteindre sa Phébé perdue.

A ces tragédies de la vie des humbles, Dreiser sait donner une simplicité et une beauté avivées par la conscience, toujours présente chez l'artiste, de l'insondable énigme de l'existence. Alors que tant d'autres conteurs s'étaient bornés avant lui à montrer comment tels incidents peuvent s'enchaîner, comment tel caractère réagit dans des circonstances données, Dreiser est toujours

amené, à travers la diversité des âmes et des vies qu'il étudie, à la même question : « Pourquoi ? » Peut-être n'a-t-il jamais exprimé plus nettement, avec un accent plus vibrant, son étonnement et son angoisse, que dans un récit, — encore emprunté à la vie paysanne, — *Ida Hauchawout* (1). Humble histoire, presque sans incidents, où cependant se résume l'existence de millions d'êtres qui vivent et meurent, pourquoi? Ida Hauchawout est une fille laide, laborieuse, dressée à l'obéissance par un père avare et dur. Elle épouse un paresseux pour lequel, avec une soumission de bête patiente enseignée par la discipline paternelle, elle travaille jusqu'au jour même où elle meurt, en mettant au monde un enfant mort. Le mari d'Ida, Henry Widdle, le « propre à rien », qui n'est pas pourtant au fond un méchant homme, s'assure d'abord que la donation au dernier vivant, faite par la défunte, est valide et inattaquable. Puis, comme il sied à un veuf, il envoie au journal local, — suivant une coutume de la région, — un poème-épitaphe dans lequel il célèbre les vertus d'Ida et dit le regret qu'elle éprouva à laisser seul un époux qui l'avait rendue si heureuse. Et Dreiser, témoin de la vie et de la mort d'Ida Hauchawout, s'écrie :

Mesdames, messieurs, sommes-nous fous, tant que nous sommes? Ou bien le suis-je? Ou la vie n'est-elle que folie et, ainsi que le pensent tant de gens, n'est-elle qu'un chaos de gestes et de paroles sans but et sans suite ? Que signifient tous les Hauchawout, passés, présents, et à venir... la pauvre Ida, humble créature toujours vaincue, et son pauvre homme de mari, allant à tâtons à travers l'existence, cherchant il ne sait quoi, et qui fait pitié, après tout, avec son poème, et moi, qui écris cette histoire, qui me mène à des rêveries sans fin...?

Cependant, le sens du mystère et de l'inexplicable, si fort chez Dreiser, ne sape point son courage et son amour de la vie. Jamais n'apparaissent chez lui le fléchissement, le dégoût qui si souvent ailleurs accompagnent une vision trop aiguë et trop sincère. Dans *Douze Hommes*

(1) *Ida Hauchawout*, by Th. Dreiser. Century Magazine, juillet 1923.

(1919), — le recueil de nouvelles qui gagna à Dreiser les sympathies de certains lecteurs que son œuvre de romancier n'avait pas complètement réussi à conquérir, — tout nous dit la curiosité toujours en éveil de l'artiste devant les spectacles de la vie et la croyance de l'homme à la valeur de l'existence, même aux heures les plus décevantes. Une vitalité inépuisable, une large sympathie, un don unique de découvrir l'intérêt et la beauté cachés dans tous les êtres, font de *Douze Hommes* un livre qui restera. Par une de ces contradictions où toute logique est inévitablement amenée dans ses contacts avec l'expérience, Dreiser, dont nous savons la philosophie, — exprimée d'ailleurs avec la même force dans mainte nouvelle de son dernier recueil, — se montre un amant de la vie, dont il mesure si bien toute la vanité. Mais, alors que, considérée en elle-même, la vie n'est pour lui qu'un leurre et peut-être — comme jadis aux yeux désabusés d'un Shakespeare — « un récit raconté par un dément, récit bruyant et mouvementé et dont le sens est néant », il sait lire en elle, quand il l'étudie dans les individus, une signification magnifique et profonde. Les hommes dont les portraits sont tracés tour à tour, et surtout Pierre l'artiste, le médecin de campagne, le séduisant Paul Dreiser, le maire ennemi du peuple, Rourke le terrassier, donnent par quelque vertu supérieure, par quelque magie secrète et peut-être indestructible de la personnalité, un défi à l'inanité, à l'inexplicable fatalité qui pèse sur les humains.

Exprimant avec une entière franchise, avec le courage d'une nature robuste et saine, une vision du réel libérée de toutes les entraves d'un puritanisme étroit, les nouvelles de Dreiser opèrent, et dans tous les domaines, un renversement et un renouvellement des valeurs. La morale qu'elles contiennent, — car Dreiser, quoi qu'en dise certaine censure, n'est ni immoral ni amoral, — néglige ce qui est convention, répétition machinale, pour se fon-

der sur le respect de la dignité et sur la pitié humaines. Leur substance, que l'auteur ne va pas chercher dans des régions lointaines ou dans des combinaisons prodigieuses d'incidents, est cueillie par lui dans ce qu'apporte chaque jour. De plus, leur forme, par son incontestable puissance et sa virile beauté, proclame que les temps sont évolus d'un art qui, le plus souvent, n'était qu'artifice. L'art des conteurs du renouveau, et surtout celui de Dreiser, dépasse, en la dédaignant, la conception de la « short story » du type courant. Par delà l'histoire, l'anecdote ou toute combinaison de faits qui peut se reproduire, cet art veut atteindre ce qui donne au récit sa portée unique et sa signification essentielle ; il est un art vraiment créateur, puisque les êtres humains dont il fixe l'image vivent désormais, dans la conscience du lecteur, inoubliables et proches comme autant de présences familières.

§

Le même désir de renouveler à la fois la substance et la forme de la *short story*, en lui donnant un centre d'intérêt qui ne soit pas seulement un fait ou une suite de faits, se manifeste dans le premier volume de nouvelles signé du nom de Sherwood Anderson. Mais si, dans *Winesburg, Ohio*, l'auteur vise un but semblable à celui de Dreiser, veut comme lui libérer l'art et trouver à l'expression artistique des modes nouveaux, il ne doit qu'à lui-même une conception et une technique entièrement personnelles. D'après cette conception, ce qui, dans le drame de la vie, possède une valeur supérieure à toutes les autres, ce n'est pas la pièce elle-même, telle que les humains la jouent, ni la scène, ni la variété du décor, ni même le rôle, parfois si mal adapté aux moyens et aux désirs des protagonistes. Une seule chose est capitale : l'acteur. Aussi Sherwood Anderson choisit-il, entre tant d'autres moments ou d'incidents qui s'offrent à lui, non

pas ceux dans lesquels se révèlent l'activité ou les réactions extérieures d'un être, mais ceux-là mêmes où se trahissent, qu'il le veuille ou non, sa nature intime. Sous la surface visible à tous du milieu, du caractère et de l'action, l'artiste découvre des drames plus poignants, des spectacles plus burlesques ou plus pitoyables que tous ceux dont les scènes se déroulent au grand jour. Et, parce qu'il sait que l'infini de la joie ou de la douleur peut être goûté en un instant, il concentre son regard sur un bref « épisode » où se résument un homme, une vie. Ses personnages n'ont pas besoin d'être remarquables ou de se distinguer par quelque rare particularité, il leur suffit de posséder la qualité par laquelle un homme entre en communion avec toute l'humanité : celle d'aspirer avec passion ou avec une vague tristesse à un bonheur, à une beauté que la vie parfois semble promettre et qu'elle n'accorde jamais. Sherwood Anderson l'annonce à ses lecteurs en ajoutant au titre de *Winesburg, Ohio,* ce sous-titre, à la fois explication et avertissement : *Histoires intimes de gens comme on en voit tous les jours.*

Le point de vue et le champ d'observation indiqués par ces mots n'ont pas été élus par le conteur pour leur seul intérêt artistique ou psychologique. Le mouvement de rébellion contre des conventions périmées, ce mouvement qui transforme aujourd'hui la littérature américaine, veut, comme autrefois le transcendantalisme, être l'expression sincère et complète de la conscience nationale. Certains écrivains du renouveau contemporain — on le voit, par exemple, dans le roman de Sinclair Lewis et surtout dans *Main Street (La Grande rue de Gopher Prairie)* — dénoncent la monotonie, la vulgarité, les étroites ambitions et la pauvreté spirituelle qu'engendrent les *Main Street* de toutes les petites villes d'Amérique. Mais s'il est bon et nécessaire de proclamer ces vérités parfois amères, il faut que l'art d'aujourd'hui rende, en même temps, à tous ceux qui sont curieux de

se pencher sur les plus profondes réalités de la vie contemporaine, le sens ému de la beauté et l'élan vers elle, que recèlent les âmes les plus humbles, les existences en apparence les plus ternes. Qu'on sache les regarder, et soudain, elles s'illuminent, comme ces labradorites dans lesquelles certains jeux de lumière éveillent le chatoiement de reflets irisés. Sous la banalité et l'uniformité qui rendent Winesburg pareil aux autres petites villes de l'Ohio ou de n'importe quel Etat, se cachent, et parfois là où l'on s'y attendrait le moins, quelque élément de beauté, quelque aspiration, peut-être inconsciente, peut-être maladroite, mais aspiration cependant vers un bien, vers un idéal. Cette richesse inconnue des âmes, ces drames de vies humbles et unies, apparaissent d'autant plus frappants qu'ils sont découverts dans un milieu que dédaignerait un artiste en quête de pittoresque ou un amateur de savantes complications psychologiques. Et cependant quelles valeurs inattendues, quelles forces ignorées le conteur ne sait-il pas nous montrer, quels désirs à la fois effrénés et timides de goûter à toute la vie, à toute l'expérience et, par delà celles-ci, à quelque chose de mystérieux et d'indiciblement beau, qui, en les complétant, les dépasserait ! Dans cette esquisse étrange et prenante, *les Mains*, c'est un vieil homme inoffensif et timide, pauvre et solitaire, qui semble toujours redouter une insulte ou un reproche. Quand, parfois, il se laisse aller à la confiance et surtout quand un enfant lui parle, il répond avec un faible sourire et ses mains expressives, souples, disertes, viennent aider par leurs gestes adroits et vifs à sa parole hésitante. Puis, brusquement apeuré, il cache ses mains et redevient un être inerte et craintif. La triste odyssée du malheureux, la perplexité qui demeure en lui d'avoir été puni comme l'auteur d'un crime qu'il était et sera toujours incapable de concevoir, quelques pages disent tout cela d'une façon inoubliable, avec des mots simples et pénétrants. C'est encore l'*Aventure*,

histoire d'une vie dont toute l'intensité, par ailleurs frustrée, s'est réfugiée dans une aspiration passionnée : une femme voudrait participer à une vie ardente et généreuse qu'elle pressent, mais n'a jamais connue. Puis, quand elle comprend que ses efforts sont vains, « elle essaye de regarder en face la terrible certitude que beaucoup de gens doivent vivre et mourir seuls, oui, même à Winesburg ».

La technique de ces nouvelles est, comme leur substance, un renouvellement, une découverte. Le passé et le présent y sont conçus de telle façon qu'il semble n'y avoir entre eux aucune distance. Parfois, le premier plan, celui de la réalité immédiate, s'élargit soudain pour révéler, aussi actuel, aussi réel, ce que nous avons coutume d'appeler le passé. Parfois aussi, une courbe rapide fait plonger le récit dans le passé, présenté alors non pas comme lointain ou indistinct, mais comme une partie essentielle et jusque-là invisible du présent. La nouvelle intitulée *Boulettes de papier* en offre un exemple caractéristique : nous voyons d'abord le vieux docteur de Winesburg, tel que le voient, dans la petite ville, les gens pour qui il est une sorte de patriarche, puis, — telle une vague qui en s'approchant du rivage s'élève, se creuse et montre les vertes profondeurs de sa masse mouvante, — nous apercevons la rencontre décisive, les années heureuses et trop brèves pendant lesquelles la vie de cet homme reçut sa pleine signification.

Dans son second recueil, intitulé le *Triomphe de l'Œuf* (1921), Sherwood Anderson donne une forme encore plus belle et plus simple à des thèmes, souvent traités avec plus d'ampleur et qui sont tantôt graves et tantôt pénétrés d'une ironie où se mêle une note grotesque. La nouvelle qui donne son titre au recueil possède une naïveté, un réalisme profonds qui apparentent son art à celui des sculpteurs du moyen âge et font ressembler le ridicule et pathétique héros à ces gargouilles qui ricanent ou pleu-

rent au sommet des toits gothiques. Le triomphe de l'œuf, c'est la victoire définitive du destin sur les tentatives d'un homme pour prouver qu'il est capable de mener à bien une entreprise. Il justifiera ses ambitions si longtemps déjouées, il se réhabilitera aux yeux du monde, — c'est-à-dire aux yeux de l'unique client entré par hasard dans son restaurant toujours désert, — s'il réussit un tout d'adresse et fait entrer dans une bouteille un œuf chauffé au préalable dans du vinaigre. Le fils de ce pauvre homme nous raconte l'incident auquel il ajoute un mot, — si bref, si profond, — en guise de commentaire :

L'œuf se brisa sous ses doigts. Son contenu gicla sur ses habits et le jeune homme, qui s'était arrêté sur le seuil, se retourna et rit. Alors la colère de mon père gronda. Il prit un autre œuf dans le panier et le lança. L'œuf manqua de peu la tête du jeune homme qui s'esquiva et sortit. Mon père monta au premier vers nous avec un œuf dans la main. Je ne sais pas ce qu'il avait l'intention d'en faire. J'imagine qu'il avait l'idée de le détruire, de détruire tous les œufs et qu'il voulait nous faire assister au début du massacre... Mais quelque chose se produisit... il posa l'œuf, et se mit à pleurer comme un enfant... Cet incident n'est qu'une preuve de plus du triomphe, complet et définitif, de l'œuf, du moins en ce qui concerne mes parents.

Dans ce bizarre et poignant épisode, comme dans *Mes Frères*, — peut-être la nouvelle dont la forme est la plus parfaite, — Sherwood Anderson écrit, à travers différents symboles, « l'histoire de l'effort des hommes pour atteindre une beauté qui toujours se dérobe », et, si diverses, si poignantes et si imprévues sont les formes que revêt cette universelle aspiration, que l'artiste lui donne la place occupée dans d'autres œuvres par le vieux motif traditionnel de l'amour. Bien plus, dans ces curieuses pages intitulées *De nulle part jusqu'au néant*, il expose en une parabole les raisons qui lui font attribuer à ce motif une importance moins grande. « On a cru y trouver, dit-

il, la clé de la chambre secrète de la vie. Une foule vulgaire et bruyante s'est ruée dans cette enceinte sacrée, et tous les livres qui peignent la vue la peignent désormais dans le langage de cette foule. Et quand l'écrivain peut se faire entendre, il proclame que c'est grâce à l'amour, au mystère de la passion et du désir qu'il déchiffrera l'énigme de la vie... Cette façon de faire peut être intéressante, ajoute-t-il, mais, à la fin, on se lasse de cet éternel et unique sujet. »

Aussi lorsque Sherwood Anderson écrit une histoire d'amour, il régénère le vieux thème usé auquel il ne donne plus, comme dans les œuvres dont on se lasse, une importance unique et capitale. Il en fait seulement un des fils de la trame nombreuse de la vie, et tisse son brin lumineux et fragile dans une étoffe vulgaire, sur laquelle il apparaît plus précieux encore. « Quel imbécile je suis » (*I am a fool*) (1) est le refrain rageur et navrant d'un pauvre garçon qui, un jour, rencontra la jeune fille qui aurait pu l'aimer. En face de l'irréparable, il ne pose pas au héros romantique, il n'accuse personne, il constate seulement l'énorme erreur commise, avec des phrases gauches et naïves, comme son esprit :

Tout ce qui est arrivé, tout ça, çà vient de la bêtise. Mais tout de même, quand j'y repense, j'ai envie de pleurer, ou de me casser la tête contre le mur. Peut-être, avec un si long temps, ça me fera du bien de montrer ma bêtise en racontant mon histoire.

Plus âpre d'accent et, — au lieu de la simplicité, de la naïveté dont Sherwood Anderson tire des effets parfois si poignants, — avec une sorte de sombre ardeur, une révolte farouche, un mépris qui sait devenir une immense pitié, les nouvelles de *City Block* (2) apportent au renouveau américain l'originalité d'une étonnante technique. Waldo Frank, critique, essayiste et romancier, se révèle

(1) *I am a fool* (The Dial, février 1922).
(2) *City Block*, by Waldo Frank (*The Author*, Darien, Conn.), 1922.

dans ce livre conteur doué d'un étrange pouvoir d'évoquer, par le rythme d'une pensée et d'un cœur, celui de la vie universelle. Le merveilleux et profond *Jean le Précurseur*, avec son début campé en pleine réalité, s'élargit jusqu'à devenir le plus émouvant symbole. Comme deux flots qui se mêlent, on voit, dans *Sous la voûte du ciel (Under the Dome)*, le mouvement régulier des heures, les pulsations mesurables du temps, se changer soudain en quelque chose qui participe à l'infini. Pendant que son enfant joue sous la table, et que Meyer, son mari, accroupi sur son établi de tailleur, coud sans lever les yeux, la rêverie d'Esther, immobile, l'entraîne dans les abîmes plus lointains que le temps et l'espace. Il semble que, brusquement, le réel s'abolisse et que, par la force de son angoisse, la jeune femme pénètre dans une région mystérieuse où, peut-être, elle comprendra l'énigme de la destinée et saura pourquoi le miracle de la maternité l'a déçue et pourquoi la magie de l'amour est impuissante à vaincre les hontes et les bassesses de la vie. Ici les mots, le rythme de la phrase ne décrivent point ; ils ne sont ni une imitation ni une approximation, ils sont la fièvre même, l'hallucination, l'angoisse de la révolte d'un être pris au piège de la vie et qui ne voit devant soi d'autre horizon que les murs de la prison où il est irrémédiablement captif.

§

Sous l'influence d'une conception nouvelle dont Théodore Dreiser, Sherwood Anderson et Waldo Frank donnent les exemples les plus caractéristiques, la *short story* en Amérique connaît aujourd'hui un éclat et une beauté profonde qu'elle avait perdus à l'époque où, ainsi que nous l'avons vu, tout était sacrifié aux désirs également néfastes et de flatter les goûts du public et de faire une œuvre brillante. Aujourd'hui ces triomphes faciles ne sauraient contenter les artistes sincères et pro-

bes dont l'ambition littéraire est si haute, si noble, qu'elle renonce au succès immédiat, aux applaudissements de la foule pour ne viser qu'à des approbations d'une valeur bien différente.

Grâce à ces artistes, le conte et la nouvelle, dont la forme et la technique sont renouvelées, n'ont plus, comme il y a quelque trente ans, le seul but de révéler au public américain le pittoresque des aspects et des coutumes d'un pays alors si neuf encore et si désireux de connaître ses propres visages. Aujourd'hui, c'est une Amérique nouvelle, dont l'esprit et les ambitions sont autres, que le conte et la nouvelle ont à peindre et à interpréter. Dans le renouveau qui transforme toute la littérature américaine, le conte et la nouvelle disent d'abord la curiosité de la génération actuelle, son amour aigu de la vie et son désir de la posséder pleinement. De plus, à l'heure présente, les meilleurs observateurs et les plus clairs interprètes de l'Amérique comprennent que leur pays, si brillant de prospérité matérielle, doit désormais se découvrir une âme, explorer l'inconnu du monde spirituel. Sous le contentement de soi et l'assurance qu'elle tire de ses richesses matérielles, l'Amérique connaît une sorte de crise morale dont le conte et la nouvelle nous disent les phases. Toutes les valeurs traditionnelles subissent une révision ; les croyances ne sont plus acceptées passivement, elles sont rejetées ou mises en question par une génération qui cherche, parfois sans le savoir, un idéal, un ordre et une certitude pleinement en harmonie avec la conscience nationale. Nulle forme littéraire ne saurait exprimer d'une façon plus complète que le conte et le nouvelle la diversité, la complexité des aspirations et des tendances qui gouvernent l'Amérique d'aujourd'hui, admirablement faits qu'ils sont pour noter tous les aspects particuliers, tous les états fugitifs qui appartiennent soit à la réalité extérieure, soit au paysage spirituel d'une époque.

Chez les grands conteurs d'aujourd'hui, nous avons vu que le sens des valeurs littéraires et la conception du centre d'intérêt d'une nouvelle a complètement évolué. Pour eux, la peinture du monde extérieur n'est pas un but, elle est un moyen d'exprimer un sens nouveau des relations de l'âme et du corps, des correspondances ou des divergences entre les apparences et la réalité profonde. Avec Sherwood Anderson, et plus encore avec Waldo Frank, on remarque une sorte d'élargissement de la conscience et de la sensibilité. Tout ce qui appartient à l'inconscient, à ces mouvements vagues et cependant si puissants qui viennent des profondeurs de l'être, trouve une expression et voit sa relation indiquée avec la surface de la vie. En outre, certaines nouvelles de Waldo Frank semblent ouvrir un champ encore plus nouveau et peut-être infiniment fécond. Dans les nouvelles que nous avons citées, l'artiste fait intervenir, — en mêlant à la notation des faits tangibles une sorte de monologue qui suit la pensée de ses personnages, — une nouvelle conscience spatiale, un pouvoir jusqu'ici inconnu de relier les mouvements d'une âme à tous les rythmes de l'univers.

La révolte qui, pour le conte et la nouvelle, comme pour la poésie et le roman, fut le point de départ du renouveau littéraire, a désormais libéré les artistes des restrictions puritaines et leur permet de donner à leurs œuvres la franchise, la sincérité qui conviennent à tout art lorsque sa conception n'est pas volontairement rapetissée à la mesure de l'esprit et des ignorances de la jeunesse. Leur littérature est essentiellement littérature d'adultes, et leur présentation de la vie n'est plus faussée par des conventions tacites, mais longtemps aussi impérieuses en Amérique que n'importe quelle loi.

Ainsi le conte et la nouvelle apparaissent entièrement transformés. La seule chose que les écrivains reconnaissent comme valable dans les traditions littéraires du genre le plus essentiellement américain, c'est que l'ar-

tiste de la génération actuelle, devant une vie dont la complexité augmente chaque jour, devant une nation dont l'âme veut apprendre à se connaître pour conduire dignement un corps géant, doit traduire cette variété parfois contradictoire et ces efforts vers la connaissance de soi-même avec la même probité que mirent jadis les grands artistes du début du XIXe siècle à peindre une Amérique au développement de laquelle l'unité matérielle et spirituelle, la conformité à une unique norme étaient alors indispensables.

La révolte des conteurs du renouveau est donc, au fond, un retour. Retour nécessaire qui, par des voies neuves et hardies, avec des moyens originaux, ramène le conte et la nouvelle à ce qui, autrefois, leur avait donné leur première beauté et leur noblesse originelle : le sincère et fervent désir de traduire, à travers les coutumes, le langage, les pensées d'une époque, les aspirations profondes de la conscience nationale.

LÉONIE VILLARD

Maître de conférences de littérature anglaise et américaine à la Faculté des Lettres de Lyon.

TRAGŒDIA MOSCOVITICA [1]

Seule la plèbe est appelée à gouverner la Russie.
Un vieux dicton affirme que tous sont égaux.
Mais nous, nous croyons qu'elle seule a des droits illimités.
ALEXIS TOLSTOÏ : *Le preux Potok.*

III

Quelles étaient les causes réelles de la révolution russe, celle, tout au moins, de mars 1917 ? En toute humilité et en toute franchise, nous devons répondre que la principale, si ce n'est l'unique cause, était la guerre. La guerre désorganisa au bout d'un an toute la machine gouvernementale, atteignit le pays entier dans ses œuvres vives et jeta un désarroi et un trouble profond dans les masses, faisant surgir du fin fond de l'âme chaotique du peuple russe ses instincts ataviques d'anarchie, de négation et de cruauté.

« Ne réveillez pas les tempêtes qui sommeillent : sous elles, le chaos se remue », s'était écrié jadis le poète Tutchev. Mais personne, en 1914 et 1915, ne se remémorait plus cet avertissement, comme personne ne faisait plus aucun cas des craintes, si justifiées, du grand Dostoïevsky.

Avez-vous remarqué, nous disait un jour un ingénieur des Ponts et Chaussées, que chez nous, au contraire de ce qui se passe en Europe occidentale, les rails ne sont pas vissés aux traverses, mais simplement retenus par des clous à crochets ? Ceci nous oblige à modérer la marche de nos trains et à prendre des précautions multiples, afin que les accidents graves ne se produi-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 610.

sent pas trop souvent. Pourquoi n'utilisons-nous pas des boulons, demanderez-vous ? Et moi, je vous demanderai pourquoi la ficelle et le bout de corde jouent un si grand rôle dans toute notre vie domestique ? C'est que, voyez-vous, nous vivons au jour le jour ; c'est que chez nous rien n'est définitif, rien n'est stable. Nous sommes encore des demi-nomades. Et c'est pourquoi tout est fixé chez nous avec des clous et attaché avec des bouts de ficelle. Mais si un jour, pour notre plus grand malheur, une ficelle se casse ou un clou saute, toute la machine sera irrémédiablement perdue.

Ainsi donc, si c'est la guerre qui amena la révolution du mois de mars 1917, c'est par contre cette révolution-là qui achemina la Russie vers le coup d'Etat bolcheviste et sa déchéance actuelle. La première révolution transforma la Russie en une vaste parlote où on discutait à perte de vue sur les avantages d'une monarchie constitutionnelle, d'une république sociale ou libérale. « Au sommet de l'édifice, qui devait bientôt s'écrouler, gesticulait Kérensky, tandis que des bas-fonds surgissaient de temps en temps des espèces de Monks et des espèces de Napoléons à la mode russe, hommes forts, mais frustes et incultes (1). » D'autre part, les diplomates étrangers, absolument incapables de saisir et de comprendre tout le tragique de la situation et le drame poignant qui se jouait au sein même du peuple russe, ne pensaient uniquement qu'à la guerre et ne faisaient que pousser le pays vers l'abîme. C'est alors qu'il se trouva un groupe de gens résolus qui, ayant de la volonté et un plan d'action établi, prit le pouvoir dans ses mains. Et c'est ainsi que naquit l'Etat bolchevik.

Maintenant passons aux prodromes de la révolution. Quels étaient-ils ? Des grèves multiples dans les usines de la capitale, déclanchées sous le prétexte de la cherté de la vie et du manque de vivres, mais en réalité fomentées sous main par les adeptes du chambardement universel, ainsi que par des agents à la solde des puissances enne-

(1) H.-G. Wells : *Russia in the Shadows* (La Russie dans l'ombre), London, 1921.

mies. Bien vite, ces grèves dégénèrent en bagarres dans les rues des faubourgs et en actes de sabotage à l'intérieur des usines. Sur ce, le gouvernement fait donner la troupe. Mais les soldats (pour la plupart des réservistes), travaillés de longue date par leurs camarades, pris parmi les intellectuels et les ouvriers, refusent en maintes circonstances d'obéir à leurs chefs. Surprise et indécision des autorités, dont profitent les meneurs habillés en militaires. Ils entraînent derrière eux la masse moutonnière des soldats et c'est l'occupation de la forteresse Pierre et Paul, du Central télégraphique et de différents autres bâtiments gouvernementaux, le sac des commissariats de police avec la participation de la lie de la population de la capitale, et puis l'ignoble massacre des agents de police restés à leurs postes. Affolé, le gouvernement du prince Galizine donne sa démission à un souverain dont on escompte déjà l'abdication, et le pouvoir échoit à un groupe de politiciens et d'intellectuels. Mais rapidement, à côté du gouvernement provisoire, se crée un organe politique purement révolutionnaire, celui-là : « Le Conseil des ouvriers et soldats », formé des débris d'organisations prolétariennes datant de la grande insurrection de 1905. Son rôle ? contrôler les actes du gouvernement, le faire marcher bien droit, le suppléer s'il est nécessaire. Ainsi talonné par la soldatesque en délire et par les révolutionnaires sûrs de leur impunité, le gouvernement provisoire, divisé dès le premier jour de sa formation par des luttes intestines et des courants opposés, court à sa perte en jetant chaque jour un peu plus de lest et en se tenant en équilibre grâce au jeu compliqué de surenchères politiques. Il proclame la chute des Romanov, la fin de l'Empire et l'avènement d'une révolution « pacifique ».

Mais déjà les masses déchaînées réclament autre chose. Et ce sera alors la publication du « Prikaze n° 1 », anéantissant toute discipline dans l'armée (1), ce sera aussi la

(1) Le coup porté à la discipline et au bon ordre dans l'armée par la promulgation de décrets à tendances nettement humanitaires et égalitaires, et par l'ad-

déportation, sans aucun prétexte plausible, de la famille impériale, et, enfin, la grande promesse de donner toute la terre à l'avidité des paysans. Ainsi, incapable de résister à la pression des masses et bien mal préparés à exercer ce pouvoir que pourtant ils revendiquaient jadis pour eux, les membres de la classe bourgeoise remplacent par des flots d'une éloquence creuse et mensongère leur manque de courage et l'absence d'énergie.

Ainsi, s'il est vrai que bien des classes de la société

[illegible]

jonction aux États-Majors de « commissaires civils », vrais agents *politiques* du gouvernement central, eut une répercussion quasi immédiate sur la marche des opérations militaires et les relations entre les chefs et la troupe. Dès le printemps de 1917, l'état d'esprit même des troupes se trouvant au front, était devenu tel qu'il fallut user de toutes sortes de stratagèmes pour leur faire simplement occuper les tranchées. Quant à leur demander à se battre, on devait y renoncer complètement. Kérensky, à force de discours et de promesses, avait bien réussi une fois à les faire avancer. Mais les bonnes dispositions des soldats ne durèrent qu'un moment. Au premier choc ils fléchirent, se débandèrent et reculèrent, en désordre, massacrant et pillant en route tout ce qui leur tombait sous la main. Dans le gouvernement de Minsk un bataillon de femmes-soldats avait occupé une tranchée allemande. Survinrent les « camarades ». « Lâchez cela, leur dirent-ils, vous ne savez donc pas qu'on fait la guerre sans contributions ni annexions! » Les femmes refusèrent de quitter la tranchée. Alors les braves camarades leur tirèrent des coups de fusil dans le dos, les obligeant d'abandonner à l'ennemi ce qu'elles avaient conquis au prix de leur sang.

Au temps de Kérensky, le mot d'ordre était de ménager l'amour-propre du soldat et de tâcher d'agir sur son moral. Beaucoup de généraux, et non des moindres, pour être bien notés en haut lieu et se rendre populaires, dépensaient des trésors de patience et enduraient les pires sarcasmes en essayant par tous les moyens de convaincre les soldats de la nécessité de se battre. Le général Broussilov était l'un des plus acharnés à ce point de vue, comme jadis il était l'un des premiers à conseiller à l'empereur Nicolas d'abdiquer. Malheureusement pour lui, il n'avait ni l'étoffe, ni l'envergure d'un orateur. Le plus souvent il bafouillait, ce qui du reste ne l'empêchait pas de récidiver. Ainsi, ayant appris un jour qu'une brigade (151 et 152 régiments de ligne), qui tenait un des secteurs du front, ne voulait à aucun prix monter en première ligne, il se rendit au lieu de son campement et lui parla en ces termes : « Camarades (sous l'ancien régime les généraux en s'adressant aux soldats les appelaient : « mes frères »), voici plusieurs mois que notre brave armée reste immobile dans les tranchées. Elle s'est reposée, elle a pris des forces, elle est pleine d'ardeur révolutionnaire. Un nouveau souffle l'anime, une nouvelle discipline, volontairement acceptée, l'anime. Il est donc de toute nécessité, il est même urgent qu'elle aide enfin nos alliés qui livrent des combats meurtriers aux Allemands en train d'avancer. Vous savez certainement que les Allemands ont occupé plusieurs provinces françaises, entre autres celle qui fournit le meilleur vin qui existe au monde : le champagne. Camarades, il faut obliger les Allemands.... »

Mais le général ne put continuer sa harangue. Car au mot de « champagne » les soldats, qui se tenaient en cercle autour de Broussilov, lui coupèrent brutalement la parole, en frappant le sol de la crosse de leurs fusils et en vociférant : « Assez, assez !... Vous voulez verser notre sang pour pouvoir boire du champagne !... Vous voulez nous envoyer nous faire casser la g... pour vous soûler ! Décampez, décampez... buveur de sang ! »

Et ce jour-là le général Broussilov n'alla pas plus loin dans sa harangue.

russe et bien des milieux politiques désiraient tous, depuis fort longtemps, un changement politique, personne n'avait une idée concrète de ce que pouvait bien être ce changement et comment il se ferait. La plupart s'imaginaient que ce changement se produirait sous la forme d'une révolution de palais, quelques-uns, les plus hardis, émettaient la possibilité de la formation d'une république fédérative. Mais bien peu nombreux étaient ceux qui pouvaient prévoir qu'une révolte surgie *d'en bas* et fomentée par la soldatesque pouvait amener à un changement complet du régime politique et social.

Donc, en vérité, personne n'a poussé sciemment la Russie à la déchéance, mais tout le monde a contribué à sa perte. Aussi tous ont le même triste privilège de se dire qu'ils sont pour quelque chose dans les malheurs qui accablent leur patrie. Car, si les uns, en idéologues hautains et têtus, tournèrent le dos aux réalités, ou en politiciens à courte vue n'eurent qu'une idée dans la tête, faire triompher leurs conceptions politiques et leurs sympathies ethniques, d'autres, par des paroles imprudentes et des promesses irréalisables, firent surgir des ténèbres profondes, où il se cachait depuis bien lontemps, le fougueux Ugolin russe.

§

Dès le commencement de la révolution, un nouveau fléau, inattendu celui-là, mais terrible par ses ravages, le fléau oratoire, s'abattait subitement sur la malheureuse Russie. Endigué pendant des siècles, le vieux penchant des anciens slaves pour le bavardage rompit les barrages et se répandit sur toute l'immensité de la plaine russe, noyant dans ses flots tout sentiment de réalité et toute velléité d'action. Tout le monde parlait à présent sur n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment.

C'est surtout dans les campagnes que le fléau oratoire eut des conséquences désastreuses. Le village ne fut

touché par la grâce révolutionnaire que bien tardivement. La rébellion militaire de la capitale le laissa indifférent et, même, après l'abdication de l'Empereur, il conserva un mutisme prudent et une attitude des plus réservées. Ce n'est qu'après que les campagnes furent envahies par des soldats et des marins permissionnaires venant en masse des villes et du front, que les moujiks comprirent à leur manière débraillée et à leurs propos incendiaires qu'il y avait vraiment quelque chose de changé.

Cependant, quand des orateurs bénévoles ou professionnels commencèrent dans les villages leur propagande en faveur du nouvel état de chose, ils eurent toutes les peines du monde à se faire entendre des paysans. Les moujiks comprenaient toujours de travers, ou même ne comprenaient rien du tout à leur terminologie, de même qu'ils avaient peine à comprendre les articles de journaux qu'ils épelaient ou se faisaient lire. Il leur manquait un guide à travers les dédales de la dialectique des orateurs, ainsi qu'une clef pour déchiffrer le langage de la presse. Faute d'avoir l'un ou l'autre sous la main, leur instruction politique et civique ne progressait que bien péniblement. Ainsi le socialisme, dont on rabattait continuellement les oreilles aux moujiks, c'était pour eux cette chose mystérieuse, mystérieuse parce qu'incompréhensible, grâce à laquelle on pouvait procéder au partage entre les gens de la campagne de toutes les terres et de toutes les fortunes immobilières des riches. La République, c'était quand le tsar, pareil en cela au maire du village, était éligible. S'il était bon, on le réélisait, s'il était mauvais, on l'envoyait promener. Ajoutons que la République, dès que les paysans entendirent parler d'elle, eut beaucoup de partisans au village.

La chose la plus difficile à comprendre pour les moujiks fut toujours les programmes des partis politiques et même leurs appellations. Ainsi, pendant fort longtemps,

les paysans croyaient bien faire en donnant le nom de *bolcheviks* à tous les soldats décorés de la croix de Saint Georges ou portant les galons de sous-officiers. Par contre, les *mencheviks* (1), c'étaient à leurs yeux les simples troupiers, les soldats de deuxième classe.

Le mot *cadet* (abréviation du nom du parti politique des « constitutionnels démocrates ») équivalait aux yeux du paysan à une injure, ou tout au moins était un terme de mépris.

Toute cette avalanche de nouveautés qui s'était brusquement abattue sur les campagnes au lendemain du coup d'Etat fit bientôt sortir des gonds la vie routinière et paisible des paysans. Réunions, palabres, disputes, va et vient continuel de gens étrangers à la contrée, détraquaient et empoisonnaient la mentalité fruste des moujiks. Les vieux avaient beau hocher la tête et parler de l'arrivée prochaine de l'Antéchrist, la jeunesse ne les écoutait plus. Du reste tous les paysans raisonnables et travailleurs se trouvaient relégués à l'ombre. On ne les prenait plus en considération et eux-mêmes n'osaient plus dire à haute voix leur façon de penser. Le haut du pavé était tenu par de jeunes soldats fraîchement débarqués de la capitale ou arrivant du front et par toutes sortes d'individus louches qui se faisaient écouter et applaudir par la canaille du village (2).

De plus en plus se répétaient les attentats contre la

(1) *Bolché* veut dire en russe : « plus », « davantage ». *Menché*, veut dire : « moins ».

(2) On est bien revenu au village de ces engouements pour la révolution et les Soviets. Peu à peu les paysans éliminèrent de leur milieu les éléments par trop turbulents et étrangers qui s'y étaient faufilés au lendemain du coup d'État bolcheviste. A en croire les jeunes écrivains russes, sortis des rangs populaires, comme ce Boris Pylniak, dont on fait actuellement un si grand cas en Moscovie, le village n'a que peu d'estime pour les gens de Moscou et la troisième Internationale ne lui fait pas peur. Il en a vu bien d'autres et il sait que tout est passager en ce monde, sauf,peut-être, les murs vénérables du Kremlin et les vieilles icones, noires de la fumée des cierges. Il sait aussi, le village, que ce qui existera toujours, ce ne seront pas les gens de Moscou, ni leurs idées, ni leurs actes, mais, par exemple, ces pommiers, qui fleurissent chaque printemps dans les vieux jardins et qui continueront à fleurir tant que la terre existera,ou encore l'éternel désir de la chair, l'appel furieux des sens, qui s'exalte dans les chansons des filles

propriété d'autrui. On mettait le feu aux propriétés et aux châteaux des seigneurs, on coupait leurs forêts, on emmenait ou on égorgeait leurs troupeaux. Bref, la Jacquerie russe, avec tout ce qu'elle a de particulièrement stupide, de cruel et de sadique, montrait toujours davantage sa face hideuse.

Mais voilà qu'une nouvelle stupéfiante arrivait au village. Il était prescrit de fêter le premier mai. En quel honneur ? pour quelle raison ? Etait-ce un nouveau saint qu'on voulait fêter ? Personne ne pouvait donner une explication plausible. Néanmoins, pour n'être point pris en défaut, on alluma dans maintes églises, à la veille du premier mai, les lampes sacrées *(lampady)* devant les saintes icones, comme c'était l'habitude pour les grandes fêtes.

§

Mais pendant que le village sombrait dans les contradictions que faisait naître le nouvel état de choses et que la province se débattait dans les tentacules de l'anarchie toujours grandissante, la capitale, selon le mot célèbre de Kerensky, « approfondissait la révolution ». De jour en jour la vie y devenait plus chère et de moins en moins supportable à cause du manque toujours croissant de sécurité et d'ordre. De jour en jour des bruits,

de la campagne aujourd'hui comme hier, comme toujours. Car si les mots de la chanson changent, le sens reste toujours le même.

Chez mon père, je suis la cinquième,
Chez mon adoré la neuvième.
Rien ne nous est aussi pernicieux
Que l'amour maudit !

Et alors le village continue à vivre comme il l'a toujours fait sous tous les régimes et dans tous les siècles : avec cette résignation, ce fatalisme et cette nonchalance contre lesquels se sont toujours brisées toutes les idées et toutes les entreprises venues du dehors. Évidemment le village russe a souffert ces dernières années, physiquement et moralement, d'une façon atroce. Mais *il n'existe pas de limites à l'endurance russe dans la souffrance.* Car cette endurance trouve toujours un appui dans la résignation et le fatalisme, qui sont aussi vieux que le peuple russe lui-même. Ainsi ce petit tableau de genre que nous trouvons dans un des récits de Pylniak, où peut-on le placer, en Europe, ailleurs qu'en Russie?

Un marché dans une petite ville provinciale où on ne trouve pour toute marchandise qu'un stock de cercueils, et chacun de prendre sa mesure et de se choisir un cercueil à sa taille, tout cela le plus tranquillement du monde.

plus sinistres les uns que les autres, volaient de bouche en bouche, faisant naître une panique indescriptible. Par ces nuits blafardes des mois de mai et de juin 1917, la capitale russe dormait d'un sommeil fiévreux et agité, tandis que la rue appartenait à des soldats débraillés et souvent ivres (on pillait déjà les caves de vins), qui, en compagnie de prostituées de bas étage, remplissaient les squares et les jardins publics toujours ouverts. C'étaient les représentants de cette brave garnison de Pétrograd, fleur de la révolution, qui à aucun prix ne voulait aller au front, estimant qu'elle avait déjà fait assez pour la grandeur du pays. En somme, c'étaient déjà là les prototypes de ces *douze*, que glorifia la muse défaillante d'Alexandre Block :

> Reniant le nom très saint,
> Ils s'en vont, tous les douze, au loin.
> Ils sont prêts à tout
> Et n'ont pitié de rien.

IV

> Et campos ubi Troja fuit...
> Virgile : *Enéide.*
>
> Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas... Nous sommes, en quelque sorte, un peuple exclusif.
> TCHAADAIEV : *Lettres philosophiques.*

Il serait vain à notre point de vue de réserver une trop grande place à la description de l'existence et de l'état d'âme de la société russe après la grande Diaspora. Non point qu'elle n'ait, cette existence, des notes tragiques ou que cet état d'âme soit méprisable, mais rien de net et de stable, rien de précis et de positif ne s'est encore dégagé de ces deux choses. La période *gazéiforme* de la société russe, dont avait parlé jadis Ivan Tourguéniev, est toujours encore à l'ordre du jour. Seul un fait, qui du reste pouvait être constaté bien avant la dispersion de la classe cultivée russe, s'est précisé et affermi au cours de

ces dernières années. Ce fait, qui fut la première chose qui sauta aux yeux du spectateur impartial, immédiatement après le coup de force bolchéviste, était l'inexistence quasi complète en Russie d'un centre de gravité qui aurait pu remplacer la façade écroulée du tsarisme.

Il est évident qu'une société où la dynamique ne jouait qu'un rôle des plus effacés ne pouvait s'imposer pour longtemps et créer des valeurs potentielles. Il est évident aussi qu'une société qui n'avait ni armée ni police à sa disposition ne pouvait que se croiser les bras. Toutefois la manière et la soudaineté avec laquelle la société russe s'évapora et s'éclipsa de l'arène politique et économique de son pays nous oblige à constater, ce de quoi, du reste, nous nous doutions toujours un peu, que cette société n'a jamais existé, qu'elle n'était, en somme, que le produit d'un malentendu ou d'une illusion d'optique. Certes, et nous l'avons vu plus haut, la Russie possédait différentes classes sociales; mais aucun idéal commun, aucune tradition commune ne les liaient ensemble. C'étaient des forces adverses qui agissaient sur elles, et qui prenaient racine dans des querelles byzantines dont le principal objectif était la haine des uns et les sympathies des autres pour le régime politique existant. Aussi, quand le tsarisme, objet de leurs discordes perpétuelles, fut jeté bas, la tourmente révolutionnaire n'eut aucune peine à les disperser aux quatre vents, car elles étaient aussi légères et disjointes que les grains de sable. Ainsi donc il est tout à fait vain de parler d'un front unique de l'émigration russe et de faire un effort quelconque pour rechercher des fils conducteurs. Non, aucune grande idée n'illumine et ne cimente ces proscrits, mais une foule de misérables petits intérêts particuliers, un nombre considérable de petites idées plus ou moins enfantines, et des relents de vieilles haines, de vieilles jalousies, de vieux préjugés les séparent en petits groupes qui bien souvent se dévorent entre eux, comme de pauvres crabes au fond

d'un panier. Et c'est pourquoi des lignes comme celles qui furent écrites naguère par H.-G. Wells dans son livre sur la Russie, tout en étant fort justes, paraissent au moins superflues. Wells avait écrit :

Les réfugiés russes en Angleterre (et aussi dans d'autres pays, pourrait-on ajouter) sont des nullités au point de vue politique. Demandez-leur quel gouvernement ils veulent avoir à la place des bolcheviks et ils vous répondront par des lieux communs, adaptés ordinairement aux opinions politiques qu'ils croient être les vôtres. Ils ne sont pas dignes d'avoir autre chose qu'un tsar. Et même ils sont incapables de décider quelle sorte de tsar leur est nécessaire (1).

Mais comme on ne frappe pas une homme tombé à terre, on ne peut et on ne doit pas demander à des gens qui sont, dans la majorité des cas, désorbités, déclassés ou même complètement sortis des gonds, un credo politique et des idées précises sur les réformes sociales. Car, c'est actuellement un fait, l'émigration russe, dans sa grande masse s'entend, après avoir traversé une période d'espérances folles, après avoir dilapidé le peu de ressources morales et matérielles qu'elle possédait, se trouve aujourd'hui dans le marasme le plus complet. « La personnalité diminue à mesure que l'homme s'éloigne du sol qui a nourri ses ancêtres, a écrit Remy de Gourmont. Des individus très forts supportent seuls une transplantation qui peut leur être favorable, le reste s'étiole. » Et encore : « Quitter son milieu, si l'on n'est pas soi-même un milieu, une force attractive, c'est se perdre et se condamner à la dégénérescence. »

Nous croyons tout à fait superflu, après tout ce que nous avons déjà dit, de souligner encore une fois combien peu la soi-disant société russe représentait une force attractive et combien était limité le nombre d'individus forts et courageux qui s'y rencontraient.

On a bien souvent comparé la situation des émigrés

(1) H.-G. Wells : *Russia in the Shadows* (La Russie dans l'ombre). *London*, 1921.

russes à celle des émigrés de la Grande Révolution, de même qu'on a cherché des analogies entre cette dernière et la révolution russe. Nous croyons que c'est là un passe-temps bien futile. Certes, il est possible de trouver des petits détails qui se prêtent à la comparaison. Ainsi la caractéristique de l'émigration française à ses débuts était la certitude d'un prochain retour. « Dans trois mois, nous serons de nouveau à Paris », disaient ceux qui en faisaient partie. Les réfugiés russes eux aussi espéraient pendant un certain temps revoir bientôt leur patrie. D'autre part la mentalité de certains milieux de l'émigration française, celui surtout qui s'était constitué à un moment donné à Turin, et qui passait son temps en vains bavardages, en intrigues de toutes sortes et en rêveries les unes plus baroques que les autres, rappellent évidemment à s'y méprendre l'état d'âme de quelques groupements politiques russes qui se sont formés dans certains pays balkaniques et aussi en Haute-Bavière. Enfin, on peut trouver assez facilement une analogie entre la situation intérieure de la Russie en 1917 et la situation de la France en 1789 et encore plus entre les positions respectives des Alliés de la Grande Guerre vis-à-vis de la Russie de 1917 et des grandes Puissances vis-à-vis de la France de 1789. Si les grandes Puissances et l'Autriche la première s'étaient décidées à faire la guerre à la France en 1790 et même en 1791, en soutenant l'armée de Condé qui venait d'être formée, la révolution française aurait été balayée, comme l'aurait été la révolution russe en 1917, si les Alliés avaient soutenu par les armes le gouvernement provisoire. Il est vrai aussi que si les frères du roi et tous les émigrés de Coblence n'avaient point poussé l'Europe contre la France en formant une coalition militaire, il est probable, il est même certain, que Louis XVI n'aurait pas été guillotiné et que la monarchie (constitutionnelle) aurait continué à exister en France. Mais, remarque Albert Sorel (*l'Europe et la Révolution française*) :

L'Autriche avait besoin d'une France affaiblie et ne voulait pas, en 1789, s'engager dans la politique intérieure française. Joseph II et son successeur Léopold se montrèrent complaisants pour la Révolution tant qu'elle ne se dressa pas comme une menace contre les trônes.

Pareillement les Alliés, en 1917, fort mal renseignés sur les choses russes, avaient beaucoup de sympathies pour la révolution qui détrôna Nicolas II. Au surplus, ils avaient à cette époque d'autres chiens à fouetter que de prêter aide et assistance au prince Lvov et même à Kérensky. Leurs craintes vinrent bien plus tard et même... trop tard.

Voici, *grosso modo*, les points de comparaison qu'on peut trouver entre les deux Révolutions. Quant à établir des analogies, comme le font les bolcheviks et leurs amis, entre leur œuvre à eux et celle de la Grande Révolution ou encore entre les premiers rôles et les vedettes de ces deux tragédies humaines, c'est donner une véritable entorse à la vérité historique. Il est incontestable que les bolcheviks imitent fort bien leurs grands devanciers en chambardement, surtout dans la terminologie : « Tribunal révolutionnaire », « Commissaires du Peuple », « Déclarations des Droits », etc. Mais presque toutes les révolutions des XIXe et XXe siècles ont imité la Révolution française et ne purent se dispenser d'avoir leur Robespierre et leur Babeuf. Donc, les bolcheviks ne font pas exception. De plus, un rapprochement peut aller bien loin, bien au delà de la volonté de ceux qui le font, par naïveté ou vanité. On connaît assez bien le sort de Marat, dont s'inspire Oulianov-Lénine et qu'il propose comme exemple. « Étudiez bien Jean-Paul Marat », conseille-t-il à ses interlocuteurs. La fin de Robespierre n'a eu non plus rien de bien réjouissant. Et, enfin, tout cela finit par un Napoléon, ennemi juré des idéologues.

Nous savons bien que la terre russe n'enfantera jamais un Napoléon. Cependant, elle est capable de faire éclore,

à un moment donné, un mouvement subit et irrésistible, qui imitera fort bien, à la manière russe évidemment, le geste du petit Corse. Et c'est justement pour n'avoir pas voulu attendre que le fruit soit bien mûr, c'est justement pour avoir créé, avec des moyens misérables et des hommes usés jusqu'à la corde, un mouvement factice, que la noblesse et la bourgeoisie russes, dans une très forte proportion, ont perdu toute estime en Russie et tout prestige à l'étranger.

Cependant, pour connaître l'état d'esprit de l'émigration russe à l'époque où s'effectuait la liquidation combien laborieuse d'une de ces folles entreprises, qui avait opposé des mois entiers des Russes à d'autres Russes, incapables en général de dire pour qui et au nom de quels principes ils s'entretuaient, nous possédons un guide précieux en la personne de l'écrivain Ivan Najivine, qui connaît parfaitement bien les différents milieux de l'émigration russe, comme hier encore il connaissait les différentes classes de son pays. Voici ce qu'écrit ce socialiste repenti et ce monarchiste désabusé, dans un de ses derniers ouvrages (1).

J'avais connu jadis la vieille émigration révolutionnaire, maintenant j'avais sous les yeux des émigrés de l'autre rive. Et, détail curieux, la différence ne résidait que dans l'âge et la manière de vivre. Ceux de jadis étaient pour la plupart de tout jeunes gens qui passaient leurs journées dans des cafés malpropres et enfumés des quartiers ouvriers. Ceux d'aujourd'hui appartenaient dans la majorité des cas à cet âge qu'on appelle souvent bien à tort « respectable ». Ils dépensaient leurs derniers sous à fréquenter le cadre familier pour eux des grands restaurants où l'on mange et l'on boit si bien. A part cela, tous ces gens se ressemblaient comme des frères. Chez les uns comme chez les autres se retrouvaient le même esprit nébuleux, le même manque du sens des réalités et d'une base solide sur laquelle on aurait pu construire quelque chose de stable, enfin la même tendance à de continuelles disputes.

Les anciens, entre deux bouffées d'une mauvaise cigarette

(1) *Parmi les phares éteints* (Sredi potoukhchik maïakov), 1922.

traçaient et retraçaient les destinées de l'humanité tout entière. Les nouveaux, assis autour de quelques tables de restaurant, lourdement chargées de victuailles et de boissons, s'éternisaient dans des aperçus sans fin sur ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été à la place de Denikine. Il était du reste généralement admis que dans ce cas Moscou aurait été déjà débarrassé des bolcheviks et que « nous ne serions pas obligés, mon bon monsieur, de passer notre temps dans ce café ! »

Pendant ce temps, d'autres réfugiés se réunissaient dans d'autres lieux et tuaient le temps en écoutant quelques conférenciers bénévoles qui leur parlaient de la « Loi agraire selon les idées du professeur X... », ou de la « Tragédie de l'intellectuel russe », ou encore en jouant à l'élection d'un candidat au trône vacant. Ce dernier passe-temps s'agrémentait généralement de disputes qui s'achevaient par la formation de plusieurs groupes et sous-groupes. Mais personne parmi tous ces gens-là ne se rendait compte que la seule, l'unique tragédie de l'émigration russe, celle qui devait leur tenir le plus au cœur, c'était que leurs familles étaient dénuées de tout le nécessaire et qu'une misère noire les attendait dans un temps plus ou moins rapproché.

Cependant tout ce bavardage puéril s'appelait pompeusement « œuvre de salut national » et on y attachait beaucoup d'importance. De même quand on organisait un concert ou quand on fondait pour une semaine, car on était toujours à court d'argent, quelque feuille de chou, uniquement remplie de fautes d'impression, cela aussi s'appelait « œuvre du salut national ». Entre temps, et ainsi que cela se passait jadis parmi les révolutionnaires, tout le monde criait qu'il fallait s'unir, qu'il fallait agir en parfait accord, mais généralement on ne parvenait à s'unir ou à s'accorder que dans les cas les plus futiles.

Pourtant un moment vint où tout espoir de rentrer à Moscou dans les bagages de l'armée de Denikine, de Wrangel ou de tout autre général ou amiral dut être abandonné. Il se fit alors un grand vide dans le cœur des émigrés. Que faire ? se demandèrent-ils, comment vivre et de quoi vivre ? Et c'est à ce moment-là que parut le Grand Tentateur à la double face de Janus. D'une main il montrait la route qui conduisait à Berlin, de l'autre il tenait un petit livre à la couverture rouge étrangement striée de noir.

Le petit livre rouge et noir était le manifeste ou plutôt la profession de foi d'un groupe de néo-slavophiles et de mystiques qui, tout en se considérant très russes, se faisaient appeler « *europasiens* » pour cette raison, disaient-ils, que leur pays natal n'était ni l'Europe, ni l'Asie, mais constituait, aussi bien au point de vue de la culture que de la géographie et de l'ethnographie, une contrée tout à fait à part («un continent », disaient-ils même) ayant des attaches aussi bien avec l'Europe qu'avec l'Asie. Bref, la Russie, tout en restant la Russie, devenait Europasie (1).

A part cette trouvaille et cette dénomination barbare, le livre ne révélait aucune idée neuve et originale, mais par contre tapait dur sur les vieux clous qui furent jadis enfoncés plus ou moins profondément dans les têtes russes par les panslavistes et les mystiques dont les noms sont Dostoïevsky, Vladimir Soloviev, Khomiakov, Herzen, Kiréevsky, etc.

De cette manière, les auteurs du petit livre rouge donnaient aussi la main aux idéologues russes de l'école moderne de l'irrationnalisme qui, chacun dans son coin, et aussi bien en Russie qu'à l'étranger, faisaient chaque jour le procès de la civilisation européenne (N. Troubetskoï, Boulgakov, Berdiaiev) ou de la culture en général (Herchenson), lui opposant, tantôt la Russie et sa civilisation à base de religiosité et de détachement absolu des choses d'ici-bas, tantôt le néant tout simplement (2). Cependant, à toutes ces divagations plus ou moins bien établies les « europasiens » ajoutaient quelque chose de leur crû,

(1) *En marche vers l'Orient. Pressentiments et accomplissements.* (Iskhodk Vostokou. Predtchouvstvia i sverchenia), Sofia, 1921.

(1) Cette négation totale de toute civilisation, ce mépris pour toute culture en général, qui, chez un Herchenson, d'origine sémite, mais fort bien façonné par le milieu russe, n'est en somme que le résultat d'une absorption immodérée, hâtive et sans méthode des fruits multiples de cette même civilisation, n'a rien en soi de bien nouveau. Nous avons de tout temps connu des négateurs semblables, et encore aujourd'hui n'en trouve-t-on pas parmi les européens qui habitent les colonies ? On leur a même trouvé un sobriquet. On les appelle là-bas « des décivilisés ». Ils vivent en sauvages, seuls ou parmi les indigènes, ne s'intéressant plus à rien, évitant même de parler leur langue maternelle.

Herchenson et V. Ivanov : *Lettres écrites dans deux coins* (Perepiska iz dvouk ouglov), Berlin, 1922.

à savoir leur conviction qu'à la place de la civilisation européenne, ou, comme ils l'appellent, « civilisation du groupe romano-germanique », qui est fatalement vouée à disparaître dans un avenir très prochain, parce qu'elle a donné tout ce qu'elle pouvait et qu'elle ne vit plus que dans un matérialisme grossier, doit succéder la culture russe. « Du reste, disent-ils, l'influence civilisatrice de la Russie n'a jamais été aussi grande qu'aujourd'hui » (*sic* !). C'est un fait historique, empirique. « L'histoire frappe à notre porte ! » s'écrient-ils tout joyeux, après l'un de leurs aînés (Herzen). Si au XIXe siècle la Russie a guidé les peuples du proche et du moyen Orient, c'est à l'Europe qu'elle dira au XXe siècle les mots justes, les mots qui brûlent, mais qui vivifient.

Tous ceux qui savent de quoi a été faite la mentalité des vieux nationalistes et mystiques russes et à quoi elle a abouti en définitive, constateront avec nous que rien n'a changé depuis dans la façon de penser d'une partie considérable des intellectuels russes. C'est toujours le même mélange de dénigrement et d'outrecuidance, d'espoirs et de vanité. Tout viendra, disaient les vieux, mais en réalité rien ne vint, ou s'il vint quelque chose, c'était le contraire de ce qu'ils attendaient.

Mais aujourd'hui, les néo-slavophiles et mystiques russes se grisent de mots sonores et de phrases creuses rien que pour se consoler et consoler les autres Russes des grands malheurs qui ont frappé leur patrie. Pour arriver plus sûrement à ce résultat, ils ajoutent les influences russes réellement existantes dans l'Art et la Littérature mondiale au grand mouvement destructeur qui vient de bouleverser la Russie et, tout en reconnaissant « le grand mal », « la folie » de la révolution moscovite, ils affirment, sans donner aucune preuve à l'appui, que cette révolution, pourtant « immonde », pourtant « inhumaine», a singulièrement élargi et approfondi l'influence russe dans le monde entier.

Évidemment toute cette phraséologie n'est que le reflet plus ou moins direct et prononcé d'un état d'âme de vaincus (dans l'expression la plus large du mot) et ne constitue en somme qu'une sorte de philosophie du désespoir. Mais c'est justement pour cela qu'elle a une telle emprise sur les cerveaux las et les cœurs vides des réfugiés russes, qui ne voient dans ce ramassis d'affirmations sans preuves, d'espoirs sans base et de théories artificielles, que des possibilités de bercer leurs rêves personnels ou de redresser leur orgueil national blessé.

Faut-il ajouter que cette façon de penser, de sentir ou de percevoir de certains milieux intellectuels russes très en vue, n'est ni unique dans son genre, ni très originale? Disons même que son essence n'est russe que par un certain côté, que par une certaine manière de présenter les choses. Car de quoi était-elle faite, la philosophie des mystiques et des nationalistes russes d'hier, si ce n'est de bribes de la pensée de Hegel, Max Stirner, Schelling, Feuerbach, Schopenhauer, et ne sont-ils point des disciples de Hartmann, Nietzsche, Spengler, ceux des Russes qui leur ont succédé et qui professent aujourd'hui un si grand dédain ou une si grande lassitude de la culture « romano-germanique » ?

D'autre part l'invitation à persévérer, si ce n'est dans la voie de la négation, tout au moins dans la recherche de nouveaux horizons spirituels et de nouvelles formes d'existence, leur est donnée, à ces Russes, encore une fois, par les Allemands. Car voyez ce qui se passe dans les milieux intellectuels de l'Allemagne d'aujourd'hui, voyez ce qu'on y écrit et ce qu'on y dit. Voici un des maîtres de la pensée allemande, le comte Hermann Keyserling, qui, dans ses ouvrages retentissants, s'extasie devant la sagesse, l'œuvre et l'existence même de Rabindranath Tagore (qui du reste avait reçu en Allemagne un accueil enthousiaste), se penche avec intérêt et sympathie sur la « grande énigme de l'âme russe » et, enfin, recherche et

tâche d'établir des formes nouvelles de pensée et de vie commune (1). Voici Oswald Spengler, qui pose avec son livre (2), dont le succès là-bas fut prodigieux, la question du déclin de l'Occident. Voici, enfin, Georg Simmel, un des philosophes et sociologues européens les plus remarquables qui écrit dans son dernier ouvrage (3) : « Aujourd'hui nous traversons une phase nouvelle de l'ancienne lutte : ce n'est plus la forme jeune, pleine de vie, qui combat l'ancienne, l'inanimée ; c'est la vie même qui lutte contre les formes en général, contre le principe même de la forme. »

Et d'autre part quel est le courant qui entraîne la jeunesse pensante de l'Allemagne ?

La jeunesse allemande, écrit le grand journaliste Erns-Robert Curtius (4), regarde vers l'Est, tournant le dos à l'Occident. Ceci indique un revirement décisif. De tout temps, sortir de soi-même fut une des nécessités de l'esprit allemand, qui ne parvient à sa forme qu'après une fécondation venant d'ailleurs. Mais, là où cette tendance reste vivante (c'est-à-dire là où elle n'est pas refoulée par un nationalisme de culture pédant et vieilli), les esprits se tournent vers la Russie, et au delà, vers les Indes et la Chine. Les sympathies que le bolchévisme rencontre auprès de cette jeunesse ne sont que l'indice extérieur de ce revirement. L'attitude qu'on a vis-à-vis du bolchevisme n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est qu'il est l'expression d'un changement de direction de l'intelligence occidentale (allemande ! N.B.).

Ainsi donc un état d'âme presque identique, ayant en grande partie pour origine les revers politiques et militaires des dernières années et une grande similitude dans les aspirations, jointe à la continuité de l'influence de la pensée allemande sur la mentalité russe, ont fait de Ber-

(1) Graf Hermann Keyserling: *Das Reisetagebuch eines Philosophen*, 1920 ; *Politik, Wirtschaft. Weisheit*, 1922.

(2) Oswald Spengler : *Der Untergang des Abendlandes*, 1921.

(3) Georg Simmel : *Der Konflikt der modernen Kultur*, 1921.

(4) Que nous citons d'après l'article d'André Gide dans le numéro du 1er novembre 1921 de la *Nouvelle Revue Française*.

lin, ces temps derniers, le centre de la vie intellectuelle russe à l'étranger.

Évidemment Paris exerce son charme sur les vétérans des Lettres russes, tels que Meréjkovsky, Ivan Bounine, Kouprine, le grand poète Constantin Balmont, sur des artistes et des musiciens les plus brillants de l'école moderne russe, un Stravinsky, un Bakst, un Prokofiev, un Iakovlev. Enfin Paris est le centre de l'activité de quelques groupes politiques russes, radicaux et socialistes modérés, qui évoluent autour d'une revue littéraire et d'un journal que dirige le politicien bien connu, Paul Milioukov, et aussi d'un petit groupe de monarchistes, dissidents, semble-t-il, du grand parti des légitimistes russes, dont les assises se tiennent en Bavière et dans la Yougo-Slavie. Certes, le choix que firent tous ces hommes de la capitale de la France pour y vivre, en dehors de la question du permis de séjour et des visas, est assez significatif. Il dit leur ferme volonté de décliner tous les présents d'Artaxerce que prodiguent les services de la propagande bolcheviste en Allemagne et ailleurs ; il indique leur tendance à ne point pardonner à cette Allemagne le rôle louche qu'elle a joué dans la révolution russe. Toutefois cette stabilité de sentiments et cette rigidité dans la ligne de conduite ne se sont pas faites toutes seules. Elles ont été bien souvent précédées par des vagabondages de l'esprit et par des incertitudes du cœur. Ainsi, le professeur Milioukov, cet ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire du prince Lvov, avant d'amarrer solidement sa barque aux berges de la Seine, a cherché le refuge dans maints havres. Monarchiste constitutionnel au début de la révolution, s'appuyant exclusivement sur les alliés, il accourt à Kiev au temps de l'Hetman Scoropadsky et se met à la dévotion des Allemands. De Kiev il s'en va à Londres et se fait de nouveau ententiste, puis, de là, arrive à Paris et devient républicain.

Évidemment tous ces changements, tous ces ballotte-

ments ne prouvent qu'une chose, c'est qu'au fond les chefs politiques et spirituels de l'émigration russe ne sont pas moins désemparés et désorbités que la masse elle-même. Mais Paris ne peut rivaliser avec Berlin ni par le nombre des réfugiés, ni surtout par les centres de rayonnement de l'activité russe dans le domaine intellectuel et philanthropique. Aux quelques entreprises de bienfaisance russe à Paris, aux deux revues, dont l'une est quasi inexistante, et au seul journal quotidien, Berlin oppose plusieurs grands journaux et revues russes au tirage et à l'influence considérable, un ou deux théâtres russes permanents et enfin un grand nombre de maisons d'éditions qui jettent chaque mois sur le marché mondial des milliers d'exemplaires d'ouvrages en langue russe. Ajoutez à cela que Berlin possède une grande quantité d'œuvres de bienfaisance et d'autres organisations similaires, auxquelles le Paris russe ne peut répondre que par quelques restaurants et boîtes de nuit tenus par des Russes ou seulement par des Français ayant vécu en Russie.

Mais le grand attrait de Berlin pour beaucoup de Russes réside principalement dans le fait qu'il se trouve sur le chemin du retour au bercail. Berlin (le Berlin russe, évidemment) est le grand tentateur pour les caractères faibles. Berlin est le purgatoire bolcheviste pour ceux des Russes qui aspirent, soit par nécessité matérielle, soit par ce « vague à l'âme » qui est chose courante parmi eux, ou encore grâce à des désillusions multiples, à rentrer coûte que coûte au pays pour se fondre dans le grand tout de la masse russe.

Cependant ce purgatoire, qui est constitué aussi bien par les institutions officieuses bolcheviks que par les journaux et revues par eux subventionnés et inspirés, ne laisse point ses portes grandes ouvertes. N'y rentrent pas tous ceux qui le veulent. Pour y pénétrer, on est obligé de frapper assez longtemps et de s'y laisser conduire par un dédale de couloirs longs et obscurs. Au surplus le séjour

n'y est pas toujours agréable, car au principe jésuitique : *perinde ac cadaver*, adopté par les bolcheviks, s'ajoute l'impossibilité de revenir sur ses pas. Toute indépendance de jugement et surtout d'actes est sévèrement réprimandée et même réprimée. Un exemple frappant de la manière cavalière avec laquelle les bolcheviks traitent les « repentis » des classes bourgeoises nous a été donné naguère par un article de l'officieuse *Pravda* de Moscou, qui ne se gêna point d'admonester vertement d'éminents transfuges au bolchevisme pour avoir osé émettre quelques considérations personnelles sur la manière d'utiliser les connaissances et les énergies des intellectuels repentis.

Ne fourrez pas vos groins de cochons dans les plaies saignantes d'un pays prolétaire, disait ce journal avec la verdeur de langage qui lui est coutumière. Nous guérirons ces plaies, mais nous ne pardonnerons jamais aux cochons leur insolence. Vous avez beau essayer d'endosser l'uniforme « national-bolcheviste », nous savons fort bien qu'il est criblé de trous contre-révolutionnaires. Nous avons inauguré une nouvelle politique économique et nous continuerons à l'appliquer, mais dans le seul but de rendre plus solides les bases économiques de la dictature prolétarienne. Nous continuerons certainement à utiliser à titre de salariés tous ceux dont nous aurons besoin, mais uniquement afin d'en finir le plus vite avec l'esclavage salarié dans le monde entier.

Il est probable qu'à des gens fiers, ayant de la dignité et de l'amour-propre, le gouvernement des Soviets n'aurait point osé parler de la sorte, ou tout au moins il aurait mis une sourdine à ses paroles. Mais évidemment, il connaissait trop bien la psychologie des personnes à qui il s'adressait ainsi ; il connaissait l'élasticité de leur conscience et la flexibilité de leur échine. Avec eux, il n'y avait pas à se gêner. Cependant, ce qui est fort étrange, c'est que même ceux des « bourgeois » russes qui se sont rangés sous les bannières rouges non par intérêt, non par bassesse, mais par conviction, sous la poussée d'un patriotisme spécial et d'une idée métaphysique, même ceux-là ne trouvent rien de révoltant dans les manières et le lan-

gage des camarades moscovites. C'est à croire que le vieux proverbe russe qui affirme que l'injure ne colle pas à l'habit (*Bran na vorotou né visnet*) est vraiment une grande vérité et que c'en est une autre que ces lignes qui furent écrites jadis par Tourguéniev dans son roman *Fumée* :

En tout et partout, il nous faut un maître. La plupart du temps, ce maître est un être vivant : parfois, c'est une doctrine. Nous sommes de vrais serfs. Notre fierté comme notre bassesse sont serviles. Hier, c'était Jacques, aujourd'hui c'est Thomas. Vite une gifle à Jacques, à plat ventre devant Thomas.

Mais voilà que nous touchons à cette question palpitante (palpitante au moins pour les Russes) des convertis au bolchevisme par principe ou par patriotisme. Quelle sorte de gens est-ce là ? Mais justement une bonne partie de ces néo-slavophiles mystiques, de ces « europasiens » dont nous avons esquissé plus haut les doctrines étranges et les idées entortillées. Ils étaient venus à Berlin, ou bien avaient jeté des regards vers Berlin, parce qu'ils sentaient confusément qu'il existait entre eux et divers milieux bolcheviks un trait d'union qui ne pouvait que se resserrer et se fortifier à force de relations mutuelles. Et ils ne se trompaient pas. Les bolcheviks admirent volontiers que ce qui les poussait les uns vers les autres et ce qui devait les unir solidement, c'était justement le même mysticisme et la même foi dans les vertus extraordinaires du peuple russe. Et en admettant cela, les bolcheviks ne donnaient, en somme, qu'une toute petite entorse à la vérité. Car, qu'est-ce donc que le bolchevisme, si ce n'est, d'une part, la volonté brutale de jouir d'une autorité illimitée et de régler par le sang de vieux comptes avec les maîtres de la Russie d'hier, et de l'autre, la dernière forme de l'esprit messianique qu'on retrouve aussi bien chez le Russe que chez le Juif ?

Mais il y avait encore autre chose qui rapprochait les

disciples actuels des vieux slavophiles du type d'un Kiréevsky et les adeptes de Tolstoï et de Herzen des bolcheviks de la nuance de Lénine et de Boukharine. C'était justement leur mépris commun pour le savoir, une négation identique de la culture européenne et la même prétention de la remplacer par quelque chose de leur crû. Ainsi Lénine n'est pas seulement le destructeur de la civilisation matérielle de notre temps, il est aussi, il est surtout, un illuminé féroce. Lénine s'est révolté contre la sagesse de l'histoire et la successivité de la civilisation. Il veut que, dans le domaine social, le rationnel plie devant l'irrationnel et il proclame que le savoir s'acquiert par la révélation. Mais n'est-ce point les slavophiles d'hier qui insinuaient que «la logique est victorieusement évincée par l'intuition» ? Et n'est-ce point les « europasiens » d'aujourd'hui qui proclament que toute la civilisation européenne est contaminée par le rationalisme, et que c'est là le grand péché de l'Europe ?

Voici donc les principaux points de contact des deux pôles de «l'intelliguenzia» russe. Mais il y a mieux. C'est la conviction, d'une part, que le bolchevisme continue à sa manière l'œuvre nationale, que lui seul peut sauver la Russie de l'écroulement définitif, et de l'autre que le bolchevisme n'est, en somme, qu'une nouvelle forme de « l'absolutisme éclairé » d'un Ivan IV qui, bien qu'étant un tsar terrible, fit beaucoup de bien, si ce n'est aux Moscovites individuellement, du moins à la Moscovie en général. Et puis, n'est-ce point le bolchevisme qui a réalisé la grande prophétie de Dostoïevsky ? Il avait prédit que Moscou deviendrait « la troisième Rome », qui révélerait aux peuples le mot de l'énigme universelle. Mais qu'est-ce que Moscou de nos jours, si ce n'est la cité sainte d'où les foules attendent le signal pour faire régner sur la terre le Nouvel Évangile ?

«Nous ne doutons pas que le renouveau de la civilisation européenne lui sera apporté de l'Est », affirment les

néo-slavophiles. « Nous sommes persuadés que c'est Moscou qui sera la Mecque de la nouvelle humanité », proclament à leur tour les bolcheviks.

Et c'est ainsi que se superposent et s'enchaînent les deux faces et les destinées de la malheureuse Russie.

N. BRIAN CHANINOV.

Août 1923.

FIN

LE RÉCIT INCOMPRÉHENSIBLE

— *Ils* peuvent passer par la fenêtre de la cuisine... oui... c'est par là qu'*ils* viendront. Vous n'y pensez pas, vous autres, parce que vous n'êtes que des enfants. Moi, je sais qu'on doit avoir peur, à cause de mon âge.

Le doux silence de ce soir d'été fut comme rompu sous le choc brutal d'une pierre tombant de haut et une étrange vibration se prolongea dans tout mon être. J'ai gardé la mémoire de cette phrase absurde, ainsi que des banales circonstances qui l'entourèrent, car ce fut à ce moment, sans doute, que me saisit le premier frisson de l'inconnu. La vie me semblait bonne et facile, puis, tout à coup, il y eut la chose cachée, le ressort invisible qui se détend ; une gêne s'insinua, je fus inquiet de me sentir désarmé, en la puissance d'une réalité menaçant, vieux ou jeunes, sans qu'on se rendît assez compte de sa présence occulte, mais absolument indiscutable.

Les deux sœurs cousaient, penchées au-dessus d'un drap qu'elles *retournaient*, c'est-à-dire que, l'ayant coupé en deux, elles appliquaient ses lisières l'une sur l'autre et en faisaient le surjet, le tirant chacune par un bout. Elles travaillaient paisiblement. On percevait le frottement régulier de leur aiguille contre leur dé, un petit bruit d'insecte qui continue en dépit de la menace. Elles ne perdaient ni un point, ni un mot, sérieuses jeunes filles d'autrefois n'ayant pas l'air de vouloir en apprendre plus qu'on ne leur en disait, jugeant les voisins avec une bienveillance de personnes aussi saines d'esprit qu'indifférentes. Elles n'étaient pas très jolies et leurs

mains se déformaient dans les vulgaires travaux du ménage, elles ignoraient l'art de plaire, pourtant elles avaient tellement l'habitude des prévenances, de l'affectueuse politesse du ton, que je les croyais les anges gardiens indispensables au paradis de mes vacances.

Depuis trois ans, je venais dans cette pension, vraiment *de famille*, pour y respirer en pleine liberté et me débarrasser des miasmes du collège parisien, mes parents, à moi, ne pouvant pas, hélas, vivre à la campagne.

Aux beaux jours, on prenait le frais, après le dîner, parce que, dans ce temps-là, on dînait vers six heures, et on s'installait sur la terrasse, au bord de la pièce d'eau, jusqu'à la lampe, dont la lueur nous rappelait à l'intérieur de la maison.

La tante Merville, Mme Isabelle Merville, une très vieille dame, d'une pâleur ivoirine, aux yeux enfoncés et brûlants de fièvre, se tenait raide assise dans un fauteuil, en face de nous. Elle racontait souvent des histoires singulières qu'on ne se donnait pas la peine de discuter, autant par déférence que par complète incompréhension de ce qu'elle nous confiait. Les deux sœurs, ses nièces, Alice et Adèle, avaient pour elle toutes les patiences et toutes les attentions. Elles la défendaient, au besoin, de la mauvaise humeur de leur père, le docteur Frémot, quand celui-ci rentrait de ses tournées médicales, harassé, fourbu comme un homme poursuivi par le sort.

Je murmurai, malgré le silence respectueux des deux sœurs :

— Pourquoi choisiraient-*ils* la fenêtre de la cuisine alors que la cave communique avec le jardin par un soupirail toujours ouvert ?... Réfléchissez, tante Merville.

Mon titre de collégien me permettait cette appellation familière, mais je ne la connaissais pas ; c'était même la première fois que je m'apercevais de son existence;

qu'elle s'imposait à mon entendement, *m'apparaissait.* Elle eut un geste de ses mains fluettes, beaucoup plus des mains de jeunes filles que celles de ses nièces, et répondit avec l'effort de quelqu'un qui soulève un fardeau :

— Parce que la fenêtre de la cuisine donne sur un chemin où tout le monde passe et ce serait plus vraisemblable que la voûte de la cave... qu'il faut deviner. Des volets qui joignent mal et encore, la bonne met-elle bien le crochet tous les soirs ?... Ah ! il y a bien d'autres dangers, Monsieur Georges ! Le danger, il est partout, dans cette maison ! Vous jouez à cache-cache avec la peur, vous. Les enfants s'imaginent que la maison est sûre quand ils flairent, dans ses corridors, une odeur de caramel ! C'est pourtant au dessert qu'on s'expliquera ! Moi, je sais qu'elle est remplie de pièges et de poison. Elle est minée par des sources froides... si froides ! j'en sens la fraîcheur qui me pénètre la nuit, entre mes draps troués... A mon âge on dort peu et on a le temps de percer les ténèbres... Petite, donne-moi mon flacon qui a glissé.

Alice, la plus jeune des deux sœurs, se pencha pour chercher le flacon d'or à bouchon de cristal dont la tante Merville aimait à respirer le contenu aigrelet. Elle le trouva par terre et le tendit à la vieille dame en lui disant, gentiment grondeuse :

— N'avez-vous pas déclaré, hier soir, qu'il sentait aussi le poison alors que mon père venait, justement, de vous le garnir d'un bon vinaigre aromatique, tante Merville ? Vous êtes trop nerveuse. C'est ça, surtout, qui est dangereux.

Autour de nous se fonçait le crépuscule. On commençait à mieux distinguer un mince croissant de lune dressé sur la maison, luisant comme l'ongle d'un doigt levé, pendant que des nuages s'éclairaient, de temps en temps, à son contact. La terrasse s'ornait de lauriers roses et au travers de leurs branches en fleur on voyait miroiter

la pièce d'eau, issue des sources froides dont on me révélait l'existence néfaste, une tranquille nappe, toute unie, mais peut-être profonde sous sa surface innocente, ne reflétant que des verdures et des fleurs, en visage confus dissimulé par une chevelure.

Certes, la maison, située au fond d'une vallée, devait être humide, l'hiver, mais il y régnait une délicieuse fraîcheur l'été, ses pampres de muscat, dont, entre parenthèse, on ne voyait jamais mûrir une grappe, l'enveloppaient du plus épais manteau. Moi, j'aimais bien son aspect de nid sauvage, son jardin mal entretenu, et son verger où des arbres fruitiers moisissaient, tout couverts de lichens gris, pareils à des vieillards tellement ridés qu'on ne peut plus leur faire la barbe! Je ne découvrais, dans toutes ces choses, que la permission qu'on m'offrait de les traiter en quantités négligeables. Personne, là, ne s'avisait de nous défendre de passer ou de cueillir. Pas de domestique, pas de jardinier pour balayer, ratisser ou interdire des portes. Un généreux abandon de tout. L'unique bonne était sourde et si elle faisait admirablement la cuisine, elle n'entendait rien au protocole de la table. Il lui arrivait de nous servir le dessert en même temps que le ragoût, parce que, disait-elle, *ça lui tardait* d'éteindre son fourneau, par économie.

A trente ans de distance, j'en avais dix-huit à cette époque, je me rappelle ces détails, qui me paraissaient alors comiques et m'invitaient à échanger avec mes amies, Alice ou Adèle, de discrets coups d'œil d'intelligence. Evidemment, le docteur Frémot était un avare, car la tante Merville et moi nous ne vivions pas chez lui à ses dépens; seulement sa demeure me semblait des plus confortables, à cause, précisément, de sa libre pauvreté. On y circulait sans salir les tapis et on pouvait fouiller dans tous les placards, d'ailleurs vides. Si le père forçait ses enfants à une existence de recluses, elles n'y perdaient pas leur gaîté, une bonne humeur de religieuses veillant

au tabernacle, qui savent que ça ne durera pas, qu'il y aura une récompense, et ces jeunes filles bien élevées, l'une coiffant déjà Sainte-Catherine et l'autre, le teint fané par des taches de son, attendaient des jours meilleurs en raccommodant le linge de la lessive ou en sarclant les fraisiers. Moi-même, je les aidais dans la mesure de mes connaissances en agriculture ; nous plàntions des légumes, je ramassais les fruits, je tendais des fils de fer pour soutenir la vigne sur les crevasses des murailles, puisque le docteur Frémot ne consentait à aucune réparation, et, le soir, je leur lisais mes prix à haute voix, en risquant des effets de théâtre. De leur côté, mes amies tenaient les propos les plus optimistes sur leur avenir. Alice et Adèle ne rêvaient que de beaux mariages, d'une subite émancipation par la fortune. Je ne leur connaissais que ce petit travers, mais, leur dure journée d'ouvrière finie, qui donc aurait eu le courage de les empêcher de divaguer un peu ? C'étaient comme des litanies qu'elles se récitaient pour prendre patience, douce et têtues petites bourgeoises provinciales parlant volontiers des enfants qu'elles auraient sans essayer de s'imaginer le moins du monde l'amour qui les leur mettrait dans les bras.

Alice disait, d'un ton inspiré : « Je voudrais un appartement sur le cours, près du square de la Préfecture ! » « Moi, déclarait Adèle, je louerais volontiers un joli pavillon, hors ville, avec une écurie pour un cheval ! »

Je n'ai jamais su si elles avaient, en parlant ainsi, la vision d'un fiancé brun ou blond. Je me contentais de les suivre dans leurs imaginations, comme je les suivais pour ramasser des fruits...

Ce soir-là, Alice et Adèle, ayant terminé leur surjet, se trouvèrent nez à nez, l'aiguille en l'air, et se mirent à rire en se rencontrant. Encore une tâche d'achevée. On allait pouvoir penser à autre chose !

— Tante Merville, le drap est cousu. Il est comme

neuf et vous ne direz plus qu'on vous met dans un trou ! s'écria l'aînée gaiement.

— Le dernier point arrêté, voici que la nuit commence ! constata philosophiquement Alice, la cadette.

Alors, je vis cette vieille dame si mince, si perdue dans ses vêtements flottants, se redresser, agressive, avec un étonnant sursaut d'énergie, car, presque paralysée, elle ne tenait pas debout :

— Je vous remercie d'avoir préparé mon linceul. Est-ce que votre père ne rentrera pas, ce soir ?

Les jeunes filles hochèrent la tête en me souriant, comme ayant l'air de me dire : « Elle est incorrigible ! » puis empoignant chacune un bras du fauteuil sur lequel la pauvre démente se crispait, elles l'emportèrent comme un berceau, ayant bien soin de ne pas lui infliger, au passage des marches du perron, la moindre secousse. Je venais derrière elle, prêt à leur fournir un coup de main en cas d'accident. Mais elle ne pesait pas lourd, la tante Merville !

Lorsqu'elles reparurent dans la salle à manger après avoir couché la vieille dame, elles me confièrent un peu agacées :

— Nous n'y comprenons rien, mon père non plus et il est pourtant médecin, lui. Ah ! c'est une triste chose que tomber en enfance... murmura la cadette, en soupirant.

— Si près de la mort, avoir peur de tout, comme c'est curieux ! objecta la grave Adèle en enlevant des brins de fil blanc de sa manche.

Je tressaillis désagréablement. Un vent frais soufflait par les fenêtres, et je me fis cette réflexion que je n'osais pas formuler tout haut : « Elle n'a peut-être peur que de la mort. »

Mais on est jeune, on est inconscient d'une véritable émotion, on l'attribue au vent qui passe en vous effleurant le dos et comme, en outre, par la porte nous arrivait

aussi la pénétrante odeur d'amandes amères des lauriers roses, nous nous moquâmes de l'idée fixe que certaines gens ont des voleurs.

Oui, la maison était isolée, tout au bout du village, mais elle ne contenait rien de bien tentant, des vieux meubles encastrés dans les murs qu'on ne leur arracherait pas. Quant aux lapins et aux poules de la basse-cour, qui représentaient son unique richesse, on avait tout le loisir de les dérober en plein midi, puisqu'on les envoyait chercher leur nourriture au diable !

Et les deux sœurs mirent leurs coudes sur la table, en revinrent à leur futur beau mariage.

— Nous n'avons pas de dot, c'est entendu, seulement, nous sommes tout de même *ses héritières*, vous comprenez, Monsieur Georges ? C'est la sœur de notre mère, qui a eu la chance, elle, de se marier plus richement. Notre oncle, que nous n'avons jamais vu, est mort sans lui laisser d'enfant... elle n'a que nous. Papa est allé la prendre dans son château; parce que notre maison est plus commode qu'une grande propriété. Il n'y faut pas tant de domestiques. Elle ne pourrait pas rester seule.

Puis on parla de l'existence promise aux femmes très raisonnables qui savent diriger un intérieur. Ces vierges sages ne semblaient ni pressées, ni amoureuses ; elles désiraient, simplement, sortir de la cage paternelle comme des oiseaux qui ne sont pas faits pour y vivre.

Autour de la lampe, posée sur le milieu de la table, de minuscules bestioles se précipitèrent en nuées crépitantes et, quand elles s'étaient brûlé les ailes, elles demeuraient renversées, impuissantes de l'effort qu'il fallait faire pour se relever, agitant inutilement leurs frêles pattes comme implorant un secours.

Alice en écrasa quelques-unes pour les empêcher de souffrir. Mais Adèle lui dit, dégoûtée, de laisser ça, car c'était sûrement très sale et lui donnerait des boutons.

Soudain, un étrange grondement se fit sous nos pieds.

Ce fut un bruit d'eau lointaine se déversant tout à coup après une lente poussée contre un obstacle, une cataracte s'ouvrant au fond des entrailles de la vallée.

— Il a dû faire orage dans la montagne, dit Adèle montrant le parquet de la salle à manger, en gros chêne mal équarri, qui trépidait.

— Oui, se lamenta la cadette, et papa est allé très loin pour un accouchement. C'est tout de même dommage qu'on ne puisse pas acheter *encore* une voiture. Notre pauvre père fait un dur métier !

Cependant la maison sur la terrasse et la pièce d'eau, entre les lauriers roses, semblaient tranquilles, très à l'abri des orages, de toutes les catastrophes.

Dans le cadre de la porte, sur le fond velouté de la nuit, apparut enfin le docteur Frémot. Il fut là, sans avoir annoncé son retour par un salut ; tel un gendarme... ou un voleur, et je ne pus m'empêcher de frissonner, de nouveau, à cause probablement de ce torrent mystérieux, de cette invasion souterraine des rumeurs d'un cataclysme qui s'était passé loin de nous, en des hauteurs que nous ignorions.

— Pourquoi veillez-vous si tard? dit-il de son habituel ton bourru. Vous dépensez de la lumière en pure perte.

C'était un homme maigre, très musclé, tout en jambes, le teint bilieux, les joues creuses, les yeux un peu divergeants, de sorte qu'il pouvait regarder ses deux filles à la fois. Courageusement, il faisait toutes ses visites à pied et rentrait à n'importe quelle heure de nuit, exaspéré par une faim de loup.

Les deux sœurs s'empressèrent de lui offrir du pâté, la moitié d'un pain qu'il se mit à dévorer en silence. Quand il eut fini son repas, on lui demanda s'il avait plu dans la montagne. Il répondit qu'il n'en savait rien. Tout lui était égal.

— Est-il vrai que l'eau d'une rivière coule sous la maison ? questionnai-je.

— Oui, je crois. Elle a dû être bâtie pour servir de moulin, jadis. On a comblé le ruisseau ou le torrent s'est divisé, mais des infiltrations alimentent toujours notre étang. Le flot, quand il grossit, là-haut, pousse, en bas, ces infiltrations sur leur barrage et produit ce bruit d'averse... D'ailleurs, ajouta-t-il sentencieusement, toutes les maisons, même les plus solides, sont faites pour s'écrouler un jour.

Cette nuit-là, je crois me rappeler que je ne dormis pas très bien.

Pourquoi l'idée me vint-elle de m'intéresser à cette vieille dame, moi qui, depuis deux ans que je la voyais aux vacances, ne m'étais jamais occupé d'elle ? Il y a des attirances morbides que les adolescents ne s'expliquent pas, mais subissent toujours. Ils sont curieux de la souffrance et des tourments sans pouvoir se rendre compte s'ils s'y complaisent pour une délectation secrète ou par une latente pitié. Cette femme qui avait peur me faisait peur, mais elle m'attirait et je voulais savoir si quelques-unes de ses craintes étaient motivées.

Un après-midi, pendant que les deux sœurs, au fond du verger, ramassaient les reines-Claude pour la prochaine confiture et qu'elles m'avaient envoyé à la recherche de la chèvre s'égarant dans les champs du voisin, je vins m'asseoir sur le petit mur de la terrasse, en face du fauteuil de la paralytique. Elle respirait, à l'ombre des lauriers-roses, son éternel flacon de vinaigre. Drapée d'un long peignoir blanc, elle semblait, en effet, immobile sous un linceul. Je voyais aller et venir la bonne par les fenêtres ouvertes, mais celle-là était tellement sourde qu'on ne pouvait pas redouter ses indiscrétions.

— Il fait vraiment chaud, n'est-ce pas, Madame? dis-je en m'épongeant le front. Moi, je viens de courir après la Blanchotte, je suis en nage. Vous permettez que je me repose une minute près de vous ? Il fait meilleur ici que dans les champs...

Elle frémit légèrement comme quelqu'un qui s'éveille, puis elle me regarde, me transperçant de l'étrange rayon de ses yeux.

— L'ombre, murmura-t-elle. Ah ! oui, c'est une terrible chose, un piège. Petit homme, vous saurez cela un jour. Pour vivre, il faut avoir chaud, et pouvoir courir pour fuir les pièges !...

— Madame de Merville, lui demandai-je en baissant un peu la voix, vous n'êtes donc pas heureuse ici ? Vous savez que j'ai visité toute la maison, de la cave au grenier. Je vous assure qu'il n'y a pas un endroit où puisse passer un voleur. Tout est solidement barricadé. J'ai moi-même poussé une grosse tringle en travers du soupirail qui s'ouvre sur le jardin. Non ! ils ne passeront jamais par là, je vous en réponds.

Elle incline le front méditative :

— Bien, très bien ! Vous m'avez enfermée avec l'assassin. Je n'y échapperai pas.

Malgré ma résolution de lui tenir tête, je me sentis tout de suite désemparé. On peut courir après une chèvre capricieuse et la rattraper, mais il est plus difficile de rejoindre les idées d'une folle.

— Quel assassin ? Tante Merville... qui donc peut vous souhaiter du mal *chez nous* ?

Je disais *chez nous* pour lui inspirer confiance, ne pas lui représenter l'étranger importun. Elle regarda derrière elle, du mouvement furtif qui lui était coutumier, car elle remuait aisément les épaules si elle n'arrivait pas à se lever, puis elle me fit signe de me taire en mettant un doigt sur ses lèvres. Je me rapprochai d'elle, en glissant du mur de la terrasse sur la caisse d'un laurier où s'accotait son fauteuil. Bien respectueusement blotti dans son ombre (quel piège !...) il ne me serait plus possible de me désintéresser de ce qu'elle allait me dire, aussi parce qu'elle me faisait l'honneur de m'accepter pour confident. Malgré sa réputation de créature

en enfance, cela me flattait. Elle aspira un moment le vinaigre et, d'une voix saccadée, hâchant ses mots de gestes secs, définitifs, comme des coups de couteaux, elle entama le plus incohérent des récits, funèbre lamentation dont le véritable sens devait me plonger dans une obscurité redoutable, alors que son accent seul me touchait jusqu'au cœur :

— Chez moi, c'est loin. Je n'y reviendrai plus. C'est ici ma dernière demeure. Là-bas, j'avais encore de bons moments. Je ne pensais pas à ça. Je tournais les clés de mes portes, je comptais mon argent ou je rangeais mes bijoux. Quand je sortais, mes domestiques me conduisaient où je voulais... mes chiens gambadaient joyeusement autour de ma voiture... et personne, jamais, ne prononçait *son nom*. J'avais souvent suivi des enterrements et leur cérémonie ne me faisait songer qu'à une politesse quelconque parmi tant de corvées mondaines. La mort de nos amis ou de nos proches, c'est un danger auquel nous échappons : ce n'est pas pour nous, ça ne nous concerne pas... Il est venu pour me soigner, un soir, quand j'ignorais même sa présence chez moi. Il m'a pris la main, tâtant longuement mon pouls, qui se ralentissait, disait-il... et mes domestiques avaient des regards effrayés qui me bouleversaient. Il m'appelait : *sa chère belle-sœur !* Or, j'ai été belle, mais point du tout sa *sœur* ! Quel mensonge, les parentés !... Ah ! ah ! petit homme, grand garçon ! Avez-vous déjà pensé à cela que quelqu'un viendra, un soir, au chevet de votre lit, pour y prendre le droit de *vous fermer les yeux* ? Devinez-vous le doigt qui vous clouera les paupières avec l'autorité légale du notaire cachetant votre testament?... moi, je l'écoutais, comme vous m'écoutez là, derrière mon fauteuil, oui, j'étais comme un enfant qui a peur, qui se paralyse dans son impuissance à se sauver. Il disait encore : « La vieillesse est là, c'est l'antichambre de la mort. » On ne m'avait jamais dit que j'étais vieille. Qui

donc l'eût osé ? Si je consentais à le devenir, c'est parce que cela prolongeait mon erreur humaine : le crépuscule n'est pas la nuit... c'est une seconde aurore... on y a des illusions qui s'allument en étoiles et nous donnent le loisir de croire à une nouvelle existence. Tant qu'on aperçoit le vaste ciel par-dessus les arbres, on sait bien qu'on respire ! Oui, je constatais que mes pieds se fatiguaient très vite, que de me porter, de me bien porter, j'avais le vertige, mais quand il m'eut dit que ce vertige, raisonnablement, il fallait toujours l'avoir devant le dernier abîme et qu'il était bon de se préparer à tomber... tout à fait... je fus presque tentée de me tuer pour échapper à la mort ! C'est plus noble, un suicide ! Vous avez dix-huit ans ? Si vous vous jetiez là, dans cette eau calme, ce serait presque gai. Un bain froid par cette chaleur puisque vous croyez qu'il fait chaud !... et la suffocation arriverait si naturellement ! Ce ne serait pas le grand refroidissement, la glace éternelle montant lentement, glaçon par glaçon, jour par jour, heure par heure, naturellement ! « Nos jours sont comptés ! » disait-il du ton de celui qui en sait le compte. Et il ajoutait : « Ce n'est rien de s'endormir du dernier sommeil quand on est entouré de tous les siens qui vous aident à franchir le seuil de l'inconnu. Il ne faut pas mourir seul, surprise par *celle* qu'on n'attendait pas ! » Ah ! petit homme, grand garçon ! Imaginez-vous la solitude affreuse vers laquelle on s'en va, entouré des gens qui vous abandonneront, forcément, sur le seuil alors que nos mains, cherchant à s'accrocher à leurs vêtements, ne trouveront plus, sous leurs ongles, que *le drap*, vous savez, le drap blanc cousu par les deux sœurs ? Est-ce que vous comprenez ? Est-ce que vous m'entendez ?... Et il m'a amenée ici, liée par ma propre terreur... je vis entourée de soins qui me poussent tout doucement vers cela que je ne connais pas, mais que mon cerveau, enfermé, lui, tout vivant dans le cercueil de mon corps, apprend

toutes les nuits à deviner dans le bruit monotone du balancier de la pendule, dans la sonnerie lointaine du clocher du village et surtout dans les pas étouffés derrière les portes, les petits pas menus qui disent mieux que les petites phrases de charité : « Comme c'est long... elle devrait bien nous faire grâce du reste... et s'en aller pour nous céder la place, car nous voulons vivre, nous voulons faire de l'amour avec sa mort !... »

Sincèrement épouvanté, ayant envie de me boucher les oreilles, je n'écoutais plus Mme Merville, la tante Merville qui n'était certainement pas folle, mais que de sournois criminels tuaient à petit feu, à petits pas, à petites phrases. Ah ! oui, je comprenais, je voyais... je croyais voir distinctement le couteau levé. Je ne saisissais que l'acte.

Quand on est très jeune, sensible, un peu nerveux, la moindre aventure, dans la vie quotidienne, vous soulève, comme un héros, dans une autre vie exaltée où l'on se place immédiatement en justicier choisi par la providence ou plus simplement le hasard. Il m'était désormais impossible de me sentir complice de ces jeunes filles égoïstes escomptant *la mort* de leur riche parente pour en faire... de *l'amour*, ou de beaux mariages ! Est-ce que chaque soir je n'entendais pas énumérer les avantages que leur apporterait cette fin qu'elles préparaient en douceur ? Ah ! pour moi, c'était fini des causeries à voix basse autour de la lampe où l'on écrasait les papillons pour les empêcher de souffrir ! Il me semblait, maintenant, que j'avais assisté à la répétition de la veillée du corps... Non, je ne resterais pas, moi, honnête garçon, fils d'honnêtes parents, dans une maison qui suait le crime...

C'était clair au milieu de cette tranquille obscurité fraîche de la maison... Je voyais distinctement le calcul de ces gens attendant l'occasion, la récolte, engrangeant d'avance tout le blé qu'ils allaient faucher,

tout le produit, égrené grain à grain, de la plus affreuse douleur...

Quant au père, je le découvrais tel qu'il devait être, non pas un médecin soulageant son patient et s'efforçant de lui cacher la terrible vérité, mais le misérable assassin s'en servant comme d'une arme pour frapper d'abord le cerveau avant le corps. Il sortait de son cadre philosophique, celui-là, tel que je l'avais vu, un soir de mystérieux orage, sortant de la nuit veloutée de notre tiède atmosphère comme un gendarme, le gardien du trésor, l'avare qui ne laisse rien perdre... ou le meurtrier... celui qui frappera:

Car, pour moi, on allait assassiner Mme Isbelle Merville, c'était aussi sûr que si j'avais entendu les cris de la femme qu'on étranglerait ou qu'on étoufferait le plus naturellement du monde, parce que cela durait trop.

Comme je me levais, affolé, furieux, les poings en l'air, cherchant un mot, une phrase, l'ardente expression de mon dégoût et aussi l'affirmation la plus généreuse de mon dévouement... je vis arriver les deux sœurs et ce fut un tableau singulièrement, gracieusement calme, après l'enfer que je venais de traverser en aveugle qui ne peut y saisir que des images déformées. Les jeunes filles apportaient une grande corbeille débordante de fruits mauves et roses, les *reines-Claude* cueillies pour les confitures prochaines. Elles la tenaient chacune par une anse, comme elles tenaient souvent chacune par un bras le fauteuil de la paralytique, en s'efforçant de ne pas lui imprimer la mauvaise secousse. Les deux sœurs avaient très chaud, on voyait glisser le long de leurs tempes des gouttes de sueur comme autant de petites perles de verre. Animées par la cueillette, elles montraient de belles joues éclatantes sur le fond très bleu du ciel de cet après-midi très pur. Elles étaient presque jolies à cause de leur corsage léger déboutonné devant leur gorge dont on entrevoyait les pleines ron-

deurs; leurs jupes avaient des plis émouvants qui marquaient l'effort de leurs genoux ou accusaient la ligne courbe de la hanche. Et elles riaient, brune et blonde, dans un accord parfait, dans un chant inattendu de bonheur où une volupté inconsciente les unissait en une seule femme, un être double, monstre d'une animalité à la fois tendre et cynique représentant toutes les forces de la vie... Autour d'elles des abeilles rôdaient ivres de l'odeur des fruits.

— Ma tante, voulez-vous goûter à nos prunes ? Voyez donc comme elles sont belles, cette année ! dit Adèle.

Et Alice ajouta :

— Nous en ferons plus de douze grands pots !

Mais la tante, immobile sous son suaire, ne parlait plus. Elle était revenue à son rêve tragique, elle regardait, *en dedans*, de tous ses yeux de fièvre, l'autre monstre, celui qui n'a pas de visage sur lequel on puisse mettre un nom.

Le soir même de ce jour brûlant d'été où j'avais écouté le récit incompréhensible pour un adolescent naïf, et qu'un homme résigné aurait su mieux interpréter, j'écrivis à mon père que je ne pouvais plus demeurer chez le docteur Frémot pour des raisons que je me réservais de lui expliquer de vive voix, lui demandant aussi son appui au cas où je voudrais défendre une personne sérieusement menacée. Je n'avais d'ailleurs plus qu'une semaine à passer dans cette maison de la condamnée à mort sans me douter que toutes les maisons sont autant de tombes ouvertes à tous les condamnés à mort qui s'appellent les humains.

Quand, de retour chez moi, je refis, à ma manière, le récit de la tante Merville, insistant et suppliant pour qu'un prompt secours fût accordé à la malheureuse, accusant, avec toute la véhémence de mon étourderie, le docteur Frémot d'assassinat prémédité, le dénonçant en termes si lyriquement féroces qu'ils communiquèrent à

mon brave homme de père le plus amer des sourires, il me fallut bien redescendre, bon gré mal gré, dans la vie normale, la vie commune qui est capable de tout.

— Mon enfant, soupira celui dont l'âge mûr connaissait des choses que j'ignorais encore, tu vois le mal où il n'est pas. Cette pauvre femme, douée d'une trop sensible imagination, subit la fatale emprise de la terreur consciente de son état, elle est victime d'un sort dont elle ne devrait même plus avoir l'intuition. Nous devons tous finir ainsi, avec ou sans discernement. Le mieux pour elle serait la paralysie de son cerveau, c'est-à-dire l'anéantissement complet de sa connaissance. Moi, je connais bien le docteur Frémot. C'est un rude travailleur qui a le seul tort de ne pas leurrer ses clients. Certes, la mort de sa belle-sœur arrangera les choses pour lui et pour ses filles, mais, en attendant, il est plutôt sa victime, car elle ne lui a jamais rien donné, son château n'est pas vendu et elle peut *refaire* son testament tant qu'elle aura une lueur d'intelligence. Cette malade était la proie d'une abominable domesticité où on aurait pu rencontrer le véritable assassin... Non, tu ne retourneras jamais là-bas, mais j'espère que l'avenir t'apprendra qu'il ne faut pas juger les gens raisonnables sur leurs dures apparences.

Et je ne suis pas revenu dans la maison qui, jadis, avait été bâtie pour moudre le blé et où j'avais cru voir coudre un linceul.

J'eus cependant, beaucoup plus tard, à l'époque où l'on se désintéresse des aventures de sa jeunesse, des nouvelles de la triste famille provinciale : le docteur Frémot était mort avant la tante Merville, d'une fluxion de poitrine, prise dans ses courses à travers la montagne, et ses deux filles, devenues vieilles filles, avaient continué à soigner pieusement la paralytique durant encore quelques années...

... La mort est un assassin fantasque !

RACHILDE.

ISLANDE

—

PRÉFACE

I

Sous les sapins embranchés et blancs
Vers les courses mortes de Gauvain
Et d'autres chevaliers pourquoi blancs
Mais bleus des matins ou des soirs vains
Ils sont penchés vers les nords allants
Arbres forêts glissement ravins
Ouragans vers d'autres ouragans
Sans dormir et sans vivre la fin
Des songes vers Bretagne ou Brabant

II

Les fleurs ou les ombres invécues
Qui ne croiraient pas les terres grises
Ni l'éternel du sang dans les urnes
Les serpents courbés aux courbes prises
Dans les métaux aciers ou ferrures
Circulaires que nulle eau n'irise
Ni nul étang, ni nul crépuscule
Pourpre grenat rouge ou cerise
Sont partis dans les replis nocturnes

III

Nuits... Les prendront-ils dans leurs lueurs
Dans les eaux des lotus dans les lacs

Dans les flaques des poissons coureurs
Dans les cris sous les nénuphars ras
Qui craquent près des oiseaux vainqueurs
Près des bois phosphorescents et gras
Pleins illuminés par les terreurs
Des nuits qui gémissent sous les pas
Pleurs... les prendront-ils sous les rameurs

IV

Ils s'en vont vers les orages pâles
Vers le matin ou le soir qui hurle
Parmi les neiges ou les mers calmes
Ils s'en vont où l'Océan recule
Hué des glaces brisés ou râles
Mais plus des vents tempêtes accrues
Des ouragans grêles qu'ils écrasent
Dans les serpentements taciturnes
Limpidité vague aux ombres vagues

V

Les courants marins les connais-tu
Fantastiquement pris aux sept mers
L'un par-dessus l'autre deux lotus
Triangles renversés Ô graal
Venant des pays clairs aux longs fers
De flèches ou de lances d'Assur
Crispés aux deux joints les bras de l'air
Etranglent les vents partis du sud
Tu ne sais pas le feu des cratères

VI

Car à pleurer des laves on hurle
Le savez-vous bois de Vivians
Et les terres du nord inconnues

Volent par-dessus vous aux lianes
Dessous les neiges où sont les urnes
Pleins des sangs qu'aucun n'incarne
Des larmes que vous n'avez pas vues
Chevaliers savez-vous d'autres larmes
Que celle reflétée aux murs nus

VII

Sous les sapins embranchés et blancs
Vers les courses mortes de Gauvain
Et d'autres chevaliers pourquoi blancs
Mais bleus des matins ou des soirs vains
Ils sont penchés vers les nords allants
Arbres forêts glissements ravins
Ouragans vers d'autres ouragans
Sans dormir et sans vivre la fin
Des songes vers Bretagne ou Brabant

—

MAINTENANT

Thulé n'est pas Islande et rien n'est scandinave
O Grèce tes forêts étaient chaudes lointaines
Plus haut plus bas que toi puis chaudes tes haleines
Et tout mystère autour était soleil ou lave

Gargouille en clef de voûte et hauts bronzes d'armure
Pectoraux d'argent ronds longues mers taciturnes
Crépuscule des eaux et le sang dans les urnes
Vous descendez toujours dans les neiges futures

Les océans sont gris comme une aurore d'astres
Car l'aurore n'est plus non plus le crépuscule
Ou peut être éternel et les Dieux en désastre

L'aube est inespérée aux bords qu'elle recule

Hors de tout tintement de flûtes ou de lyres
Et les hauts chevaliers l'adorent sans rien dire

Contemplant un donjon au sourire nocturne

—

LE CALME

Viviane aurorale et sans albes frissons
— Frissonne-t-elle O fée aux prunelles levées —
Se dresse frondaison des feuilles arrivées
Les ondes branches troncs le vent et tous les sons

Enchantements déserts forêts armoricaines
Vos souffles rejetés des bourgeons aux dolmens
Des étangs à la mer conferves et lichens
Viviane les crée en vivant tout : haleines.

O mystère des lacs des sapins et des cygnes
Granitique verdure autour Brocéliande
Vous cachez les palais de Merlin hors des landes

Les écus transparents sous les yeux qu'ils soulignent
Regarde Lancelot peut être Parsifal
S'en allant vers Thulé tout d'azur et spectral

Au pas la lance basse et plorant Mélusine

—

MÉLUSINE

Mélusine levée à l'aube des cavernes
Crépuscule des mers sur l'ombre des rochers
S'est glissée entraînée aux feuilles qui s'hivernent
Sur d'éternels vaisseaux immobile nocher
Vers les pays moins clairs bas volcans en citernes

Vers les pays moins clairs où les oiseaux sont morts

Vers les pays où sonne au creux de tous les temples
Le bruit des boucliers et en fracas plus ample
L'enclume reforgée à l'armure qui dort

Et du désert coupé de lumineuses bornes
Etangs phosphorescents marais verts d'or que n'orne
Aucune plante d'eau sort, comme un casque aux cornes

Surgissantes, dressé, la nuit polaire d'or
Car Mélusine allait vers Thulé d'un essor

S'élevant sur l'épée à la garde forgée

—

LE CHEVALIER MOURANT

Minuit Et sans étangs sans arbres sans tombeau
N'ayant rien aperçu vers l'horizon des neiges
Ou des océans blancs des lieux parmi les eaux
Il entend les carillons sur les neiges beiges
Les oiseaux revécus les aigles les corbeaux

Il a passé par les forêts ensevelies
Les ronces et les glas les temples et les bois
Morts et poussant son cheval vers le nord il voit
L'avenir de l'urne non conquise et pâlie

C'est trop loin. Il se lamente et sans plus rien voir
Il dresse sur sa selle son corps vers les astres
Invoquant enfer et ciel et tous les pouvoirs

Il croit entendre alors les flutes des désastres
Les harpes... qui bâtons des dieux mourants sont noirs

Et les chants enterrés de celle qui n'est plus

—

LA FIN

Morts les chevaliers bleus et morts les conquérants
Le page agenouillé près de toutes les mortes
Rayon d'astres vaincus de chevelures mortes
Vers les îles s'incline et plane sur leurs rangs

Mi-couchés dans la neige et bleus de rouge sang
Vers les lunes du nord tournant leurs faces mortes
Pleurant les soirs perdus parmi les lunes mortes
Gisent les chevaliers morts et les conquérants

Les hanaps sont jetés dans les terres lointaines
Et les casques fermés sans souci des haleines
Recouvrent tous de leurs plis des grands regards morts

Calme dè-ci de-là la poudre des armures
Immobile et glacée ondoye au vent et dort
L'ombre des boucliers dans les ombres obscures

Remplit toutes les nuits de noir perpétuel

—

WALHALLA

Le grand bois où les dieux vivent Le crépuscule
Qui tombe du soleil Des bruits d'étoffes et de fers
Des feuilles dans le vent que l'ouragan recule
Et les mots pleins des chants des vagues et des mers
Les incantations qui font que l'eau circule

Qui font l'homme se battre et naître les héros
Les fleuves noirs de pourpre et de sang de lumière.
Tous les sons souterrains et les trompes de pierre
Aux hurlements qui roulent, vite, vers l'écho

Et les coupes crânes creusés dans des opales
Aux grands pieds d'or versant les vins mêlés aux râles
Des morts dans les combats et les longs matins pâles

Crépuscule de sang aurore de tortures
Les lueurs ont passé sur le sol des eaux dures

Et vont monter vers vous dans le jazz-band des Dieux.

Août 1922.

ROBERT-GEORGES LOUYS.

TELLIER ET MORÉAS
EN QUERCY

—

Quand on chérit une province à laquelle tant de liens vous rattachent dès l'enfance, comme il est doux d'évoquer les poètes qui la visitèrent et puisèrent dans ses paysages une part d'inspiration !

Que de fois en vous parcourant : coteaux montalbanais, plaine du Tarn, vallée de l'Aveyron, ai-je ainsi songé, par exemple, à Tellier et à Moréas... Un jour peut-être, me disai-je, ils ont admiré cette vieille maison, le tournant de cette rivière, la courbe de cette colline et cette contrée qu'ils aimèrent s'ennoblit à mes yeux d'avoir offert à ces deux purs artistes son inexprimable harmonie.

A l'automne de l'année 1885, après maintes tribulations qu'il serait vain de rappeler, Jules Tellier, âgé de 22 ans, dut réintégrer l'Université et accepter un poste de professeur de rhétorique et de seconde au collège de Moissac. Il était déjà tel que le verra Paul Guigou :

Un assez grand et maigre garçon, l'air absorbé et distrait, des vêtements et un corps, parce qu'il en faut... mais une tête tout à fait attachante... un front obstiné, la face plutôt longue, de type un peu arabe, le nez fin, les yeux ardents et sombres profondément enfoncés sous l'arcade.

Jules Tellier, dira de même Maurice Barrès, avait l'extérieur le plus grisâtre qu'on pût imaginer : un long corps, une figure terne avec des arètes vives ; mais dans les yeux une ardeur si douloureuse que nulle âme de qualité ne l'approcha sans se sentir pénétrée de cette même fièvre qui effrayait en lui.

Et dans sa récente préface aux œuvres de son ami, M. Raymond de la Tailhède rappelait :

Elle était singulièrement attachante la figure de Tellier... La braise de deux yeux ardents sous l'arc développé du front ne lui ôtait rien de sa douceur et de sa gravité. Embellie par les reflets d'une flamme intérieure dont l'intensité révélait la magnificence, tout, dans cette tête, avait été ordonné pour être le sanctuaire de prédilection de la pensée.

« Il y a beaucoup de lieux où j'ai laissé un peu de mon âme », soupirait Tellier quelques mois avant sa mort et Moissac fut, sans doute, un de ceux dont, au cours de sa vie si brève, il conserva toujours le plus émouvant souvenir. En quelques lignes, Émile Pouvillon a dépeint dans *Terre d'Oc* ce site riant :

Avant de se perdre dans la Garonne au large estuaire de la Pointe, le Tarn décrit une de ses plus belles courbes devant Moissac. Entre la berge mollement arquée et la haute falaise du Quercy qui la surplombe, la ville se serre en grappe autour de sa vieille église. L'espace est étroit : le canal, le chemin de fer disputent leur place aux maisons. A chaque pas, au bout de chaque rue, la perspective change : ici la gaîté d'une écluse, plus loin la gueule noire d'un tunnel, ailleurs les arches rouges d'un pont qui enjambe la rivière ; et quand on lève les yeux, c'est, au-dessus des toits et des clochers, la vision blanche de la colline avec ses villas et ses jardins en terrasse. Ce qui domine pourtant, ce qui donne à Moissac sa physionomie originale, ce sont ses routes d'eau, son canal, sa rivière, ses architectures de ponts et de moulins, tout cet ensemble d'une ville qui fut longtemps un port d'eau douce, un centre de batelage et de meunerie.

Aux artistes, Moissac est surtout précieux pour son admirable poème de pierre. C'est ici que, vers la fin du XIe siècle, s'est accompli ce miracle : l'Art de la Sculpture, ignoré des hommes depuis la ruine du monde antique, renaissant soudain avec tant d'éclat dans les chapiteaux et le porche fameux. Tellier contempla maintes fois le tympan où le grand imagier inconnu sut transcrire de façon si saisissante le texte de l'Apocalypse. Auprès du Christ géant, rayonnant de gloire, sont les anges ailés, les monstrueux animaux symboliques et, dans des attitudes d'extase, les vingt-quatre vieillards

barbus d'un réalisme prodigieux. Et que d'autres merveilles dans le linteau de marbre et ses rosaces, le trumeau fait de lions entrecroisés, les scènes évangéliques ornant les pieds droits du portail. Ce fut peut-être devant les figures horribles des démons et de la femme aux serpents, inventions de moines destinées à frapper l'imagination populaire en inspirant aux pécheurs l'effroi des tourments éternels, que le jeune athée murmura :

> Ris de ces bourdes dont s'effraie
> L'âme qu'ils tiennent dans leurs fers
> Et médite sur la mort vraie
> Sans paradis et sans enfers.

Derrière l'église formée de parties romanes en pierre, de parties gothiques en brique et dont la vaste nef de sept travées se termine par une abside à sept pans, s'ouvre le cloître qui est, dit M. Émile Mâle, « le plus poétique qu'il y ait aujourd'hui en France ».

Que faut-il le plus admirer ? les grands apôtres des piliers ; la parfaite alternance des colonnettes de marbre tantôt simples, tantôt géminées ; les 76 chapiteaux de grès rose rivalisant de richesse ornementale : les uns couverts de guirlandes entrelacées, d'arabesques, de broderies, d'autres d'une flore luxuriante, d'autres d'animaux surnaturels ou familiers, d'autres enfin évoquant avec une précision singulière les épisodes de la Bible, des Évangiles, de la Vie des Saints. Et dans la découpure des arcades voici les gazons et les lierres, la sombre verdure d'un pin, d'un magnolia, d'un cèdre ombrageant la cour humide qu'embaume au printemps la suave haleine des rosiers en fleurs.

Souvent Tellier vint rêver sous les galeries, heureux de retrouver, au sortir d'une classe harassante, ce bel et silencieux asile. Le collège de garçons où il professait occupe l'ancien établissement des Doctrinaires, vaste bâtisse de briques du XVIIᵉ siècle, harmonieuse et simple. Une des façades se reflète dans le canal, l'autre longe un

boulevard. Accolée au corps de logis, l'église Sainte-Catherine emplit parfois l'air de ses gais carillons. La classe de rhétorique, pareille aux autres avec ses bancs étroits, ses noirs pupitres, sa chaire minuscule, donne au sud sur la grande cour d'entrée plantée de palmiers.

La plupart de ses anciens élèves ne paraissent guère garder à Tellier beaucoup de gratitude. « C'était un fou... un bien mauvais professeur », disent de lui certains d'entre eux. Un jour, pourtant, paraît-il, au cours d'une explication latine, il sut émerveiller un inspecteur général qui lui aurait même dit en se retirant : « Que faites-vous à Moissac, Monsieur ? vraiment, ce n'est pas votre place... » Jules Tellier, remarque R. de la Tailhède, ne saurait être rapproché des universitaires qu'on rencontre à l'habitude,

n'ayant ni la fatuité des uns, ni la vertu d'effacement des autres. Il était poète avant tout et par cela même critique des plus avisés. Et d'autre part le professorat, bien qu'il en remplît avec un zèle scrupuleux tous les devoirs, ne lui apparaissait pas comme la fin nécessaire à laquelle le conduisait sa destinée.

A Moissac, il eut d'abord des heures pénibles. « Ressentant violemment les insuffisances de la vie, mais les acceptant », il connut l'indifférence de ses collègues, la curiosité défiante des habitants, les misères de la gargote et du garni : l'inévitable ragoût de mouton, les draps douteux, les cuvettes sales... Exaspérés par ses façons de bohème, beaucoup de logeurs lui furent hostiles. C'étaient, à chaque instant, de mesquines chicanes suivies souvent d'un congé et presque chaque mois, traînant avec lui de modestes bagages et ses caisses de livres, Tellier devait chercher un nouvel abri.

A ces tracas s'ajoutait la tristesse de la saison. Dans cette région du Sud-Ouest, bien différente du Midi véritable, l'hiver est long, pluvieux. Des brouillards fréquents enveloppaient la ville et dans les petites rues étroites, alors non pavées, on pataugeait effroyablement. Le

printemps lui même était parfois gâté par de brusques intempéries et ce fut par un de ces jours maussades, sur la table boiteuse d'un logis de fortune, que Tellier traça ces lignes finales de l'immortel *Discours à la bien-aimée* :

Ma bien-aimée jugeait mes plaintes stupides et moi-même qui, tout en les disant, les jugeais stupides, comme elle, pourquoi viens-je à présent de les cadencer suivant un rythme plus subtil que ceux des vers sinon parce que, la bien-aimée n'étant pas là, le désœuvrement m'avait pris et parce qu'aussi je me sentais incliné à écrire de tristes choses en ce soir hostilement orageux d'un théorique printemps où les vents destructeurs de promesses arrachent une par une les délicates grappes blanches des cerisiers, tandis que sous le ciel noir et bas l'eau du fleuve rampe couleur de terre.

Ce n'étaient là pourtant que bourrasques passagères ; et le poète « né dans un pays brumeux, sur les bords d'une mer septentrionale » put goûter à Moissac (les vers suivants semblent l'attester) l'ineffable douceur du printemps de chez nous.

Je te disais, « j'ai vu tant de pays divers !
Rien ne me touche ici que toi. Fermons la porte.
Que me font ces objets quelconques ? Que m'importe
Ce coin banal et laid du multiple univers ? »

Je disais quand sur nous grondaient les noirs hivers,
Mais voici que renaît partout la sève morte,
Et sous les vents plus doux qu'un mois plus calme apporte
Les flancs roux des coteaux sont redevenus verts.

Il circule dans tous les souffles dont l'air vibre
Quelque chose de si joyeux et de si libre
Qu'au soir même on dirait qu'il est toujours matin.

Viens dans les champs fouler aux pieds les fleurs écloses,
Ce lieu-ci ne m'est plus étranger ni lointain :
Tout coin où c'est printemps est au centre des choses.

On peut, sans quitter Moissac, savourer à loisir les jeux de la lumière et de l'ombre sur les feuillages, le ciel et les eaux. Durant toute sa traversée de la ville, le Tarn est bordé sur la rive droite par de magnifiques allées d'ormeaux et de platanes. De là Tellier dut assister un lundi

de Pentecôte à la bénédiction des eaux par tout le clergé conduit en grande pompe au milieu du fleuve, sur une barque pavoisée, au son d'airs traditionnels d'amboise et de tambourin ; et par un soir d'été, quittant la promenade du Moulin par la rue du Pont, il écrivit au clair de lune près de l'auberge Durand ces strophes mélancoliques en souriant sans doute « de ce sourire très bon que scandaient de lents hochements de tête ».

Paysage très simple avec un air très fou,
Un fleuve ; un pont en raccourci ; la lune est pleine.
Des chemins dans la nuit s'en vont on ne sait où,
On ne sait où, des deux côtés, dans une plaine.

Les arches s'enfonçant droites aux flots profonds
Blanchissent sous la lune et semblent toutes neuves,
Et c'est un pont pareil en somme à tous les ponts,
Et c'est un fleuve qui ressemble à tous les fleuves.

Près de la berge, au mur d'un logis écarté,
Blanc, très blanc sous le clair de lune vague et triste
On lit, dans la laiteuse et magique clarté,
Ce nom: « Durand », avec ce vocable: « Aubergiste. »

Le pont est droit, le fleuve est droit comme un canal.
Le nom même de l'aubergiste est ordinaire,
Et rien n'est plus étrange ensemble et plus banal
Que ce tableau terrestre à la clarté lunaire.

Parfois il flânait seul dans la campagne proche et cette nature enchanteresse apaisait vraiment le pauvre rêveur douloureux :

Est-ce l'âme des prés, du fleuve et des coteaux
Qui traversant son rêve en lui vient de descendre
Et, comme des tisons ranimés sous la cendre,
Des espoirs d'autrefois réveille les plus beaux ?

Le marcheur entouré d'invisibles réseaux
S'arrête et songe et las de chercher et d'attendre
Compare au vert du pré jauni de soleil tendre
Le bleu dur et le vert métallique des eaux.

Attentif tout le long des jours et plus encore
Quand le soir, vaguement éclatant et sonore,
Des prés brumeux s'élève aux monts qu'il va couvrir.

Attentif aux coteaux, au fleuve, à la vallée,
C'est là qu'il voudrait vivre une vie isolée
Jusqu'à l'heure lointaine et triste de mourir.

Mais à Moissac, Tellier n'allait pas toujours être seul. Un hasard bienheureux le mit, dès la fin de l'année 1885, en présence de R. de la Tailhède, alors âgé de 18 ans.

O musique, chants immortels des poètes ! devait s'écrier ce dernier en rappelant ces minutes bénies, qui vous a entendus et qui vous oubliera ? Il n'est pas de plus troublante joie à l'âge où le jeune homme ouvre son rêve aux visites d'un Dieu.

C'est à la coupe des Muses que nos lèvres se sont rencontrées et dans l'ivresse des rythmes nos mains se sont jointes pour une fraternelle amitié.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, disait de Tellier Paul Guigou, c'était parler par larges effusions et citer des vers intarissablement. Il en savait par cœur une prodigieuse quantité, ayant feuilleté à leur recherche plusieurs littératures. Car il était altéré de l'ivresse divine jusqu'à l'oubli de lui-même et de toutes choses, il avait faim et soif de poésie...

Jules Tellier, notera de même R. de la Tailhède, aimait les poètes ; son cœur et sa voix s'accordaient à la magnificence de leur verbe. La richesse des idées exprimées par les sons, à mesure qu'il les cadençait, découvrait à son auditeur, pour peu que celui-ci eût l'ingénuité que requiert l'admiration, un nouveau plan de l'Univers.

A son arrivée à Moissac, découragé par l'injustice du sort, déjà malade et hanté sans cesse par l'idée de la mort et du néant, Tellier n'espérait certes plus découvrir une âme sœur. L'apparition de R. de la Tailhède éclaira ses jours d'une lumière imprévue :

Toi qui surgis du fond de la brume glacée
Jeune et joyeux disant ton vers aérien
A l'heure pâle et froide où l'on n'attend plus rien
Marcheur mystérieux à la face ingénue
Reçois, puisqu'il est temps encor, la bienvenue !

Bientôt il éprouva, pour cet « adolescent merveilleux », la plus affectueuse admiration. « Sûrement, disait-il, il est marqué du divin signe. » Au cours de leurs promenades, Tellier déclamait des vers lentement, « d'une voix basse et un peu sourde », et il se plaisait aussi à écouter son ami scander d'un verbe chantant de beaux poèmes sonores :

Raymond dis-nous des vers divins !
On m'a fait subir tant de prose
Que mon âme en était morose
Et pleine d'ombre quand tu vins.

Parlons : les arbres des ravins
Sont tout noirs dans le couchant rose.
Raymond, dis-nous des vers divins,
On m'a fait subir tant de prose...

Mon cœur lassé des tourments vains
Ne veut plus connaître autre chose
Que la grande ivresse sans cause
Et l'obscur rêve des sylvains...
Raymond, dis-nous des vers divins !

A Moissac, Tellier connut encore Camille Delthil, l'auteur des *Rustiques* et des *Lambrusques* qu'il devait nommer « un de nos meilleurs et de nos plus consciencieux poètes des choses de la campagne ». Averti par un des collègues de Tellier que ce nouveau professeur, d'allures étranges, avait été déjà édité chez Lemerre et possédait nombre de volumes avec autographes d'auteurs célèbres, Delthil courut lui rendre visite. Une étroite sympathie les rapprocha et l'on n'a pas oublié à Moissac l'éloquent hommage que Delthil adressa plus tard à la mémoire de Jules Tellier lors d'un discours de distribution de prix.

Tellier rencontra aussi Émile Pouvillon. Il goûtait profondément son art. Il appréciait, nous dit R. de la Tailhède, « outre la saveur franche qui se dégage d'abord de son œuvre, je ne sais quelle rusticité délicate un peu cachée sous l'écriture et plus en nuances qu'en couleur ».

Je ne croirai point exagérer, devait-il écrire, si je dis de M. Pouvillon qu'il est l'artiste le plus parfait que nous ayons aujourd'hui dans le roman. Monselet conta un jour l'histoire de l'homme de lettres Bourgoin qui avait renoncé à écrire des chefs-d'œuvre. M. Pouvillon, lui, s'est dès longtemps décidé à n'écrire que cela.

A la fin de l'année 1886, Tellier était encore à Moissac lorsqu'il fonda, avec Maurice Barrès, par l'entremise d'un ami commun, Charles le Goffic, une revue littéraire, *les*

Chroniques, où il plaça des sonnets et ses meilleures proses. Ces *Chroniques* durèrent quelques mois seulement.

Malgré tout, remarque R. de la Tailhède qui paya la note de l'imprimeur, il ne fut pas inutile à Jules Tellier d'avoir collaboré à cette publication. Les poésies, les essais, les contes qu'il y donna, attirèrent sur lui l'attention de quelques bons lettrés. Pressé par ses amis de venir à Paris, il n'eut pas de peine à céder à leur vœux. Son état de santé d'ailleurs lui causait de nouvelles alarmes ; il sollicita donc pour ce motif un congé qui lui fut accordé et il quitta le vieux collège de Moissac vers le mois d'avril 1887.

L'année suivante, il publia *Nos Poètes*, livre de critique, fait en un mois sur commande, mais plein d'intelligence, de flamme, et le plus souvent excellent.

Tellier est satisfait de son volume qui a fait assez de bruit et qui s'est pas mal vendu écrivait, le 31 mai 1888, E. Pouvillon. Il fait maintenant des chroniques au *Gaulois* et Lecène et Oudin lui ont commandé des volumes. Bref ça marche et ça marchera, il ira loin évidemment.

Hélas, un an après, venait la mort brutale... Au retour d'un beau voyage en Algérie et en Espagne avec R. de la Tailhède, il succombait à l'hôpital de Toulouse laissant, comme Maurice de Guérin, une œuvre éclatante à peine ébauchée. Ses amis seuls mesurèrent alors l'étendue de la perte que faisaient avec lui les lettres françaises. En juillet 1889, Pouvillon qui avait passé une soirée à Saint-Antonin, où Tellier était allé précédemment, écrivait à M. Edmond Galabert, « pensé à Tellier tout le temps... et à la littérature ! »

Et à quelques années de là, Pouvillon notait dans un article sur Moissac :

J'ai revu Moissac en compagnie de Raymond de la Tailhède presque inédit encore ; l'écho de ses premiers vers n'avait pas dépassé la limite des cénacles. Il y avait pourtant mieux qu'une promesse dans les stances qu'il venait d'offrir à la mémoire de son ami Jules Tellier. C'était avec une sensibilité profonde, avec une belle envolée lyrique, une matière d'art très riche et très

pure, un métal dont la sonorité se prolongeait en vibrations infinies. Une admiration commune pour le grand penseur, le noble écrivain que fut Jules Tellier, nous avait liés malgré la différence de nos âges.

§

Ce fut à R. de la Tailhède qu'échut aussi l'honneur de découvrir à Jean Moréas les rares beautés du Rouergue et du Quercy.

Tellier avait connu et aimé Moréas bien qu'à ce moment ce dernier n'ait été, selon R. de la Tailhède, « qu'à mi-chemin de la suprême beauté sur laquelle il a quelques années après étendu son empire ». On sait d'autre part de quel amour Moréas entourait R. de la Tailhède, ce disciple cher entre tous, « gentil esprit, honneur des Muses bien parées », ami qui fut la « moitié de son âme ».

Tellier errait, hélas ! parmi les ombres souterraines et c'était maintenant Moréas qui berçait le jeune lyrique de ses divines cadences.

A quelque heure que vous l'abordiez, écrivait de lui en 1890 Charles Maurras, il travaille, je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge où les muettes s'accentuent de sorte bizarre, il égrène les strophes de Ronsard et de la Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny et au frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le Souverain bien.

Mais Moréas se montrait en outre infiniment sensible à tous les spectacles de la Nature. Écoutons-le par exemple narrer ses séjours dans la plaine du Tarn, entre le Quercy et la Gascogne, dans la demeure champêtre de R. de la Tailhède :

Une vaste étendue de prairies et de vignobles s'allongeait d'un côté à perte de vue vers l'horizon et de l'autre jusqu'au pied d'une chaîne d'harmonieux coteaux.

A quelques pas, le long d'un pâturage où gambadaient de jeunes chevaux, une rivière poissonneuse faisait mille courbes en courant limpide sur du gravier. Pendant l'été, ses bords étaient

envahis par une végétation touffue d'arbrisseaux et de plantes épineuses. Un peu plus loin, dans un petit bois de chênes verts, il y avait moyen de suspendre un hamac et de faire la sieste en rêvant.

Comme je regrette à présent et le grognement du cochon que les fermiers engraissaient avec sollicitude et le cri aigu des pintades malicieuses perchées sur les hauts arbres de la cour qui m'impatientaient alors ! Mais le chant du coucou me fut toujours agréable lorsqu'il se mêlait à l'heure du crépuscule au son des cloches rustiques et j'aimais sous le clair soleil nocturne de juillet à tenir conversation avec le grillon après avoir largement fait honneur à l'armagnac de mon hôte.

Souvent, au cours de ses déambulations nocturnes dans Paris ou de ses promenades matinales en banlieue, le poète fut étreint par la nostalgie de ces doux paysages : « Des cloches sonnent, des cloches rustiques... Mon esprit revole en Quercy dans les ombreux vallons, tristement:

Son des cloches, pain bucolique,
Coucous qui chantiez ce beau soir
Lorsque je vins, mélancolique,
Au bord de l'Aveyron m'asseoir.

La Garonne lui parut par endroits « rouler dans son cours capricieux toute la poésie ». Mais les rives du Tarn surtout l'enchantèrent, car ce fut là que les deux amis s'abandonnèrent à leurs jeux sacrés

Tout l'esprit d'Apollon et cette ardeur divine
Qui n'était que lumière et que frémissement
Quand nous prenions la lyre aux pieds de la colline
Que le Tarn dans son cours baigne secrètement !

Les sites si pittoresques de la vallée de l'Aveyron le remplirent d'enthousiasme. En parcourant les ruelles du vieux Menton, il songe par exemple à Saint-Antonin :

Je me souviens de la petite ville de Saint-Antonin au bord de l'Aveyron. Là aussi des vieilles rues étroites serpentent enchevêtrées, riches en maçonneries, en serrureries fort curieuses, en cintres, en voûtes, en ogives, en arceaux. J'y ai vu, enclavée dans une muraille lépreuse, une belle tête sculptée.

Lors d'un voyage fait en 1894 avec R. de la Tailhède, Penne et Bruniquel lui apparurent debout sur leurs rochers.

Nous avions vu, rappelle-t-il, la lune éclatante se mirer dans l'Aveyron rapide ; la tempête nous avait surpris sur le causse morne où pousse le noir genévrier. Nous avions rêvé sous le vert lumineux des chênes de la Grésigne.

Et ailleurs il s'écrie, évoquant ces mêmes visions :

Sombre causse plein de genièvre
Où dans l'orage et dans le vent
J'admirai le meneur de chèvres
Debout dans son manteau mouvant.

Et toi forêt qui me sus faire
Oublier la Parque et les maux
Au bruissement du mystère
Qui tombait de tes longs rameaux,

Adieu vous tous, ombre et lumière,
Souffles, fantômes que j'aimais,
Roses de la saison dernière,
Vous ne me reviendrez jamais !

L'émoi que ces beaux lieux lui causèrent ne fut pas étranger à la création de ses deux chefs-d'œuvre : *les Stances* et *Iphigénie.* On connaît les strophes sur la Grésigne :

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne...

Et rappelant quelques souvenirs sur *Iphigénie,* Moréas déclare :

Plus d'un couplet tendre chanta à mes oreilles dans la fumée opaque d'un estaminet, au bruit des billes choquées et aux exclamations des joueurs de manille. En revanche, sur une blanche route qui mène aux extrêmes collines du Quercy, je crus entendre que le fleuve Tarn mêlait dans ses murmures ces paroles :

Que ton âme est bien née
Fille d'Agamemnon, tu n'as pas mérité
Ta fausse destinée,
Et qu'Artemis pour toi montre de cruauté !

C'est dans ce même charmant pays cher à mon cœur, sur le seuil d'une ferme riante et de bon accueil, sous la belle lumière

du jour, que je fis paraître devant la vierge d'Argos le vaillant fils de la Néréide.

A propos du 5e acte de sa tragédie, il nous conte enfin, de bien savoureuse manière, un court séjour fait chez le curé de Cagnac qui l'avait invité à visiter sa Tempé. Le presbytère s'élevait au centre d'un vallon « riant et verdoyant », au pied de Lafrançaise, « bourg du Quercy juché sur une hauteur d'où l'on découvre la plus agréable vue du monde ». Au retour, Moréas, R. de la Tailhède et le curé furent surpris, sur la route de Montauban, par un violent orage et durent s'abriter sous le hangar d'une maison abandonnée.

Je ne me moque point, écrit le poète, au fort de la tempête, pendant que mon ami pestait et que le curé se signait à chaque coup de tonnerre, je traçais dans mon esprit tout le plan d'une scène pour le cinquième acte d'*Iphigénie*. C'est celle où il y a un hymne à Artémis qui produisit tant d'effet sur le théâtre et qui ne se trouve point dans Euripide.

§

Tellier, Moréas, hôtes illustres de ma province, il était bon qu'un fils du Quercy glorieux entre tous fixât pour l'avenir votre image mortelle !

Le 27 octobre 1895, neuf ans après sa fin, la Ville du Havre érigeait à Tellier un buste de bronze-vert sculpté par Bourdelle et le 31 mars 1910, à 6 heures du soir, accouru à la maison de santé de Saint-Mandé pour mouler le masque funèbre, le même Bourdelle entrait dans la chambre où Moréas venait d'expirer.

Minute émouvante. Sur le petit lit tourné vers le bois verdissant reposait le poète d'*Eriphyle*, des *Stances*, d'*Iphigénie*. Les vitres ouvertes reflétaient sur sa face superbe les rayons du soleil couchant. Et debout à son chevet, plein de respect et d'admiration, se tenait le fils de l'ébéniste montalbanais qui, déjà célèbre, allait deve-

nir, pour la gloire de la France et l'honneur de sa cité, le plus grand sculpteur vivant.

§

Tellier, Moréas... noms privilégiés de l'histoire des lettres ; maîtres aimés d'une jeunesse qui vous doit tant de bienfaits !

Ce monument, déclarait Barrès à l'inauguration du buste de Tellier, est commémoratif de l'injuste diminution que nous avons subie. Il plaidera pour nous auprès de la postérité. Si l'histoire littéraire constate que de notre temps l'art d'écrire et de penser fut compromis par des illettrés qui étaient en même temps des esprits domestiqués, elle ajoutera qu'une trahison du sort nous avait privés d'un Jules Tellier en qui l'on reconnaissait un mainteneur du grand goût classique.

Et le même Barrès, dans son discours admirable, proclamait aux obsèques de Moréas :

Cet Hellène n'a pas accepté l'ignorance où il nous voyait de notre propre langue... et l'on vit clairement que ce poète était venu d'Athènes à Paris pour ramener les plus turbulents rimeurs dans la voie de l'humanisme.

Mais si, plus heureux que Tellier, Moréas put remplir jusqu'au bout sa mission, n'oublions pas qu'il reçut dans une province française maintes leçons d'eurythmie et de sagesse et que dans ce pays montalbanais, dont il goûta si fort le charme classique, la Muse lui apparut, par miracle de l'été, plus que jamais resplendissante d'une impérissable Beauté.

PIERRE VIGUIÉ.

PAGES VATICANES

LA QUESTION ROMAINE

...Et le combat cessa faute de combattants.

Ce sont les mots qui définissent le mieux l'état de la question dite question romaine. La phalange des partisans intransigeants du domaine temporel des Papes a vu de jour en jour diminuer ses files en Italie et ce n'est guère plus qu'à l'étranger, c'est-à-dire dans l'esprit d'un certain nombre de catholiques et de membres du clergé étrangers, que la question romaine n'est pas encore résolue. C'est la constatation qui s'impose à l'observateur impartial.

Depuis la mort de M. Sonnino, qui fut le ministre des Affaires Étrangères de la guerre, les étapes ont été brûlées sur la voie du rapprochement entre l'Italie et le Saint-Siège, qui sont les deux principaux intéressés dans la question romaine. M. Sonnino n'eut jamais les faveurs du Vatican : il est juste de dire qu'il ne les rechercha point. C'est sur sa demande expresse que les Alliés introduisirent dans le Pacte de Londres le fameux article 15 qui excluait toute ingérence et toute intervention du Saint-Siège dans les futures négociations de paix. La réplique du Vatican à cette formule d'ostracisme vint un peu plus tard, au moment où l'Autriche-Hongrie manifesta des velléités de conclure une paix séparée. A ce moment, le Nonce à Munich, Mgr Pacelli, fut prié de faire poser par l'Autriche la condition qu'en aucun cas le Gouvernement autrichien ne saurait traiter avec M. Sonnino. C'est de la bien vieille histoire. D'ailleurs, à y regarder de près, la

querelle entre M. Sonnino et le Vatican, entre la Consulta et la place Saint-Pierre, fut une querelle de théologiens. M. Sonnino, il ne s'en cachait point, n'avait pour la théologie catholique aucune tendresse.

Le cardinal Gasparri et M. Nitti étaient mieux faits pour s'entendre. Beaucoup d'analogies entre le haut prélat et l'homme politique italien : même intelligence pratique et « réalisatrice », même facilité d'adaptation, même dédain des conventions. Leurs rencontres, qui ne furent pas toujours fortuites, leur permirent de se passer parfois des intermédiaires. Il est trop tôt pour dire laquelle des deux politiques, de l'italienne ou de la vaticane, marqua plus profondément l'autre de son empreinte durant cette période. L'Histoire, en mettant en relief le génie diplomatique du cardinal Gasparri, établira, sans doute, qu'avec M. Nitti comme avec tous ses interlocuteurs, amis ou ennemis, le cardinal eut toujours le dernier mot.

Avec M. Mussolini, qui n'est qu'un réalisateur, le mince paravent, qui masque aux yeux du grand public l'excellence des rapports existant entre le Palais Chigi et la place Saint-Pierre, risqua, un moment, de tomber. Un coup de tête, de la solide tête du dictateur, l'avait ébranlé. D'un geste prompt, le Vatican sut en rétablir l'équilibre. Ce geste ne devait pas nuire aux intérêts catholiques. Loin de là, puisque, peu de temps après, le Saint-Siège pouvait enregistrer à son actif, sur le terrain de l'enseignement public, un succès qui dépassait singulièrement les espoirs des catholiques les plus optimistes. Il est vrai qu'entre temps, la tête de don Sturzo, leader du parti populaire (ou catholique) et adversaire de M. Mussolini, était tombée.

Le moment actuel semble donc être singulièrement opportun pour se rendre compte, *en se plaçant au seul point de vue de l'Histoire*, du chemin parcouru durant les cinq années qui viennent de s'écouler, c'est-à-dire depuis la fin de la guerre, par le Quirinal et le Vatican.

Des renseignements, encore complètement inédits, vont nous permettre de fixer ce point d'histoire.

§

Vers la fin de l'année 1918 se réunissait au Vatican, sous la présidence du cardinal Secrétaire d'État, une congrégation de cardinaux, spécialement convoquée pour examiner la question romaine. Parmi les cardinaux présents, on remarquait Leurs Éminences Vanutelli, de Lai, Merry del Val, Giustini, Pompili.

Le secret le plus absolu fut observé et a été maintenu jusqu'à ce jour sur ce qui se passa au cours de cette congrégation extraordinaire.

Cinq propositions ou solutions de la question romaine y furent successivement présentées et développées.

Voici un résumé aussi fidèle que possible de ces cinq propositions qui furent formulées en langue italienne :

PREMIÈRE PROPOSITION

Considérant que la ville de Rome et plus particulièrement le Vatican doit être le siège du Pontife ; considérant que le Pontife romain, comme Vicaire de Jésus-Christ et Chef suprême de l'Église, doit jouir de toute liberté et indépendance dans le gouvernement de l'Église et doit posséder, en outre, les prérogatives d'une véritable souveraineté, telle qu'elle a été reconnue, depuis plusieurs siècles, par les nations civiles et même par les nations non catholiques ; considérant que cette souveraineté a été lésée par l'usurpation de 1870, le Saint-Siège se demande s'il lui convient d'accepter le fait accompli ou de chercher un *modus vivendi* tendant à sauvegarder sa liberté et son indépendance et à faire cesser l'état de conflit avec le Gouvernement italien, sans exiger de celui-ci la restitution des domaines usurpés.

La réponse pourrait être affirmative, si on voulait tenir

compte du fait que le Saint-Siège a fréquemment répété que l'état de choses actuel est intenable parce qu'il engendre des équivoques et de graves ennuis, spécialement en Italie où les fidèles se trouvent placés devant le dilemme suivant : ou manquer à leurs devoirs de catholiques, ou être considérés comme ennemis de l'État.

Pour en arriver à une solution pratique, il paraîtrait suffisant de voir reconnu au Souverain Pontife, sous la garantie formelle et explicite des nations civiles, le caractère d'un véritable souverain. A cet effet, il conviendrait que le Pontife ne fût le « sujet » de personne ; que l'endroit de sa résidence fût soustrait à toute ingérence civile, politique, judiciaire, administrative ; qu'il pût communiquer librement avec les Gouvernements étrangers. Ce caractère souverain du Pontife devrait être considéré comme la dérivation naturelle de sa dignité de Chef de l'Église.

Au point de vue territorial, diverses hypothèses pourraient être envisagées.

Selon une première hypothèse, Rome et son territoire, sans être détachés du Royaume d'Italie, auraient un gouvernement municipal autonome. La police, les fonctions judiciaires, les pouvoirs militaires seraient exercés par des fonctionnaires italiens. La législation civile serait conforme au Code italien, toutes les fois que ce dernier ne serait pas en contradiction avec le Droit Canon.

Mais cette hypothèse serait, à bien y réfléchir, difficilement réalisable et sa réalisation n'assurerait pas au Pontife une indépendance réelle et complète.

Selon une autre hypothèse, on pourrait assigner au Saint-Siège un petit territoire autour de la résidence du Pontife, territoire garanti par le consortium des Puissances. La loi actuelle des garanties est unilatérale ; c'est une loi d'ordre intérieur et, comme telle, fort précaire. Tous les défauts de cette loi seraient corrigés par la concession d'un territoire, sur lequel le Pontife pourrait

exercer sa souveraineté, sans ingérence possible de la part du Gouvernement italien. L'exercice de la souveraineté pontificale serait « sanctionné » par un pacte international.

La loi actuelle des garanties devrait être modifiée d'accord avec le Gouvernement italien et complétée par un concordat avec ce dernier. Les points principaux de ce concordat ne sauraient être que les suivants :

1º Propriété *absolue* du territoire pontifical reconnue au Saint-Siège ;

2º Délimitation exacte de ce territoire et des agrandissements qui pourraient être imposés par les nécessités ;

3º Installation d'un bureau postal et télégraphique pontifical ;

4º Reconnaissance des droits du Saint-Siège sur les *titres* dits cardinalices ;

5º Abolition de *l'exequatur* et du *placet* royal ;

6º Garantie de la liberté d'association et d'enseignement.

DEUXIÈME PROPOSITION

Il n'est pas possible de restituer à la papauté tout ce qui lui fut enlevé par la révolution de 1870. Il ne peut donc s'agir que d'un territoire plus réduit. Ce territoire pourrait comprendre la ville de Rome et les diocèses suburbicaires, ou la ville de Rome seulement, ou encore la Cité Léonine. Mais cette dernière hypothèse doit être immédiatement écartée, parce qu'elle ne constituerait pas une véritable solution, mais serait un simple palliatif. Le Saint-Siège doit donc s'en tenir à la première ou à la deuxième hypothèse.

D'autre part, il convient de considérer la situation actuelle de l'Italie vis-à-vis de la Papauté.

Si, *diplomatiquement*, on pouvait arriver, au besoin moyennant compensation, à décider l'Italie, au cours de la future Conférence de la Paix, à accepter l'une ou l'au-

tre des deux solutions envisagées plus haut, ce serait tant mieux.

Mais si l'Italie s'y refusait, il ne conviendrait pas au Vatican de s'associer à une solution qui serait imposée par la force au Gouvernement italien. Une solution imposée par la force engendrerait, chez tous les Italiens, un sentiment de haine contre le Vatican et cette haine irait, sans aucun doute, s'accentuant avec le temps. C'est pourquoi le Saint-Siège, tout en formulant une proposition, devrait être animé de sentiments de conciliation. Un *modus vivendi* amical pourrait s'élaborer sur la base de la loi des garanties et aux deux conditions suivantes :

1° Que la loi actuelle des garanties soit reconnue et sanctionnée par les autres puissances, en vertu d'une clause spéciale insérée dans le traité de paix ;

2° Que la dite loi soit améliorée sous la forme jugée la plus opportune.

TROISIÈME PROPOSITION

Le troisième cardinal qui prit la parole se borna à formuler une série d'hypothèses, après avoir renouvelé, toutefois, les déclarations habituelles sur les droits de l'Église et de la Papauté et sur l'acte de violation commis en 1870.

Une première hypothèse permettrait d'envisager la restitution pure et simple de tous les biens que le Saint-Siège possédait avant 1860 et de toutes les prérogatives souveraines qui découlaient de cette propriété.

Mais comme le Pontife n'a aucun désir de régner *territorialement*, il pourrait aussitôt disposer à son gré de la plus grande partie de ces territoires et se contenter de sauvegarder sa propre et complète indépendance.

On en arrive ainsi à une deuxième hypothèse, selon laquelle serait garantie au Pontife la possession d'un territoire restreint, dans lequel pourrait s'exercer *librement* la pleine activité des Congrégations romaines et

serait assurée la liberté de correspondance avec les Evêques et avec les fidèles du monde entier.

Une troisième solution possible consisterait dans l'acceptation de la loi actuelle des garanties, à condition qu'y soient apportées certaines additions, modifications et améliorations et que cette loi reçoive la sanction internationale.

Enfin, on peut envisager un quatrième projet : il s'agirait de faire reconnaître, au cours de la future Conférence de la Paix, l'autorité du Pape comme une autorité morale suprême et le Pape lui-même comme l'arbitre naturel des nations et des Gouvernements. Cette double reconnaissance impliquerait la liberté et l'indépendance absolue du Pontife dans l'accomplissement de ses fonctions.

Et le troisième cardinal de conclure :

« Pratiquement et, dans le moment présent, il n'est possible d'envisager la réalisation d'aucune des hypothèses émises. Il convient d'attendre les événements. Le Pape, ainsi qu'il le déclara lui-même au journaliste français Latapie, doit compter sur le bon sens des peuples et spécialement sur le bon sens du peuple italien. »

QUATRIÈME PROPOSITION

La question qui se pose est double, déclara le quatrième cardinal : il s'agit, en effet, ou de formuler une déclaration concrète sur les moyens jugés actuellement les plus convenables pour rétablir le Saint-Siège dans sa situation normale et pour lui restituer l'indépendance absolue exigée par sa mission divine (ce serait là une solution définitive) ou bien de trouver une solution provisoire, sans préjuger de la solution défintive.

Cette solution définitive ne saurait se concevoir en premier lieu sans la possession territoriale de Rome et de territoires suffisamment étendus pour que soit pleinement sauvegardée l'indépendance du Pontife ; et en deuxième lieu sans la liberté des communications avec le monde

entier, afin de rendre évidente et indiscutable aux yeux de tous l'indépendance pontificale.

On objectera que proposer une telle solution aux Gouvernements, soit à présent, soit durant la Conférence de la Paix, serait un geste inopportun et inutile. Je n'en disconviens point. Et, par suite, il faut renoncer à la solution définitive pour envisager une solution provisoire.

A cause des bouleversements causés par la guerre européenne, beaucoup de problèmes de droit international ont été remis en question et c'est pourquoi les circonstances présentes semblent favorables pour attirer l'attention du monde entier sur la situation du Pape. Toutes les nations ont malheureusement leur part de responsabilité dans la situation qui a été faite au Saint-Siège et, par conséquent, toutes les nations ont, à présent, l'obligation d'y remédier. Crispi, dans un discours à la Chambre, le 17 novembre 1864, disait : « Le Pontife romain ne saurait devenir citoyen d'un Etat et descendre du trône sur lequel le vénère la catholicité ; il faut qu'il soit prince et seigneur dans sa maison et qu'il ne soit soumis à personne. » Lord Beaconsfield disait à son tour : « La question romaine n'est point dépourvue d'intérêt même pour les Anglais et les protestants. » On pourrait multiplier les témoignages de ce genre et il n'est pas logique de prétendre que ce qui était vrai avant 1870 n'est plus vrai aujourd'hui. Il faudrait donc obtenir que, dans le Congrès européen, fût faite une affirmation publique et mondiale des principes suivants :

1° La situation actuelle du Pontife n'est pas acceptable.

2° La question romaine intéresse toutes les nations.

Les avantages qui découleraient de cette affirmation solennelle sont évidents. La question de principe serait maintenue. Un mur serait dressé devant ceux qui prétendent avoir enseveli définitivement la question romaine sous le linceul de la loi des garanties. Si, en Italie, un Gouvernement plus radical ou sectaire arrivait au pou-

voir, le Pape serait mieux protégé, car il ne serait pas possible pour l'Italie de ne pas tenir compte d'une affirmation faite par toutes les puissances. La véritable position du Pape serait rendue plus évidente et la confiance des catholiques du monde entier en serait augmentée.

S'il n'était vraiment pas possible d'obtenir des puissances qui interviendront au Congrès de la Paix une semblable déclaration, il y aurait lieu d'envisager l'opportunité de provoquer une manifestation de l'univers catholique dans le même sens. Les catholiques ne pourraient-ils, par exemple, présenter au Congrès un memorandum ou une pétition, contenant leurs desiderata ? L'Episcopat ne pourrait-il préparer cette manifestation ?

Ainsi parla le quatrième cardinal et il n'est peut-être point trop hardi de deviner, à travers ce langage, la forte personnalité du cardinal Merry del Val.

CINQUIÈME PROPOSITION

La cinquième proposition se résume ainsi : Si la chose est possible, que le Saint-Siège demande que Rome soit déclarée ville libre avec un gouvernement municipal. Si la chose n'est pas jugée possible, il ne semble pas qu'il y ait lieu pour le Saint-Siège de s'employer à obtenir l' « internationalisation » de la loi actuelle des garanties, pas plus que de s'en déclarer satisfait. Si les Puissances elles-mêmes prenaient une initiative tendant à donner à la loi des garanties la sanction internationale, il conviendrait que le Saint-Siège se maintînt sur la réserve, tout en faisant savoir que cette solution ne saurait lui suffire.

Peut-être pourrait-on envisager l'amélioration de la loi des garanties, et, par exemple, demander au Gouvernement italien de désigner une autre ville que Rome comme capitale de l'Italie.

Mais ce qu'en aucun cas le Saint-Siège ne doit accepter,

c'est l'attribution d'un territoire aussi limité que le territoire de la Cité dite Léonine.

§

Tels furent, au cours de la mémorable congrégation, les avis exprimés. Il est facile de se rendre compte que même les solutions les plus modérées, les plus conciliantes, qui étaient alors envisagées, étaient encore très éloignées de la solution purement italienne de la question romaine, solution qui semble rallier, à présent, l'énorme majorité des suffrages du clergé et des catholiques italiens et qui se base sur les deux postulats suivants :

1° Aucune concession territoriale de la part de l'Italie, ni aucune revendication territoriale de la part du Saint-Siège.

2° Pas de sanction internationale à la loi actuelle des garanties.

Dans ces conditions, il est aisé de prévoir que le *statu quo*, c'est-à-dire le provisoire actuel, a des chances de devenir définitif (1).

E. GUICHARD.

(1) M. Charles Loiseau, qui fut, durant la guerre, chargé de mission auprès du Vatican, traite assez longuement, avec son grand talent habituel, de la question romaine, dans un nouvel ouvrage qui vient de paraître.

En partant d'un point de vue résolument catholique, M. Loiseau arrive à des constatations à peu près identiques aux miennes. Mais il ne me semble pas qu'il ait suffisamment reconnu toute l'importance du rôle joué par le Parti Populaire dans le travail de rapprochement entre le Saint-Siège et l'Italie.

Sans doute, avant la naissance du Parti Populaire, des émissaires officieux, tels que le baron Monti et quelques autres, maintenaient les relations diplomatiques entre les deux pouvoirs installés face à face dans la Ville Eternelle. Mais c'est le Parti Populaire, officiellement constitué au début de 1919, qui le premier a voulu et osé renverser ouvertement une série de paravents « conventionnels », dressés entre la place Saint-Pierre et le Quirinal. M. Loiseau cite, comme manifestation notable, la participation des catholiques romains aux fêtes du cinquantième anniversaire de la libération de Rome. Or elle fut exclusivement l'œuvre du Parti Populaire. Et il n'est pas inutile de révéler qu'à cette occasion don Sturzo reçut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican une lettre d'avertissement, dans laquelle il était dit notamment « que le Parti Populaire s'était prononcé avec une regrettable précipitation, le droit de décider sur une question aussi importante appartenant seulement au Saint-Siège ».

DEUX HOMMES

—

A Luc Durtain.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa.
LA FONTAINE.

I

La place du Panthéon est, en décembre, un des lieux les plus froids du vieux continent.

Le voyageur qui, vers la dixième heure du soir, gravit la montagne Sainte-Geneviève par le versant nord, chemine d'abord à l'abri des bourrasques, comme l'alpiniste au fond d'une gorge caverneuse. Un sang vif et brûlant réconforte ses muscles irrités par la pente. Ses pieds foulent avec résolution le pavé, onctueux d'une fange qui sent le harnais, l'homme et le poisson frit. Des boutiques opprimées, la lumière sourd comme un jus. La joie des bals-musettes écume dans les corridors des bouges et vient refluer jusque sur la chaussée. Une tiédeur bestiale suinte des masures où sommeille une copieuse populace. La passion des hommes entassés brûle de toute part et fait oublier l'hiver.

Et, soudain, tout change. Tel est Paris. La rue, l'étroite voie capillaire, se dilate, se précipite et s'anéantit comme un ruisseau côtier dans l'océan noir. Une ombre monumentale tombe du ciel où l'œil patient reconstruit petit à petit l'église Saint-Étienne-du-Mont. Semé de lumières parcimonieuses, un désert s'ouvre devant les pas du voyageur. C'est la place du Panthéon, où les vents sont rois. Le voyageur frissonne, noue son foulard et boutonne son paletot.

Dévié dans sa course et déjà furieux, le vent du Nord-Ouest arrive par la rue Soufflot. L'espace libre l'intimide tout d'abord, puis l'affole. Que faire ? Que renverser ? Que détruire ? Le vent s'élance contre l'édifice central échoué là comme une arche sur les sommets. Peine perdue. Déchiré dans son milieu, le vent file à droite et à gauche, submerge en passant deux bronzes soucieux qui regardent, d'âge en âge, monter vers eux d'illustres dépouilles ; puis, sifflant, hoquetant, il rase le visage contracté des bâtisses, se déchire aux grilles, fait gémir les bouches d'égout, s'use les griffes aux trottoirs polis, crache des gouttes de pluie aux vitres des réverbères, s'arrête une seconde, anxieusement, à l'orifice de la rue Clovis, s'oriente tout à coup, découvre la Tour Henri-IV, l'empoigne, l'enlace, l'escalade et se perd en hurlant dans un ciel lie de vin, dans un ciel hanté de fumées, de nuages, d'étoiles et de lumières boréales.

Pendant les accalmies, on entend distinctement, tout autour de la colline, bruire quatre millions d'êtres qui travaillent, mangent, dorment, se querellent et s'accouplent.

Avec les pieds qui se hâtent, les reins lassés mais vigilants, l'estomac qui réclame des aliments, la langue qui tournoie dans sa prison, le cerveau pesant et gorgé de suc, avec toutes les pièces de la machine, un homme sent et pense, en une minute, plus de choses que le sage n'en saurait exprimer en une saison. Comme il débouchait sur la place du Panthéon, Edouard pensait sûrement à l'ignoble ruelle en pente, au froid saisissant, aux quatre millions d'âmes vautrées, aux monuments impassibles dans l'ombre, à certain bec de gaz éteint par la tempête ; il pensait à toutes ces choses et à mille autres encore, mais il ne savait pas qu'il y pensait.

Il boutonna son paletot en jurant : « Bougre ! » Et comme la parole étouffe l'âme, un monde gonflé d'images s'évanouit aussitôt dans les ténèbres.

Edouard fit le point et prit ses repères. Enfin, incliné comme une barque à pleines voiles, il s'élança dans l'espace vide.

La place semblait abandonnée des hommes. Le vent du Nord-Ouest éprouva comme une injure personnelle l'intrusion d'Edouard dans son domaine. Il cessa donc les jeux hardis auxquels il se livrait sous le péristyle du Panthéon et, d'un bond, se jeta sur l'homme.

Edouard était vigoureux et résolu. Il dit une fois encore : « Bougre ! » et fit tête à l'ennemi. En vue de la rue des Carmes, il fut même saisi du désir narquois d'allumer une cigarette à la barbe du démon. Il y parvint et s'en réjouit. Puis, serrant de près le piédestal de Corneille, il prit des mesures pour contourner la grille du monument central.

Il s'aperçut alors qu'une autre forme humaine, issue, semblait-il, de la rue Soufflot, venait à sa rencontre. Quelque chose qui n'était pas le cerveau d'Edouard l'avertit qu'il allait passer à proximité d'une femme. Il n'y prit pas garde et fit encore deux ou trois pas, en proie à l'unique souci de conserver son chapeau sur sa tête.

La passante ne semblait pas vouloir éviter le jeune homme. Elle vint presque droit sur lui et, s'arrêtant soudain, s'écria : « Edouard ! »

La voix musicale, rieuse, relevée d'un léger accent méridional parut à Edouard tout à fait inconnue. Pourtant, à s'entendre appeler par son prénom, il eut un haut-le-corps et répondit prudemment : « Qu'est-ce que c'est ? »

La passante s'était encore approchée. La lueur d'un réverbère tombait d'aplomb sur son visage fouaillé de boucles noires et surmonté d'un béret de loutre. Edouard fit, de ses souvenirs, un examen énergique et précis ; nul doute, le visage lui demeurait tout aussi étranger que la voix. La femme était petite, mince, vêtue avec cette élégance plaisante des Parisiennes pauvres.

— Edouard, dit-elle, comme tu es en retard !

— C'est vrai, reconnut Edouard.

Il restait immobile, livré à l'étonnement et à la perplexité. Son prénom lui semblait commun mais non répandu. Quant à cette femme, il était bien sûr de ne l'avoir jamais vue. Comme il avait des ancêtres normands, il dit encore, sans se compromettre :

— Oui ! Je ne suis pas en avance.

— Tant pis ! répliqua la jeune femme.

Et elle ajouta tout de suite :

— Eh bien, embrasse-moi !

Interloqué mais docile, Edouard baisa une joue fraîche, toute savonnée de vent.

— Ah! mieux que ça ! mieux que ça ! s'écria l'inconnue en riant.

Edouard fit connaissance avec une haleine agréable qui sentait le gingembre ou la bergamote. Il hésita un tiers de seconde entre ces deux parfums et, son odorat de chimiste ne souffrant pas le doute, il prit un second baiser pour éclaircir son jugement.

— C'est la bergamote, murmura-t-il.

— Oh ! vilain, répondit la jeune femme, tu le sais bien.

Elle avait saisi le bras de l'homme et, sans transition, poursuivit :

— Maintenant, en route !

— En route ! répéta placidement Edouard.

Ils firent quelques pas en silence, suffoqués par une reprise du vent. Edouard tâchait à rallier ses idées que l'événement et la tempête conspiraient à dissoudre. La femme qui trottait et bondissait à son côté n'était assurément pas une dame de la rue. D'ailleurs, ne l'avait-elle pas interpellé par son nom ? Edouard était célibataire, et raisonnable sans rigueur. Il pouvait retrouver, bien rangées dans sa mémoire, un petit nombre d'aventures dont aucune ne ressemblait à l'étonnante poupée qui lui donnait le bras et qui, soudain, se reprit à parler.

— Edouard, dit-elle, dépêchons-nous de rentrer, car il ne fait pas chaud.

— Nous rentrons, répondit Edouard cherchant toujours ses mots avec sagacité. Nous rentrons, nous ne faisons que ça.

Ils atteignaient la mairie du cinquième arrondissement. Deux minutes s'étaient passées depuis qu'Edouard, uniquement soucieux de la tornade, s'était jeté à travers la place du Panthéon, comme le bon nageur dans un fleuve glacial. Il quittait maintenant la place, une femme au bras. Il ne songeait plus au vent. Une autre force s'était emparée de lui, contre laquelle il ne cherchait point à lutter. Nourri de logique, il gardait pourtant un goût secret pour le mystère. Enfin, il se répétait un mot, le mot historique de cette soirée : « On verra ça tout à l'heure. »

Aussi bien le mystère offrait-il un aspect bénin. La jeune femme s'était mise à babiller. De temps en temps, elle s'arrêtait et, se jetant devant Edouard, s'écriait :

— Allons ! Embrasse ta Clémentine.

Il apprit ainsi qu'elle s'appelait Clémentine. Il apprit même d'autres choses, mais aucune qui lui parût propre à le renseigner sur le sens et la raison des faits dont il se trouvait l'acteur bénévole.

Ils avaient, devisant et riant, suivi la rue Saint-Jacques et atteint le boulevard de Port-Royal. Edouard compta de l'œil les réverbères, découvrit la tache vert sombre d'une fruiterie qui marquait le bas de sa maison et songea : « Il est temps de s'expliquer. » Mais, une fois encore, il différa l'instant critique : « On verra ça tout à l'heure. »

Ils avancèrent donc. La jeune femme gazouillait sans trêve ; Edouard en était étourdi. Longeant les maisons, il passa trois, puis quatre réverbères, s'arrêta machinalement et murmura : « Nous y sommes. » Sa compagne répondit, dans un souffle : « Ah, oui ! » Il y eut

un silence, bref mais grave et Edouard tira la sonnette en décidant : « On verra ça là-haut. »

La porte jouait sur ses gonds. Edouard fit un pas dans le noir, saisit la jeune femme par la main et prononça d'une voix forte : « Loisel », jetant ce nom, comme une obole, à d'obscures puissances endormies.

Il monta dans l'ombre épaisse, serrant trop fort, entre ses doigts, une main menue et gantée de fil, remuant soudain un monde de pensées dont certaines étaient informes et colorées d'inquiétude, d'autres précises, hardies, séduisantes. Au troisième étage, il s'arrêta un moment : il venait de songer qu'une de ses chaussettes était trouée. Il repartit en concluant : « On verra bien ! » ce qui lui parut, cette fois, absurde mais amusant et faillit le faire rire. La jeune femme avait cessé son babil ; elle serrait plus fort et comme avec émotion les robustes doigts d'Edouard. Elle respirait précipitamment ; il sembla même à Edouard percevoir le rythme d'un cœur anxieux. Il dit tout à coup :

— Je vais ouvrir.

Elle répondit d'une voix qui tremblait un peu :

— C'est ça.

Il ouvrit. L'haleine d'un logement de garçon les accueillit aussitôt : tabac, poussière, cendre refroidie. Edouard fit flamber une allumette et, traversant l'entrée en trois pas, se trouva dans la chambre. Elle donnait sur le boulevard. Des lueurs venues de maisons lointaines pénétraient par la fenêtre et, comme l'allumette d'Edouard venait de s'éteindre, ces lueurs défaillantes éclairaient seules le lit, le fauteuil, la table chargée de livres, la muraille ornée de pipes et d'estampes.

Edouard cherchait une autre allumette. Il était perplexe, amusé, inquiet tout de même. Peu à peu, une émotion puissante, brûlante, bien connue, envahissait son être, repoussant devant elle, en désordre, tout raisonnement, toute pensée. L'odeur nouvelle qui

se mêlait, délectable et poignante, aux vieilles odeurs de sa maison faisait battre ses narines. Une chaleur impérieuse lui montait au visage, lui incendiait les oreilles. Il sentit que le rythme de sa respiration perdait toute régularité. Une fois encore il pensa : « On verra bien ! » Et ce fut, somme toute, sa dernière pensée véritable, ce soir-là.

Comme il frottait l'allumette enfin trouvée, il entendit la jeune femme qui suppliait : « N'allume pas, Edouard ! N'allume pas ! » Il répondit laconiquement : « Bien ! » Alors il quitta son paletot et se jeta sur la jeune femme.

Quand il cherchait plus tard à se rappeler les circonstances de ses actes, il entendait seulement une voix tremblante qui disait : « Attention aux épingles », puis peu après : « Ah ! je n'ai pas bien chaud. » Ensuite il n'y avait plus rien qu'un néant tumultueux et l'odeur émouvante d'une créature inconnue.

Vers minuit, la jeune femme se souleva sur son coude, mit son menton dans sa paume et contempla longuement son compagnon. Un faible rayon, venu de la ville, tombait juste sur Edouard, éclairant sa bonne figure ronde, ses cheveux en brosse, sa moustache dorée. Il souriait, silencieux et calmé.

— Ah ! dit soudain la jeune femme à voix basse. Ah, Edouard, ce n'est pas toi.

Il se sentit stupide et répondit :

— Mais si, c'est moi.

— Non ! non ! gémit-elle avec une brusque colère.

Elle se tourna vers le mur et se prit à pleurer. Elle pleura une grande demi-heure, durant laquelle Edouard lui caressait la main en songeant : « Ça va passer. »

Edouard avait raison. L'orage passa. Et, pour en accélérer la fuite, le jeune homme répétait avec conviction :

— C'est moi ! Tu vois bien que c'est moi.

Elle s'écria, riant déjà, au travers des derniers sanglots :

— En es-tu bien sûr ?

— Oh ! bien sûr ! fit-il avec chaleur.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle. Mais tais-toi !

Ils se turent. Ils se turent presque toute la nuit. A l'aube, Edouard sortit du lit et commença de s'habiller en silence. Pelotonnée, la jeune femme sommeillait. Quelques belles touffes de cheveux noirs semblaient végéter à même l'oreiller ; mais le visage de la dormeuse demeurait enfoui, invisible. Edouard fit effort pour se le représenter et n'y parvint qu'imparfaitement. Il estima : « Voici le moment de la réveiller et de se regarder, de s'expliquer un peu. »

Une respiration douce, égale, presque imperceptible, soulevait les couvertures. Parfois un souffle plus ample que les autres passait, faisant voltiger un flocon de duvet échappé à l'édredon. Après, il y avait un long silence. Edouard se pencha pour écouter, puis il se redressa, les jarrets endoloris, sans avoir pris aucune décision. Réveiller la jeune femme lui semblait chose aisée, encore qu'un peu brutale. Mais que lui dire ? « En vérité, pensa-t-il, je n'ai absolument rien à lui dire. Habillons-nous ! »

Il jeta les yeux sur sa montre, fit une toilette rapide et s'habilla. La jeune femme dormait toujours. « Je donnerais bien cent sous pour voir son museau », s'avouait Edouard. Pourtant, il prenait soin de mesurer ses mouvements et d'étouffer tout bruit. Il lui arriva de laisser tomber son peigne et il se retourna soudain vers le lit avec une réelle angoisse. La dormeuse fit un faible mouvement et sortit des draps un bras nacré, un peu maigre. De l'œil, Edouard en suivit les lignes et découvrit une main délicate dont les doigts portaient l'empreinte d'humbles travaux. A la vue de cette main, il se sentit le cœur gonflé d'une tendresse soudaine, inexplicable. Il eût voulu saisir cette main, l'embrasser, la réchauffer de ses lèvres.

Il prit son chapeau et, sur la pointe des pieds, gagna la porte. A ce moment, la jeune femme toussa. Edouard s'arrêta tout aussitôt, anxieux, le souffle court. « Dort-elle, ou fait-elle semblant ? » Il haussa les épaules : « Elle dort, et elle a bien raison. Mais elle a un rhume. Je l'ai déjà remarqué. Il faudra soigner ça. Allons, en route. On verra bien ! »

Avec des précautions de voleur, il ouvrit la porte et sortit. Une fois encore, pendant qu'il comptait les premières marches, il perçut une toux lointaine, étouffée. Alors il descendit l'escalier quatre à quatre.

Une matinée froide et brumeuse. Le grand vent nocturne était parti, chassé par la clarté. L'air toutefois restait houleux, inquiet.

Edouard déjeuna d'un croissant et d'une tasse de café, dans un bar de la rue Saint-Jacques. Puis, l'heure du travail approchant, il se hâta sur le chemin de son laboratoire. La place du Panthéon, délivrée des ténèbres et des songes, lui fit un accueil distrait, comme une grande dame qui abjure, au plein jour, toutes les erreurs de la nuit. Cependant qu'il dévalait vers la Seine, Edouard se surprit à douter de l'aventure. Il se gratta le nez ; son gant lui objecta un parfum délié qui était l'âme même, légère et tenace, de l'événement. Il jugea donc en souriant : « Pas d'erreur ! »

La matinée lui parut longue et son travail irritant, bien qu'il l'aimât. Il fit de courageux efforts pour s'intéresser au contenu des fioles, aux progrès des distillations, à l'aspect des précipités. Un bruit de verre cassé lui révéla soudain qu'il s'absorbait dans une torpeur agréable d'où toute pensée semblait bannie. Edouard était un esprit méthodique ; il se gourmanda sans douceur, reprit l'essai manqué, força son attention, parvint à la fixer, obtint un résultat satisfaisant, se félicita sans enthousiasme, décida de rédiger le procès-verbal de son expérience et, comme midi sonnait, se retrouva

devant une page blanche, la plume en l'air, souriant à des images.

Le laboratoire était parcouru d'odeurs puissantes, inhumaines qui, toute la matinée, avaient, en quelque sorte, assujetti l'esprit du jeune homme. Tandis qu'il passait son pardessus, une délicate odeur, celle de la nuit, s'échappa des plis du vêtement et, une seconde, flotta sur les autres, telle une fleur entraînée dans un torrent de boue.

Edouard déjeunait d'ordinaire, avec quelques camarades, sur le quai, dans un infime restaurant écrasé sous une bâtisse boiteuse. Il déserta ses habitudes et fila vers le Panthéon.

Sa concierge, au passage, lui jeta, comme de coutume, un regard de bête aquatique, un regard indéchiffrable. Et le jeune homme pensa : « Grimpons les cinq étages et nous serons fixés. »

Il monta les cinq étages, le dernier à pas de loup sans trop savoir pourquoi. Sur le palier, il s'arrêta, surpris, lui si calme, d'éprouver une émotion inconnue, gênante et qu'il localisait dans le voisinage de l'estomac.

Un silence profond, troublé seulement par la sourde rumeur urbaine, occupait l'étage. Venus des profondeurs de la maison, on percevait les bégaiements d'un piano. La clef était sur la porte, telle qu'Edouard l'avait laissée le matin et, lui sembla-t-il, dans la même position exactement verticale. Il demeura une minute entière adossé à la rampe: « Elle est partie. Je m'en doutais. Tout va bien ! »

A ce moment, il entendit siffler à l'intérieur de son logement. Il entendit siffler un air qu'il ne connaissait pas. Il ignorait que les femmes pussent siffler. Il eut un froncement de sourcils, un battement de cœur ; il fit jouer la clef et poussa la porte.

Tout de suite, l'odeur lui sauta au visage, l'odeur de la créature inconnue.

Le logement d'Edouard comportait une petite antichambre, une cuisine et deux pièces. D'un seul coup d'œil, il comprit que le ménage était fait, formalité confiée jusqu'alors, une fois la semaine, aux soins d une matrone insaisissable.

Le ménage était fait, non pas à fond, mais honnêtement, simplement, sans ostentation. Sur la table de la salle à manger, Edouard vit deux assiettes, deux verres, un peu de linge blanc. Et, de la cuisine, sortit la jeune femme. Il la reconnut tout de suite. Le plein jour n'ajoutait rien aux révélations de la nuit. Elle dit, d'une voix paisible, rieuse :

— Vite ! Je t'attendais. Embrasse-moi et dépêchons-nous : que ça ne refroidisse pas !

Et l'homme se trouva soudain assis devant une assiette fumante. Il goûta, trouva bon, mangea, s'arrêta une seconde pour rêver.

Babillant, chantant, sifflant, Clémentine allait et venait par la pièce. Environ le milieu du repas, il y eut un silence inquiétant. Edouard avait baissé la tête, pour mieux rassembler ses forces. Il regardait un petit trou de la nappe et, de l'ongle, en tourmentait les bords. Il dit soudain :

— J'en suis encore à me demander...

Le sort voulut qu'à ce moment il s'arrêtât et relevât les yeux. Il trouva devant lui, grand ouvert, un regard noir où il y avait de la frayeur, de la colère, de la détresse.

— J'en suis encore à me demander, reprit-il plus bas, ce qui donne si bon goût aux petits pois.

— C'est, dit-elle avec élan, c'est qu'il y a un peu de farine et un jaune d'œuf.

Ce fut la seule allusion qu'Edouard fit jamais aux circonstances de leur rencontre.

Nourri, baisé, la moustache brûlante encore de l'arome du café, il eut, en descendant l'escalier, le pressentiment que sa destinée venait de prendre une orientation nou-

velle. Mais, comme l'escalier tournoyait dans l'ombre, il ressentit un léger étourdissement et préféra penser tout de suite à autre chose.

Le soir, après plusieurs heures d'un travail paisible et effectif, il délaissa pour la seconde fois le restaurant familier et remonta, sans traîner, vers le Panthéon, comme un homme docile à de vénérables habitudes.

C'est peut-être dix jours, peut-être quinze jours plus tard — il ne prit pas la peine de compter — qu'il remarqua, dans un angle de l'antichambre, une petite malle basse et modeste qui ne lui appartenait point et qu'il n'y avait pas encore vue.

C'est dix mois plus tard qu'il se maria, pour mille raisons qui parurent, à son esprit mathématique, plus pertinentes les unes que les autres, et qui l'étaient.

Et cinq années passèrent pendant lesquelles Edouard et Clémentine parlèrent de tout et du reste ; mais pas de l'inexplicable événement auquel ils devaient leur union. Dans leurs conversations les plus intimes, il y eut toujours une sorte de zone réservée, de tache obscure dont ils se détournaient tacitement, avec cette prudence farouche qui, jadis, éloignait les âmes religieuses des sanctuaires interdits.

Aussi bien ce mystère sera-t-il respecté. Ce n'est pas des amours d'Edouard qu'il nous faut parler aujourd'hui.

II

Sept heures moins cinq. Encore cinq minutes !

Il a ouvert un œil, un seul, et entrevu la montre qui pépie, pendue au mur.

Sept heures moins cinq ! L'œil se referme aussitôt. L'âme replonge dans l'ombre chaude. Cinq minutes. Comme c'est bon ! Comme c'est long ! Comme c'est court !

Quelque chose, pourtant, reste en sentinelle au bord du gouffre et veille. Edouard s'entend ronfler. Ayant

replié sa jambe droite, il éprouve un plaisir incomparable. Quel délicieux abandon ! Rester ainsi pendant l'éternité ! Mais ce n'est pas tout : un chaud corps de femme est appliqué sur le dos d'Edouard. Extrêmement agréable. Bien !

Absence. Edouard rêve. Il rêve qu'il est couché dans son lit, à sa place habituelle, et ce rêve est meilleur encore que la réalité. Puis Edouard rêve qu'il est sept heures du matin. Cauchemar. Il se réveille brusquement, tout en sueur et interroge sa montre. Sept heures moins deux minutes.

Plus que deux minutes ! Ça ne vaut pas la peine ? Si ! Edouard repart, en hâte, et fait encore un petit somme. Il rencontre un de ses songes de la veille au soir, un songe perdu qui s'en allait à la dérive vers le néant. Edouard le regarde bien en face, pour ne pas l'oublier. Et, tout à coup, il entend, dans le lointain, sonner sept heures. Il lâche aussitôt le songe et se trouve assis sur le bord de son lit, comme par l'effet d'un ressort puissant, logé dans les reins. Il reste là trente secondes bien comptées. La peau de ses jambes pense pour lui ; elle pense que le temps s'est sensiblement rafraîchi depuis la veille. Du fond du lit arrive la voix ensommeillée de Clémentine. Elle dit :

— Ne te gratte pas la tête. Tu perdras tes cheveux.

C'est vrai : il se grattait la tête. Pourquoi ?

Clémentine ajoute :

— Tu te lèves sans m'embrasser. Tu ne m'aimes plus.

Il lance un baiser à l'aventure, sur une partie indéterminée de Clémentine. Et le voici debout.

Les vêtements sont pendus au mur, dans un ordre bien défini. On les enfile méthodiquement. Il y a des rites, il y a des lois. Il y a « la bonne technique ». Edouard est chimiste ; c'est un esprit scientifique. S'il accomplit, par distraction, tel geste avant tel autre, il se gourmande intérieurement, sans pitié.

Un regard encore, un mouvement de la tête vers le petit lit où dort la Zize, la chère fillette, la poupée. Puis Edouard saisit sa montre et sort de la chambre, sur la pointe de ses pantoufles.

Voici la salle à manger, ruisselante d'une clarté bleue. Edouard se sent tout gaillard. Il grogne : « Comment un homme aussi heureux que moi peut-il tant aimer le sommeil ? C'est dégoûtant. »

Il entend, dans la cuisine, remuer paresseusement Mme Lhomme, la femme de ménage. Edouard est bien tranquille : l'eau chauffe, le café se filtre, les chaussures sont cirées. Le monde est régi par des divinités bienveillantes. Pour ce qui est des hommes, il faut avoir « la bonne technique ». Edouard l'a.

Edouard habite toujours boulevard de Port-Royal ; mais il a changé de maison. Il occupe un appartement de quatre pièces. Il le fait visiter à ses amis en disant: « C'est tout petit. » Et il cache un sourire qui signifie : « C'est vaste ! C'est somptueux, c'est magnifique et même ce n'est rien en comparaison de ce qu'on verra plus tard ! »

Edouard a trente ans. Il se regarde dans le miroir. Il est nécessaire de se regarder dans le miroir pour se raser. Le front est beau, aéré, bien construit. Oh ! pour le front, il n'y a rien à dire. Les cheveux sont drus, ils se relèvent naturellement, en une brosse épaisse ; ils seraient ondulés s'ils étaient longs ; peut-être un peu blonds, un peu trop tendres ; Edouard les aimerait mieux d'un brun solide, d'un brun sans excès. Enfin, de ce côté, il n'y a pas à se plaindre.

Les yeux sont bleus, non de ce bleu insolent qui prête parfois aux pensées des hommes un bouclier de glace ; les yeux d'Édouard font songer aux pétales de la véronique et l'un d'eux s'orne bizarrement, en plein azur, d'une belle petite tache rouge brique.

Le nez est remarquable. C'est, sans conteste, la maîtresse pièce du visage. Il part un peu de travers ; pour-

tant plein de franchise ; il part avec tant d'impétuosité qu'il semble entraîner le reste de la face. Il est gros, sans lourdeur. Il pourrait, il devrait tomber ; mais il se cabre tout de suite et présente au regard des hommes deux larges narines qui ne sont pas des naseaux. Le bout du nez est un peu mou. A quoi bon en parler ? ça ne se voit que quand la bouche rémue.

Rien à dire de la lèvre supérieure : elle se dissimule sous une moustache hérissée. La lèvre inférieure est plus franche ; elle est même naïve. Elle livre tout de suite le menton ; elle a l'air de le trahir, de le remettre à l'ennemi sans combat. Edouard n'est pas très fier de son menton. Quand il le pousse en avant, au passage du rasoir, il observe que toute la physionomie s'en trouve consolidée. C'est, d'ailleurs, une attitude fatigante ; le menton revient à sa place avec docilité, avec timidité. On pourrait laisser pousser la barbe ? Non, vraiment non ! Edouard est sans artifice pour ce menton, sans artifice aussi pour les joues rondes, pleines, généreuses. Tant pis ! Joues et menton resteront sous la protection du nez, car, heureusement, il y a le nez.

Edouard passe un second coup de blaireau et un second coup de rasoir. Il faut être ce que l'on est. Les gens qui possèdent une encolure de taureau et une mandibule de dogue mettent tout leur personnage dans la nuque et dans la mâchoire. Absurde ! Edouard, qui a un beau nez, n'ignore pas que c'est au nez que l'on juge l'homme.

Et puis, assez sur ce sujet : la toilette est finie. Toutes les parties du corps ont été lavées, brossées, étrillées, selon un ordre judicieux, établi depuis longtemps, une fois pour toutes, après plusieurs essais méthodiques. Edouard a faim. Il quitte donc sans regret, y étant entré sans ennui, le cabinet de toilette qu'il a, naguère, aménagé lui-même, car il est ingénieux et « bricolier ».

Edouard est vêtu de bon drap. Il dit : « Je ne suis pas assez riche pour acheter des vêtements de mauvaise

qualité. » Il dit : « Je ne suis pas assez riche... » Peut-être un autre Edouard prononce-t-il : « Je ne suis pas encore assez riche... » Cet Edouard-là, il faudrait une oreille bien fine pour l'entendre.

Mme Lhomme, qui se déplace par reptation, à la façon de certains mollusques, traverse l'antichambre. Elle annonce, laconiquement : « C'est servi. »

Par amour de la paix, Edouard a décrété depuis longtemps qu'il observerait, vis-à-vis de Mme Lhomme, une froideur cordiale, sans plus. Mme Lhomme répète : « C'est servi », d'une voix presque tragique, d'une voix si lasse qu'Edouard se sent mal à l'aise. Il demande, s'efforçant de rester impassible et pesant ses mots :

— Eh bien, quoi ? Ça ne va donc pas, Madame Lhomme ? Je vous trouve pourtant beaucoup mieux.

— Oh ! je ne suis pas si raide equ'ça.

Elle se répand en gémissements. Edouard lui coupe la parole :

— Mais non, mais non ! Moi, je vous assure que vous allez très bien, tout à fait bien.

Il dit cela gentiment, d'un ton à la fois ferme et séducteur qui signifie : « Allons, chère Madame Lhomme, vous n'allez pas me donner le souci de ne pas vous bien porter. Soyez généreuse, chère Madame, portez-vous bien. Vous savez comme je suis à plaindre quand j'aperçois, dans mon entourage immédiat, quelqu'un qui souffre. Allons, bon courage, Madame Lhomme, pensez un peu à moi. »

Réconforté par ses propres paroles, Edouard fait, dans la salle à manger, une entrée de conquérant.

La pièce est occupée. Clémentine, qui ne reste pas au lit plus que de raison, Clémentine officie déjà pieusement devant la table. Elle prépare d'abord le déjeuner du maître, avec les soins tendres et intéressés que l'on a pour un dieu ou pour une bête de trait.

Clémentine est vêtue d'un peignoir de sa façon : flottant, mais ajusté, clair, mais non salissant, élégant,

mais pratique, chaud, mais décolleté, d'une couleur à la fois audacieuse et convenable. Si l'on juge l'homme au nez, c'est au peignoir qu'il faut juger la femme.

Clémentine fait manger la Zize. C'est une belle petite fille de trois ans, qui plonge dans son bol, avidement, quatre doigts sans pudeur et qui lève très haut le cinquième avec une délicatesse de grande dame.

Edouard est content. Le parfum du café lui pénètre l'âme. Le café fut donné aux peuples du Nord pour remplacer le soleil matinal.

— Tu ne m'as pas dit, demande Clémentine, ce que tu avais décidé pour la voiture de Zize. La vendons-nous ? Ne la vendons-nous pas ? Il faut répondre avant midi.

— Laisse-moi réfléchir, répond Edouard avec gravité.

La voiture de Zize dénature une seconde le parfum du café. Edouard n'aime pas d'épuiser son jugement dans les petites causes. Il préfère se trouver en face du fait accompli, sans paraître toutefois renoncer à ses prérogatives.

Il ouvre son journal et, telle une poule des graviers, il y picore deux ou trois nouvelles. Il consulte sa montre et avale encore une tartine grillée. Il querelle gaîment la Zize, l'embrasse, la respire comme s'il allait la manger. Puis, tout à coup, il s'aperçoit qu'il est tard, vole dans l'antichambre et saisit paletot, feutre, canne — on porte la canne du 1er mars au 15 octobre. Il embrasse Clémentine à côté des lèvres, ouvre la porte, se lance dans l'escalier, descend un étage, appelle Clémentine, se penche sur la rampe et dit, levant ce nez remarquable qui est le sien :

— Ah ! je voulais te parler au sujet de la petite voiture ; mais je n'ai plus le temps. Fais ce que tu voudras. Ce sera bien.

Clémentine répond : « Entendu », et referme la porte. Edouard descend d'un pas plus calme. Cette affaire de

voiture est réglée. L'homme raisonnable ne gaspille pas son énergie en menues décisions.

Et voici la rue.

Edouard aime la rue. C'est le lieu qu'il a choisi pour rêver. Un rêve canalisé qui, comme les pas de l'homme, suit un itinéraire, un rêve avec des points de repère et des thèmes obligés.

Il est doux à l'âme sans passion de contempler l'étalage des magasins. Edouard ne désire rien, car il sait qu'il aura tout. Ce qui lui plaît, il le regarde comme une chose à lui, une chose qui attend son bon plaisir, une chose dont il n'aura qu'à s'emparer quand le moment sera venu.

Entre la rue Monge et la rue des Ecoles, la rue du Cardinal-Lemoine descend ferme. Voilà justement l'endroit où, chaque matin, Edouard rencontre Cellulo. C'est un monsieur dont Edouard ignore le nom, un monsieur qui n'a peut-être pas de nom. Pour son usage personnel, Edouard l'appelle Cellulo, à cause de certain col lavable et rarement lavé. Cellulo doit être employé dans quelque lugubre administration. Il remonte, chaque jour, à huit heures quarante, la rue du Cardinal-Lemoine. Chaque jour, Edouard le rencontre et le plaint d'être astreint à une besogne si régulière. Edouard, lui, ne se plaint pas, car il ne fait que ce qu'il veut bien faire. Depuis plus de sept ans, Edouard rencontre Cellulo ; il le connaît beaucoup mieux que l'on ne connaît certains amis que l'on tutoie et avec qui l'on mange. La première année, Edouard a dû faire de grands efforts pour ne pas saluer Cellulo, au passage : il est pénible de ne pas saluer quelqu'un que l'on voit chaque jour. L'attitude même du bonhomme a refoulé les bons sentiments d'Edouard. Cellulo décourage la sympathie. Dommage ! Edouard est sans haine, comme sans désir. Quand Cellulo est malade, Edouard compte les jours et s'inquiète. Cellulo reparaît; Edouard suit les progrès de la convalescence

et fait des vœux pour un complet rétablissement. Il a vu Cellulo prendre et quitter le deuil ; il a même, au journal que le bonhomme achète chaque matin, deviné la passion politique de Cellulo. Il ne lui a, toutefois, jamais adressé la parole. Il s'en tient à des remontrances tacites, à de muets avertissements.

Cellulo regarde Edouard d'une façon désobligeante. Ce n'est pourtant pas la faute d'Edouard si Cellulo le regarde de bas en haut, respire avec peine et monte la rue, au lieu de la descendre, comme fait Edouard.

Le long des grilles de la Halle aux vins, Edouard rencontre l' « institutrice ». C'est une dame à visage jeune sous des cheveux blancs. On voit qu'elle est mariée, car elle porte une alliance. On voit qu'elle est malheureuse, rien qu'à la façon de lacer ses souliers. Elle est toujours pressée, mais sans beaucoup de courage. Elle a les yeux rouges et bouffis deux fois par mois. Elle doit avoir des enfants mal portants, cela se devine à sa façon de regarder les enfants des autres.

Edouard n'aurait aucune raison de saluer cette dame inconnue. Il lui adresse toutefois un regard amical et compatissant : « Alors, toujours des chagrins ? » La dame remue les paupières, ce qui signifie : « Comme vous voyez. » D'un geste du nez, Edouard la rassure : « Ça s'arrangera ! »

Outre Cellulo et l'institutrice, Edouard rencontre une foule de gens d'un intérêt moindre, qui ne lui disent jamais un mot, mais qui l'aiment, le détestent, le respectent ou le méprisent et qu'il traite en conséquence, dans son cœur.

Edouard traverse la Seine, suit le quai et pénètre dans une maison remplie de bruit, d'hommes et de marchandises. Dès qu'il en aperçoit la porte, Edouard cesse de s'appeler Edouard. Il s'appelle M. Loisel.

M. Loisel n'est pas tout à fait semblable à Edouard. C'est un personnage qui porte des gants, qui boutonne son veston, se tient droit, même un peu raide, et qui a une

façon bien personnelle de toucher le bord de son chapeau.

M. Loisel traverse plusieurs corps de bâtiment, monte des escaliers, ouvre et ferme des portes, salue, ici et là, du nez, de l'œil ou du menton, et parvient enfin au terme du voyage. Il s'arrête dans un vestibule, ouvre un placard et y dépose sa canne et son chapeau. Il enlève son pardessus. C'est comme s'il enlevait le « monsieur » qu'il y a devant son nom : un jeune homme paraît et dit : « Bonjour, Loisel. »

Loisel endosse une blouse trouée, souillée, vénérable comme un vêtement sacerdotal. Il fait, dans le laboratoire, une entrée pleine d'autorité et de bonhomie. Dès la porte, il dresse le nez et sait comment vont les choses : il sait que Bourdelois va rater sa filtration sur coton de verre, que les sacs de collodion ont crevé entre les doigts de Plissonneau et que Schwartz chauffe à blanc, depuis dix minutes, une capsule de platine dans laquelle il n'y a rien, absolument rien, pas même une hypothèse.

Il est des gens qui raisonnent longuement pour reconnaître l'évidence. Loisel, lui, tourne un peu le nez dans le sens des aiguilles d'une montre, il respire et, toc ! il sait tout ce qu'il faut savoir. Comme il est bon frère, il vole au secours des petits camarades et les remet d'aplomb, « en trois coups de cuiller à pot ».

Loisel est un vrai chimiste. Il adore la « gadoue », comme disent les initiés. Il a le sens de la matière : il en dépiste les transformations et en déjoue les ruses. Il considère une poudre comme le psychologue fait d'un visage. Il se retrouve parmi les cristaux mieux qu'un alpiniste au milieu des glaciers ; il rit de pitié devant la dissimulation d'un liquide louche ; il fait avouer leurs secrets aux solutions avec un cynisme de juge d'instruction ; il confesse en un tournemain les dépôts insolubles, attaque et décompose les résidus, calcine ce qui résiste.

Une lumière acérée éclaire tous ces combats. Le monde

était compliqué, Loisel se lance au tableau noir, un petit morceau de craie à la main, et le monde, tout confus, devient simple. Les choses s'appellent C ou H. On en range une moitié à gauche, l'autre moitié à droite. On met au milieu le signe qui veut dire que les deux moitiés se valent et, aussitôt, tout s'arrange.

Le long des murs rampent des tubes et des fils. Toutes les forces de la nature sont là. Un robinet pour l'eau, un pour le gaz, un autre pour l'électricité, un dernier pour le vide, car le vide lui-même est de la fête : « Il y en a plein le tube du bas », déclare Bourdelois.

Loisel manœuvre des robinets, aligne des chiffres, compte des gouttes et pèse des grains de poussière sur une balance si nerveuse qu'il a fallu l'enfermer dans une cage de verre. Loisel retient son souffle ; il regarde les plateaux de la balance tout doucement, comme si le regard même pesait quelque chose et pouvait fausser les calculs. Loisel a de gros doigts corrodés par les caustiques ; mais, avec ces gros doigts, il peut saisir l'ombre d'un cheveu.

Schwartz s'écrie : « Midi moins dix ! » Loisel est surpris. « Eh oui ! murmure-t-il, quand on travaille, il est tout de suite midi moins dix. »

Un coup d'œil encore au bain-marie qui fume et chantonne dans son coin. Un coup d'œil à la flamme du thermostat qui veille, jour et nuit, toute droite dans sa guérite. Un coup d'œil à cet entonnoir qui lâche une goutte toutes les heures et ne sera pas vide au jugement dernier. Puis Loisel va se laver les mains.

Il reprend son chapeau, passe son pardessus, redevient M. Loisel, traverse l'établissement de bout en bout et retrouve l'air de la rue qui lui semble pur, après les forts relents de la « gadoue ».

Pendant dix minutes, tout au plus, M. Loisel regarde la rue avec les yeux d'Edouard. Il arrive au Petit-Passe-Temps ; il en pousse la porte, et, brusquement, il s'ap-

pelle Châteaubriant. C'est un surnom flatteur ; il le doit à une vive et persévérante prédilection pour le bifteck aux pommes.

Edouard remonte rarement, pour déjeuner, jusqu'au boulevard de Port-Royal. Il n'en a guère le loisir. Il fréquente le Petit-Passe-Temps, dont la nourriture est saine, la clientèle choisie et le propriétaire plein d'urbanité.

Edouard aime la table. Que n'aime-t-il pas ? Puis, vite, une pipe. Le tabac est une bonne chose. Il n'est que bonnes choses au monde.

Edouard longe le quai, tout en fumant. Il n'est pas mécontent de soi. Quand il entend les autres prononcer le mot de « chance », il dit : « Ah oui ! voilà comme les faibles appellent le courage. »

Encore une pleine après-midi de travail et Edouard regagnera sa maison. Il dînera, fera jouer la Zize, embrassera Clémentine, lira les livres qu'il aime et dormira toute la nuit avec application.

Qui donc pourrait corrompre le sommeil du sage ? Qui donc oserait troubler la vie de l'homme courageux, la vie réglée par la bonne technique ? La nuit parisienne est tourmentée de soupirs, de cris et de gémissements. Mais l'homme sans passions sommeille au fond d'un golfe. Et ce qui lui parvient de la houle et des vents est assez bon pour le bercer.

III

Environ sa trentième année, Edouard connut les effets d'une grande prospérité matérielle et morale.

Il avait quelques amis dont il faisait cas et qui tous, à des titres divers, étaient des hommes remarquables.

Remarquable était Vanderkelen par sa force musculaire, son érudition sportive, sa fougue dans la discussion, la grande capacité de son estomac. Vanderkelen était de ces Flamands français dont l'éloquence, l'enthousias-

me et l'imagination transfiguratrice surpassent de beaucoup les vertus si vantées des populations méditerranéennes.

Il était violent, généreux, prompt à l'injure, prompt aux excuses. Parfois la pointe de ses oreilles s'enflammait et la colère lui retirait l'usage de la raison. Il était alors redoutable pendant plusieurs secondes ; il s'enivrait des plus farouches desseins. Mais le rire reprenait vite possession de cette âme limpide ; les doigts que Vanderkelen avait écartés et crispés pour l'homicide se rejoignaient avec chaleur sur des poignées de main.

Il apportait beaucoup de fougue aux actions les plus bénignes. S'élançait-il contre la porte tournante d'un café, il le faisait, le plus souvent, avec un élan sans réserve qui dépassait la juste mesure et renvoyait son homme au trottoir après un tournoiement vertigineux.

Il était employé à la compagnie du gaz et avait pour fonction d'inspecter les équipes de la rue, ce qui lui assurait quelque loisir et des rencontres. S'il critiquait avec sévérité les agissements de son administration, il n'entendait pas partager avec qui que ce fût cette délicate prérogative. Toute allusion au prix du gaz, au fonctionnement des compteurs, à la fragilité ou à l'insuffisance des appareils domestiques lui paraissait une attaque personnelle, un blâme indirect et perfide. Il disait : « Nous avons déjà bien du mal à vous fabriquer ça pour cinq sous le mètre », ou bien : « Si vous n'êtes pas contents, brûlez du guano, brûlez du bois de campêche, brûlez du blanc de baleine. Silence ! Vous n'êtes pas dignes de la civilisation moderne ! » Il ajoutait volontiers à ces vitupérations d'inquiétantes injures, telles que « face ! » « pelure ! » et même « peau de patte ! ».

Les habitués du Petit-Passe-Temps, sincèrement désireux d'éviter le tumulte et d'épargner à Vanderkelen les affres de la fureur, avaient renoncé à l'usage du mot gaz. Ils disaient parfois, d'une voix rapide et avec une

palpitation de la paupière : « Chez moi, on fait la cuisine au truc... », ou : « On a fini par nous poser un appareil à chose... » Le timide Plissonneau en vint même à demander, un jour, non sans quelque émotion, « si les ballons dirigeables étaient gonflés au... parfaitement ».

La camaraderie vit d'attentions. Vanderkelen, ménagé, surveillé, subsistait ainsi dans une paix cordiale et pourtant précaire. Un soir, la patronne du Petit-Passe-Temps crut devoir annoncer qu'elle allait porter une robe de gaze. Un grand silence tomba et tout le monde, anxieusement, regarda Vanderkelen qui battait les cartes. Les oreilles de Vanderkelen rougirent, puis, peu à peu, reprirent leur teinte normale. Tout le monde respira et l'on vit bien que Vanderkelen savait se dominer et qu'il était, somme toute, plus tolérant qu'on ne l'eût dit de prime abord.

Plissonneau était chimiste et, comme Édouard, travaillait dans les laboratoires Vedel et Gayet. Il était long, maigre, jaune de peau, noir de crin et promenait sur l'univers un regard mobile, brûlant, qu'on ne pouvait supporter sans malaise. Quand on parlait d'amour en sa présence, il s'écriait soudain d'une voix basse et chevrotante : « L'amour ! Oh ! moi, j'adore ça ! » En fait, il aimait l'amour, mais craignait le ridicule. Il suivait les femmes, dans la rue, et déclarait ne pas s'y prendre comme les autres. Il avait inventé un système ingénieux : « Il suivait les femmes par devant, au lieu de faire comme ces imbéciles qui les suivent par derrière. » Les spécialistes critiquaient cette méthode et la jugeaient infructueuse. A vrai dire, Plissonneau semblait toujours inquiet et affamé. Il cassait beaucoup de verre, au laboratoire, car ses doigts étaient tourmentés d'un tremblement fébrile ; en outre il transpirait abondamment des paumes. La vue d'une femme, fût-elle mûre ou disgraciée, le jetait dans une agitation insolite qui se traduisait par une toux aboyante : « Hon ! Hon ! »

Certains lundis, on voyait arriver au laboratoire un Plissonneau victorieux, soulagé, insolent. Les jours suivants, le contentement faisait place à une angoisse grandissante. Il recouvrait, au bout d'une semaine, un calme relatif, puis s'assombrissait de nouveau, pour de longs jours. Enfin, après un grand mois de mélancolie, il redevenait lui-même ; ses yeux luisaient comme un éclat d'anthracite, ses doigts se reprenaient à trembler de plus belle et il s'immobilisait à la fenêtre, oubliant ses fourneaux, pour contempler, au fond de la cour, l'atelier où grouillaient les conditionneuses.

Par delà les bâtiments de la fabrication, on apercevait le bureau des comptables. Là vivait Moineau, calculateur hors ligne et homme intègre. Il déclarait, non sans orgueil : « Moi, j'ai la confiance. » Comme tous les gens « qui ont la confiance », il était écrasé de grosses et menues besognes qu'il acceptait pêle-mêle, avec un sombre enthousiasme.

Il faisait, au Petit-Passe-Temps, des apparitions irrégulières et brèves. Il mangeait en lisant son journal. C'était un Morvandiau de petite taille, noueux, sec et comme fumé. Son accent rustique était si fort que, malgré la jaquette, le binocle et le front de mathématicien, à l'entendre parler, on évoquait des odeurs d'étable, des prairies coupées de haies à échaliers, des troupeaux de bœufs blancs.

Il était sévère, calme, réservé, bien qu'à ses moments d'humeur il traitât son meilleur ami ou même sa femme de « sale denrée ».

Il avait deux passions, en apparence innocentes et dont il souffrait pourtant. D'abord, la passion des pipes. Il en possédait une collection estimée. Il en portait toujours plusieurs dans ses poches, et des plus belles et des plus chères. « Véritable bruyère du Cap ! Véritable écume de Crimée ! » Il caressait longtemps chacun de ces objets et le replaçait, avec une sollicitude de nourrice, dans

un étui en peau de Suède plus veloutée qu'une joue d'enfant. Il maniait à tout propos un élégant petit nécessaire où se trouvaient tous les instruments qu'il faut pour bourrer, débourrer, ramoner, écurer les pipes. Il feuilletait d'extraordinaires catalogues anglais et rêvait à ces pipes de racine qui n'ont l'air de rien et qui coûtent douze livres sterling. A part cela, Moineau ne fumait jamais, surtout la pipe. Il n'osait avouer que l'odeur du tabac suffisait à troubler sa digestion.

L'autre passion de Moineau, pour démodée qu'elle fût, trouvait du moins à s'assouvir. Il faisait partie d'une société de croquet et jouait assidûment dans les allées du Luxembourg. Ce jeu bénin avait failli le conduire en cour d'assises. A la suite d'un passage douteux et d'un arbitrage illogique, Moineau avait, un jour, déchargé sur la tête de son adversaire un coup de maillet si violent que la victime s'était évanouie. En dehors du croquet, Moineau se montrait timoré, méthodique, scrupuleux et bien digne de la confiance dont il était universellement accablé.

Au nombre des amis d'Edouard, il faut aussi nommer Sautier, l'homme d'action, le réalisateur. Sautier n'appartenait pas à la maison Vedel et Gayet. Il travaillait à son compte ; il était dans les affaires. Il avait le culte de l'organisation. « Premièrement ! Deuxièmement ! Allons par ordre ! De deux choses l'une ! » Il mêlait même à son débit d'énergiques et concises formules latines : « Age quod agis... Motu proprio », etc... Il avait entrepris un grand nombre d'affaires et avait imposé, dans toutes, un système si rigoureux, si parfait que le travail était rapidement devenu impossible et que d'éclatantes déconfitures avaient suspendu les expériences. Il ne se décourageait jamais et attribuait ses échecs à certaines infractions aux règles prescrites. Il parlait haut et profusément. Après chaque période, il lançait, en élevant la main droite, un ou deux « mais » retentissants et, pendant que ces

« mais » faisaient vibrer les vitres, il improvisait la suite de son discours.

En dehors de ses grandes affaires, il représentait diverses compagnies d'assurances. Il était, lui-même, assuré sur le feu, sur la maladie, sur la vie, sur les accidents de voiture et de bicyclette, sur le bris des glaces, enfin sur toutes choses. Il avait contracté trois ou quatre assurances sur le même objet et s'épuisait à payer les primes. Il rêvait d'assurances rares : sur les piqûres de guêpes, sur le gel, sur les mangeures de mites ou sur les dettes de jeu. Il était prévoyant avec témérité, avec folie. En sorte qu'ayant envisagé tous les risques et payé pour chacun, il vivait dans une attente mystique de l'accident. L'assurance était pour lui la religion des temps modernes et il apportait à recruter ses clients un zèle agressif de jeune missionnaire.

Reste à citer Petit-Didier, l'intellectuel du groupe. Il avait dû quitter sa dernière place après une algarade retentissante. Il avait eu, racontait-il, avec son patron, une longue controverse, d'abord courtoise, puis aigre, violente enfin, sur le dogme de la Trinité, et il s'était fait jeter à la porte, ce dont il gardait quelque fierté. Il était, depuis, employé au secrétariat, chez Vedel et Gayet, où on ne lui demandait aucun compte de ses opinions philosophiques, ce qui ne laissait pas de l'humilier. Il chargeait toujours ses poches de livres qu'il était seul à connaître et au nom desquels il reprochait à ses camarades leur ignorance et leur sottise. Il était impulsif, véhément, désabusé. Il parlait volontiers de la sérénité, de la certitude que procure une culture fervente et donnait le spectacle de l'intolérance et de l'égarement. Il prenait chacun de ses compagnons à part, à tour de rôle, et commençait toujours ainsi : « Toi qui es le seul intelligent de cette bande de patates... » Et il le mettait en demeure de reconnaître la suprématie de l'esprit. Ayant obtenu cette facile victoire, Petit-Didier révélait ses projets

personnels et comme il entendait conquérir le monde.

Il aimait sincèrement les fleurs, les animaux. Il prodiguait en secret des friandises et des caresses au chien de M. Vedel, mais affectait, en présence du patron, de traiter l'animal avec une rudesse morose ; car Petit-Didier était orgueilleux et naturellement insoumis.

Tels étaient les amis d'Edouard.

Il y a des amis dans toute existence réglée par la bonne technique. Edouard avait donc des amis dont il tirait quelque plaisir. Il traitait parfois l'un ou l'autre et riait bénévolement, après coup, aux critiques de Clémentine. Par bonheur, Clémentine n'exigea jamais nul sacrifice. Edouard eût peut-être cédé, car il chérissait la paix plus encore que l'amitié. Et si le sage a des amis, n'est-ce pas, avant tout, pour son divertissement ?

IV

— Donnez-moi, dit Sautier, donnez-moi seulement dix ingénieurs, mille ouvriers, six cent mille francs, pas plus, et je me charge, moi, d'en venir à bout, de votre truc.. Mais, mais, attention ! Faut ce qu'il faut ! Quand je demande dix ingénieurs, c'est des lapins que je veux, mille ouvriers, et pas des manchots, pas des malingres ; et la galette et les pleins pouvoirs. La dictature, quoi ! C'est une question de principe, une question de méthode. Donnez-moi...

— Et à moi, murmure Moineau dans le silence entre-ouvert, donnez-moi une demi-portion d'épaule froide, avec des pommes à l'huile.

Petit-Didier lâche un grognement amer. Sautier bondit :

— Vous êtes des « va-te-faire-foutre », des « jean-fesse ». Vous êtes incapables d'initiative. Vous êtes tous des « reste-assis », des « laisse-moi-me-gratter », des « faucheurs de brouillard », des « briseurs de courants d'air ».

Il s'arrête une seconde, la gorge obstruée par un paquet

d'injures et enfin, d'une voix déchirée : « Parfaitement ! »

— Parfaitement ! appuie Vanderkelen. La nature humaine est exécrable. Il faut faire l'éducation du soi.

Il y a un rire discret, mais soutenu. Edouard rit, comme tout le monde.

Il est près de midi et demie. Les habitués du Petit-Passe-Temps sont réunis autour de leur table favorite, dans une chaude et confortable odeur de choux, de friture et de café.

Edouard rit de bon cœur et s'arrête net. Il est assis sur la banquette de moleskine, à sa place ordinaire. Il peut, d'un seul coup d'œil, embrasser la salle pleine de buée, où circulent déjà de longues et molles volutes de tabac. En face de lui, il y a une grande glace qui occupe tout un pan de mur, une glace dont il connaît, de longtemps, toutes les rayures, tous les défauts. Cette glace réfléchit normalement les vitres de la devanture, l'image fugitive des passants, trois ou quatre plantes vertes aux feuilles résignées, enfin une pyramide de pêches et de bananes en stuc colorié.

Edouard lève les yeux sur ce tableau familier et, sans trop savoir pourquoi, il s'arrête de rire.

La conversation reprend, véhémente, coupée d'exclamations. Edouard cesse d'y participer. Il lève parfois les yeux sur la glace avec une sorte de gêne. Mais, comme une grande partie de son attention est encore attachée au souvenir du travail matinal, il ne tente même pas d'expliquer la singulière impression qu'il ressent à la vue de la glace.

Trois ou quatre fois de suite, il lève les yeux et retrouve le même trouble. Soudain, tel un chasseur qui lâche une proie pour en suivre une autre, il oublie les soins du travail matinal. Il vient de comprendre que la grande glace le regarde.

Il devrait être fait à ce phénomène. Il a coutume d'apercevoir, en face de lui, sa propre image, assombrie

par le contre-jour ; et, d'instant en instant, selon qu'il est content ou mécontent de soi, il recueille, dans la glace, une louange ou un blâme. Mais, aujourd'hui, Edouard devine que la glace le regarde avec d'autres yeux que les yeux d'Edouard, avec des yeux inconnus. Oui, c'est bien cela qui, tout à l'heure, a coupé net son envie de rire. C'est bien cela qui lui procure cette sensation d'embarras, cette gêne imperceptible qui tient, curieusement, de la souffrance et du plaisir.

Edouard fait un loyal effort pour revenir à ses pensées coutumières. Il n'y parvient qu'avec peine, et pour s'en retrouver presque aussitôt distrait. Peut-on lever les yeux sans rencontrer la glace et, dans la glace, ce même regard attentif, intimidant ?

Devant Edouard, et lui tournant le dos, est assis un homme dont Edouard peut apercevoir les épaules tombantes, le veston propre mais luisant, la nuque parcourue par un sillon vertical, les cheveux d'un châtain étouffé ; de ces cheveux sans méthode, sans discipline, incapables de conserver plus d'un instant l'empreinte du peigne. C'est pourtant à cet envers d'homme que l'esprit mathématique doit rapporter, là-bas, dans le miroir, une face noyée d'ombre et mal distincte, une face dont les yeux demeurent fixés sur Edouard, avec une insistance qui leur donne de la force, de l'éclat.

A dix reprises, Edouard lève la tête et, chaque fois, il reconnaît ces mêmes yeux, dans le même visage obscur. Bien qu'il affecte de ne pas répondre à une si insistante curiosité, il observe que l'inconnu porte une courte barbe et de grosses lunettes de fer. « Qui est-ce donc que ce gars-là ? songe-t-il. C'est bien la première fois qu'on le voit ici. »

L'homme aux lunettes de fer n'est certes par un habitué du Petit-Passe-Temps. On le devinerait rien qu'à sa façon de consulter la carte, de choisir ses mets, de manier sa fourchette et d'appeler la servante.

Edouard prend la résolution de ne plus regarder vers la glace. Il s'applique à disséquer avec minutie une paire d'anchois.

Vanderkelen raconte, d'une voix qui remplit, à bloc, la salle du restaurant :

— Le vieux Dudebat m'attrape par un bouton de ma veste : « Mon petit ami, me dit-il, vous aurez d'abord pour fonction de gratter, avec une brosse et un couteau, les inscriptions telles que voleur, escroc, pilleur d'épaves et autres ordures que des individus sans aveu apposent sur les murailles de mon établissement. Compris ? » Moi, je réponds : « Bien, monsieur ! » Et je commence à gratter, gratteras-tu et à frotter, frotteras-tu. Pour un gosse, ce n'était pas un travail trop creusant. Seulement, comme je voyais venir la minute où les murs seraient récurés à neuf et où le vieux me collerait à l'atelier, je rappliquais tous les soirs, sur le coup de dix heures, et j'écrivais plus de cent fois, au crayon gras et à la craie, tout le long du mur, des choses comme « Satyre ! Buveur de sang ! Négrier ! Bourreau du peuple ! » et une foule d'autres douceurs de ce genre, que j'avais bien du mal à gratter, le lendemain matin. Et voilà qu'un soir, pendant que je dessinais, au fusain, grandeur nature, le portrait de M. Dudebat en posture d'attentat à la pudeur, je sens tout à coup qu'il y a quelqu'un derrière moi. Je me retourne. Pan ! Le vieux ! Soi-même ! Il était là, qui me regardait, les mains dans les poches. Il me dit : « Continuez ! » Je lui réponds : « C'est presque fini. »

Vanderkelen lance des postillons dans les assiettes de ses voisins. Un rire formidable ébranle la bâtisse, comme le passage d'un train souterrain. Le Flamand zézaie avec enthousiasme :

— Il me dit : « Continuez donc, mon petit ami. » Et je lui réponds : « Attendez seulement, c'est presque fini. »

Car Vanderkelen raconte toujours deux fois chacune de

ses histoires et, la seconde fois, il ajoute de menus détails aux bons endroits.

Le rire se prolonge et fait vibrer toute une rangée de verres à pied, sur l'étagère, au fond de la salle. Edouard, qui a écouté d'une oreille et qui aime bien Vanderkelen, Edouard rirait volontiers, comme les autres ; mais il a regardé la glace. Il ne rira pas. La glace ne veut pas le laisser rire.

Edouard relève la tête et contemple ses amis d'un air quelque peu détaché, froid. La glace répond : « Evidemment, je m'en doutais. »

Edouard jette un coup d'œil à la carte et ouvre déjà la bouche pour commander « une tête de veau en tortue ». Il ne déteste pas la tête de veau en tortue. Il ajoutera même, comme de coutume : « Avec beaucoup de jus ». Edouard ouvre la bouche et prononce d'une voix sérieuse, pleine de réserve, les paroles suivantes : « Une côte de pré-salé. »

Que s'est-il passé ? Edouard a regardé la glace et, aussitôt, il a compris l'espèce de ridicule qu'il y a pour un gentleman à crier, dans le tumulte du restaurant, des mots absurdes tels que : « Une tête de veau en tortue. »

Pour la même raison, quelques minutes plus tard, Edouard voit se transformer en « endive braisée » la « nouille au gras » qu'il s'apprêtait à réclamer. Edouard sollicite et obtient le muet assentiment de la glace. Un vrai gentleman se nourrit d' « endives braisées ». Quelle opinion peut bien donner de soi l'individu qui puise son énergie morale dans les nouilles au gras ?

Autour d'Edouard, les visages, travaillés par la digestion, virent d'un ton dans leur gamme personnelle. Plissonneau, normalement pain de Gênes, s'élève jusqu'au pain d'épices. Vanderkelen passe de la rose à la tomate, Moineau de l'orange au safran, Sautier du saumon au sang de bœuf et Petit-Didier de la paille au citron.

La glace demande : « Ce sont là vos amis ? » Edouard

répond, du nez : « Oh ! mon Dieu ! des camarades, tout au plus ! » Il rougit. C'est la digestion : le nez d'Edouard est incapable de lâcheté.

De ses doigts secs, Moineau caresse une pipe de merisier blanc, une merveille satinée, parfumée comme un matin de juin. Il la laisse circuler de mains en mains, la suivant d'un œil jaloux. Petit-Didier, qui doit forcer son filet de voix, flétrit un ancien patron :

— C'était un homme sans convictions, sans opinions, sans caractère et surtout sans goût. Pour les étrennes, la première année que j'étais là, nous lui avons offert un encrier Empire, un objet de prix que j'avais choisi moi-même. Tout vandale qu'il était, au fond, il a quand même compris ce qu'était le style, le vrai style. Dans l'année qui a suivi, il s'est acheté tout un mobilier Empire, pour aller avec l'encrier. Mais, le plus fort, c'est qu'un peu plus tard il s'est abonné à l'*Autorité* ; et il a fini par se porter à la députation comme candidat bonapartiste, et, tout cela, à cause de cet encrier que nous lui avions donné.

On entend : « Pas possible ? » et la rangée des verres à pied commence de rire, avant l'assistance. Furtivement, Edouard interroge la glace. Après quoi, il rit de façon modérée : la glace n'y verra pas d'objection, cette fois.

Sautier demande : « Donnez-moi deux corps d'armée... » Personne n'ose les lui refuser. Plissonneau tombe dans une extase démoniaque. Vanderkelen, qui cherche le sucrier, s'adresse à Edouard en l'appelant « Châteaubriant ». Edouard ne comprend pas.

Il laisse tomber sur Vanderkelen un regard distrait, distant. Puis, au lieu de crier : « Une tasse » ! selon les traditions du Petit-Passe-Temps, il demande un « café-filtre ». Il s'exprime « avec la plus grande distinction » et la glace lui manifeste la plus déférente sympathie.

Moineau glisse, en soupirant, la belle pipe de merisier dans un étui en peau d'isard. Edouard finit de humer

son café-filtre, un petit doigt en l'air : le petit doigt d'un gentleman accompli. Pour s'arracher à la banquette de moleskine, il lui faut déranger Sautier. Il le fait avec d'anormales précautions oratoires. Il fait tout, aujourd'hui, avec la plus rare distinction.

Comme l'air piquant de mars l'attend à la porte du traiteur, Edouard dispose avec soin son foulard de soie et il boutonne son paletot jusqu'au menton. A la ronde, des poignées de main. Cordiales, certes ; mais pas plus familières qu'il ne convient. Comme il est élégant, aujourd'hui ! Comme il est sobre de gestes, concis dans ses propos et « distingué », surtout, « parfaitement distingué » !

Il lance vers le fond de la salle un coup de chapeau qui semble destiné à l'ensemble de l'assistance, mais qui, en fait, s'en va tout droit dans la glace. Un coup de chapeau discret, noble, aisé. La glace a répondu, gravement. Des épaules s'abaissent, une tête pique vers une assiette.

Edouard monte deux marches, ouvre une porte, et le voici sur le trottoir. Fini pour le Petit-Passe-Temps. Un vent chargé de lueurs, de rumeurs et de bruine l'enveloppe, le lave, le clarifie comme une liqueur.

Il s'en va le long du quai et redevient tout doucement semblable à lui-même. Pourtant, dès qu'il ferme les yeux, ne serait-ce que l'espace d'un clignement, il aperçoit un beau regard liquide et lumineux qui, spécialement pour lui, Edouard, monte du fond de l'ombre.

Tout ce qu'il fera ce jour-là sera noble, pur, « distingué », digne, en un mot, d'un véritable gentleman.

V

— Vous permettez, Monsieur ?

La salle du Petit-Passe-Temps était vide. Il y a des jours comme cela où tout l'univers déserte, en bloc, des jours où le Petit-Passe-Temps a l'air d'une Thébaïde,

des jours où les odeurs de cuisine même y sont insensibles, allusives, ascétiques.

— Mais, Monsieur, je vous en prie !

Edouard s'inclina légèrement et s'assit. Puis il posa la serviette sur ses genoux, donna quelques soins à sa moustache et prit un air d'autant plus naturel, d'autant plus dégagé qu'il venait de faire une chose audacieuse, une chose contraire à « la bonne technique » : il venait d'abandonner sa place habituelle.

La servante parut et jeta sur Edouard un regard stupéfait. Edouard supporta courageusement ce regard.

Assis à l'autre bout de la table et du côté opposé, un jeune homme lisait avec une attention extrême le menu polycopié en deux couleurs, à la pâte. Ce jeune homme portait de grosses lunettes de fer et un collier de barbe mal planté sur un visage mat et maigre.

La servante patienta quelques instants et demanda d'une voix languissante :

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il faut pour M. Loisel, aujourd'hui ?

— Attendez, Françoise, attendez, je ne suis pas pressé.

Aussitôt le jeune homme tendit le bras, présenta la carte et balbutia :

— Tenez, Monsieur, je vous demande pardon.

— Mais, je vous en prie, Monsieur, prenez votre temps.

— J'ai fini, j'ai choisi, je gardais ce papier par distraction pure.

— Merci. Je vous assure, Monsieur, que je ne suis pas pressé.

Édouard consulta la carte et la replaça ostensiblement à l'autre bout de la table, tournée vers le jeune homme aux lunettes, délicatement appuyée, par surcroît, à la burette de vinaigre, enfin si savamment orientée qu'il était impossible à l'inconnu de regarder ailleurs que dans son assiette sans consulter le menu. Puis Edouard demanda des olives et se mit à manger en prenant grand soin

de rejeter les noyaux d'une façon correcte et qui n'eût pas l'air apprêtée. Ensuite il se fit apporter une « assiette à l'anglaise », ce qui ne manque pas de « distinction ». De temps en temps, il jetait un coup d'œil de côté, vers le jeune homme aux lunettes. Et tous deux, si leurs regards venaient à se rencontrer, s'empressaient aussitôt de contempler leur assiette avec une sorte de timidité méditative. « Je ne voudrais vous gêner en rien ». — « Soyez sûr, Monsieur, que c'est sympathie pure.... »

Sans en comprendre, ni même en chercher la raison, Edouard se sentait content, ce jour-là. Il éprouvait un agréable sentiment de plénitude. La vie lui paraissait intéressante et savoureuse. A un certain moment, il crut deviner que le jeune homme aux lunettes cherchait, de l'œil, un objet, sur la table. Edouard saisit aussitôt la salière et la tendit à bout de bras, en inclinant un peu le buste.

— S'il vous plaît, Monsieur.

— Oh ! merci, vous êtes vraiment trop aimable !

Et le jeune homme, sans hésiter, fit à ses aliments une large distribution de sel, d'un air qui signifiait clairement : « Vous venez de me rendre un véritable service. Constatez que votre sel tombe à point. »

Edouard regarda l'inconnu quatre ou cinq secondes, pour s'assurer qu'il ne manquait de rien. Puis il remplit son verre et déposa la carafe très loin de soi, avec un geste que tout homme sensé devait traduire ainsi : « Vous avez salé vos aliments avec trop de générosité. Il vous faut boire, maintenant. Avez-vous encore besoin de quelque chose ? Vous savez ! je connais les coutumes de la maison. Je suis entièrement à votre service. »

L'inconnu leva vers Loisel un visage empreint de gratitude, un visage où, sans aucune chance d'erreur, on pourrait lire cet aveu : « Vous êtes la courtoisie même, et je ne sais comment vous remercier de vos bons offices. »

Le repas s'acheva sans autre incident. Edouard osait

à peine regarder le jeune homme ; mais il lui adressait, dans le secret de son cœur, d'amicales représentations : « Allons, ne mangez pas trop vite ! Heu ! Vous n'avez pas très bonne mine. L'estomac ? Oui, l'estomac, je m'en doutais. Dame ! Ce Petit-Passe-Temps n'est jamais qu'une gargote. Une honnête gargote, à dire vrai. Oh ! Vous ne prenez pas de café ? Encore l'estomac ? Dommage ! Le café est une bonne chose... »

Le jeune homme se leva et saisit son pardessus. Edouard poursuivit son monologue intérieur : « Je vous aiderais volontiers à l'endosser. C'est un menu service et bien naturel, somme toute... » Mais le jeune homme répondit, d'un battement de cils effarouché : « N'en faites rien ! Vous êtes beaucoup trop bon. Ce vieux pardessus n'est pas très lourd. »

L'inconnu fit un tour sur lui-même, avec embarras, rougit un peu, très peu et salua avant de sortir. Edouard lâcha sa fourchette, son couteau et s'inclina, se détachant de son siège et rattrapant d'une main sa serviette qui glissait.

Le jeune homme parti, Edouard demeura rêveur. Quelques minutes plus tard, Sautier pénétra dans le restaurant et considéra Edouard avec étonnement :

— Tu as changé de table ?

Edouard eut le temps de comprendre qu'il allait mentir et bredouilla :

— La fenêtre me fait froid au cou.

— Tu t'en aperçois seulement aujourd'hui ?

Le soir même, au milieu du dîner, Clémentine rompit un silence qui durait dpuis quelques minutes et posa, sans détour, cette question surprenante :

— A quoi penses-tu ?

Edouard sursauta :

— Moi ? Mais à rien du tout.

Un peu plus tard, il commença d'une voix indécise :

— Depuis quelques jours, au Petit-Passe-Temps...

Il s'arrêta, aux prises avec une grosse bouchée de pain.

— Depuis quelques jours, reprit Clémentine. Eh bien ?

— Ah oui ! depuis quelques jours... on a installé un poêle à bois, pour la demi-saison.

Edouard ne sut même pas quelle pudeur l'avait saisi et qu'il voulait garder quelque temps encore son secret.

Les jours suivants, l'inconnu ne reparut pas au Petit-Passe-Temps. Edouard éprouva du dépit et même de l'inquiétude. Il constata qu'il était de mauvaise humeur et critiqua sans retenue le temps, la cuisine et les mœurs du siècle. Il ne reprit pas son ancienne place sur la banquette de moleskine. Aux camarades qui lui reprochaient cette espèce de défection, il répondit d'abord : « J'avais trop froid », puis : « J'avais trop chaud », enfin : « Je fais ce qui me plaît, vous êtes insupportables. »

Le troisième jour, comme Edouard, sérieusement courroucé contre le monde en général et lui-même en particulier, s'installait à sa nouvelle place, le jeune homme aux lunettes ouvrit la porte. Il salua, d'une façon particulière : un salut dont un vague dixième était destiné à l'ensemble de la salle et dont les neuf autres dixièmes allaient franchement vers Edouard.

Edouard hocha la tête et pensa : « Ah ! enfin ! Vous voilà ! Remarquez-le, je vous attends. Je suis à ma nouvelle place, exprès pour vous bien montrer que je vous attends. »

Le jeune homme vint s'installer à la table d'Edouard, mais pas exactement en face de lui. Il avança pourtant d'une place, et, pendant tout le repas, un entretien muet s'établit dont les répliques, déjà fort intimes et subtiles, se traduisaient, en langage sensible par des phrases à sens caché, telles que : « Puis-je vous offrir du pain, Monsieur ? » ou : « Ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu chaud dans cette salle basse ? »

Trois autres jours passèrent. Le jeune homme arrivait

en général plus tard qu'Edouard et se plaçait, modestement, de l'autre côté de la table, mais pas sur la chaise exactement opposée. Enfin, le quatrième jour, il souleva la chaise qui était juste en face d'Edouard et demanda :

— Cette place n'est pas prise ?

Edouard sourit et répondit avec élan :

— Elle vous attend, si vous le voulez bien.

Et, ce jour-là, dans le brouhaha du restaurant, plein comme aux plus beaux jours, ils causèrent longtemps, avec effusion, de choses sans importance apparente mais lourdes d'un sens secret, intelligible pour eux seuls.

Au dessert, Vanderkelen cria :

— Loisel, tu nous plaques !

Edouard rougit et ne répondit que d'un mouvement d'épaule. Il se pencha et dit à voix basse :

— Ne faites pas attention : c'est un brave garçon, mais sans grande malice.

— Oh ! fit l'inconnu, je n'avais même pas entendu...

— Vous sortez ? Sortons ensemble.

— Si vous voulez, répondit le jeune homme aux lunettes. J'ai encore plus d'un quart d'heure à moi.

Ils sortirent ensemble, à l'étonnement du Petit-Passe-Temps. Ils sortirent, comme des gens résolus à braver le scandale. Ce départ fut sévèrement commenté.

VI

— Ah ! vous êtes chimiste ! Quelle admirable profession ! Pendant toute mon enfance, je me suis imaginé que je pourrais devenir chimiste. Je ne rêvais que fioles, cornues, éprouvettes, tournure de cuivre et grenaille de zinc. Ma mère en a décidé autrement. Dans son idée, c'était pour mon bien. Ne croyez pas que je lui en fasse grief ; c'est mon destin, voilà tout. Ma mère est une femme admirable, oui ! une femme peu ordinaire. Je n'ai pas toujours été un bon fils.

— Vous avez le grand bonheur de posséder encore votre mère. Moi, je suis orphelin depuis l'âge de dix ans. J'ai été élevé en pension.

— Orphelin ! Ah ! je m'en serais douté : vous avez l'air ferme et fort d'un homme qui s'est fait lui-même. Ne protestez pas, je sens bien qu'il y a, en vous, de la résolution, de l'obstination, du courage. Je sens cela parce que ce sont, justement, des qualités que je n'ai pas, moi, des qualités que je n'aurai jamais.

— Qualités si vous voulez, mais bien encombrantes, croyez-moi. Je les abandonnerais sans hésiter pour être doué d'imagination, de rêve, comme je vois bien que vous l'êtes. Je ne suis qu'un homme d'action, je suis trop précis, trop calculateur.

— Il faut cela quand on est, comme vous, un savant.

— Oh ! vous exagérez ! Je ne suis pas un savant.

— Je suis sûr que je n'exagère pas. Mais vous êtes modeste. Moi, si j'étais précis, calculateur, comme vous dites, savant et modeste par surcroît, je ne serais pas réduit à des besognes d'écriture.

— Vous êtes dans les écritures, dans les bureaux. Ah ! mais c'est très bien aussi.

— Vous dites ça pour me faire plaisir. Vous n'en pensez pas un mot.

— Je vous assure que vous vous trompez. Etre assis devant une table bien propre, bien en ordre...

— Il faudrait d'abord qu'elle fût bien propre, bien en ordre.

— ... Et n'avoir qu'à écrire, à méditer, à penser. Moi, je ne suis pas un penseur.

— Ecrire ! Méditer ! Penser ! Comme vous y allez ! Vous vous faites bien des illusions sur ma besogne et à mon sujet. Oh ! Regardez donc comme l'eau est belle aujourd'hui ! Là, contre la péniche, on dirait la queue d'un paon. Et la grâce tranquille de toutes ces choses qui flottent, comme cela repose le cœur. Il y a des jours

où la Seine est inspirée : avec la couleur d'une barque, trois nuages et le reflet d'un pont, elle improvise des choses admirables.

— Oui, vous avez raison : c'est épatant ! Eh bien, voilà justement des choses que, moi, je ne vois pas. Si vous ne m'aviez pas montré tout ça, je ne l'aurais jamais découvert tout seul.

— Mais si ! mais si ! Et puis ce n'a pas si grande importance. Vous, au moins, vous ne perdez pas votre temps à regarder des reflets dans l'eau. Moi, j'ai cette maladie, et voilà sans doute la raison pour laquelle je n'arriverai à rien de bon.

— Vous me faites sentir une chose que je n'avais jamais très bien comprise. Je travaille comme un bœuf au labour ; mais ma vie manque d'horizon. Je me démène au fond d'un trou.

— Et vous croyez que ma vie est plus claire. On voit bien que vous ne me connaissez pas.

— Je suis heureux, c'est certain, et pourtant il m'arrive de dire à ma femme...

— Ah ! vous êtes marié ?

— Oui, mais...

— Moi aussi je suis marié.

— Vous aussi ! Tant mieux !

— Pourquoi « tant mieux » ?

— Je ne sais pas. Pour rien. Ça me fait plaisir de savoir que vous êtes marié aussi. Vous avez des enfants ?

— Un petit garçon. Tout petit : treize mois.

— Et moi, une fillette de trois ans. C'est étonnant !

— Oui, c'est curieux.

Les deux hommes firent quelques pas en silence. On eût dit qu'ils se recueillaient pour de sublimes confidences. N'avaient-ils pas mille choses à se dire, plus graves, plus urgentes les unes que les autres ? Mais le fil de l'entretien s'était trouvé mystérieusement rompu et chacun attendait, en souriant, que l'autre en renouât les bouts.

Le jeune homme aux lunettes plissa le front et regarda le ciel.

— Vous aimez ce temps-là, vous ?

L'accent de l'inconnu était mélancolique, comme chargé de réprobation à l'adresse de mars. Edouard n'hésita pas. Il ouvrit la bouche pour crier avec énergie : « Ce temps-là, je l'exècre. » Il commença même : « Ce temps-là... »

L'inconnu poursuivit dans un soupir :

— Ce ciel gris, ce vent, rien ne me plaît davantage.

Et voici qu'Edouard s'entendit déclarer avec une conviction chaleureuse :

— Ce temps-là ! Moi, je l'adore.

Il s'aperçut même qu'en vérité il n'avait jamais autant aimé le fantasque ciel de mars et le vent bourru.

Edouard faisait, naturellement, de longs pas appuyés. Il posait ses brodequins sur le bitume avec une placide et un peu pesante autorité. Le jeune homme aux lunettes se surprit à étudier le jeu de ses muscles, comme un pianiste qui accompagne un chanteur pour la première fois. Il modifiait sa démarche et appliquait lui aussi, avec énergie, sur le sol, des souliers qui, à l'ordinaire, devaient traîner un peu et s'attarder.

— Un jour, dit l'inconnu, et si toutefois le projet ne vous déplaît point, je vous demanderai une grande faveur : celle de visiter votre laboratoire. Je voudrais vous voir au travail, parmi tous ces appareils délicats que vous devez manier avec tant d'adresse. Moi, je ne sais pas me servir de mes mains. Il y a dans ma vie un principe d'incertitude et de désordre.

— Oh ! pour la visite au labo, c'est entendu. Mais vous m'intimidez un peu : vous êtes sûrement très intelligent et, quand vous me verrez au travail, vous serez déçu. Il suffit que vous parliez d'une chose pour l'embellir.

— Ne dites pas ça ! Vous ne pouvez savoir à quel

point vous vous trompez et quel chagrin vous me faites.

Un silence, et Edouard, soudain, à mi-voix :

— Voici justement, là-bas, la maison où je travaille : les laboratoires Vedel et Gayet. Vous voyez le grand portail ?

— Déjà ! Ah ! je me suis sans doute mis en retard, dit le jeune homme.

Il saisit la main d'Edouard et murmura précipitamment :

— Je ne le regrette point. Je vais me dépêcher. A demain, n'est-ce pas ?

Edouard s'écria de tout son cœur :

— A demain, sans faute !

Ce jour-là, tout en travaillant avec une application à laquelle ses doigts experts avaient la plus grande part, Edouard fit maintes réflexions : « Je ne lui ai, songeait-il, absolument rien dit d'intéressant. Il va me prendre pour un lourdaud, pour un égoïste. Je ne lui ai parlé que de mes affaires, de mes petits soucis. Il comprend tout, il voit tout ; moi, je reste là, comme une solive. Il semble posséder une profonde expérience de la vie et je ne lui ai fait que des réponses, des remarques de collégien. »

Ainsi pensait Edouard et, néanmoins, son visage était souriant, épanoui. On peut dire que, par un étrange contraste, si la lettre de ses réflexions était marquée d'inquiétude, l'esprit en demeurait pénétré d'allégresse. Pour la première fois, il faisait, de sa propre personne, un examen sans indulgence, et, résultat paradoxal, il sortait, de cette épreuve, augmenté, ennobli. Il se répétait :« Tu n'es qu'une bûche ! » et cela sonnait, en définitive, comme : « Tu es un garçon de mérite, un homme d'une grande valeur morale. »

Il conclut en quittant sa blouse : « Je me rattraperai demain. »

Le soir même, il décida de mettre Clémentine au courant des événements. Il choisit avec soin sa minute. Il

lui parut qu'il allait faire, à Clémentine une de ces révélations qui changent les lois du monde et le goût de la vie. Il se surprit cherchant ses mots d'avance et les disposant harmonieusement sur sa langue.

Le dîner fini, Clémentine travaillait à la dentelle, pour laquelle elle avait quelque talent. Edouard alluma sa pipe et commença :

— Figure-toi, Clémentine, que j'ai fait la connaissance d'un jeune homme remarquable.

Il y eut un long silence. Clémentine, du bout des lèvres, comptait ses points et ne semblait même pas avoir entendu. Edouard se leva, traversa la pièce et reprit avec ferveur :

— C'est un homme extrêmement intelligent, instruit, sensible. Il est grand, aussi grand que moi ; mais plus fin, plus distingué. Il n'a pas l'air très bien portant, et c'est dommage, car, doué comme il est, il peut aller loin. Il a le teint mat, une barbe brune qui lui va très bien. Il porte des lunettes ; il a de beaux yeux noirs, des yeux qu'on ne peut pas oublier quand on les a vus une fois. Il a, pour mère, une femme admirable. Il est d'ailleurs marié...

Clémentine articula paisiblement : « vingt-six, vingt-sept, vingt-huit » et coupa un brin de fil avec ses dents ; puis elle demanda sans quitter de l'œil son ouvrage :

— Quel genre de situation a-t-il, cet homme-là ?

Edouard, un peu interloqué, répondit :

— Il doit être secrétaire : il travaille dans un bureau. Mais c'est un intellectuel !

Clémentine attendit un peu et reprit :

— Comment s'appelle-t-il ?

Edouard perdit pied :

— Je ne sais pas. Je ne le lui ai pas demandé.

C'est alors que Clémentine leva la tête. Elle jeta sur son mari un regard souriant, serein et dit :

— Voilà comme tu es, toi, Edouard. Tu te lies facilement avec des gens que tu ne connais même pas.

Et Clémentine parla d'autre chose, car elle n'avait ni venin ni rancune.

Ce fut tout pour ce soir-là. Dès le lendemain, Edouard revint à la charge. Il fit une peinture plus complète et plus éloquente, rapportant les propos de son nouvel ami, invoquant ses goûts, prenant texte de ses opinions. Clémentine, comme de coutume, le laissa trotter, la bride sur le cou ; puis elle posa des questions :

— Que fait-il ?

— Je te l'ai dit : il est dans les bureaux.

— Chez qui ?

— Je ne sais pas. C'est sans importance.

— Bon. Et comment s'appelle-t-il ?

— Oh ! Tu es entêtée. Il s'appelle Fromentin, ou Sabourin. Je ne sais plus au juste. Il me l'a dit, mais je l'ai oublié. Nous parlions, à ce moment-là, d'une chose si intéressante. Le nom, le nom, qu'est-ce que ça fait ?

Le troisième soir, la conversation reprit, avec le même élan de la part d'Edouard, la même réserve chez Clémentine.

— C'est, disait Edouard, un homme qui a dû beaucoup souffrir. Il y a, en lui, quelque chose de mystérieux et d'amer qui fait grande impression.

— En définitive, demanda Clémentine, est-ce Fromentin ou Sabourin ?

— Ni l'un ni l'autre, s'écria Edouard en levant les bras d'un air irrité. Il s'appelle Salavin, Louis Salavin.

— Ce n'est pas la même chose, fit observer Clémentine.

— Bah ! Ça se termine toujours en *in*. Louis Salavin. Cette fois, tu es contente ?

— Pourquoi pas ? répliqua Clémentine.

VII

L'homme qui venait de mentir se mit à siffler entre ses dents, avec beaucoup de désinvolture.

— A quelle heure penses-tu rentrer ? demanda Clémentine.

— Dix heures, dix heures et demie.

Son roman lui paraissait maigre, il entreprit de le nourrir :

— Dame ! Si la réaction n'est pas complètement arrêtée, il faudra que je patiente. Il y a trois ou quatre mille francs de camelote en jeu dans cette expérience.

— Je me coucherai, et je t'attendrai en lisant.

Il tira la porte, avec le sentiment de poser un point final. Mais l'imagination, mise en branle, continuait son office. Le mensonge avait de l'élan ; il ne s'arrêtait pas tout de suite de végéter, il poussait encore des rameaux : « Une expérience sur le rendement industriel ! Eh ! eh ! Ça vaut le dérangement, madame ! On ne peut pas confier des choses pareilles à un simple garçon de laboratoire. Surtout que, pour saisir exactement le point où la réaction... »

Il sourit avec humeur : « Non... Vais-je me figurer, maintenant, que c'est arrivé ? Je ne sais pas bien mentir. J'y vais tout de suite de mon voyage. »

Edouard ne mentait guère, et jamais à Clémentine. Son incontestable réussite lui procurait encore moins de contentement que de malaise. « J'aurais pu, songea-t-il, lui dire la chose tout net. C'est si simple. » Mais, supputant aussitôt ces trois heures de liberté dont il n'aurait aucunement à rendre compte, il estima : « Ça vaut quand même mieux ainsi. »

Il tira sa montre et s'arrêta sous un bec de gaz : « Il n'est que sept heures et demie ; je pourrais passer au laboratoire, en coup de vent, bien que je n'aie rien à y faire. Comme cela, je n'aurais pas tout à fait menti. »

La vanité du stratagème le fit sourire ; il préféra, pour recouvrer la paix, admettre une conclusion gaillarde : « Du moment qu'il ne s'agit pas d'une histoire de femme, il n'y a pas mensonge, somme toute. »

Il se remit en marche, allègre soudain, équilibré, tel un navire dont la cargaison est en ordre.

On était au début d'avril. Le monde nocturne avait encore son visage d'hiver ; mais, de temps en temps, une bouffée de vent passait, chaude et charnelle comme le souffle d'une bouche.

Edouard gagna le Luxembourg et en longea les grilles. Le jardin endormi exhalait une odeur de verdure naissante et de terreau mouillé, une odeur plus forte qu'un rêve et si poignante qu'Edouard ralentit le pas. Il respira profondément, à plusieurs reprises. Sa vie endiguée lui parut, pour la première fois, uniforme et par trop vide d'aventures. Il en souffrit pendant une minute entière, ce qui est contraire à la « bonne technique ».

Nouvel arrêt sous un bec de gaz. Edouard consulta sa montre, se jugea en retard et adopta un pas accéléré incompatible avec le fonctionnement normal de l'esprit. Et ce fut ainsi jusqu'à ce que l'horloge d'un magasin lui démontrât qu'il était ridiculement en avance. Il ralentit le pas, combina quelque ingénieux repli de l'itinéraire, s'appliqua plusieurs injures modératrices et s'aperçut que, depuis dix minutes au moins, il se mordillait l'extrémité des doigts, ce qui ne lui était pas habituel. Edouard aimait la méthode, mais n'avait pas de tic.

« Pourquoi ce rendez-vous ? songeait-il. Et de quel air me l'a-t-il demandé ! Pourquoi ce mystère ? Oh ! l'étrange garçon ! »

Bien qu'il hochât la tête, il souriait et son cœur se gonflait d'enthousiasme.

Comme il arrivait devant l'église Saint-Germain-des-Prés, la pluie se mit à tomber. Il obliqua tout de suite

vers la statue de Diderot. « Personne encore ! Je suis en avance. »

Pendant près d'un quart d'heure il tourna, tantôt de droite à gauche et tantôt de gauche à droite, autour du piédestal. Il embrouillait des réflexions disparates, comme si la pluie eût atteint le lieu de ses pensées, les faisant déteindre les unes sur les autres : « Voici trois ou quatre jours qu'il a l'air sombre et même malheureux. — Diderot. Oui ! un grand esprit ! — Il m'a, plusieurs fois serré la main avec une sorte de colère ou de désespoir. Que veut-il donc me dire ? — Pas lu beaucoup, pas assez de Diderot. — Ça ne fait rien, c'est quand même un type épatant. Tiens ! cette manière de me mordiller les doigts, serait-ce lui qui me l'aurait passée ? Il semble toujours accablé de souvenirs douloureux. — Ces femmes sont insupportables avec leurs parfums chimiques mal faits. — Ah ! qu'y a-t-il donc d'écrit, là, sur le socle de Diderot ? *Bouche d'incendie* ! Mon Dieu, comme ça tombe bien ! Comme c'est drôle ! Je vais lui faire remarquer cela dès qu'il arrivera. Il ne vient pas. Ah ! le voici ! Non ! Si, si! C'est bien lui ! »

Salavin traversait la place. Edouard poussa un soupir de soulagement et son visage s'épanouit.

— Je suis en retard, dit Salavin. Excusez-moi et ne me serrez pas la main : serrer une main mouillée, c'est affreux.

— Oh ! moi, ça ne me fait rien, protesta Edouard dans un élan de cœur.

— Vous n'avez pas de parapluie ? Venez vous abriter sous le mien. Ma femme m'a forcé de le prendre. Quelle horreur ! Cet instrument me rend honteux et ridicule.

— Voulez-vous que nous entrions dans un café, dans une brasserie ?

Salavin secoua la tête avec effarement :

— Non ! Marchons ! J'ai besoin d'être seul avec vous Seul et tranquille.

Ils s'enfoncèrent dans le lacis des petites rues qui crevassent le pâté de constructions, entre le boulevard Saint-Germain et la Seine. La pluie tombait toujours, tiède et sans hâte. Edouard avait passé son bras sous le bras de Salavin qui, après quelques tressaillements, ne chercha plus à se dérober. Ils cheminèrent d'abord en silence. Puis Edouard :

— Je n'aime guère la pluie. Et pourtant, ce soir, elle me plaît. Voilà une promenade peu ordinaire pour deux amis.

Salavin étreignit avec violence le bras d'Edouard, s'arrêta, murmura, très vite et très bas :

— Ne parlez pas de notre amitié, Loisel. Je ne peux pas être votre ami.

Edouard ouvrit la bouche et demeura stupide.

— Oui, je sens que vous allez me prendre en affection. Eh bien, croyez-le, Loisel, ce n'est pas possible. Je vous ai fixé rendez-vous, ce soir, pour vous le dire moi-même. Il est encore temps de renoncer.

Il ferma son parapluie et se remit en marche, offrant à l'averse un visage tout contracté de résolution. Edouard était muet, oppressé, soudain malheureux. Il rassembla ses idées et dit avec effort :

— Vous avez, je suppose, quelque grave raison.

— Des raisons ! Il y en a cent, il y en a mille.

— Je ne comprends pas.

— Si, vous comprenez, mais mal. Et vous pensez sans doute que je suis un criminel qui se cache, que j'ai commis un vol, une escroquerie, un meurtre. Ah ! ce n'est pas cela !

— Non, ce n'est pas cela : j'en suis bien certain.

— C'est peut-être pis. Je vous le répète : je ne suis pas un ami pour vous. Il n'y a, en moi, aucune possibilité d'affection. Vous ne savez rien de moi.

Edouard avait trente ans et une âme droite, ménagée par la passion. Il se sentit envahi par un étonnement voisin de la détresse et secoua la tête.

— Non, dit-il, non, je ne sais rien de vous, c'est vrai. Mais j'ai l'impression que vous êtes en train de vous torturer inutilement et que ce n'est pas la première fois.

— Je ne me torture jamais seul, Loisel. Je torture les autres aussi. Je n'ai jamais été un bon fils. Je ne suis pas un bon mari. Je ne serai pas un bon père. Je suis un ami terrible, ou, ce qui est encore plus vrai, je ne suis pas un ami.

— Enfin, dit Edouard avec émotion, qu'avez-vous fait pour parler ainsi ?

— Je vous l'ai dit, je ne peux vous expliquer... « Avoir fait » ? Je n'ai rien fait. C'est plus grave, plus grave que tout. Je n'ai pas le cœur pur. C'est une chose que vous ne pouvez pas même imaginer.

Edouard hocha la tête.

— Il me semble, dit-il, que j'imagine assez bien...

— Non, s'écria Salavin avec une violence orgueilleuse. Il n'y a que moi pour comprendre ce qui se passe en moi. Et ce n'est pas beau.

Ils s'étaient repris à marcher, si bien en proie à eux-mêmes qu'ils ne faisaient plus attention à l'averse, ni aux passants, ni aux jeux de l'ombre et des lumières.

— Vrai, reprit Salavin, il m'en coûte de vous entretenir ainsi de moi, et de vous importuner, de vous blesser peut-être. Vous m'avez plu. Vous m'avez touché. Vous m'avez, trois semaines durant, donné des illusions sur moi-même et de l'espoir. A quoi bon ? J'ai réfléchi. Je me suis représenté votre vie, droite, saine et j'ai pensé que devenir mon ami, ce ne pouvait, en aucune façon, être une bonne chose pour vous.

— Maintenant, dit Edouard, je commence à deviner. Vous êtes un homme dévoré de scrupules. Vous vous jugez avec sévérité, parce que vous avez, tout au fond, une trop belle idée de vous-même. Ah ! je ne me suis pas trompé : jamais je n'ai rencontré quelqu'un qui vous vaille. Et pourtant, vous parlez de me quitter.

Salavin secoua la tête avec exaltation.

— Je vous ai parlé de ma mère, de ma femme, de mon enfant ; mais vous ne connaissez rien de ma vie passée. J'ai vécu dans une déchéance voisine de l'abjection. J'ai abandonné les miens, roulé dans des bas-fonds que vous ne pourriez visiter sans horreur. J'ai été le plus pauvre, le plus faible, le plus lâche des hommes.

Il se raidit tout à coup et murmura :

— Je n'ai jamais bu. Ça, non ! Qu'importe ! il y a pire ivrognerie que celle de l'alcool.

Et, par bribes de phrases, avec des arrêts, des reprises, une rage d'aveu, d'humilité, il se mit à raconter une misérable histoire de fautes, de situation gâchée, d'oisiveté, de besognes dégradantes, de remords, de résolutions avortées, de pensées troubles. Edouard marchait à ses côtés et faisait craquer ses doigts,par contenance. Il était angoissé, stupide et saisi d'une pitié absurde qui ressemblait à de l'admiration. Il s'écria :

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Quelle passion avez-vous donc de vous défigurer vous-même ? Vous n'êtes ni fou ni malade. Vous êtes un homme comme les autres, meilleur que les autres, peut-être, et voilà pourquoi vous souffrez. Et puis, qu'importe ce passé ? Vous vivez, maintenant, une vie pleine et nette : vous travaillez, vous avez une femme et un enfant.

— C'est peut-être, dit Salavin, la plus grande faute de ma vie. Avoir fait un enfant quand on est Salavin, c'est une espèce de crime, n'en doutez pas.

— Mais non ! Dites-vous au contraire que vous êtes sur un chemin tout neuf. Dites-vous, répétez-vous que tout le reste doit s'oublier, que vous êtes sauvé.

— Je ne sais pas. Je ne me crois pas sauvé.

Salavin laissa passer quelques secondes et dit d'une voix étrange :

— Il y a, dans la déchéance, une douceur que vous ne pouvez imaginer.

Il ne pleuvait plus. Les deux hommes se trouvaient alors sur le bord de la Seine, accoudés au parapet, entre des boîtes de bouquinistes. Ils entendaient le fleuve fuir en rampant, au-dessous d'eux. Un long moment s'écoula pendant lequel Salavin alluma une cigarette. Il semblait plus calme et comme assouvi. Edouard tenait sa tête à deux mains, regardant, devant lui, remuer, dans l'ombre, des pensées nouvelles qu'il s'efforçait de dompter et de saisir. Il se redressa :

— Vous êtes venu ce soir, dit-il, vous êtes venu vers moi pour me détacher de vous et me dire adieu. Vous vous y êtes mal pris. Si je vous laissais partir pour de bon, il me semble que je n'aurais plus qu'à douter de moi tout le restant de mes jours. Non ! Taisez-vous ! C'est mon tour, maintenant. A vous entendre parler, j'ai compris beaucoup de choses. La principale est que je n'ai jamais eu d'amis. Je n'ai que des camarades de travail ou de jeu. Il me faut un ami. Vous, et pas un autre. Je viens d'entrevoir ce que pourrait être l'amitié. Vous n'allez pas vous dérober, maintenant que je vous tiens. Vous n'allez pas m'empêcher de vous aider, maintenant que j'en ai, mieux que le désir, le besoin. Entendez-vous ? Le besoin !

Salavin ébaucha un geste vague de la main. Edouard saisit cette main et la garda, raide et comme refusée, entre les siennes. S'enivrant peu à peu de ses paroles, il parla longtemps, avec l'ardeur d'un homme qui vient de se découvrir une vocation. Il sentait la résistance de Salavin fondre et la main qu'il étreignait s'assouplir, s'abandonner, s'échauffer, rendre enfin une pression timide puis fervente.

— Et surtout, surtout, dit-il en achevant son plaidoyer, nous ne reparlerons jamais de cette soirée. Notre amitié commence. Tout est neuf. Tout est à faire. Allons, répondez !

Salavin leva sur Edouard un regard brillant.

— Merci, dit-il, je veux bien.

Ils étaient revenus à leur point de départ, devant l'église Saint-Germain-des-Prés. Suivant le rythme exaltant de ses pensées, Edouard marchait maintenant à grands pas victorieux. Salavin lui mit une main sur l'épaule et l'arrêta.

— Merci, répéta-t-il. J'accepte. Mais laissez-moi m'en aller de mon côté, maintenant.

Et, comme Edouard le regardait avec étonnement.

— Je suis heureux et j'ai besoin d'être seul pour mieux penser à vous. Partez par là. Moi, je m'en irai d'un autre côté. Merci !

Edouard se retrouva seul. Il songeait : « Me quitter pour mieux penser à moi ! Ah ! l'étrange garçon ! Mais il doit avoir raison ; cela vaut mieux ainsi. » Il eût préféré sans doute dépenser de compagnie la grande joie qui lui remplissait le cœur ; il trouva pourtant la conduite de Salavin curieuse et même « originale ». Il secoua la pluie qui alourdissait son chapeau, alluma une pipe et repartit, faisant tournoyer sa canne pour satisfaire à son besoin de gesticulation. A voix couverte, il chanta quelque chose de mâle et de conquérant. Il était tout à fait content de soi. Sa vie lui semblait enrichie et, incomparablement, plus belle que celle des gens qu'il croisait sur son chemin. Comme il remontait la rue de Rennes, il se surprit à murmurer : « Oh ! l'étrange garçon ! Un saint ! Oui, un saint. J'ai lu quelque part, il me semble, l'histoire d'un saint qui ressemblait à cet homme-là. »

GEORGES DUHAMEL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Fagus : ***Essai sur Shakespeare***, Malfère. — Longworth Chambrun : ***Giovani Florio***, Payot. — Léon Bocquet : ***Les Destinées mauvaises***, Malfère. — Raymond Mallet : ***Dévastations***, Crès. — Ernest Raynaud : ***Souvenirs de Police*** (*au temps de Ravachol*), Payot. — Aurel et Sirieyx de Villers : ***Le Devoir de Grâce en amour***, Monté-Lenès. — Eugène Marsan : ***Chronique de la Paix***, Nouvelle Revue Française. — Eugène Marsan : ***Les Cannes de M. Paul Bourget et le Bon choix de Philinte***, Le Divan. — Archag Tchobanian : ***La Roseraie d'Arménie***, tome II, Ernest Leroux.

Au seuil de son **Essai sur Shakespeare**, M. Fagus nous avertit : « Ceci est l'ouvrage d'un ignorant. Je ne sais même pas un mot d'anglais et n'en saurai jamais un. » Mais Shakespeare dépasse la petite patrie d'une langue, et il subsisterait encore même si la langue anglaise mourait. Et je songe que les grandes œuvres littéraires sont celles qui résistent à cette terrible épreuve : la traduction. Même sabotées par le traducteur le plus médiocre, le plus traître, il doit encore en demeurer un peu de phosphore. S'il ne reste rien, c'est qu'il n'y avait rien, dans l'œuvre originale, derrière la façade du vain « bien écrit ». Le style n'est que la marque des grandes pensées, et comment un grand penseur n'aurait-il pas le style de sa pensée. J'ai là dans mes casiers toute une bibliothèque de livres bien écrits, d'un style vraiment élégant, correct et distingué, mais j'y chercherais en vain une pensée ou une idée neuve, et j'ai de plus en plus horreur de ces élégances faites avec un rien, comme la robe de Mimi Pinson. Pourquoi se demande M. Fagus, à propos de Shakespeare, un auteur, clair pour ses contemporains, est-il devenu, et demeuré, problème pour la critique moderne ? C'est que « si son génie le fait perpétuellement actuel, ses habits sont de la Renaissance où il vivait », et que « par son caractère il reste le dernier chrétien du moyen âge ».

Mais, ajoute-il, Shakespeare n'est pas un monstre. Confrontons-le aux grandes figures de la Renaissance :

Henri V, Hamlet sont des cousins à Don Quichotte ; Falstaff à Panurge, Grandgousier, Sancho Pança ; il nage du Falstaff intellectuel dans Luther (et quelque peu de l'autre) comme il rampe du Luther dans Rabelais...

Shakespeare est de son milieu :

S'il resplendit en soleil sur la brillante nébuleuse des confrères, il en fait assez partie pour qu'on ne réussisse pas toujours à délimiter de ses œuvres ce quoi ui revient en propre, ni même quelles œuvres lui reviennent exactement : quelle est sa part dans *Henri VI, le Roi Jean, Edouard II...*, etc.

Et pourtant, il se fit Italien en Italie, Français en France, « il est universel, et il l'est à force d'être umain : compatriote à tous ».

Comme Molière, Shakespeare prenait son bien où il le trouvait. Le sujet d'une pièce n'est qu'un prétexte : cela vient à point, écrit M. Fagus, pour corriger un préjugé tenace quant à l'invention.

Shakespeare est certes un des génies les plus originaux qui soient. Et déjà le bon Vapereau, — dans son article du *plagiat* — constatait, avec une gravité comique, que « le critique Malone a noté, sur 6043 vers, 1771 appartenant à des prédécesseurs du grand poète anglais, 2373 refaits en partie par lui, le reste (1889 vers, soit à peine le tiers) lui restant attribué, peut-être faute de plus complets éléments de comparaison.

Tous ses sujets viennent d'autrui, observe M. Fagus : il ne lui demeurait en propre qu'un fantôme, et voici qu'un paysan de Lectourne le revendique.

Les traces fourmillent, ans l'œuvre de Shakespeare, de chansons populaires, et voici la *Complainte d'Hamlet de Gascogne ou de la Reine châtiée*, où l'on peut remarquer des similitudes étranges avec l'*Hamlet* de Shakespeare.

D'autre part, continue M. Fagus, Shakespeare a été déjà révélé familier avec l'œuvre de Rabelais et de Montaigne. Que l'on lise à ce sujet le très remarquable ouvrage de Longworth Chambrun : **Giovani Florio**, *un apôtre de la Renaissance en Angleterre, à l'époque de Shakespeare*. Ce Giovani Florio, érudit italien établi en Angleterre sous le règne de la reine Elisabeth, fut un des principaux propagateurs des idées de la Renaissance en Angleterre. Il n'est peut-être pas lui-même un grand écrivain,

mais il apporta à l'Angleterre la culture italienne, française et espagnole. Il a enrichi la langue anglaise et la littérature anglaise, non seulement par ses livres et ses dictionnaires et par sa fameuse traduction de Montaigne, mais surtout par ce qu'il a, — indirectement sans doute, — apporté à Shakespeare.

Florio occupait auprès du jeune lord Southampton, le célèbre Mécène des lettres et protecteur de Shakespeare, la place de professeur de langue italienne. Shakespeare a certainement lu les livres de Florio. Florio dit même qu'il les pilla.

Celui que M. Fagus appelle « l'Orphée neustrien (1) » avait lu Montaigne. M. Jacob Feis, dans un livre intitulé : *Shakespeare et Montaigne*, a même tenté de démontrer qu'*Hamlet* était une satire du scepticisme de Montaigne :

« Mourir, dormir, rêver peut-être... »

§

Dans cet ouvrage : **Les Destinées mauvaises**, M. Léon Bocquet a voulu, comme il le dit lui-même, restituer chacune de ces figures marquées du signe fatal « dans les conditions psychologiques qui permettent d'apprécier aujourd'hui la valeur exacte de leur manifestation éphémère ». Il a voulu préserver de l'indifférence et de l'oubli « quelques mémoires qui avaient espéré voir rayonner autour de leur nom et de leurs efforts traversés d'épreuves un peu de cette clarté que dispense l'avare soleil des morts ».

Voici Hégésippe Moreau. A côté du poète, M. Bocquet découvre en lui un nouvelliste « de haute lignée française », un prosateur et un admirable épistolier. Et il conclut : sa plus sûre gloire est peut-être là.

Tristan Corbière : « œuvre inparfaite et obscure où l'on n'escalade les cimes que pour être précipité ensuite aux abîmes. »

Léon Deubel, « le dernier poète maudit », Pierre de Querlon, la gravité souriante, ce jeune romancier de *Céline, fille des champs* qui avait acquis, à vingt-quatre ans, un métier d'une inquiétante perfection. Il se précipitait vers la gloire avec une conviction un peu ironique. Je me souviens qu'il avait collectionné en un gros cahier tous les articles qu'avait suscités son jeune talent. Il avait inscrit, sur ce cahier, ce mot : *Gloriole*.

(1) « Les Anglais (force) manquant à la notion du ridicule, pour n'avoir (faiblesse) la notion des nuances. Un seul y sut sourire, le divin Shakespeare : et il était Normand. » Fagus, *Aphorismes*.

Enfin, voici un poète breton « méconnu » : Guy Jarnouen de Villartay, mort à 27 ans en 1907. Je voudrais que l'on retienne, de son œuvre inachevée, au moins ce vers, par lequel il exprime son désespoir d'être « celui qui meurt de n'avoir pas vécu » :

Et comme Œdipe, un soir qu'Antigone aurait fui...

§

Du Dr Raymond Mallet : **Dévastations**. Ce sont les dévastations morales de la guerre, les inguérissables « cicatrices » des héroïsmes trop sensibles. Il y a dans ces notations du psychiatre une émotion si sensible dans sa sobriété, une communion si humaine à la misère humaine, qu'après avoir fermé ce petit livre, qui fait suite au *Pavillon H*, on se sent envahi d'une profonde tristesse, et presque d'un remords, comme si on était un peu responsable collectivement de toutes ces détresses. Je ne veux épingler ici que ce fragment de lettre d'un soldat sauvé du poteau d'exécution par l'intervention de ce médecin des âmes :

Les mères de ceux que vous avez sauvés vous doivent une reconnaissance sans bornes ; quand vous aviez à vous prononcer sur le cas d'un des leurs, vous pensiez à elles...

Voilà une « citation » qui vaut d'autres citations, plus héroïquement sanglantes.

§

Dans ses **Souvenirs de police** (*au temps de Ravachol*), M. Ernest Raynaud, le poète des *Cornes du Faune*, petit livre dont, à son apparition, Verlaine écrivait : « Voici enfin le livre attendu ! » — nous raconte sa double vie de poète et de commissaire de police.

Le premier chapitre nous évoque l'image d'Oscar Méterier, commissaire de police, lui aussi, et « naturaliste comme on est chrétien » écrivait déjà de lui son ami Eugène Morel en 1889. De tous les volumes qu'il a entassés les uns sur les autres, qu'en restera-t-il se demande M. Raynaud ? Peut-être *La Chair* et *Madame La Boule !* Dans un autre chapitre, c'est Charles Maurras qui développe ses idées déjà anti-romantiques et sa philosophie déjà néo-platonicienne. C'est beau de se tenir ainsi toute sa vie accroché au vaisseau fantôme de la culture antique ! Voici Hugues Rebell (le romancier de *Le Diable est à table* et qu'on a tort de ne plus lire) auprès de Peladan, à une soirée

de la *Plume*. Voici Paul Adam « le col haussé d'un carcan éblouissant », Marcel Schwob, « avec ses yeux de myope au fond des orbites creuses, le front bombé, la face ronde, le teint de cire », Rops « oint de fards, vêtu d'une chemise sang », Jean Lorrain « à la moustache ébouriffée, chargé de bagues polychromes », Jean Moréas « à qui l'on demande des nouvelles de son roman : *L'Aventure impériale*, annoncé partout, mais qu'il n'écrira jamais, pas plus que la *Femme maigre*, et qui, le cigare aux lèvres, renonce à se montrer dans la salle des séances, en déclarant d'un ton bourru : « C'est idiot »... etc. Je cueille encore dans un des plus curieux chapitres: une amie de Paul Verlaine, ce portrait de Villiers de l'Isle-Adam, « petit homme jovial, à la barbiche grisonnante, aux yeux rusés, d'une mobilité inquiétante, et qui ne tarissait pas d'anecdotes croustilleuses et d'épigrammes salées, qu'il composait à la minute, en se jouant (1) ». Mais l'amie de Verlaine ? Marie Gambier, celle que Verlaine a chantée sous le nom de la princesse Rouckine :

Son cher corps rare, harmonieux,
Suave, blanc comme une rose
Blanche, blanc de lait pur et rose
Comme un lys sous de pourpres cieux.

...Quand il ne restera plus rien des témoignages vivants que les strophes de Verlaine, épilogue M. Raynaud, il se peut que cette pitoyable fille de joie, devenue, dans l'imagination des foules, l'égale des Béatrice, des Laure et des Elvire, « fasse rêver les jeunes hommes futurs et leur rende le front pensif ».

Peut-être, mais il eût fallu lui garder son mystère de princesse au corps rare et blanc comme une rose blanche.

§

Le Devoir de Grâce en amour, par Aurel et Sirieyx de Villiers. C'est le livre de deux femmes « dévouées à l'amour », et qui veulent le domestiquer définitivement: « Dressons les femmes à nous dresser des hommes qui le soient ailleurs qu'à la guerre. » Ceci est de l'excellent féminisme ; mais les hommes préféreront certainement, eux aussi, « l' » être ailleurs qu'à la guerre. Mais il s'agit ici de l'amour domestique, de l'amour à l'usage exclusif du ménage, et c'est toujours l'obsession d'Aurel

(1) Je préfère garder de Villiers l'image que m'en a laissée mon frère Remy, d'un Villiers s'hypnotisant lui-même de son verbe et donnant le spectacle d'une perpétuelle, mais noble création verbale.

d'« en finir avec l'amant ». Entreprise qui me semble au-dessus des forces humaines et féministes même, car l'amant a un rôle social très grave et très sérieux : un sacerdoce. C'est lui au fond qui se dévoue et se sacrifie à la société, c'est lui le chevalier, le Don Quichotte. Mais Aurel prêche inlassablement « le Couple » et que l'on mette toute sa volonté à le réaliser, malgré toutes les erreurs des acceintances précipitées : création de l'esprit, volonté de se dominer, de se surmonter, qui n'est pas à la portée de toutes les sensibilités. Cela peut occuper une vie ; au fond, il est bien vain de se sacrifier soi-même à une telle besogne. Mais sous cette apparence de soumission et d'adaptation, je découvre la vraie pensée féminine de domination absolue. Le rôle de la femme, son rôle physiologique, est de garder l'homme, de le retenir ; le rôle de l'homme est, son métier d'homme accompli, de fuir, de chercher de nouvelles excitations physiques et intellectuelles. Je crois bien que c'est la femme qui a fini par le dresser à s'intéresser à des enfants qui n'éveillent en lui qu'un instinct de « propriété ».

Au point de vue moral et social, des livres comme ce « devoir de grâce en amour » sont très utiles, et on en tirerait d'excellents aphorismes éducateurs. Afin de mieux accaparer l'homme, il faut que la femme se persuade qu'elle possède le bonheur absolu, et elle mettra toute sa ténacité à se suggestionner cette volonté. C'est ce que Mme S. de Villers traduit excellemment par cette maxime : « Pour que l'amour soit parfait, il faut qu'il y ait *contentement de soi-m me* dans le don que l'on fait de soi à l'être aimé. » L'être aimé, cela signifie ici : l'esclave aimé, l'être qu'il faut enchaîner par toutes les lianes des parfums secrets et des caresses adéquates. Il me semble bien avoir découvert, pour moi-même, la haute morale féministe de cet assassinat de l'amant, qui n'est qu'une méthode très intellectuelle pour domestiquer l'homme, en lui offrant le morceau de sucre de la parfaite et docile fidélité.

§

Dans cette **Chronique de la Paix** ou *La vie quotidienne des Français après la guerre*, M. Eugène Marsan se fait le voyeur étonné du Paris retrouvé après la guerre : c'est un éparpillement, un scintillement de petitessensations neuves que nul peut-être n'avait exprimés. Quelquefois la voix s'élève, le style

se soulève comme une vague en colère pour dire des choses graves. Mais voici, sous un titre romantique : **Les cannes de M. Paul Bourget et le Bon Choix de Philinte**, *petit manuel de l'Homme élégant*. Oui, petit manuel du parfait dandy, indiquant la perfection des cols, des cravates, gilets, gants, chapeaux, etc., avec beaucoup de littérature autour, ce que Brummel aurait certainement rejeté d'une chiquenaude sur son jabot. Mais que fait ici M. Paul Bourget avec sa collection de cannes, ses cannes de Grand Electeur des lettres. On nous renseigne aussi sur la cravate de M. Maurice Barrès : torsion calculée qui dispose un pan sur l'autre... : « Dites, écrit M. Marsan, ne serions-nous pas bien aise d'en savoir autant sur les cravates de Balzac, de Stendhal, de Musset ?... je songe à nos neveux. Ils me remercieront. » Hélas, la photographie, aussi, renseignera nos neveux sur le proche démodé des cravates et cols, faux ou vrais, de M. Bourget ou de M. Barrès. Ils préféreraient certes ne connaître de la cravate barrésienne que cette « torsion calculée.. » prêtant à toutes les suggestions de l'art. Si les costumes des siècles anciens nous paraissent esthétiques, c'est que nous ne les connaissons que stylisés par l'art des peintres. Consolons-nous de notre apparente infériorité : nos ancêtres étaient sans doute plus ridicules que nous. Aucun art ne pourra camoufler notre époque : le cinématographe est là qui guette et enregistre tous nos gestes, « du temps que notre aimé Pablo peignait en bleu », comme écrit André Salmon, en ses *Archives du Club des Onze*, dont je parlerai une autre fois.

§

Je veux signaler ici le deuxième tome de la **Roseraie d'Arménie** que M. Archag Tchobanian consacre à la poésie de son pays. Les poèmes réunis dans ce recueil, illustré des plus beaux spécimens de l'art médiéval arménien, sont peut-être les plus curieux et les plus originaux de la poésie arménienne du moyen âge. M. Tchobanian écrit dans sa préface :

Le lyrisme classique, depuis l'adoption du christianisme, s'était développé en dehors et au-dessus de la vie populaire ; il fut une production de moines savants élaborée au fond des couvents, traitant presque exclusivement des sujets religieux, didactiques et historiques ; la vie courante, les mœurs populaires, la nature, en étaient le plus souvent absentes. Quoique née en plein Orient, cette poésie, influencée par la

culture byzantine, et plus tard, sous les Croisades, par la pensée latine, a peu de liens avec l'inspiration vraiment orientale ; un abîme la sépare de la poésie persane, malgré les rapports politiques étroits des deux peuples, et de la poésie arabe, bien que l'Arménie ait été pendant quelques siècles sous la domination ou la souveraineté des Khalifes ; elle n'a emprunté aux Arabes que quelques formes prosodiques ; l'esprit y demeure purement chrétien, dirigé par la pensée d'Occident ; la personnalité ethnique s'y affirme, chez les meilleurs auteurs, par une allure, une couleur, un accent particulier, qui font que ces pages de poésie chrétienne, gardant quelque chose de la tradition lyrique nationale, ne se présentent pas comme de pâles imitations d'œuvres byzantines, mais comme la section arménienne de la littérature mystique occidentale.

On a pu nier, naguère, qu'il y eût un art arménien. Cet ouvrage très important de M. Tchobanian nous démontre, en s'appuyant sur d'autres études, que non seulement les Arméniens ont produit un art personnel, mais que cet art a exercé une grande influence sur l'art byzantin, à l'époque de la formation de celui-ci.

Et c'est peut-être l'Arménie qui est le levain intellectuel de la Turquie.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Louis Lefebvre : *La Peine Quotidienne*, Garnier. — Pascal Bonetti : *La Marche au Soleil*, Chiberre. — Maffre de Baugé : *Théâtre Méditerranéen*, Bernard Grasset. — Maurice Rostand : *les Insomnies*, Flammarion. — Louis Des Courières : *La Harpe effleurée*, Messein. — François-Paul Alibert : *Eglogues*, Garnier. — Louis Labèque : *Poèmes Expiatoires*, Messein. — Paul Souchon : *les Chants du Stade*, « éditions du Monde Nouveau ». — Marcel Sauvage : *Cicatrices*, « Société mutuelle d'Edition ». — Charles de Saint-Cyr : *Le Livre d'Yseult*, Edgar Malfère.

Poète catholique, M. Louis Lefebvre, résigné, lamente **la Peine Quotidienne.** Il implore la pitié, l'amour du Seigneur, le supplie d'abaisser son regard sur sa créature, perdue au milieu de ce tumulte d'indifférence, d'injustice et de haine, le monde où il pâtit. Il se réfugie en lui, il croit, il espère. Mais son cœur est dolent, comme son esprit est pacifique. Il se conforme à tous les commandements. Il redoute la colère divine, il se prosterne et s'humilie. Il attend que l'heure pour lui naisse ; il est humble et il est confiant.

Son chant ne rencontre point les élans d'effusion suave qui demeurent l'éternel honneur de Verlaine dans *Sagesse*, dans *Amour*, dans *Bonheur* et dans *Liturgies Intimes*, et non plus cette simplicité d'ingénue ferveur qui balbutiait par lui comme sur les lèvres d'un enfant. M. Louis Lefebvre apparaît plutôt comme un homme que les heurts d'une vie pénible ont constamment froissé, qui en souffre dans la stupeur de n'être compris ni aimé, du moins au point où il l'eût désiré, qui n'ose plus trouver de délices dans le commerce des hommes et dans la joie superbe du soleil ou de la nature. Il ne saurait s'élever au-dessus de la pensée des souffrances qu'il endure, ni en détourner sa pensée. Il a recours en l'amour unique de Dieu. Et ses poèmes, tendres, douloureux, frémissants, expriment sa peine dans une ferveur pleine de douce, de très sincère mélancolie. [illegible]

M. Pascal Bonetti, ardent, nerveux, emporté par le vent farouche de l'orgueil et de la volonté, ouvre ses poèmes à la lumière ; ses yeux boivent l'espace, son cœur s'est enivré d'amour. Jeune il est parti à la conquête des sûres joies, mais non sans s'être attendri au départ sur les souvenirs précieux de son enfance, le paysage qui le berçait de tendresse tiède et fortifiante, les petites amies dont les yeux lui ont révélé la beauté, et sa mère, à qui il rêve de rapporter la couronne de grâce et de bénédiction. Et le voici tentant sans peur **la Marche au Soleil** après tant et tant d'autres, et à son tour. La Ville l'accueille dans son bruit et dans le resplendissement sonore de ses tumultueuses clartés. Le monde lui appartient ou, du moins, s'en offre à lui le mirage. Dans la mêlée il baigne éperdument, se pâme, s'en accroît d'énergie et de jouissance splendide. L'amour formidable et total passe et lui sourit. Il s'éprend de tous les paysages de la terre ; il court les îles et les contrées, il les connaît ; il chante leur louange et célèbre leur grandeur. Mais déjà un goût d'amertume s'insinue parmi les strophes élancées et confiantes ; il se recueille. Hélas ! aux blessures de ses déceptions s'ajoute l'angoisse des souffrances publiques. L'horreur, l'effroi, l'universelle détresse s'abattent sur la terre et les mères sanglotent, et la jeunesse est fauchée ou flétrie : 1914-1918... L'attente sera infinie, une nostalgie saisit le poète blessé, le voici seul, désolé, attristé ; il retourne où, enfant, il a vécu insouciant et heureux. Les vierges de son enfance, de son souvenir, ô Ciel ! l'heure

lourde s'est appesantie sur elles : elles attendaient, et ceux vers qui l'espoir de leurs bras se tendait ne vont pas revenir, ne reviendront jamais ! Douleur, à l'impossible espoir succède l'éternel regret. Le monde est vide. La mère est là, pensive, cependant, qui berce le désespoir de son enfant, comme autrefois, et, en son cœur de nouveau, la confiance en la vie, un orgueil mûr, viril, assagi, fleurira et plus calme et plus puissant.

Cet hymne héroïque à la grandeur éternelle de la vie est chanté par M. Pascal Bonetti dans une ampleur magnifique et constante. *La Marche au Soleil* confirme et complète, avec plus de sûreté et de force véhémente, les promesses, les réalisations de son précédent livre, *les Orgueils*.

Le rêve apaisé de M. Maffre de Baugé revêt volontiers la forme dramatique. Il témoigne, plutôt qu'il ne se révèle soi-même, dans son **Théâtre Méditerranéen** dont le tome premier se forme de la *Sagesse d'Ulysse*, hésitant une heure à s'attarder dans l'éveil candide des espoirs de Nausicaa, d'un drame, *Le Chemin de Saint-Jacques*, où il évoque les hautes et précises figures de Douce des Baux, comtesse de Rabastens, de Guido Cavalcanti et de Dante Alighieri, — et enfin d'un intermède gracieux, *le Colin-Maillard*. La langue poétique dont use M. Maffre de Baugé est sûre, sensible, parfois forte, mais trop souvent, à mon gré, monotone et un peu lente, néanmoins ses évocations demeurent précises et peuvent émouvoir.

Que dire de ce recueil nouveau de M. Maurice Rostand, **les Insomnies**, sinon qu'il nous ramène à des époques où l'on se faisait du lyrisme ou des dons spéciaux au poète une conception fort différente de l'actuelle ? Malgré le soin que met l'auteur à ne pas éviter certains vocables nouveaux, à se montrer préoccupé des problèmes du jour, la plus grande séduction de sa poésie provient de son parfum suranné. N'est-il étrange, aujourd'hui, de ne chanter dans ses poèmes qu'une souffrance toujours vague, indéfinie, dont nous ne pénétrerons jamais le secret, à moins qu'elle provienne d'une crainte prolongée de la mort, promenée à travers l'existence entière ? La banalité des thèmes proposés ne se rachète guère par l'inattendu ou la hardiesse du développement, car c'est ainsi que M. Rostand procède, à la manière, s'imagine-t-il, de Musset. Qu'il ait le culte de Musset, rien de mieux, pourvu qu'il ne cherche à nous en imposer, cependant,

ni les maladresses, souvent conscientes et à demi volontaires, ni les négligences de roué. Où sont ici les « purs sanglots » et les « chants désespérés », l'amertume d'avoir « perdu sa force et sa vie » ? Certes, dans le courant désordonné du discours se rencontre parfois tel vers bien venu, qu'on aimerait isoler d'une abondance oratoire, superflue. Mais, à côté de cela, que de propos oiseux, que de médiocre bagout. Je veux, néanmoins, prendre un exemple parmi les poèmes courts, un sonnet, où, semble-t-il, l'imagination eût dû s'enorgueillir de se concentrer, s'épurer par la méditation fervente et l'enthousiasme réfléchi. Le sonnet porte ce titre, *Musset* :

> Et celui dont une œuvre existera toujours,
> Meurt sans même savoir qu'elle était éternelle.

L'idée de cette finale pour laquelle il est fait, encore qu'elle ne soit pas nouvelle, ne manque point, sans doute, d'intérêt (depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui...), mais je ne sais s'il serait possible de la présenter sous une forme moins raffinée. Passons. Je ne m'appesantirai pas sur les tercets, mais les quatrains contiennent certaines particularités caractéristiques du talent de M. Rostand. Quelle peut être la signification du second vers

> Ton cœur inoublié d'amour et d'arythmie ?

et quelle tristesse de laisser fluer ce second quatrain :

> Quand tes sanglots en toi montaient et renaissaient
> Et ne te donnaient pas un instant d'accalmie,
> Dis-moi, Musset, étais-tu sûr d'être Musset ?
> Et disais-tu, tout bas, le nom de ton génie ?

Je suppose que M. Maurice Rostand est sûr d'être Maurice Rostand. Est-ce lui, je crains qu'il ne s'abuse, qui sera appelé à nous révéler, même tout bas, le vrai nom de son « génie » ?

La Harpe Effleurée, par M. Louis des Courières, rend des sons gracieux et aisés. Après les proses des *Chansons Attiques* et les rimes de *la Flûte de Roseau*, les deux cadences alternent dans le livre nouveau, toujours animé de désir et de volupté, toujours émerveillé de la beauté des femmes et des déesses, et volontiers épris de rêveries archaïsantes.

Le classicisme épuré de M. François-Paul Alibert n'empêche nullement qu'il mêle aux chants virgiliens des souvenirs de sa

jeunesse personnelle, avec quelle délicieuse discrétion ! et des tableaux du temps présent. Ses **Eglogues** sont, à son ordinaire, de parfaits poèmes, où rien, dans la forme, dans le développement ni de la composition, ni du rythme, ni de l'image, n'est jamais à reprendre. C'est d'un talent absolu non moins que certain. Sans doute la surprise y est rare, même quand l'émerveillement est total. L'art de M. Alibert n'est pas un art de découverte ni d'entreprise aventureuse, mais provient d'un goût de lettré sensible. C'est la mesure et c'est l'harmonie. Accepté et révéré de cette façon, M. Alibert à coup sûr compte au nombre des meilleurs poètes d'aujourd'hui et de toujours.

Au contraire les **Poèmes expiatoires**, de M. Loÿs Labèque, comme précédemment les *Poèmes Primitifs* et les *Poèmes Visionnaires*, ne se plaisent que dans le désordre et dans le risque. L'auteur tient à répéter, au seuil de son livre, que « les hasards d'une existence plutôt aventureuse et *ses* yeux de presque aveugle *lui* ont interdit, pendant vingt ans, toute lecture et toute production littéraire ». Le temps perdu semble largement compensé ; voici, en un délai fort court, trois volumes et dont chacun compte un gros nombre de pages. M. Labèque vit dans une constante hallucination qu'on ne peut s'empêcher d'estimer surtout griserie verbale ; il accumule et complique l'entassement des phrases mystiques et passionnées ; un vent de vision ardente les transfigure parfois, et de ce tohu-bohu étrange se dégage une certaine puissance. Puis, quand l'ouragan est passé, qu'en reste-t-il ?

M. Paul Souchon, convaincu, enthousiaste et savant, consacre à la divinité du jour **Les Chants du Stade**, qui, par la forme, ne sont pas moins parfaits que la musculature d'un athlète. Il est de ceux qui parviennent, dans les grimaces du « sport » où triomphe odieusement notre temps par la surenchère des défis, des *matches*, des championnats, des records et des exploits excessifs et délirants, à retrouver l'image harmonieuse des jeux chers aux Hellènes et à les chanter sur la lyre thébaine. Des jeux, du sport : à condition qu'y soit prônée la Beauté, et Athéna non méconnue.

Non sans vigueur dans le sarcasme et l'amertume, la verve de M. Marcel Sauvage, franche, directe, brève, dit les **Cicatrices**, « éclairs encore des douleurs mortes », poèmes du temps

de la guerre subie, et anti-guerriers, mais sans nulle déclamation ni forfanterie d'ordre politique ou social. Des souffrances endurées, du dégoût ressenti, de la pitié ; parfois des « éclairs » en effet brillent et passent ; par endroits, par haine du convenu dans le chant, aucune aile ne s'ouvre qui porte et qui soutienne. D'étranges inégalités : verrons-nous naître le poète vrai que pressent en M. Marcel Sauvage Edouard Dujardin ?

M. Charles de Saint-Cyr, par **le Livre d'Yseult**, ajoute à son rêve d'intimité aisée, douce et fervente, et à la série de ses poèmes anciens. Les qualités du rythme, du mouvement, du sentiment s'affirment chez cet auteur, de livre en livre. Mais il ne semble en quête d'impressions non plus que de formes qui se renouvellent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

P. Langevin : *La Physique depuis vingt ans*, Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences de l'Encyclopédie scientifique ; Doin. — André Metz : *La Relativité*, exposé élémentaire des théories d'Einstein et réfutation des erreurs contenues dans les ouvrages les plus notoires, Chiron. — H. Bouasse : *La Question préalable contre la théorie d'Einstein*, A. Blanchard. — Christian Cornelissen : *Les Hallucinations des Einsteiniens* ou les erreurs de méthode chez les physiciens-mathématiciens, A. Blanchard. — Norman-Robert Campbell : *Les Principes de la Physique*, traduit et adapté en français, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Abel Rey : *La Théorie de la Physique chez les physiciens contemporains*, 2e édition revue et augmentée, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — Cinquantenaire de la Société française de Physique : *Exposition de physique et de T. S. F.*

Un événement, dont on parle beaucoup dans le monde des physiciens, est la publication par la librairie Doin d'un livre de M. Langevin, **la Physique depuis vingt ans**. M. Langevin est considéré comme le maître en France de la physique contemporaine ; ses cours du Collège de France, bien qu'ardus, ont de très nombreux auditeurs ; mais ce brillant professeur ne semble guère aimer à écrire des livres. Cependant sa pensée, claire et pénétrante, est faite pour intéresser les esprits philosophiques.

La Physique depuis vingt ans, c'est une série de conférences. Voici « la Physique des électrons », rapport présenté au Congrès de Saint-Louis le 22 septembre 1904 ; « la Dynamique électromagnétique », « la Physique du discontinu », conférences faites à la Société de Physique en 1912 et 1913 ; « l'Evolution de l'es-

pace et du temps », article publié dans *Scientia* en 1911 ; « le Temps, l'Espace et la Causalité dans la Physique moderne », communication à la Société de Philosophie le 19 octobre 1911 ; etc. On a souvent dit que M. Langevin a joué un rôle important dans la genèse des conceptions einsteiniennes. Son livre restera donc un document précieux pour les historiens futurs des sciences physiques.

§

Les publications relatives à Einstein deviennent heureusement plus rares. Parmi les ouvrages parus jusqu'ici, il en est beaucoup qui renferment des erreurs graves ; les vulgarisateurs, les contradicteurs de l'œuvre du célèbre physicien allemand n'ont pas compris certains points essentiels des questions qu'ils ont traitées. Le capitaine André Metz, de l'Ecole de guerre, a entrepris la « réfutation des erreurs contenues dans les ouvrages les plus notoires » sur **la Relativité**. M. Becquerel, qui a écrit une préface à ce livre, souhaite qu'il soit accueilli par le public avec tout le succès qu'il mérite.

L'auteur, dans un exposé succinct de la théorie, sans faire usage de formules mathématiques, insiste particulièrement sur les questions qui ont été la plupart du temps mal comprises. Il s'attaque ensuite à ceux qui ont contredit Einstein, et à ceux qui ont déformé sa théorie. M. Metz se montre fort peu indulgent ; il dit sans détours sa pensée, et cela est tout à son honneur. Il a voulu faire une œuvre salutaire, d'épuration.

Il paraît en particulier que M. Charles Nordmann vogue dans la pure fantaisie ; certes cet auteur a des qualités de vulgarisateur ; on le comprend aisément, et on comprend aussi que « M. Nordmann n'a pas compris ». M. L. Fabre a eu également beaucoup de succès auprès du grand public ; mais, même en lisant l'édition « épurée » de 1922, « on a l'impression que l'auteur parle de choses extérieures à lui, qu'il n'a pas bien assimilées ». M. G. Moch a écrit deux livres sur la relativité ; or, le second contient un peu plus d'erreurs que le premier. Quant à M. Bergson, il s'est fait une conception à lui de la relativité. M. Metz est particulièrement dur vis-à-vis de M. Daniel Berthelot.

Pour M. Berthelot, la métaphysique d'Einstein rejoint l'alchimie et le spiritisme ; il a écrit pour le prouver 57 pages ; à la page 10 nous en sommes encore à apprendre qu'Einstein fait partie

de « cette race juive, si orgueilleusement regardée par ses fils comme la race élue de Dieu, si passionnément vilipendée par ses adversaires ; race troublante et troublée... »

Quand M. Metz a écrit son livre, M. Christian Cornelissen n'avait pas encore fait paraître le sien. Il n'est pas douteux que M. Metz aurait fait passer un mauvais quart-d'heure à M. Cornelissen.

M. Cornelissen n'est pas d'ailleurs le premier venu. Il s'est fait un nom dans les questions économiques ; il a écrit deux gros ouvrages sur la « théorie de la valeur » et la « théorie du salaire », il en prépare trois autres sur la « théorie du capital et du profit » et sur la « théorie de la rente ».

Cornelissen n'aime guère Karl Marx, et il a été amené à dénoncer dans ses livres les erreurs de ce « métaphysicien allemand ». Or, il paraît qu'Einstein lui fait souvent penser, dans l'élaboration de ses idées et intuitions, à Karl Marx, avec qui il aurait encore de commun « la brillante imagination judéo-orientale ». Et M. Cornelissen d'établir un parallèle entre les œuvres de Marx et d'Einstein, et de réfuter, dans **les Hallucinations des Einsteiniens**, les erreurs de méthode chez les physiciens mathématiciens.

Qu'Einstein soit un « métaphysicien », c'est encore l'opinion de M. Bouasse, professeur de physique à l'Université de Toulouse. M. Bouasse est bien connu par la violence qu'il apporte dans les polémiques scientifiques. Ceux qui crient fort sont souvent ménagés par les critiques. Mais M. Metz n'épargne guère M. Bouasse, dont l'article de *Scientia*, **la question préalable contre la théorie d'Einstein**, vient précisément de paraître, sous forme de brochure.

L'homme est un animal mystique. Il aime ce qu'il ne comprend pas, parce qu'il aime à ne pas comprendre. Ce qu'on appelle le besoin du rêve est le goût de l'inintelligible.

§

M. Bouasse reproche aux physiciens de s'être laissé détourner par Einstein « de leur métier, c'est-à-dire de leur devoir », à savoir des recherches expérimentales. Il y a du vrai dans cette boutade.

En France, en Allemagne, en Italie, il y a beaucoup de physiciens à tendances mathématiques, et ce n'est guère qu'en Angle-

terre qu'on trouve encore des physiciens purs, c'est-à-dire à tendances expérimentales. M. Norman Robert Campbell, l'un des directeurs des laboratoires de la « General Electric Company » de Londres, est un physicien pur. Et c'est ce qui fait l'intérêt du nouveau livre de la collection Emile Borel, **les Principes de la Physique**. C'est là une sorte d'introduction à l'étude de la physique. Mme Pébellier a donné une traduction résumée de la première partie d'un volume intitulé : *la Physique, ses éléments*, qui n'est lui-même que le premier d'un traité beaucoup plus développé.

L'auteur tente d'établir une critique des termes et des propositions exprimant les principes de la physique. Il s'adresse aux « physiciens professionnels » et non aux philosophes, dont il récuse le témoignage ; en réalité, cet homme de laboratoire était fait pour faire de la philosophie et les philosophes liront certainement avec intérêt les chapitres sur l'objet de la science, la nature, la découverte et l'explication des lois, « le sens de la science ».

Une proposition est vraie, en tant qu'elle dit quelque chose qui obtient l'assentiment universel, et elle a un sens autant qu'elle donne naissance à une idée qui cause une satisfaction intellectuelle. La vérité est ainsi quelque chose qui dépend de tous, le sens est individuel et personnel. Pour une loi, c'est la vérité surtout qui importe ; pour une théorie, le sens.

On s'est efforcé de montrer que la science n'est que la vérité ; par là on fait du tort aux théories dont la principale valeur réside dans le sens. Nous devons, d'après M. Campbell, nous occuper aussi activement du sens que de la vérité. L'auteur déplore qu'au cours du XIXe siècle on ait essayé d'étouffer l'imagination chez les scientifiques ; ce fut d'un effet désastreux, et c'est à tort qu'on s'est efforcé d'opposer la science à l'art. La science, contrairement à l'art, serait impersonnelle ; mais ne voit-on pas que la vérité impersonnelle de la science est inséparable du sens personnel ?

La science est le plus noble des arts, et les savants les plus grands parmi les artistes. Car la science, comme l'art, s'efforce d'arriver à la satisfaction esthétique à travers les données de la sensation, et la science, comme l'art, est limitée par les exigences de la matière.

Les savants doués d'une grande imagination se sont montrés des créateurs bien supérieurs aux artistes.

M. Campbell déplore la doctrine de Mach, d'après laquelle la

science tend vers l'interprétation « la plus simple » de faits observés.

Mach s'est trompé sur le but à atteindre ; pour lui « plus simple » équivaut à « économie de penser ». A prendre la doctrine à la lettre, elle me paraît inadmissible. Le meilleur moyen pour arriver à l'économie de penser, moyen employé par la grande majorité des hommes, est de ne pas penser du tout. La science est une branche du savoir pur, penser est son objet. S'engager dans la science pour ne point penser équivaut à se mettre dans le commerce pour ne point gagner d'argent.

J'aurais voulu parler encore ici de **la Théorie de la Physique chez les physiciens contemporains**, par le professeur Abel Rey. Mais cet ouvrage est assez important pour que j'y revienne dans une autre chronique.

§

Je tiens à faire savoir aux lecteurs du *Mercure* que la Société française de physique organise, à l'occasion de son cinquantenaire, **une Exposition nationale de physique et de T. S. F.**, avec l'appui du Conservatoire des Arts et Métiers, de l'Office météorologique, du Comité électro-technique, du Comité de l'éclairage et de nombreuses sociétés. Cette exposition, qui englobera toutes les applications scientifiques, industrielles et commerciales de la physique, aura lieu au grand Palais Champs-Elysées) du 30 novembre au 17 décembre 1923.

GEORGES BOHN.

HYGIÈNE

Faut-il jeûner de temps en temps ? — Les ustensiles de table et la transmission des maladies contagieuses. — Influence du régime sur le caractère.

Faut-il jeûner de temps en temps ? — Certaines maladies de la nutrition, telles que le rhumatisme, la goutte, le diabète, sont communes chez les gros mangeurs. Sans aller jusqu'à la maladie déclarée, ils peuvent présenter des troubles digestifs intermittents et variés qu'on a tort de traiter par des remèdes. Dans ces cas-là, triomphe le jeûne combiné aux purgations. Ce n'est pas une méthode thérapeutique nouvelle que celle qui préconise l'abstinence périodique. La plupart des religions ont prescrit à leurs fidèles des périodes de jeûne.

Nous avons avantage à mettre au repos complet, de temps en temps, notre estomac, notre foie, notre intestin, bref tous les

transformateurs de nos aliments. Ce faisant, nous leur donnons un répit pendant lequel ils continuent d'éliminer les déchets sans toutefois en absorber de nouveaux. Les forces éliminatrices restent en œuvre sans que l'intoxication soit en même temps alimentée.

Si, en même temps que le jeûne a lieu, on a recours à un purgatif, on accélère l'élimination des substances usées et la simultanéité des deux actions aboutit à une véritable cure de désintoxication. La diète suspend la production des divers poisons d'origine alimentaire ; la purgation accélère l'élimination des déchets de toute espèce. Ainsi débarrassé de tous ces produits, l'organisme est le siège d'une activité cellulaire intense qui rajeunit, en quelque sorte, les tissus.

Voici une ordonnance de cure de désintoxication telle qu'on peut l'envisager chez un sujet jeune, pléthorique, mais, en somme, bien portant :

Pendant deux ou trois jours consécutifs, prendre chaque matin une purgation, soit 40 grammes de sulfate de soude, soit une bouteille d'eau minérale purgative.

Pendant la même période, s'abstenir d'aliments. Se contenter de boire à volonté des tisanes, des infusions très légères de thé ou de café.

Après quoi revenir progressivement à une alimentation normale, en commençant par les aliments végétaux. La cure est reprise de temps en temps.

A ce régime, tous les déchets qui peuvent être accumulés dans nos organes sont éliminés. Il convient surtout aux sujets jeunes et plus encore aux gros mangeurs obèses. En ce qui concerne les personnes âgées, l'adjonction de la purge au jeûne n'est pas nécessaire, dans l'immense majorité des cas. Le jeûne seul peut suffire pour désintoxiquer l'organisme quand l'organisme auquel il est périodiquement appliqué a dépassé la soixantaine.

En observant les préceptes qui procèdent, non seulement on se conformera aux mandements épiscopaux et on fera pénitence, mais on prendra une excellente mesure d'hygiène personnelle. Il s'agit d'un repos nécessaire imposé à la gourmandise et d'un moyen vraiment efficace de demeurer en belle « condition ».

§

Les ustensiles de table et la transmission des maladies contagieuses. — Toute une série d'observations,

conduites à la fois en Amérique et en France et réalisées par des médecins qui agissaient séparément, ramène l'attention sur les dangers que les ustensiles de table, insuffisamment nettoyés, font courir au public. Les maladies contagieuses dont le germe peut vivre dans la salive sont naturellement celles qui bénéficient de ce mode un peu spécial de transmission. Ce sont la grippe, la pneumonie, la tuberculose, la diphtérie, les angines. Des enfants malades ou porteurs de germes ont transmis la diphtérie à des enfants sains par l'intermédiaire d'une cuiller commune. On a signalé qu'un verre souillé par du bacille diphtérique mélangé à de la salive était encore virulent après quinze jours.

Dans les collectivités, il n'est pas rare de voir des personnes boire au même verre. Deux médecins allemands ont démontré le danger de contamination en pareil cas. Ayant fait boire au même vase des tuberculeux dont la salive contenait des bacilles, ils essuyèrent à l'aide d'un tampon les traces déposées par les lèvres et le vin à l'endroit où avaient bu les malades ; après quoi le tampon d'essuyage fut inoculé à des cobayes : ceux-ci moururent de tuberculose dans la proportion de 9 sur 11.

Voici d'autres constatations, faites à propos de la grippe, dans de nombreuses agglomérations de l'armée américaine. Elles ont été rapportées par les docteurs Dejust et Dardet. « Dans chacune des collectivités militaires, les soldats étaient divisés en deux groupes ayant exactement le même genre de vie, à un détail près. Le premier groupe (dit groupe protégé) utilisait des ustensiles de table lavés à la cuisine par un personnel spécial et traités par de l'eau bouillante ; le second groupe (non protégé) effectuait son lavage (à la plongée), chaque soldat d'une même unité lavant ses ustensiles de table dans un bac commun. Voici les résultats : les groupes (non protégés), comprenant au total 32.624 hommes, ont présenté 252 grippes pour 1.000. Les groupes (protégés), comprenant 33.452 hommes, n'ont eu que 51 grippés pour 1.000, soit 5 fois moins. »

Les conclusions des différents observateurs sont identiques. Ils considèrent comme indispensable l'usage de l'eau bouillante pour nettoyer la vaisselle et les ustensiles culinaires qui supportent sans dommage une température de 100°. Pour les autres, l'usage de l'eau de Javel est préconisé. Mais ce procédé de stérilisation est moins efficace que le précédent.

L'essuyage doit toujours succéder au lavage et être pratiqué à l'aide d'un linge stérilisé à l'étuve. Toutefois, un linge primitivement stérile cesse de l'être quand il a été employé à l'essuyage d'un grand nombre d'objets humides. Il a, dès lors, acquis le pouvoir de contaminer à son tour des objets stériles. Dans la pratique, les torchons s'enrichissent sans cesse de germes ; quand ils sont trop humides pour être en état d'essuyer, on se contente de les laisser sécher, et n les utilise à nouveau lorsqu'ils sont secs. Il devraient être savonnés, rincés à l'eau chaude et séchés chaque fois qu'ils ont servi.

Dans les collectivités devrait tre généralisé l'usage des appareils de lavage mécanique pour le matériel culinaire. Enfin dans les établissements où les risques de contamination sont particulièrement élevés (sanatoriums, hôpitaux), il serait indiqué de remplacer la verrerie ordinaire par des récipients complètement stérilisables à chaud, tels que timbales, tasses, bols de porcelaine supportant l'immersion dans l'eau bouillante.

§

Influence du régime sur le caractère. — S'adressant à son ami Firmus, qui abandonne la doctrine pythagoricienne pour manger de la viande, le philosophe Porphyre lui écrit : « Ce n'est pas parmi les mangeurs d'aliments simples et végétaux mais parmi les mangeurs de chair que l'on rencontre les assassins, les tyrans, les voleurs. Je ne puis pas croire que votre changement de régime soit sous la dépendance de raisons de santé, car une longue expérience vous a enseigné que le régime végétal est bien plus apte que tout autre, non seulement à donner une santé parfaite, mais encore un entendement philosophique et pondéré. » Préoccupé des mêmes considérations, Sénèque écrivait : « Moi aussi j'ai quitté l'usage de la chair des animaux et, au bout d'une année, mes nouvelles habitudes me sont devenues non seulement faciles, mais délicieuses, il m'a même semblé que mes aptitudes intellectuelles s'étaient de plus en plus développées. »

Il n'est pas douteux que l'alimentation, qui agit sur la santé générale par son insuffisance ou son excès, agit aussi sur les êtres vivants par sa nature. Les rats albinos de nos laboratoires, nourris de pain ou de grain, sont maniables et s'apprivoisent aisément ; ils deviennent sauvages, hargneux et mordeurs dès qu'on les nourrit de chair. Un ours élevé jadis au Museum se montrait

doux et tranquille tant qu'on le nourrissait de pain et de végétaux ; quelques jours de régime animal suffisaient à le rendre dangereux et méchant. On s'amusait même à modifier périodiquement le caractère de cet animal. Les éleveurs savent bien que l'irascibilité des porcs est exaltée par le régime carné.

En prescrivant à leurs adeptes un régime alimentaire presque exclusivement végétal, les fondateurs d'ordres religieux avaient compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer d'une telle prescription.

Il n'est pas douteux que la nourriture végétale oblige l'être vivant à un travail intestinal plus long qui dérive vers l'accomplissement des fonctions digestives inférieures une partie de l'énergie disponible. Elle introduit dans l'organisme moins que ne le font les viandes de ces produits toxiques et excitants qui sollicitent plus ou moins vivement le cœur, la circulation et l'énergie musculaire. Une alimentation trop exclusivement végétale affaiblit sensiblement et assouplit les volontés. Au dernier congrès des sociétés d'acclimatation américaines, l'un des rapporteurs soutint que la nourriture avait suffi à transformer le loup et le chat sauvage, animaux carnivores et dangereux, en chien et en chat domestiques.

On ne tient pas assez compte de ces faits en prescrivant à un malade, à un convalescent ou même à un homme bien portant, le régime alimentaire qui doit lui convenir. C'est aux nerveux, aux irritables, aux impatients que le régime à prédominance végétarienne conviendra le mieux. Au contraire, les lents, les endormis, les lymphatiques se trouveront bien d'une alimentation à prédominance carnée.

C'est pourquoi il importe que le médecin s'attache d'abord à connaître le tempérament de son malade. A cette condition seulement, il pourra tracer à coup sûr une ligne de conduite alimentaire raisonnée et vraiment bonne.

Au premier Congrès international d'hygiène alimentaire, l'un des rapports les plus écoutés porta sur les relations qui unissent l'alimentation au rendement de la main-d'œuvre ouvrière. Son auteur, M. Picquet, nous démontra l'influence considérable exercée par les repas bons, médiocres ou mauvais sur le caractère de l'ouvrier et sur le travail. Il y a bien longtemps que Lamarck et Darwin ont proclamé que l'alimentation était, avec l'influence du

milieu extérieur et la sélection, l'une des causes prépondérantes des variations observées chez les animaux et les plantes. Il faut aujourd'hui reconnaître — car tous les avis des biologistes et des médecins sont concordants — que le régime tient sous sa dépendance, au moins indirecte, la croissance et la reproduction et que les qualités propres à chaque individu et à chaque peuple sont peu à peu influencées par l'action séculaire des régimes.

Dr MAURICE BOIGEY.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La situation économique en Russie (1). — Odessa est une des villes les plus malheureuses de la Russie contemporaine. Le dernier recensement a fixé le chiffre de sa population à 280.000 habitants, tandis qu'en 1919 on en comptait 700.000. Cette diminution de 420.000 habitants est due aux épidémies de typhus, aux mauvaises récoltes des trois dernières années, à l'émigration en masse, qui s'est dirigée partie sur Moscou, partie sur l'étranger, enfin au régime sanguinaire qui y a été introduit par la Tché-ka.

Par son aspect extérieur la ville ressemble à un cimetière. Les habitants demi-morts, apathiques et terrorisés errent dans les rues. A les entendre, la situation s'est cependant améliorée sensiblement depuis l'année dernière. Alors les cadavres jonchaient les rues, on comptait par centaines le chiffre quotidien des victimes du typhus, les employés de l'Etat ne touchaient aucun traitement. Actuellement, les fonctionnaires des administrations de l'Etat perçoivent des appointements suffisants pour vivre modestement (un à cinq milliards de roubles soviétiques par mois), on ne fusille plus les gens paisibles, on ne procède plus à des perquisitions arbitraires, les épidémies ne sévissent plus. Un certain nombre de magasins se sont rouverts ; toutes les marchandises sont étalées derrière la vitrine ; les habitants se disent même re-

(1) L'auteur de cet article est le représentant d'une importante firme d'exportation qui, avant la guerre, était très liée avec les plus grandes maisons des principaux centres de la Russie. Il a fait récemment un long voyage d'études dans le Midi de la Russie pour y examiner sur place la question de la possibilité du renouvellement des relations commerciales avec le pays des Soviets. Il ne nous est pas possible d'indiquer son nom pour une raison facile à comprendre. — N. D. L. R.

lativement heureux : c'est la Nep (la nouvelle politique économique) qui a amené ce changement.

Quels sont les traits les plus caractéristiques de cette nouvelle politique économique? Un chaos indescriptible dans le commerce, l'absence complète de comptabilité régulière dans les établissements de commerce, une quantité innombrable d'intermédiaires commerciaux, des sections de commerce dans toutes les administrations de l'Etat, comme, par exemple, le Conseil Supérieur de l'Economie Nationale, le Conseil du Travail et de la Défense, etc. Ces administrations y sont forcées, puisqu'elles sont obligées de pourvoir à leurs frais. L'Administration Politique Centrale (c'est-à-dire la Tché-ka), elle-même, s'occupe de commerce pour faire face à ses dépenses.

C'est dans la petite industrie, surtout celle à domicile, que la production a augmenté. Quant à la grande industrie, on n'y observe aucune amélioration si infime que ce soit ; sa situation est même pire qu'au cours de l'année précédente. L'industrie houillère du Donetz se trouve dans un état lamentable ; celle du naphte, malgré les grosses dépenses de l'Etat, est presque dans la même situation ; on ne peut pas constater d'amélioration en ce qui concerne la métallurgie.

On éprouve de grandes difficultés pour se procurer des matières premières. Les anciens stocks sont complètement épuisés. La situation, dans ce domaine, est devenue tout à fait critique.

Un grand nombre de trusts se sont organisés : trust du sucre, trust du cuir, trust du papier, trust du tabac, trust du sel, etc. Tous ces trusts appartiennent, en réalité, à l'Etat et sont dirigés, dans la plupart des cas, par le Conseil Supérieur de l'Economie Nationale, par le Commissariat d'Approvisionnement, etc. Leur création date du jour où a été octroyée la nouvelle politique économique. Les trusts ne disposent pas de fonds de roulement, la faculté d'achat de la population est très minime et les trusts sont obligés de vendre leurs produits à un prix qui est inférieur au coût de production. Ils le font en vue de se procurer le numéraire nécessaire pour rétribuer le travail des employés et des ouvriers. Quant à l'achat de matières premières, on n'y pense pas.

La répartition des produits fabriqués se trouve, elle aussi, dans un état anormal. L'industrie d'Etat n'est pas en mesure de créer une organisation de commerce suffisamment étendue pour

doter le petit consommateur de produits de sa fabrication ; les coopératives se développent très lentement et le petit commerce est complètement entre les mains des mercantis.

La mauvaise organisation de l'écoulement des marchandises et les dépenses accessoires énormes qui les grèvent ont amené une incompatibilité entre les prix de vente, en ce qui concerne les marchandises les plus usuelles, et la faculté d'achat de la classe paysanne qui se demande toujours « pourquoi une archine d'indienne vaut actuellement 40 livres de farine, tandis qu'avant la guerre elle n'en coûtait que quatre » [illegible]

La situation financière de l'industrie est terrible : on n'a d'argent ni pour développer les entreprises, ni pour les remonter. Afin d'améliorer leur situation financière, les trusts ont fondé, avec l'aide de la Banque d'État, une organisation financière, la Banque du Commerce et de l'Industrie, qui est dirigée par des financiers d'avant-guerre. La presse communiste publie en abondance des articles sur la nécessité du concours des capitaux étrangers, mais pour le moment cette campagne ne donne pas de résultats. Au cours du dernier Congrès du Parti Communiste russe, à Moscou, plusieurs représentants du parti ont insisté sur la nécessité d'une réforme de l'industrie de l'Etat et la réorganisation financière des trusts; on y a parlé beaucoup des moyens d'attirer les capitalistes étrangers qu'on espère allécher par des concessions. A mon avis, tout cela n'aboutira à rien. Les bolcheviks s'efforcent de développer des relations avec le marché étranger ; ils sont en train d'élaborer un système de primes protectrices pour le commerce d'exportation et en même temps un système de droits d'entrée d'un caractère protectionniste pour favoriser le développement de l'industrie nationale. Dans les milieux dirigeants communistes on s'occupe beaucoup du problème de l'apaisement du conflit qui s'est créé entre la classe paysanne et la classe ouvrière ; on désirerait rétablir des rapports normaux entre les prix des produits de l'économie rurale et ceux des produits industriels. On redoute que de nouveaux désordres paysans n'éclatent et on fait tout le possible pour les éviter, mais tout ce qu'on a fait dans ce but jusqu'à présent a été peine perdue. Pour la même raison, enfin, on a soulevé, ces derniers temps, la question de la diminution de l'imposition paysanne.

Ce ne sont pas seulement les paysans qui souffrent des impôts

par trop élevés. Un grand nombre de trusts, d'entreprises privées, d'entreprises commerciales sont réduits à la liquidation ou à la faillite, écrasés qu'ils sont par les impôts. On prélève sur chaque employé comme impôts 20 o/o de ses appointements.

La baisse continue du change et la spéculation effrénée qui s'ensuit porte le plus grand dommage à l'économie nationale. La baisse diminue sensiblement l'efficacité des impôts prélevés par l'Etat. C'est pourquoi le gouvernement bolchevik cherche à réduire ses dépenses ; c'est pour cette raison qu'il diminue, — pas ostensiblement, — l'effectif de l'armée rouge. C'est pour la même cause qu'il a licencié un très grand nombre des employés de l'Etat. Quant aux résultats, ils sont maigres. En voici un exemple. Les banques font payer 2 *o/o par jour* aux trusts et entreprises industrielles de l'Etat pour leurs warrants. Au bout d'un mois, la banque touche l'argent prêté à ce taux, et néanmoins elle perd à cette opération puisque au cours du même mois le rouble soviétique baisse de 60, sinon de 100 o/o. Autre preuve : le gouvernement bolchevik a fait une nouvelle émission en roubles-or, garantie pour un tiers par la réserve d'or de l'Etat et pour deux tiers par des marchandises facilement réalisables. C'est en monnaie de cette espèce que les institutions commerciales de l'État s'engagent entre elles. Le rouble-or monte tous les jours, la monnaie-papier est en baisse constante. Les institutions commerciales, en vendant leurs marchandises, touchent de la monnaie-papier et elles s'acquittent de leurs obligations en roubles or. Or, à l'échéance, elles se trouvent hors d'état de régler leur situation. Elles ferment leurs portes, les unes après les autres. Les grandes coopératives subissent le même sort.

La baisse continue du rouble soviétique, la hausse permanente des contributions, la hausse régulière, — tous les quinze jours, — des taxes postales, télégraphiques et des chemins de fer, tout cela rend impossible le développement industriel et annihile toute initiative.

Etant donnée la politique économique actuelle des Soviets, une amélioration quelconque de la vie en Russie est absolument impossible. Il n'y a qu'un changement dans le domaine de la politique économique qui pourrait amener une solution, à savoir la renonciation catégorique aux expériences sociales actuelles et le rétablissement complet de la propriété individuelle. Ce n'est qu'à

ces conditions qu'on pourra recommencer à travailler en Russie. Autrement, tout ce qu'on tentera d'y faire ne sera que de l'argent et du travail perdus en vain.

X...

QUESTIONS JURIDIQUES

Violation du secret professionnel. — Dépositaires d'un secret par état ou profession. — Secret professionnel du journaliste. — Dénonciation publique d'un crime ou délit. — Témoins défaillants. — Devoir légal et devoir d'honneur. — Usurpation de Titres. — Impôt sur la vanité. — Mémento.

Quelques mots (il n'est pas... trop tôt, j'espère, pour parler encore d'Elle), quelques mots touchant la **Violation du secret professionnel** et un incident exposé par M. L.-L. Klotz au *Journal* du 8 octobre :

A propos d'articles relatifs à des travaux exécutés dans l'arsenal de Cherbourg, le commissaire rapporteur près le tribunal maritime cite comme témoin le rédacteur en chef de la *Dépêche*, M. Compère ; il lui demande l'origine de ses informations ; notre confrère refuse de livrer le nom des personnes qui l'avaient renseigné ; il excipe du secret professionnel et garde le silence ; il se comporte ainsi en brave homme et mérite des félicitations.

Mais le magistrat lit et relit l'article 378 du Code pénal : dans son for intérieur, il ne peut qu'approuver la délicate correction de M. Compère. Il estime toutefois que la profession du journaliste ne saurait être comprise dans l'énumération faite par la loi qui impose un devoir de discrétion à toutes personnes dépositaires, par état ou profession, des secrets qu'on leur confie et il condamne notre confrère à 100 francs d'amende.

Aussitôt, les associations de presse de se réunir, de protester et de réclamer en particulier, par une revision de l'article 378, cause de tout le mal, le droit au secret professionnel.

Voilà précisée la question du secret professionnel journalistique. — Que dit cependant l'art 378 du C. P. ?

Les médecins, chirurgiens et autres officiers de santé ainsi que les pharmaciens, les sages-femmes et *toutes autres personnes dépositaires, par état ou profession*, des secrets qu'on leur confie, qui, hors le cas où la loi les oblige à se porter dénonciateurs, auront révélé ces secrets, seront punis d'un emprisonnement de un mois à six mois, et d'une amende de 100 à 500 francs.

C'est dans la catégorie de ces « toutes autres personnes » que le journaliste voudrait, puisque la jurisprudence s'y refuse, se

voir rangé par un texte de loi et la revision qu'il réclame consisterait à ajouter après le mot « sages-femmes » le mot « journalistes ».

Soit, mais pour le moment, le législateur n'est pas disposé à lui donner satisfaction puisqu'il a voté la loi du 1er juillet 1919, intitulée à l'*Officiel* « loi complétant l'art. 80 du C. d'Inst. Crim. »

L'art. 80 est celui en vertu duquel le rédacteur en chef de *La Dépêche* a été condamné. Il permet au juge d'instruction de prononcer sans délai et sans appel, contre le témoin, qui ne comparaît pas ou qui refuse témoignage, une amende qui n'excédera pas 100 francs.

Eh! bien, à cet article, la loi susvisée ajoute la déposition suivante :

Toute personne qui aura dénoncé publiquement un crime ou un délit, et déclaré publiquement aussi qu'elle en connaissait les auteurs ou les complices, sera punie, si elle refuse de répondre aux questions qui lui seront posées à cet égard par le magistrat instructeur, d'un emprisonnement de six jours à un an et d'une amende de 100 francs à 2.000 francs ou de l'une de ces deux peines seulement.

Le texte n'a pas été fait pour les chiens, si j'ose dire, et M. Compère, au lieu de l'amende du commissaire rapporteur aurait dû, légalement, être déféré à la juridiction compétente, — si toutefois ses articles peuvent passer pour dénonciateurs du crime ou délit à propos duquel le commissaire instruisait et si, dans ses articles, M. Compère déclarait connaître les auteurs ou complices du susdit crime ou délit.

Ceci dit, il ne me paraît pas que le secret professionnel journalistique, dont je ne nie pas l'existence et l'importance, soit de la nature des secrets professionnels que l'art. 378 a en vue.

Il y a entre lui et ceux que le médecin, avocat, prêtre, fonctionnaire public doivent respecter une différence radicale.

Tandis que le client du médecin, de l'avocat, du prêtre, tandis que le justiciable et le contribuable désirent que le fait *qui les intéresse* soit tu, l'informateur du journaliste entend, lui, que le fait *auquel il s'intéresse* soit divulgué ; et c'est parce qu'il veut que le journaliste le divulgue qu'il est venu en parler au journaliste.

L'informateur ne demande pas qu'on taise un secret, il de

mande qu'on taise que c'est grâce à lui, informateur, que ce qui était auparavant un secret n'est plus un secret.

Si le journaliste entrait dans l'art. 378, tel que cet article a été conçu, libellé, tel que la jurisprudence l'applique, ce ne pourrait être que... pour y subir le sort du médecin, avocat, etc...

La chose est si vraie qu'il n'appartient pas à un médecin, par exemple, de révéler la maladie d'un client *même si ce client l'y autorise.*

> Puisqu'on plaide et qu'on meurt et qu'on devient malade
> Il faut des médecins, il faut des avocats.

Ces vers du Bonhomme pourraient servir d'épigraphe à l'art. 378. Quant un médecin, un avocat violent le secret professionnel, ils font tort à la profession, laquelle a besoin que le client ait une confiance absolue en elle.

Il faut donc des médecins, des avocats, des fonctionnaires aussi et le Code protège contre les indiscrétions ceux qui sont obligés, sous peine de succomber en justice, de négliger leur santé, de désobéir à leur devoir de citoyens, ceux qui ne peuvent pas faire autrement que d'avoir recours à eux.

Le secret professionnel du journaliste est d'ordre privé, ce qui ne veut pas dire, encore une fois, qu'il ne touche pas à des intérêts très graves et que du point de vue moral il ne doive pas être respecté. Journaliste, je serais prêt à ne pas trahir la source de mes informations et 100 francs d'amende (s'il m'arrivait cet accident, d'ailleurs extrêmement rare) ne me paraîtraient pas un paiement trop coûteux de mon héroïsme. Mais le dessein du Code n'a jamais été de sanctionner une obligation morale. La violation du *devoir d'honneur* qui incombe à tout galant homme n'intéresse pas l'ordre public ; la loi n'en a cure, le juge non plus, par conséquent, et ce n'est pas la doctrine et notamment Garçon (*Code Pénal annoté*, p. 1092, n° 42) qui les blâme, comme vous voyez :

> Des journalistes ont quelquefois refusé de déposer en justice en alléguant le secret professionnel. Il est à peine besoin de dire que cette singulière prétention n'a pas le moindre fondement et n'a jamais été admise.

§

Me voici embarrassé pour mettre en quelques lignes l'ouvrage de M. Georges Maurevert : *Fisc et Blason* (R. Ferenczi, éditeur),

qui présente sous les angles historique, philosophique, social, risible, attristant, légal, législatif, pénal et fiscal la question des *Titres nobiliaires.*

M. Maurevert consacre à cette exposition, en effet, 200 pages condensées.

La « noblesse moderne » est un paradoxe invraisemblable. Notre auteur n'est pas le premier à soutenir ce point, mais sa démonstration résume de façon fort documentée et assez piquante les travaux antérieurs. Elle remonte sinon au Déluge, du moins un peu plus haut que les Croisés, — ce qui lui permet d'ouvrir sur la sottise humaine large fenêtre, dirait Willy.

Or, non seulement nos mœurs font une réalité de cette invraiemblance, mais nos lois.

Il existe au Code pénal un texte : art. 259 al. 2, qui punit **l'Usurpation de titres**, — et il n'est pas appliqué.

Certains décrets édictant des taxes successorales en la matière ne sont pas défunts, mais l'Etat ne perçoit ces taxes que quand il ne peut pas faire autrement, — ce qui se produit rarement d'ailleurs.

Il y a des raisons à cette double carence et G. Maurevert, sans les juger bonnes, nous les fait toucher du doigt.

Le résultat c'est que « la noblesse » est reconnue et protégée gratuitement par l'Etat.

Le blason rapporte gros non seulement en vanité, mais en avantages matériels de toute sorte et ses propriétaires, — dont les 9/10e sont des usurpateurs parmi lesquels une proportion considérable d'usurpateurs éhontés (ceux pour lesquels l'art. 259 al. 2 a été écrit), — aujourd'hui que tout se paye, ne payent rien.

Et le législateur tient, — voyez la partie parlementaire du livre, — à ce qu'ils ne passent pas à la caisse !

M. Georges Maurevert proteste là contre. Et il offre deux ou trois moyens de faire cesser ce scandale dont le plus amusant, mais pas peut-être le plus pratique, serait la création d'une « noblesse républicaine » pas cédée pour rien... Mais je dis « peut être », car le champ ouvert par la fenêtre vue plus haut est tellement vaste et habité !

Mémento. — En 1818, Robert Owen, industriel et philanthrope écossais, adressait une pétition aux souverains réunis au Congrès d'Aix-la-Chapelle invitant les gouvernements d'Europe à établir une limite légale

internationale de la journée de travail. La partie XIII du Traité de Versailles a répondu à la question ainsi posée et à beaucoup d'autres analogues et c'est une véritable charte du travail international qu'elle a établie. La mise en pratique des principes que cette charte a rassemblé est conférée à un Bureau International. Quels sont ces principes, quand sont-ils nés et comment, comment sont-ils appliquables et de quelle manière leur exécution, non moins délicate qu'elle est souhaitable, s'élabore-t-elle ? Tel est le sujet que traite M. Albert Vabre dans *Le Droit International du Travail* (Marcel Giard, édit.). Excellente documentation, exposition claire, l'ouvrage est parfaitement renseignant, ne manque pas d'idées générales et fait honneur à cette *Bibliothèque de l'Institut du droit comparé de Lyon* dont il constitue le tome V. — Armand Praviel, *L'Histoire tragique de la belle Violante* (Collection des Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois, Perrin, édit.). Je reparlerai de ce livre plein d'intérêt et qui rachète son auteur, en tant qu'historien criminaliste, de la fantaisie excessive de son récent *Assassinat de M. Fualdès*. — *Almanach du Combattant* 1924 (190, Boulevard Haussmann). De belles pages de Dorgelès, sous le titre *Cinq ans après*, et qui feraient digne préface à une nouvelle édition des *Croix de Bois*, ouvrent cet ouvrage farci de documents égayés par des contes et des caricatures abondants. La partie juridique sur les *Emplois réservés aux Invalides de guerre*, les *Tribunaux des Pensions*, les *Retraites*, les *Impôts*, etc., est fort bien conçue et les intéressés y trouveront aussi un *Tableau récapitulatif des lois votées par le Parlement* pour les victimes de la Guerre.

MARCEL COULON.

ENSEIGNEMENT

Joseph Wilbois : *La nouvelle éducation française*, Payot. — Léon Bérard : *Pour la réforme classique de l'enseignement secondaire*, A. Colin. — Paul Appell : *Education et enseignement*, Alcan.

Parmi tant de livres sur l'éducation qui ont paru ces dernières années, il n'en est pas de plus remarquable à mon avis que celui de M. Joseph Wilbois : **La Nouvelle éducation française**. C'est un ouvrage de tout premier ordre, et qui fera date, comme il y a une vingtaine d'années, *l'Education nouvelle* d'Edmond Demolins, dont d'ailleurs il reprend, élargit et modernise les idées.

L'éducation, pour M. Wilbois, c'est uniquement l'art d'adapter les enfants au milieu social dans lequel ils devront vivre ; elle sera donc le fait moins des techniciens de la pédagogie que de

gens capables de prévoir assez nettement ce milieu futur et d'agir de façon efficace sur l'âme de l'enfant, c'est-à-dire de sociologues et de psychologues. De ce simple postulat, il suit que toutes les questions d'horaires, de programmes, d'examens et de diplômes perdent beaucoup de leur importance et que la fameuse bataille du latin-sciences et des sciences-langues ne mérite vraiment pas les flots d'encre qu'elle a fait verser.

Or que sera cette société de demain dont la prescience doit dominer tout plan de réorganisation éducationnelle? Ce sera, nous dit M. Wilbois, une société synergique basée sur la concorde et le travail efficient et qui se manifestera par les caractéristiques suivantes : beaucoup d'amour et de discipline à tous les étages sociaux, beaucoup d'euvergure et d'audace dans les rangs de l'élite supérieure, bref une société qui obéira à une quadruple consigne : s'aimer les uns les autres ; s'imposer une forte contrainte morale ; voir grand ; agir avec hardiesse.

Pour arriver à mettre la génération montante à même d'animer et promouvoir une société de ce genre, la réorganisation de l'éducation devra être triple, et agir à la fois sur le corps, sur l'âme et sur l'intelligence ; santé et force physique d'abord, puis hauteur et grandeur morales, et enfin acuité et solidité intellectuelles, mais comme tout ceci ainsi condensé est vraiment un peu général, pour ne pas dire banal, il convient d'entrer dans quelques détails afin de mieux faire voir le plan qui nous est proposé.

Il s'agit, en somme, de créer pour l'avenir de très nombreux ouvriers habiles, d'assez nombreux techniciens experts, et quelques grands chefs directeurs non seulement d'usines, mais aussi d'œuvres de science, d'art et de pensée. Voici comment l'auteur espère réaliser son dessein.

Jusque vers 12 ans, tous les enfants, quels que soient leurs destins futurs, recevront la même éducation, les tout petits dans des jardins d'enfants, les autres dans des écoles primaires élargies et perfectionnées. Vers 12 ans, des épreuves organisées d'après les *tests* scientifiques du psychologue Binet distinguent dans cette vaste population scolaire le contingent des simples ouvriers que reçoivent jusqu'à l'âge de 16 ans des écoles pratiques de spécialités; à cet âge, ils en sortent dans leur profession et se perfectionnent dans leur art par l'exercice quotidien du métier. Les autres, techniciens et chefs, entrent à 12 ans dans des écoles correspondant

à peu près à nos classes secondaires, et à 16 ans subissent de nouvelles épreuves toujours d'ordre psychologique ; alors et d'après le résultat, ils se séparent en deux catégories, celle des futurs techniciens qui entrent dans des écoles de spécialisation jusqu'à 19 ans, et même après, s'ils le veulent, dans d'autres écoles, les techniques supérieures, et celle des futurs chefs qui passent de 16 à 19 ans par des écoles d'humanités, puis de 19 à 21 par des écoles de haute culture, sans préjudice d'autres écoles encore pour plus tard, comme l'école supérieure de guerre qui reçoit les officiers de trente ans et plus.

Ce programme se rapproche étonnamment dans ses grandes lignes de celui que j'ai esquissé de mon côté et sans le connaître, je ne peux donc que l'approuver. Mais puisque nous sommes si bien d'accord sur le fond, j'en profite pour hasarder quelques réserves de détails, car il n'est de discussion féconde que sur les nuances.

D'abord l'éducation des techniciens, qui seront des réalisateurs pratiques, ne se prolonge t-elle pas trop? trois ans d'école de spécialisation et sans doute trois ans ensuite d'école de perfectionnement jusqu'à 21 ans, c'est beaucoup pour de simples ingénieurs électriciens ou métallurges; il semble que dès 18 ans ces jeunes gens devraient entrer dans la vie pratique : les longs apprentissages ne sont pas les meilleurs.

Ensuite l'école d'humanités, par laquelle passent les futurs chefs, devrait, à mon avis, se rapprocher davantage de nos lycées tels que les réorganisera le décret Léon Bérard ; notre auteur se prononce ici contre la culture classique qu'il accuse de pousser à l'esprit de géométrie grammaticale et au bavardage rhétoricien, et il propose de substituer à la version latine l'exercice d'observation scientifique et de réflexion sociologique ; je crois que l'étude intelligente d'une langue est la meilleure école sociologique qui soit pour des jeunes gens, et qu'on pourrait écrire un livre : « La culture par le latin », comme on aura écrit un excellent : « La culture par l'anglais ».

Un reproche plus subtil que je ferai au système de M. Wilbois, c'est qu'il est trop régulier, trop logique, bref, trop parfait. Ceci n'est qu'à moitié paradoxal. Appliqué par un homme comme son auteur qui reconnaît que le mieux est l'ennemi du bien et que le plus sûr moyen de réaliser l'efficience, c'est de ne pas la cher-

cher trop âprement, ce serait excellent, mais réalisé par de minutieux disciples, je tremble un peu. Ces tests Binet sont presque inquiétants. Une vaste machine nationale qui soumettrait toute la jeunesse d'un pays à ce gavage et blutage perfectionnés, quels résultats donnerait-elle? Il y a dans la vie tant d'imprévu et les tests qui ont raison pour un jeune homme de 16 ans peuvent si bien se tromper sur le même homme 16 ans plus tard, et il y a tant d'avantages à laisser dans les choses humaines un peu d'irrégularité et même un peu d'injustice! Une société où chacun, de par une machine selectionnante irréprochable, serait situé juste à la place qu'il semblerait mériter d'avoir, ce serait à fuir! *Malo periculosam libertatem.*

Mais ceci n'est que la ruade d'un vieux libéral un peu anarchiste. Au fond, le système de M. Wilbois est parfait comme idéal; on peut donc souhaiter vivement qu'il soit réalisé, d'autant que cette réalisation se ferait par des initiatives privées et qu'alors la réalité vivante assouplirait vite ce qu'il pourrait y avoir d'un peu rigide.

§

Je faisais allusion à la réforme de M. Léon Bérard. Le livre qu'il vient de faire paraître: **Pour la réforme classique de l'enseignement secondaire**, contient les principaux documents qu'il faut connaître sur ce sujet : le discours au conseil supérieur de l'instruction publique du 15 janvier 1923 qui a amorcé la question, le rapport au Président de la République précédant le décret du 3 mai, et les trois longues et confuses séances des 8, 22 juin et 11 juillet 1923, auxquelles on aurait pu joindre d'ailleurs le début de la discussion de l'année précédente. Mais à ce propos et puisque le régionalisme est en ce moment en faveur, je hasarderai une suggestion que je n'eus pas la place de formuler quand je discutai ici même en juillet dernier le décret Bérard, c'est que tout le monde eût été satisfait si nous avions eu non pas un seul Conseil supérieur de l'instruction publique, mais une demi douzaine qui auraient pu, l'un adopter le plan de Bérard, un autre conserver l'ancien plan Leygues, un troisième essayer du plan Wilbois, un quatrième prendre un autre, et ainsi de suite : la comparaison entre les résultats donnés par ces six ou sept ou même seize (autant que de ressorts d'académies) systèmes

d'éducation concomitants serait plus instructive et décisive que celle entre un passé et un futur.

Un autre recueil de documents intéressants est celui que M. Paul Appell, recteur de l'Académie de Paris (ressort qui devrait bien ne comprendre que la Seine et Seine-et-Oise), a publié sous le titre : **Education et enseignement** et qui contient ses notices et discours depuis une trentaine d'années : tous ces documents sont précieux, surtout les allocutions se rapportant à l'Alsace, patrie originaire de M. Appell, ou à la guerre pendant laquelle son rôle fut si patriotique. L'université de Strasbourg reprend enfin sa place dans le noble chœur des vieilles cités savantes de France, mais si c'était un peu, comme il le semble, au détriment de Nancy, ne serait-il pas juste de rendre à cette autre vieille et lettrée capitale un peu d'importance en étoffant son ressort académique de la Marne qui vraiment n'importe guère à la gloire de l'Université de Paris ? De même l'Eure-et-Loir pourrait être, comme l'Eure, rattachée à Caen ; et le Loiret, le Loir-et-Cher et le Cher augmenteraient l'importance actuellement un peu maigriote de Poitiers ou de Clermont.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Harold Peake : *The English Village, the Origin and Decay of its Community*, 8°, Londres, Benn frères.—Marcel Mercier : *La Civilisation urbaine au Mzab, Etude de sociologie africaine*, 8° Paris, Geuthner. — *Enquête sur l'Habitation rurale des Indigènes de l'Algérie*, publiée par Augustin Bernard, 8°, Alger, Fontana. — Hilton-Simpson : *Among the Hill-Folk of Algeria, Journeys among the Shawia of the Aurès Mountains*, 8°, Londres, Fisher Unwin.—Du même : *Some algerian Superstitions*, 8°, Londres Folklore Society. — Du même : *Arab Medicine and Surgery, a Study of the Healing Art in Algeria*, 8°, Londres, Milford et Oxford, University Press.

Peu de livres sont aussi intéressants au point de vue général que celui de M. Peake sur **le Village anglais** ; l'auteur est un préhistorien et un ethnographe connu ; ses recherches sur le peuplement de la partie méridionale de l'île, sur les civilisations des races et des maîtres qui s'y sont succédé, lui ont permis de poser sur une base large et stable les termes d'un problème qui intéresse aussi les historiens, les sociologues et les urbanistes : comment se sont formés les villages anglais modernes et quelles sont les influences qui en ont déterminé les divers types.

Comme les matériaux pour cette étude synthétique sont très

localisés et très spéciaux, il m'est difficile de suivre ici pas à pas l'argumentation de l'auteur. Il reconnaît dès le début, c'est-à-dire bien avant que n'apparaissent des documents écrits, trois formes d'établissement sédentaire, celui des marais, celui des vallées arables et celui des forêts. Jusqu'à quel point chacun de ces types correspond à une race préhistorique, il est encore difficile d'en décider; mais au moins on constate des rapports vraiment curieux entre le type des marais et celui de la civilisation lacustre de la Suisse et de la Savoie.

Il faut aussi lire avec soin les pages consacrées à la mise en valeur économique des diverses régions anglaises, comment l'assèchement des marais, la répartition d'abord périodique puis héréditaire des terres cultivables, le défrichement régularisé des forêts et les formes assez primitives de l'économie forestière communale ont déterminé une évolution continue des formes de la propriété foncière jusqu'au dixième siècle, moment, à peu près, où les faits acquis ont été consacrés par leur inscription dans des chartes et des codes qui ont ralenti le rythme des modifications.

Fort intéressante aussi est la discussion des répercussions politiques du processus économique : il semble bien, et je crois les arguments de M. Peake convaincants (chapitre V), que dès l'époque préhistorique existaient en Angleterre, et peut-être dans toute l'Europe, des communautés constituées sur la base territoriale et démocratique; que ces communautés ont persisté jusque vers la fin de l'époque néolithique; et que c'est seulement vers 1200 avant J.-C. qu'apparaît un système différent d'organisation où un chef territorial (*landlord*) possède des droits supérieurs au commun des membres, sans qu'ils soient proprement ses sujets; mais ils lui sont en quelque sorte subordonnés et cette situation privilégiée semble dès le début héréditaire. Si cette démonstration est acceptée par les savants, on fera bien de remonter quelques dix siècles plus haut les débuts de la féodalité central-européenne, la domination romaine apparaissant alors comme une encoche temporaire dans un système rural fermement établi, domination qui d'ailleurs ne paraît avoir que peu modifié les rapports réciproques des classes rurales et n'avoir conservé qu'un caractère urbain.

Ce changement du système communiste ou communautaire

(au surplus connu encore de nos jours de la plupart des populations très primitives) est il dû à l'action d'envahisseurs nouveaux, qui se seraient imposés aux habitants préhistoriques parce que mieux armés et plus brutes, il est difficile de le dire. Ce fut la théorie de Gumplovicz, je crois, et ce paraît être aussi celle de M. Peake. Quoi qu'il en soit, les dominateurs ultérieurs, Saxons puis Normands, n'eurent qu'à remplacer par les principaux des leurs les *landlords* déjà installés ; et depuis, le système a tenu bon, diminuant peu à peu quoique n'anéantissant pas entièrement, même de nos jours, le système primitif communautaire.

Ainsi le livre fort bien documenté et clairement écrit de M. Peake conduit à joindre de bien vieux problèmes aux problèmes les plus actuels. Un dernier chapitre, d'ailleurs, montre que le plan des villes et villages anciens a obéi à certaines lois évolutives et l'auteur a posé la question du plan d'un village idéal, qui serait conforme aux besoins nouveaux, tout en tenant compte des tendances ethniques et historiques invétérées. La critique que je ferai ici est que les rues se coupant toutes à angle droit ne sont pas si commodes qu'on croit ; je m'en suis rendu compte moi-même aux Etats-Unis. Mais ceci est en dehors de ma rubrique. Bref, livre à lire avec soin et dont les conclusions générales, et même spéciales, sont à transposer aux faits continentaux.

§

C'est aux mêmes problèmes que s'intéresse M. Mercier dans son livre sur **la Civilisation urbaine au Mzab**, mais limités par des conditions géographiques et climatiques étroites. L'auteur a choisi à dessein un sujet ainsi défini, afin d'éliminer de la théorie générale un assez grand nombre de facteurs pour que ceux qui restent puissent être décrits avec précision. Il s'agit en effet d'oasis, et de cités presque artificielles, mises en valeur et construites par des dissidents religieux qui tenaient avant tout à l'isolement et à la sécurité. Dans ces conditions à première vue meurtrières, ils ont pourtant réussi à élaborer une civilisation à la fois originale et viable, dont les éléments sont analysés en détail par l'auteur : plan de la ville, points d'attraction (mosquée, marché), contours extérieurs, voies de pénétration, divisions sociales ; puis vient une étude très précise du type des maisons, de leur aménagement, des matériaux de construction et

du contenu mobilier, dernier chapitre qui augmente énormément ce que j'ai dit dans mes *Etudes d'ethnographie algérienne* (poteries, ustensiles de cuisine, tapis et leur décoration, etc.).

Ce livre fait honneur à l'école ethnographique nord-africaine et servira, je l'espère, de modèle à d'autres monographies du même ordre auxquelles **l'Enquête sur l'Habitation rurale en Algérie** mise en ordre par M. Augustin Bernard n'apportera que peu de matériaux utilisables. Cette enquête a été conduite, puis classée et introduite en dépit de toutes les méthodes scientifiques modernes; le Questionnaire distribué aux fonctionnaires ne valait déjà rien ; ceux-ci (sous-préfets, maires, administrateurs et officiers) n'avaient pour les neuf dixièmes aucune idée de l'ethnographie ni de la sociologie; ils ont fait ce qu'ils ont pu, par ordre, et les résultats sont lamentables étant donné l'importance et l'ampleur du sujet. Mais aussi, comment attendre quelque chose de bon du Questionnaire de M. Doutté qui dit que « la partie essentielle de la construction est le toit et qu'il faut distinguer le gourbi, la maison à terrasse et la maison recouverte d'un toit en tuile »! Cette bêtise persiste dans presque tous les travaux des géographes humains, bien qu'on se tue à leur répéter, avec les architectes, que la partie « essentielle » est le plan, mais que le toit se modifie sous l'influence des facteurs climatiques.

Ce n'est pas M. Doutté mais M. Augustin Bernard, géographe et professeur à la Sorbonne, qui a rédigé l'introduction et a été chargé du classement des réponses. On y remarque un amas d'hypothèses, ce qui est permis et amusant, mais aussi un mépris parfait pour tout ce qui avait été publié auparavant sur le problème général. Et comme conclusions, le couplet nécessaire sur les bienfaits de l'administration française; mais aucune comparaison entre le type de maison et les autres éléments de la vie arabe, berbère, romaine, pré-romaine, etc., ni aucune recherche des conditions sociales concomitantes. Le point de départ était mauvais; et un géographe n'est pas un ethnographe. Le Gouverneur actuel, M. Steeg, n'est d'ailleurs pas responsable, puis que l'enquête a été ordonnée en 1911. Bref, livre à utiliser avec prudence, après contrôle nouveau; et travail scientifique à refaire.

§

Avec M. Hilton-Simpson, nous revenons au type de la mono-

graphie générale : ce savant anglais, qui a publié jadis une excellente description des populations du Kassai, s'est adonné depuis quelques années à l'étude approfondie des populations de l'Aurès (Berbères sédentaires) et de leurs voisins (Arabes nomades) ; ce qui lui fournit des éléments d'étude comparatifs et contrariés.

Among the Hill Folk of Algeria est une sorte d'introduction générale à ces recherches : description du pays, des villages, de la vie sociale, des croyances locales, des arts et industries. Chacun de ces sujets a été repris dans des monographies préliminaires, l'une sur les superstitions, l'autre sur les interactions entre le sol, le climat, l'économie, la race et la religion; une autre encore, très curieuse et peut-être la première en ce sens dans notre littérature, sur **la médecine, la chirurgie et la pharmacopée des Berbères et des Arabes de l'Aurès.** Je la signale comme modèle aux médecins qui vivent non seulement en Algérie, mais aussi dans nos autres colonies; il y a là tout un domaine scientifique à explorer, pour l'étude duquel ils sont bien placés, mieux que pour celle des religions.

M. Hilton-Simpson est toujours accompagné de sa femme; et celle-ci a contribué aux ouvrages cités en recueillant des renseignements précieux sur cette partie de la vie sociale à laquelle nous autres n'avons, en pays musulmans, aucun accès. Cet élément féminin d'information, si important, apparaît enfin en Algérie, grâce à elle; et l'on espère que son exemple sera suivi par des Françaises instruites. Dans la littérature ethnographique anglaise et américaine, les femmes occupent déjà une place importante.

A. VAN GENNEP.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Félix Klein : *Une expérience religieuse : Madeleine Sémer*, 1 vol. chez Bloud et Gay. — Auguste Marguillier : *Saint Georges*, 1 vol. chez Laurens. — Mémento.

Une opinion assez répandue, et cependant tout à fait erronée, c'est qu'il n'existe plus de mystiques dans l'Eglise. Même parmi certains catholiques, assez mal instruits de leur religion, l'on entend dire couramment : « La Mystique, c'était bon au moyen âge. Notre temps ne produit plus cette forme de la croyance. »

Or il y eut, il y a, il y aura toujours des mystiques, c'est-à-dire des âmes qui, suivant la définition de l'Aréopagite, *non seulement comprennent, mais sentent les choses de Dieu*. On en trouve dans les monastères, particulièrement dans les communautés contemplatives; on en trouve chez les laïques; on en trouve parmi les écrivains. Huysmans, Bloy, Retté, d'autres encore furent ou sont des mystiques. Et enfin, aujourd'hui comme jadis, il y a des Saints, plus ou moins notoires. Ces derniers réalisent en eux la Mystique intégrale, l'aphorisme étant d'une parfaite exactitude qui formule: « Si tous les mystiques ne sont pas des Saints, tous les Saints sont des mystiques. »

Néanmoins beaucoup de mystiques approchent de la sainteté. Tel semble bien avoir été le cas de la grande âme dont M. l'abbé Félix Klein nous raconte la vie dans le livre substantiel qu'il vient de publier sous ce titre : **Madeleine Sémer**. Peut-être l'auteur s'est-il un peu trop hâté de nous donner cette biographie; Madeleine Sémer n'étant morte que depuis deux ans, il est probable que des renseignements nouveaux seront recueillis et que des témoignages inédits se produiront qui permettront de préciser davantage les traits de cette admirable figure. M. Klein lui-même le reconnaît et il demande, en somme, que l'on considère son étude comme une esquisse préparatoire à un tableau auquel le temps apportera des lignes et des couleurs plus accusées.

Tel quel, son travail fournit assez de documents pour qu'on puisse, d'après lui, se faire une idée de Madeleine Sémer.

Elle naquit à Genève en 1874 où ses parents, d'origine méridionale, résidaient accidentellement. Son père, féru des rêvasseries de Jean-Jacques Rousseau, lui donna le prénom d'Héloïse. C'est elle-même qui, à l'époque de sa conversion, l'échangea pour celui de Madeleine qu'elle signa toujours depuis lors. A Toulouse où elle fut élevée, elle reçoit, par les soins de sa mère, une éducation chrétienne, et elle fait sa première communion. Mais dès l'âge de treize ans, sous l'influence paternelle, elle se détache de la religion; elle n'y reviendra définitivement qu'en 1913 après plusieurs années de fluctuations entre les doctrines les plus contradictoires. Le livre de M. Klein, aux chapitres intitulés: *Progrès dans une année de trouble* et *Progrès en deux années de calme*, analyse fort bien les opérations de la grâce, dans cette âme si tourmentée, mais toujours de bonne

foi. La sincérité parfaite vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis des autres est une des grandes qualités de Madeleine Sémer. Comme elle tenait, sans nulle prétention au *basbleuisme*, un journal des vicissitudes de sa pensée, les citations multipliées par M. Klein nous renseignent parfaitement sur son évolution de l'incrédulité à la foi catholique. Voici celle de ces notations où se manifeste, d'une façon décisive, son entrée dans la voie illuminative qui la conduira, sans retour, jusqu'aux sommets de l'amour de Dieu :

Mauvaise et courte nuit ; prompt réveil; lever courageux. Je vais à la Messe. Tout finissait sans que j'aie goûté la grande joie quand, en m'approchant de l'autel, pour un dernier recueillement, la chapelle vide, j'ai senti la lumière et la chaleur de la pleine Foi. Quel abandon ! Quel don de soi ! Quel oubli de toute gêne et fatigue, quelles larmes douces, Saint Augustin a raison quand il dit : *Si une âme est capable de Dieu, nul autre que lui ne peut la remplir.*

Le livre de M. Klein donne les péripéties de l'existence singulièrement mouvementée de Madeleine Sémer. C'est d'un intérêt puissant et l'on y renvoie volontiers le lecteur afin qu'il se rende compte des ravages produits dans cette âme par les excès de l'intellectualisme et surtout de l'action irrésistible de la Grâce à partir du jour où il plût à Dieu de briser, par les souffrances et les épreuves, l'orgueil de l'intellectuelle dévoyée.

On se bornera à donner ci-dessous un aperçu de l'état d'âme de la convertie aux derniers temps de sa vie.

Possédant une culture littéraire fort étendue et une instruction générale assez rare chez les femmes, Madeleine Sémer a exposé avec une précision étonnante les phases de l'évolution mystique qui la conduisit peu à peu à la vie unitive. Par endroits, elle rappelle sainte Térèse et saint Jean de la Croix dont les œuvres constituaient d'ailleurs une de ses lectures favorites. Quel plus grand éloge pourrait-on faire des écrits où elle a noté les grâces d'oraison dont elle fut favorisée ?

Voici par exemple un fragment où elle marque, avec lucidité, son passage de l'oraison méditative à l'oraison contemplative :

Ma communion sans joie sensible a été plus fervente que jamais. En fermant les yeux, je parlais à Jésus. Pour la première fois, j'ai cru que, moi aussi, j'étais aimée de Lui et que, malgré l'indignité de mon être, mon âme devenait son épouse. Je connaissais Dieu, *je ne*

connaissais pas Jésus. Et ce miracle d'amour m'a été donné le jour anniversaire de mon vœu d'abandon au Christ. Que Dieu soit béni ! Mon esprit, ma raison, mon cœur étaient à lui ; je croyais que je les donnais. Maintenant je me sens prise, possédée, et dans tout mon être.

Et lorsqu'elle est parvenue à l'union totale, c'est-à-dire à cet état de l'âme fondue en Dieu que la Mystique nomme *le mariage spirituel*, la notion de la présence de Jésus aux profondeurs de son être prend une telle évidence qu'elle se manifeste par une de ces visions intellectuelles où la contemplation arrive à son apogée. Elle a décrit, d'une façon splendide, cette grâce incomparable. Citons :

Après la communion ce matin, avant de m'abandonner à la douceur de l'union et de l'amour, je rendais grâces au Père, en m'offrant comme un calice plein du Christ. J'allongeais mon sacrifice, priant pour tous, donnant, usant mes forces d'amour et résistant au désir de m'effondrer en silence dans la joie. Alors le feu a grandi en moi ; j'ai eu le pressentiment d'un mystère proche et, à ma droite, une tache de lumière s'est changée en rayons ; et, au milieu de ce soleil, la face du Christ, pâle, vague encore, s'est montrée. La réalité de cette vision s'affirmait par le frémissement de mon corps, par les larmes qui jaillissaient et par le souvenir qui demeure très précis. Certainement, c'est une vision d'âme, vue de mes yeux fermés et qui n'est pas du même ordre que mes visions anciennes, vues des yeux du corps alors que j'ignorais tout de la vie spirituelle.

On pourrait multiplier les citations montrant à quel degré d'avancement dans la vie spirituelle Madeleine Sémer était parvenue. Mais leur commentaire demanderait des développements que les limites de cette rubrique ne comportent pas. Il suffira d'ajouter que les dernières années de Madeleine sont celles d'une âme toute plongée en Dieu et qui aime Dieu avec une ardeur, avec un bonheur dont l'exemple sera aussi efficace pour rendre plus ferventes les âmes déjà religieuses que le sera l'exemple de sa conversion pour émouvoir les incroyants de bonne foi. Les erreurs de Madeleine Sémer, dans la première partie de son existence, feront réfléchir plus d'un sceptique. La manière dont elle trouva Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, indiquera la voie aux chercheurs sincères. Son grand amour de Dieu embrasera les âmes sans amour. A une époque où la Mystique éveille la curio-

sité de beaucoup, son expérience religieuse apporte à cette science une contribution de premier ordre.

Il faut féliciter M. Auguste Marguillier du petit volume qu'il vient de publier dans la collection *l'Art et les Saints* chez l'éditeur Laurens. En une soixantaine de pages, ce **Saint Georges** contient tout l'essentiel. L'auteur rapporte d'après le Martyrologe la légende du Saint dont la fête se célèbre le 22 avril.

Le preux chevalier, écrit-il, est à la fois une des figures les plus célèbres et les moins précisées de la cohorte des Saints. Un prodigieux exploit le nimbe d'une auréole dont l'éclat éblouissant nous empêche de discerner les traits réels de sa physionomie et les autres titres plus certains qui le recommandent à la vénération des fidèles. Car c'est d'abord sous l'aspect d'un Persée chrétien qu'il nous apparaît et, plutôt que le martyr donnant sa vie pour confesser sa foi, c'est le valeureux paladin, protecteur de la faiblesse et vainqueur d'un monstre effrayant, qui, avant toute autre image, s'offre à notre esprit et que nous nous représentons armé de pied en cape, fonçant sur la bête horrible... Et c'est la première vision que nous donne, en effet, de lui, *la Légende dorée* du bienheureux Jacques de Voragine...

Plus loin, M. Marguillier tente de démêler ce qu'il y avait d'historique dans « la végétation embroussaillée » de la légende. Il le fait avec beaucoup de perspicacité et de sens critique. Enfin il commente de la façon la plus intéressante l'iconographie du Saint depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours. Des illustrations, choisies avec goût, ajoutent à la valeur de ce petit travail. Voici le *Saint Georges* d'Albert Dürer, celui de Carlo Crivelli, celui de Bellini, celui de Carpaccio, etc., et aussi l'admirable Saint Georges de Gustave Moreau, — reproduction d'après l'une des plus belles toiles de ce grand peintre. En résumé, petit livre bien pensé et judicieusement composé dont la valeur s'augmente de l'esprit catholique qui l'anime.

MÉMENTO. — *La Vie spirituelle* (Ascétique et mystique). Numéro d'Octobre : l'article de Garrigou Lagrange : *La contemplation et l'Eucharistie à l'école de la Bienheureuse Vierge Marie*. C'est le commentaire substantiel d'une belle page de Grignion de Montfort.

ROBERT ABRY.

LES REVUES

La Revue mondiale : enquête sur les « gloires et écoles littéraires » ; réponse de Mme Rachilde ; d'une enquête à ouvrir. — *Nos poètes* : les seuls vers connus

de feu Frédéric Masson célèbrent Victor Hugo. — *La Revue de Paris* : fragment d'un beau poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *L'Alsace française* : description du musée Gobineau à Strasbourg. — *La Revue de France* : opinion de M. Gustave Simon sur la chaire Victor Hugo. — Mémento.

Peut-être ouvrira-t-on quelque jour une enquête sur le rôle des petits pois dans l'architecture ? Ce n'est point un sujet que l'on puisse recommander à M. Gaston Picard. Il est inventeur assez pour découvrir mieux. **La Revue mondiale** possède en lui un reporter actif. Il se rend à domicile sous la forme d'un questionnaire. Beaucoup de personnes y répondent. Il les présente à son public avec un peu d'ironie parfois. Et le lecteur ne sait où donner de la tête, à moins que ce lecteur n'ait une opinion ferme.

Cette fois (15 octobre et 1er novembre) il s'agissait des « Gloires et écoles littéraires », Stendhal et M. André Gide mis en cause, ce dernier, l'on dirait, pour apporter un peu de passion dans le débat. L'auteur de *La Porte étroite* s'en tire fort bien et M. Henri Béraud, que lui opposait l'enquêteur, pas plus mal.

Mme Rachilde répond net, sur les clubs littéraires, qu'elle a en horreur « la compagnie de chers maîtres baveux ou de jeunes arrivistes sans esprit » et qu' « il n'y a pas de gloire illégitime lorsqu'il y a vraiment gloire ». La belle, l'irréductible franchise de cette grande femme de lettres et de bien éclate à merveille dans les lignes que voici

Je ne connais aucun groupe. Il y a des *individus*. Je suis contre toutes les associations, de malfaiteurs ou de gens de lettres !... Je suis contre tous les prix. Il me suffit d'avoir assisté à leur distribution et y avoir contribué pour les tenir tous dans le plus profond mépris. Un prix, c'est de *l'argent* par de *l'intrigue*, deux choses odieuses puisqu'elles avilissent.

Maintenant que si, en passant, vous désirez mon avis sur *le plagiat*, je ne demande pas mieux que de vous le donner en dépit de son inconvenance. Mais je pense que les femmes ne lisent pas les enquêtes, lesquelles enquêtes sont généralement fastidieuses.

Le plagiat me fait l'effet de ressembler à la *syphilis*. Les docteurs autorisés prétendent, avec un petit air malin, que tout le monde en est contaminé. On l'a eue, on l'a, on l'aura... seulement, en réalité, il y a ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas ! Ça fait deux camps bien tranchés et n'en déplaise à l'autorité de la critique doctorale, il y aura toujours ceux qui plagient *de naissance* et ceux qui ne plagient pas ou qui sont plagiés !

L'admirable Rosny aîné, si probe, déclare dans un court billet :

Si l'improbité littéraire de Stendhal me chiffonne, je le tiens toutefois pour un de nos plus grands écrivains.

Pour M. Léon Werth, — et qu'il a raison ! — « la notion de *gloire* littéraire est en voie de disparition ». Il ajoute : « C'est l'œuvre de la publicité et de la politique » et dit que « cela est peut-être excellent », qu' « un horloger fait bien son travail sans gloire ».

D'autres réponses apportent des constatations et même, quelquefois, des idées neuves. On a tant répondu, que M. Gaston Picard manque de place pour conclure comme il l'eût aimé. Il invite enfin M. André Gide et M. Henri Béraud à lui adresser des déclarations.

Ce serait rouvrir un débat où il ne serait plus guère question de Stendhal. A moins que, par médium et table tournante, le grand Beyle ne daigne intervenir. Mais lui, qui a si bien écrit *De l'amour*, y a tant prévu et, même, que sa gloire ressusciterait vers les années 80, — s'il existe un ciel des morts et qu'ils puissent observer de ce plan nos puériles agitations, — n'amorcerait-il pas volontiers une enquête publique, pour se jouer, sur le problème d'actualité que voici : « La pédérastie finira-t-elle par remplacer définitivement la grammaire dans la formation de l'écrivain ? »

§

Nos Poètes, « revue mensuelle illustrée », vient de naître, sous la direction de M. Maxime Formont, à l'adresse de la maison Lemerre, dans le but

de faire mieux connaître et comprendre les poètes français contemporains, c'est-à-dire ceux du XIXe siècle et leurs successeurs dans la génération présente. Elle publiera quelques-uns de leurs plus beaux vers, précédés d'un important article dû à un de nos meilleurs écrivains. Cet article, à la fois littéraire et biographique, éclaircira l'œuvre du poète par sa vie. Ainsi, la Revue *Nos Poètes* formera, en même temps qu'un recueil composé avec le soin le plus scrupuleux, un tableau historique et critique de la poésie contemporaine.

Des œuvres inédites, des documents et des anecdotes intéressant l'histoire de la poésie, accompagnés d'illustrations nombreuses, rendront cette histoire vivante et attrayante.

Le premier numéro, après des Réflexions sur la Poésie, fort sages, contient : « Cinq poésies nouvelles », de J. M. de Heredia ;

un bon essai de M. Boyer d'Agen sur « Desbordes-Valmore », avec des vers, des portraits ; un Gérard de Nerval de M. Maxime Formont, écrit avec soin dans un propos de vulgarisation et suivi des poèmes connus de l'auteur de *Sylvie* ; le début d'un conte sanscrit de Leconte de Lisle : *Phalya Maïa*. Pour finir, un poème de Frédéric Masson.

« Ces vers, les seuls qu'on connaisse de leur auteur », paraît-il, ne valent qu'à titre de curiosité. Les voici, précédés du commentaire de leur éditeur :

On sait qu'un des canons qui défendaient Paris pendant le siège de 1870-1871 avait été baptisé *le Châtiment*. Frédéric Masson, l'historien de Napoléon, dirigea le tir de ce canon en qualité de brigadier d'artillerie. En juillet 1877, Masson fit don à Victor Hugo de la gargousse ayant servi à charger le canon pour la première fois.

Quel est donc ce canon qui tonne ?
C'est le Châtiment, Dieu merci !
Prix de tes vers. Nul ne s'étonne,
Tes vers étant de bronze aussi.

Ce canon-là, pendant la guerre,
Dans un rouge et large sillon,
Fit sauter une poudrière
Sur les hauteurs de Châtillon.

L'artilleur, après la secousse,
Enchanté du coup qu'il porta,
Serra sur son cœur la gargousse,
Et chez toi, maître, il la porta.

Ce patriotique trophée
Est un des succès éclatants
De ta muse, double fée,
Lumière et foudre en même temps.

§

Qu'il y ait encore, par ces temps utilitaires, de nobles jeux entre poètes de haut parage, c'est ce que nous apprend fort heureusement **la Revue de Paris**. Le 1er octobre, elle insérait un très beau poème de M. Henri de Régnier : « Baudelaire à Honfleur », dédié à Mme Lucie Delarue-Mardrus. Celle ci, dans le numéro du 15, répond par un « Henri de Régnier à Honfleur » qui n'est pas moins grand et émouvant. Il ajoute à une œuvre, en vers et en prose, qui est considérable par sa qualité et son volume. Elle

place très haut Mme Lucie Delarue-Mardrus, à un plan que la critique tarde à lui accorder, où l'avenir la portera sûrement, parce qu'il n'est dupe de la mode, ni des habiletés des chercheurs de réclame.

Il faudrait reproduire en entier ces grandes pages. Celle-ci donne aux amis des vers le goût de lire celles qui la préparent et la suivent :

Vous n'avez pas voulu d'une telle patrie,
Riche comme un royaume et noble comme un parc,
Dont les châteaux, perdus sous leurs hêtres en arc,
Ouvraient leur cour d'honneur à votre seigneurie.

Et cependant, roulé dans ses bleus et ses verts,
Ses jaunes et ses roux, fastueuses étoffes,
Ce pays que la mer rythme comme des strophes,
Ce pays tout entier ressemblait à vos vers.

Ces arbres de printemps, « bouquets de mariées »
Qui devaient refleurir dans votre œuvre, plus tard,
C'étaient nos pommiers ronds et leurs branches, pliées
Sous les blancheurs de mai teintes d'un peu de fard.

Vos automnes chantant de douces odelettes,
Tel grand vers éclatant au bout de tel sonnet,
Et toutes les couleurs de toutes vos palettes,
La marque du pays, certes, s'y reconnaît !

La brume qui, parfois, traîne son long suaire
A travers vos écrits, mélancoliquement,
C'est celle qui, le soir, monte de l'estuaire
Quand le ciel et la mer stagnent sans mouvement.

Les nuages, les vents, les écumes, les lames
Qui roulent dans vos mots entrechoqués, parfois,
Aux grands jours de tempête en mer je les revois,
Comme, au fond des bois roux, vos vestiges de flammes.

§

D'un article signé G. B. que publie **L'Alsace française** (27 octobre) sur « Le Musée Gobineau » qui occupe la salle no 13 de la Bibliothèque universitaire de Strasbourg :

Il ne s'agit pas d'une galerie grandiose, mais d'une modeste réunion d'objets, de livres, de manuscrits et de correspondances, de statuettes

et de bustes façonnés par Gobineau qui était sculpteur, à ses moments de loisir, et qui par bonheur n'attendit pas de son talent de statuaire l'admiration de la postérité. Ses ébauches semblent les timides tentatives d'un bon apprenti, studieux et sans inspiration, même quand il a pour modèle celle qui embellit ses dernières années.

Sur la table où des mains profanes ont mis un ordre artificiel, ses objets familiers : l'écritoire, les besicles, la montre, un portefeuille à soufflets dont les arabesques brodées indiquent le goût oriental de son propriétaire. Parmi quelques tableaux accrochés au mur, une aquarelle, rapidement brossée, le représente enveloppé d'une robe persane à fleurs. Rousseau, dit-on, se promenait dans un vêtement analogue, mais le Comte de Gobineau ne poussait pas l'excentricité au même point que le solitaire de Bienne. Il endossait, pour travailler, un veston de peluche noir, fort simple, que les visiteurs du musée peuvent admirer, car il est là, dans une armoire, soigneusement abrité des mites.

Sa bibliothèque ne se fait remarquer ni par l'abondance des livres, ni par leur rareté. Des ouvrages d'histoire, des mémoires, des chroniques, des récits de voyage, un ensemble de littérature assez fréquent, je gage, sur les rayons d'un attaché d'ambassade. On y a joint, dans des cartons, les manuscrits de Gobineau : son *Traité sur l'Inégalité des races humaines*, sa *Renaissance*, son *Alexandre de Macédoine* sont là, ainsi que des poésies, des nouvelles, des lettres reçues par lui qui n'ajouteraient rien à la renommée de leur auteur s'il prenait fantaisie à un gobinien de les publier. Dans un dossier spécial, sa correspondance avec la Comtesse de la Tour, documents qui doivent rester sous scellés jusqu'en 1930.

M. Maurice Lange préparait, on le sait, une étude sur Gobineau, moins par enthousiasme que par intérêt intellectuel, il avait dépouillé une grande partie de ces papiers du musée. Il faut souhaiter que son travail ne soit pas perdu et qu'un professeur de l'Université mène à terme la tâche commencée par son regretté collègue.

Comment ces reliques se trouvent-elles à Strasbourg ? La Comtesse de la Tour avait fait don des souvenirs en sa possession à la *Gobineau-Vereinigung*, fondée en 1894 par le professeur Louis Scheman, de Fribourg-en-Brisgau. Selon toute probabilité, la Comtesse fut sollicitée, au cours d'un de ses séjours à Strasbourg, d'obtenir de Scheman le transfert de sa collection dans cette ville où les Allemands ne demandaient pas mieux que d'affirmer leur passion pour un Français, presque oublié dans son propre pays. Quoi qu'il en soit, le professeur de Fribourg vendit un bon prix les richesses de sa société à la bibliothèque régionale. Cet achat causa quelque tumulte au *Landesausschuss*. Pour calmer cette opposition, le statthalter préleva la somme nécessaire sur sa cassette particulière, tant lui paraissait importante cette acquisition

pour un centre d'influence germanique comme l'Université de Strasbourg. A la guerre, la *Gobineau-Vereinigung* fut dissoute, Scheman privé de son droit de propriété sur les œuvres de son auteur de prédilection.

§

D'une déclaration de M. Gustave Simon à M. Pierre de Lacretelle et que celui-ci place en conclusion à « Victor Hugo et ses éditeurs », un article où l'auteur, par des faits et des documents, — **La Revue de France** (1er novembre), — combat la réputation de rapacité faite au grand poète :

On projette de fonder en Sorbonne une chaire Victor-Hugo. Son premier devoir ne sera pas de faire établir des textes critiques, mais bien de détruire avant tout les hautes herbes parasites enroulées autour du grand arbre, puis de mettre à jour une biographie exacte, impartiale, appuyée sur les faits et non plus sur des légendes enfantines ou tendancieuses. Le reste viendra ensuite. Si Victor Hugo appartenait à l'Angleterre ou à l'Allemagne, que n'eussent-elles déjà pas fait pour lui! Depuis quarante ans, des générations d'étudiants se seraient mises successivement à l'œuvre sous une direction utile et ferme, soucieuse uniquement de dégager la vérité historique, de rétablir sans parti pris le rôle exceptionnel d'un homme qui a dirigé son siècle et dont le nom suffirait seul à la gloire du peuple. Or, nous ne possédons actuellement, pour tout ouvrage d'ensemble, que le pamphlet de Biré, rempli d'erreurs matérielles, mais dont l'appareil prétendu critique trompe les lecteurs. Comment s'étonner, dès lors, que les légendes soient si tenaces ? »

Mémento. — *Les Œuvres libres* (novembre): « Le flambeau des Brifault », un roman paysan de M. Gaston Chérau, d'une farouche grandeur dans la vérité et qui suffirait à établir une réputation d'écrivain, si la publicité commerciale ne dominait aujourd'hui tous les arts.

Revue des Deux Mondes (1er novembre): la suite des incolores souvenirs de M. d'Haussonville ; la fin de « l'Enquête aux Pays du Levant », de M. Maurice Barrès, des pages très colorées celles-ci ; « les derniers jours du grand-duc Michel » racontés par la princesse Olga Poutiatine, d'une plume qui laisse échapper des perles, dont voici l'une, de moyenne grandeur :

Le fameux ministre de l'Intérieur Protopopov, homme dépourvu de toute compétence et persuadé que les mesures prises par la police pour la tranquillité de la capitale étaient bien suffisantes, répondait avec assurance aux personnes qui manifestaient leur inquiétude qu'il s'agissait de simples émeutes dont il viendrait facilement à bout, qu'au pis-aller il inonderait de sang tout Pétrograd, mais qu'il ne tolérerait jamais une révolution.

La Revue contemporaine (15 octobre): « Prenons garde aux Serbes », par M. Ch. Rivet. — « Le Maréchal Foch », par M. le Lieutenant-Colonel Emile Mayer où est rapporté ce propos tenu en septembre 1915 par le modèle de ce curieux portrait :

Joffre ne cesse de nous donner des ordres que nous trouvons stupides, contre lesquels nous protestons énergiquement, Castelnau et moi, mais qu'il maintient avec son invincible opiniâtreté. Ce que voyant, Castelnau considère sa conscience comme libérée par les objections qu'il a présentées, et il exécute, estimant qu'il manquerait à la discipline en persévérant dans son opposition. Moi, au contraire, me sentant responsable du million d'hommes que je commande, je persiste dans mon refus de prendre des mesures qui me semblent criminelles.

La Vie des Lettres (n° 14) : M. Marcel Coulon : « Keats ou de la Poésie ». — M. R. Allendy : « L'orientation des idées nouvelles ». — M. J. Poisson : « Littérature et psychanalyse ».

Revue de littérature comparée (octobre-décembre) : M. A. E. Zucker : « Théâtre élisabéthain et théâtre chinois », où l'on apprend que l'état actuel du théâtre en Chine correspond environ à ce qu'il était au temps de Shakespeare, à Londres.

Revue bleue : (20 octobre) : « Le parc aux cerfs », un nouveau chapitre de « la Vie intime de Mme de Pompadour » contée à ravir par Mme Marcelle Tinayre.

Le Progrès civique (27 octobre) : M. H.-G. Wells : « Pourquoi nous sèvre-t-on des joies possibles des voyages aériens ? » — « Le problème national de la dépopulation est devenu une machine de guerre cléricale », par M. Maurice Chauny.

L'Action nationale (octobre) : M. C. Ancey : « Un projet de *régime spécial* à Tanger ». — La conclusion du travail de M. le général Lebas sur « l'Evacuation de Lille en août 1914 ».

La Revue de Paris (1er novembre) : « Un homme pleurait... », par Léon Tolstoï. — « Millet et Daumier », par M. Paul Jamot. — Les vivants « Tableaux de Paris », de M. Albert Flament.

La Revue hebdomadaire (27 octobre) : M. Ch. Salomon : « Tolstoï et le récit d'Anissia ». — La fin de la séduisante monographie de M. Marcel Rouff et Mme Thérèse Cazevitz : « Mlle Candeille ».

La Revue Universelle (1er novembre) : Lettres inédites de Stéphane Mallarmé à Théodore Aubanel, commentées par M. A. Thérive. — Mme Dora Melegari : « Les deux duchesses de Devonshire ».

La Nouvelle Revue française (1er novembre): « Poèmes », de M. J. Supervielle. — « La gloire du Stade », par M. H. de Montherlant.

L'Europe nouvelle (27 octobre) : Philippe Millet, son directeur, qui vient de mourir, y traitait du « Roman du séparatisme rhénan ».

Fortunio (15 octobre) : « La polarisation du langage », par M. Marcel Pagnol.

La Revue française (26 octobre) : « La guerre des femmes », par M. Antoine Redier qui raconte l'histoire de Louise de Bettignies et de ses compagnes, en territoire occupé, pendant la guerre.

Rythme et Synthèse (octobre) : « Le pantoum de Koutshing mort », par M. René Ghil. — « Proses », de M. Noël Bureau qui prend la direction de la revue en remplacement de M. Paul Jamati.

Le Correspondant (25 octobre) : « Barbey d'Aurevilly », d'après Coppée, par M. Jean Monval.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition Widhopff : Galerie Weill. — Exposition Pedro Figari : galerie Druet. — Exposition Edgar Chimot : galerie Devambez. — Exposition de paravents et de panneaux décoratifs : galerie Devambez. — Exposition Theo van Rysselberghe : galerie Druet. — Exposition de peinture moderne : galerie Bernheim-Jeune.

Widhopff est un sincère et puissant artiste qui, en cette époque de théoriciens, s'entête à une absolue fidélité à la nature, se collette à la merveilleuse composition spontanée que lui offre la construction exacte du paysage et obtient les plus beaux effets de fidélité expressive. C'est de l'art par-dessus tout honnête que celui dont il évoque tout entiers les vastes horizons, encombrés, disent les synthétistes, abondants, touffus, séduisants, polyphoniques, disent les artistes plus spontanés. La lumineuse conquête de l'impressionnisme, l'expression de véracité naturiste, le chant des choses : il en est le vigoureux interprète. Encore que parfois trop d'ombres noires lui servent à accentuer les reflets d'une nature-morte, il va au paysage avec une sérénité sûre d'elle même, n'abrège jamais et donne toute la féerie des feuilles et des fleurs dans le jour doré ou le crépuscule attiédi.

Widhopff a très longtemps dessiné (on se souvient de sa belle collaboration au Courrier français), il en a gardé une sûreté dans la disposition des plans qui assure la belle distribution de ses paysages. Cette année, galerie Weill, il tire des environs de Roanne, des faubourgs et des jardins de la ville, une belle symphonie éclatante et diverse; il nous montre des bouquets étincelant sur des fonds aux savantes vibrations. Il s'inscrit au rang de nos meilleurs harmonistes de la couleur.

§

M. Pedro Figari a-t-il beaucoup de talent ? C'est possible : Sa couleur est gaie, mais plutôt en succession de jolies taches qu'en développement de modulations ordonnées. Dessine-t-il bien ? c'est sommaire, mais très expressif.

Est ce de la belle peinture ou plutôt de la jolie illustration ? En tout cas, c'est très amusant, et d'un joli humour très franc. La vivacité de ses impressions et quelque lâché de l'exécution s'expliquent en ce que cette peinture est rétrospective, arrachée non au modèle vivant, mais au souvenir. C'est l'évocation parfois bouffonne, parfois sérieuse, même avec une petite pointe d'émotion, de la vie des nègres en Uruguay, à un temps récemment écoulé, à un moment des mœurs nous dit-on, périmé.

Cela ajoute à l'originalité légère et cursive de cette peinture, pleine d'amusantes qualités.

§

Edgar Chimot est un artiste complexe, dessinateur remarquable et très bon graveur. Au premier regard, des gens diront, « c'est du Rops ». En regardant mieux si l'influence de Rops éclate incontestablement, on découvre en Chimot des plus belles qualités de métier, des dons d'expression dramatique remarquables. Chimot dessine des femmes damnées et qui supportent fort bien la damnation et regardent la vie, d'un œil creux et cerné mais satisfait. Il étudie les pierreuses éthéromanes ou cocaïnomanes. Il recherche baudelairiennement la femme un peu talée, savante en amour, perverse, butée. Il interprète fort bien le nu, en l'assaisonnant d'une pointe de maigreur et de fatigue moderne.

Ses nus agrémentés de quelque détail de toilette, une robe qui tombe par exemple, sont fins et pittoresques. La caractéristique littéraire de ce talent explique la valeur des illustrations de livres de poètes, dont l'artiste comprend très bien les lignes générales et les nuances.

§

Galerie Devambez, une **exposition de paravents et de panneaux décoratifs**. Jacqueline Marval y fait merveille avec de larges et primesautiers bouquets décoratifs et Manzana-Pissarro avec son orient doré, bêtes et arbres, semé de petites femmes rondelettes, qui semblent parfois plutôt les servantes de Zobéide que Zobéide elle-même. Rupert Bunny, évocateur de légendes

dans de savoureuses colorations d'émaux, peint pour les poètes. Cappiello traite le paravent comme l'affiche avec cette hardiesse et cette vraisemblance qui s'affranchit de la pesanteur. Mme Ory-Robin, avec son savant procédé, demeure fidèle aux lois apparentes de la construction du paravent, avec de la nouveauté de conception, sous un aspect archaïque et très joliment éteint de tapisseries qui ont vieilli dans un beau château de Vieille France. J.-G. Domergue poursuit ses recherches du modernisme aigu et mondain. Parmi les plus aimables de ces paravents, je ne dis pas le plus éclatant de couleurs, mais peut-être le plus intelligemment discret, dans une note de finesse un peu nostalgique, c'est celui de Mme Aman-Jean, une Venise qui fait songer aux admirables variations de Théophile Gautier, dans *Emaux et Camées*. Sur l'escalier de pierre blanche, montent et descendent des amoureux, des contemplatifs, des musiciens et c'est d'un art très délicat. Flandrin fait traduire en tapisserie des évocations mythologiques. Son petit paravent, architecturé simplement, un bois clair, de lignes agréables, sans aucune fioriture, est très agréable. Jeanès fait revivre des beaux paysages des Dolomites d'harmonie bien tenue. Notons la spirituelle étude, de jolies tonalités de Louis Morin et encore Caro-Delvaille, Mme Crissay, Contesse, Taquoy, Zingg, Mme Lassudrie, Mme Ellen Gray, etc.

§

Chez Druet, une considérable exposition de **Théo van Rysselberghe.** Une vision de nus et de baigneuses demi-nues que vient rejoindre une jeune femme, en léger costume d'été très joliment silhouetté, s'encadre du frisson matinal et gai d'une nature ensoleillée. Il y a là d'excellents portraits de Mme van Rysselberghe, du peintre lui-même et dans une jolie lumière un beau torse de blonde.

L'artiste a été tenté par la vie sillée d'éclairs blancs dans le silence, des vitrines d'aquarium et il a tiré de ces passages et de ces tournoiements de dorades, de pageaux et de perches, d'excellents effets. Mais il semble que s'il continue dans cette voie, il pourrait arriver à plus de luminosité.

Van Rysselberghe fait aussi de la sculpture. Ses réalisations y sont moins belles qu'en peinture, pourtant son buste d'André Gide offre des qualités de vie intéressantes. C'est quelque chose, à côté d'une maîtrise dans son art, de pratiquer sans infériorité un art parallèle.

§

Chez Bernheim-jeune, exposition de **peinture moderne.** Quelques jeunes sont admis à figurer auprès des maîtres favoris de la maison. Donc voici aux côtés de Bonnard, Suzanne Valadon, Utrillo, Asselin, Utter, Vlaminck, et Jaulmes en visite avec une jolie jeune fille au miroir, de Friesz représenté par une belle nature-morte, aussi souple que celle du Salon d'Automne et un très beau portrait de Mme Othon Friesz, d'une grâce pénétrante et familière, voici Astoy avec deux nus, très délicats, d'une suavité sans maniérisme, Migot avec un remarquable portrait de vieille femme et une étude décorative un peu encombrée, Varèse avec deux curieuses études de courses où s'affirme son tempérament un peu violent, Charles Jaquemot, très en progrès avec une nature-morte, Clairin vigoureux et sombre, Delétang avec des gitanes très colorées, Jean Saint-Paul avec des paysages très aérés, mais traités en harmonies graduées plutôt qu'en accords de nature, donc un peu arbitraires ; Osterlind avec une très bonne nature morte ; Pierre Clairin, Farrey. Dourouze, etc.

Deltombe se montre, à son habitude, un artiste sûr et d'une parfaite ingéniosité décorative ; on se plaît aux deux toiles de Robert Mortier qui, sans abandonner l'audace de ses partis pris, ouvre sa fenêtre sur d'harmonieux paysages et baigne d'une claire lumière blanche des fleurs très vivantes. A noter aussi de bons envois de Bosshardt, Valdo Barbey, Gimel, Hénon-Rioch, Lurçat, Emile Lejeune.

D'autres séries seront présentées qui mettront le grand public et les collectionneurs en présence d'œuvres audacieuses et d'efforts neufs.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Exposition au Musée du Louvre d'une nouvelle série des dons de Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Le vol des tapisseries du château de Versailles. — L'exposition du centenaire d'Abraham Bréguet au Musée Galliera. — Au Musée des arts décoratifs. — Memento bibliographique.

Au **Musée du Louvre** s'est ouverte le 6 novembre, pour durer jusqu'au 9 décembre, une nouvelle exposition, — la cinquième — des dons de Léon Bonnat au Musée de Bayonne. Cette nouvelle série comprend les dessins français des XVIe, XVIIe et

XVIII[e] siècles une soixantaine de pièces, pour la plupart de premier ordre et dont aucune n'est indifférente, qui, sauf quelques exceptions, — par exemple Fragonard, dont on regrette l'absence, — groupent les meilleurs de nos artistes au cours de ces trois siècles Portraits aux trois crayons de Lagneau et de Dumonstier; vues de nature de Poussin, parmi lesquelles une admirable étude de sous-bois; dessins non moins magnifiques de Claude Lorrain, dont une étude d'arbre et une *Entrée de port* toutes baignées d'air et de lumière; études du Valentin, de Puget, de Pajou, de Lancret, de Watteau (auteur, entre autres, d'une *Vue de village* d'une délicate sensibilité), de Boucher, de Greuze (celui-ci avec une vigoureuse étude pour la tête du vieillard mourant dans son *Fils puni*), de Cochin, de Hubert Robert; fines notations de Gabriel de Saint-Aubin, dont on admirera surtout une *Vente aux enchères* où la vie, le mouvement, l'atmosphère sont rendus de façon si juste et si spirituelle, et un *Pygmalion et Galatée*; *Amours* de Clodion et de Prud'hon, et aussi, de ce dernier, une esquisse de sa *Joséphine à la Malmaison*, etc., nous offrent en raccourci, et sous ses plus séduisants aspects, l'image de notre art français au moment de son plus bel épanouissement.

Nous reviendrons au Louvre dans un mois pour nous arrêter devant un des plus beaux portraits de David, celui de la *Marquise d'Orvilliers*, legs de la comtesse de Fitz-James, dont le Conseil des Musées vient de voter l'acceptation.

Le vol audacieux opéré au **Château de Versailles**, dans la nuit du 21 au 22 octobre, de deux pièces de l'incomparable tenture de l'*Histoire du Roi* d'après le Brun et Van der Meulen (1): l'*Entrée de Louis XIV à Dunkerque* et le *Siège de Douai*, — heureusement retrouvées depuis comme on sait, — a appelé de nouveau l'attention sur l'insuffisance des mesures de protection de nos œuvres d'art et la négligence vraiment regrettable apportée, dans le cas présent, par les gardiens dans leur surveillance et leurs rondes nocturnes. Mais on a été surtout étonné d'apprendre que le parc de Versailles n'était même pas gardé la nuit et qu'on y pouvait pénétrer avec la plus grande facilité. Là est la cause première de ce qui vient de se passer, et la morale

(1) V. sur cette tenture l'article de M. E. Dumonthier, administrateur du Mobilier national, dans le *Figaro artistique* du 1[er] novembre dernier.

à tirer de cette aventure est qu'il faut avant tout organiser cette garde du parc au moyen de sentinelles comme autrefois quand le Parlement siégeait à Versailles (les œuvres d'art de notre patrimoine national sont bien aussi précieuses que les personnes de nos sénateurs et de nos députés) et ensuite augmenter le nombre vraiment trop insuffisant des gardiens dans nos musées (que n'affecte-t-on à la dépense qui en résulterait, comme nous l'avons déjà demandé, une partie des recettes procurées par les entrées payantes ?) et exiger d'eux une surveillance plus consciencieuse.

Le centième anniversaire de la mort du grand horloger Abraham-Louis Bréguet, né à Neuchâtel en 1747, décédé à Paris le 17 septembre 1823 (1), a été célébré au **Musée Galliera** par une exposition des plus captivantes (qui malheureusement n'aura duré qu'un mois, du 25 octobre au 25 novembre), organisée par les soins de MM. Ed. Gélis et George Brown. Ils y ont groupé les plus admirables de ses chefs-d'œuvre : montres (qui remplissaient cinq vitrines), pendules, horloges, etc., auxquels très souvent s'attache, en plus de l'intérêt technique, un intérêt historique. La plus remarquable de ces pièces, à ce double point de vue, est la montre commandée à Bréguet par un officier des gardes de la reine Marie-Antoinette à condition qu'elle offrirait le plus de complications possible et qu'on n'emploierait que de l'or pour la confection des rouages, sauf pour ceux exigeant l'emploi de l'acier. Aucun délai n'était fixé pour la livraison. Commencé en 1783 et interrompu en 1789, le travail ne fut repris qu'en 1795, hélas ! après la mort de la Reine. Le chef-d'œuvre avait coûté 30.000 francs à Bréguet (au dire du successeur actuel de ce dernier, il en faudrait 300.000 aujourd'hui pour établir une réplique de ce bijou extraordinaire). Enfermé entre deux disques de cristal de roche dont l'un forme cadran, c'est un prodigieux assemblage, un inextricable enchevêtrement, de rouages superposés qui n'actionnent pas moins de neuf aiguilles. Cette montre merveilleuse, en effet, répète les minutes, offre un système de secondes indépendant, donne l'équation du temps, indique le quantième du mois, le jour de la semaine et même la température grâce à un minuscule thermomètre formé de trois

(1) Lire en tête du catalogue de l'exposition (qui, avec des reproductions des principales pièces, offre de précieux renseignements tirés des livres mêmes de la maison Bréguet) sa biographie par son petit-fils M. Daniel Halévy.

métaux soudés ; en outre, c'est une montre « perpétuelle » qui se remonte automatiquement par l'oscillation d'une masse de platine (Bréguet a construit un certain nombre de ces montres : il suffisait qu'elles fussent portées pendant un quart d'heure au moins tous les deux ou trois jours, pour qu'elles ne s'arrêtassent jamais). Non loin de cette merveille unique est exposée une montre en or toute simple qui, elle, est la véritable montre de Marie-Antoinette ; elle lui fut vendue 960 francs en 1792 pendant sa captivité au Temple, et c'est elle qui, à partir de ce moment, marqua les heures douloureuses de son existence jusqu'à son départ pour l'échafaud. Si l'autre pièce nous stupéfie, combien celle-ci, en revanche, est plus émouvante !... On admirera en outre d'autres pièces historiques : les montres de Mme Tallien, de Soult, de Grouchy, de Junot, de l'archiduchesse Marie-Louise, de la princesse Murat, une de Bonaparte, d'autres de ses frères Lucien et Jérôme, celles de Louis XVIII, du duc de Praslin, etc. ; puis une pendule (appartenant au bureau des Longitudes) avec bronzes de Thomire, un régulateur astronomique avec planétaire, des horloges marines dont plusieurs ont fait le tour du monde, etc. Un autre sujet d'émerveillement est une pendule « sympathique » : c'est une pendule dont dépend une montre de poche ; insérée dans une alvéole ménagée au-dessus de la pendule, la montre, par un mécanisme que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, se trouve à la fois remontée et mise à l'heure exacte si la différence n'excède pas sept minutes.

Cet ensemble de créations du grand horloger, œuvres à la fois de génie et de goût dont on ne se lasse pas d'admirer l'ingéniosité, la beauté, la perfection du travail, et où se rencontrent déjà les montres extra-plates et les montres pour bracelets qui sont maintenant à la mode, est accompagné d'une réunion de portraits — miniatures, gravures ou bustes — de lui-même et de membres de sa famille, et précédé d'une exposition rétrospective de l'horlogerie du XVIe au XIXe siècle : horloges de table ou de voyage, montres de toutes les formes, parfois les plus bizarres, dont on nous avait déjà montré quelques-unes il y a deux ans au même musée, pendules curieuses, comme celle imaginée par Robert Houdin, qui, avec son simple cadran de cristal transparent posé sur une mince plate-forme supportée par deux colon-

nettes de verre, semble dépourvue de tout mécanisme et marcher on ne sait par quel prodige, etc.

Nous parlerons dans notre prochaine chronique d'une autre exposition d'un tout autre genre, mais non moins intéressante, qui s'ouvre **au Musée des Arts décoratifs** au moment où nous écrivons et qui est consacrée à l'art indigène de nos diverses colonies. Elle ravira tous les folkloristes et amateurs d'art primitif.

Mémento. — Sous les auspices de l' « Union académique internationale », fondée à la veille de la guerre en vue d'associer toutes les nations civilisées à de vastes travaux d'érudition, viennent de paraître les deux premiers fascicules d'une publication qui inaugure une série de grands répertoires de documents à l'usage des travailleurs et dont la proposition lui avait été faite par notre Académie des Inscriptions : le *corpus* des vases antiques conservés dans les musées. On sait l'intérêt capital qu'offrent ces productions de l'art industriel des anciens : les peintures dont ces vases sont décorés nous offrent en un raccourci pittoresque tous les aspects de la vie privée antique, et l'on y peut suivre en même temps tout le développement de l'art pictural depuis les curieuses ornementations géométriques des vases archaïques de l'Élam jusqu'au réalisme alexandrin et romain. Ce sont donc des documents de premier ordre pour l'étude des mœurs et de la peinture antiques. On juge par là de la valeur d'une publication qui comprendrait la totalité de ces petits monuments dont le nombre dépasse cent mille et dont chacun est une œuvre unique. C'est ce que l'Union académique internationale s'est proposé de nous donner. Elle a confié la direction générale de cette vaste entreprise à un de nos compatriotes les plus justement réputés, M. Edmond Pottier, conservateur des antiquités orientales et de la céramique grecque au Musée du Louvre, dont les travaux en ces matières font autorité universellement. Jusqu'ici six nations, — la France, la Belgique, le Danemark, la Grande-Bretagne, la Hollande et l'Italie, — ont adopté, d'un commun accord, la même organisation de travail et les mêmes principes généraux. Chacune de ces nations établit elle-même son *Corpus* sous la présidence d'un directeur régional, mais suivant un programme commun destiné à assurer l'unité de méthode et d'aspect. Les fascicules comprendront un catalogue sommaire, mais donnant sur chaque objet toutes les indications utiles, et une cinquantaine de planches en héliotypie reproduisant, accompagnés d'une échelle indiquant leurs mesures, tous les vases décrits, avec, pour les plus importants, des photographies de détail. La France comprendra environ 50 fascicules semblables dont une douzaine pour le Musée du Louvre. Les deux premiers de ceux ci viennent de paraître (*Corpus vasorum antiquorum*.

France: Musée du Louvre, par E. Pottier; in-4, 98 planches avec texte; 110 francs). Ces deux premiers recueils comprennent un millier de vases répartis chronologiquement en trois grands groupes : céramiques orientales ou proto-élamites ; céramiques des îles de la Méditerranée : Crète, Théra et Rhodes ; céramiques laconiennes, attico-corinthiennes et attiques à figures noires puis à figures rouges : productions s'étendant sur une période de plus de trente siècles, du XLe au IVe avant notre ère et allant du simple mais élégant décor géométrique des vases découverts au fond du *tell* de Suse dont le Louvre possède la plus riche collection (1), aux savantes compositions pleines de noblesse ou de fantaisie, tirées de la mythologie ou de la vie familière, inventées par un Euphronios, un Brygos, un Douris — tels le *Combat d'Hercule et d'Antée* ou bien *Hypnos et Tanatos transportant le corps de Sarpédon* — en passant par le décor pittoresque, emprunté surtout au monde animal, des vases rhodiens, comme le vase aux antilopes que reproduit une belle planche en couleurs. Un pareil recueil réserve, on le voit, autant d'agrément aux artistes et aux simples amateurs que d'utilité aux archéologues ; mais c'est avant tout, grâce à l'excellente exécution des reproductions et aux savantes notices qui accompagnent les planches, un instrument de travail des plus précieux, dont il faut remercier vivement M. Pottier et son éditeur d'avoir doté notre pays.

Un ouvrage également très utile, dans le même ordre d'idées, est le *Répertoire de peintures du Moyen âge et de la Renaissance* (1280-1580) entrepris depuis 1905 par M. Salomon Reinach et dont le sixième et dernier volume vient de paraître (Paris, éd. E. Leroux ; 6 vol. in-16 ; 10 fr. chacun). Le savant archéologue qui nous avait déjà donné des recueils du même genre pour la statuaire grecque et romaine, les vases peints, l'art quaternaire et, tout récemment, dans un ouvrage que nous avons signalé ici (2), les peintures antiques, a suivi le même programme : offrir, sous forme de dessins au trait, un ensemble aussi vaste que possible, comprenant surtout des œuvres peu connues, de peintures de toutes les écoles, du XIIIe à la fin du XVIe siècle, groupées (ce qui permet d'intéressantes et utiles comparaisons) par sujets : scènes tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sujets mythologiques ou historiques, saints ou saintes, allégories, portraits, etc. Plus de 6.000 sont ainsi reproduites. Tous les historiens d'art et les iconographes seront reconnaissants à M. Reinach d'avoir mis à leur disposition un répertoire aussi riche en documents et aussi commode à consulter grâce aux nombreux index (par noms d'auteurs, par sujets, par collections et localités) qui y sont joints (3).

(1) V. *Mercure de France*, 1er novembre 1908, p. 167.
(2) V. *Mercure de France*, 1er février 1923, p. 786 et 787.
(3) L'auteur nous permettra-t-il de lui indiquer deux corrections à ajouter

Enfin signalons, parmi les publications étrangères de même intérêt documentaire, deux ouvrages parus à Vienne sur les richesses d'art des collections autrichiennes. Le premier, édité par la maison Anton Schroll, est consacré à la belle galerie de peinture du musée d'histoire de l'art : *Die Gemäldegalerie des kunsthistorischen Museums in Wien*, par Gustav Glück (in-4, xxx-186 p., avec 160 fig.). L'auteur, qui est le conservateur même de la galerie, nous y donne l'histoire de la formation et des accroissements de cette collection, due à l'intérêt que portèrent à l'art, depuis l'empereur Maximilien, les princes de la Maison d'Autriche et particulièrement, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, l'empereur Rodolphe II et l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, qui réunirent un abondant ensemble de peintures de la Renaissance italienne et des Pays-Bas flamands et néerlandais : un curieux tableau de Téniers le Jeune, reproduit dans ce livre, montre l'intérieur de la galerie de ce dernier prince à Bruxelles. Enrichie depuis sans discontinuer, cette collection est devenue un des plus beaux musées d'Europe ; si elle ne peut rivaliser avec le Louvre, Dresde, Madrid et Florence pour le nombre et l'importance des chefs-d'œuvre, elle n'en offre pas moins un ensemble des plus instructifs où les créations de premier ordre ne manquent pas ; elle peut à bon droit, citer avec orgueil, parmi les 1750 toiles environ qui la composent, son *Saint Sébastien*, de Mantegna, ses *Trois philosophes*, de Giorgione, ses nombreux Titien et autres tableaux vénitiens, ses importants Rubens, la charmante *Madone dans la prairie*, de Raphaël, la majestueuse *Sainte Justine*, du Moretto, ses portraits de Van Dyck, ses incomparables Breughel (dont nous avons admiré quelques-uns au Jeu de Paume au mois de mai dernier), ses Rembrandt, la *Trinité adorée par les saints* et le *Portrait de l'empereur Maximilien* par Dürer, ses Holbein, d'autres chefs-d'œuvre, encore. On les retrouvera tous réunis dans les 160 excellentes reproductions en photogravure qui suivent le texte de M. Glück et qui, elles-mêmes, sont suivies de notices descriptives et historiques très complètes donnant sur chacune d'elles tous les renseignements nécessaires. C'est là aussi un excellent instrument de travail.

La seconde de ces publications autrichiennes est consacrée aux *Tapisseries de la Cour Impériale de Vienne* (Vienne. Krystallverlag ; in-4, 20 p. av. 44 planches, dont 20 en couleurs). Comme nous l'avons dit

à la liste des *errata* qui termine son dernier volume ? Le tableau de Schongauer ou de son école qu'il a reproduit à la page 77 de ce tome VI ne représente pas sainte Justine, mais est une de ces figurations allégoriques, dites *Chasses mystiques*, où certains artistes du Moyen âge ont voulu symboliser l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge (que désignent d'ailleurs assez clairement les différents emblèmes qui l'entourent : *hortus conclusus, urna aurea, vellus Gedeonis*, etc.). De plus, ce tableau se trouve non à l'église Saint-Martin de Colmar, mais au musée de cette ville.

au moment de l'inventaire des trésors d'art d'Autriche fait en 1920 par une délégation des pays alliés, ces tapisseries comptent parmi les collections les plus précieuses provenant de l'ancienne monarchie des Habsbourgs, et quand on les exposa au palais du Belvédère en 1920 et 1921, ce ne fut qu'un cri d'admiration. On sera heureux de trouver dans cet album un choix des plus belles, avec un texte historique et descriptif qui en met en relief la beauté et la valeur. Les plus anciennes et les plus curieuses de ces tentures sont des productions françaises de la fin du xve siècle, compositions empruntées aux *Triomphes* de Pétrarque et tissées en Touraine (l'une d'elles, la *Triomphe de la Chasteté*, est reproduite ici en couleurs). Viennent ensuite de très nombreuses pièces des ateliers flamands et principalement bruxellois, du xvie au xviiie siècle : *Baptême du Christ* d'après Roger van der Weyden ; *Histoire de Tobie* et *Histoire d'Alexandre* d'après Van Orley ; suite de *Saint Paul* et des *Sept péchés capitaux*, d'après Pieter Coock ; puis des scènes de l'histoire de Charles-Quint ou de Juan de Castro ; des allégories des mois ; les *Quatre parties du monde*, d'après Pieter van der Borght, etc. Notre manufacture des Gobelins, à son tour, est représentée par des pièces de choix : la suite de l'*Histoire d'Alexandre*, d'après Le Brun, celle des *Nouvelles Indes*, d'après Desportes, et surtout un ensemble de quatre tentures d'après Boucher (*Vertumne et Pomone*, *Aurore et Céphale*, *La Pêche*, *La Diseuse de bonne aventure*) accompagnées d'un mobilier correspondant, offert par Louis XVI à l'empereur Joseph II lorsqu'il vint voir sa sœur la reine Marie-Antoinette à Paris en 1777. Connu sous le nom de « meuble rose », cet ensemble représente certainement la série la plus précieuse de toute la collection ; on aime à en trouver dans cet album la reproduction.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une collaboration de Stendhal. — On a beaucoup parlé ces temps-ci, surtout en Italie, d'une œuvre de Stendhal publiée sous le nom du peintre genevois Abraham Constantin. Ce n'est, à vrai dire, qu'une collaboration ; et l'affaire vient d'être tirée au clair par Arturo Rusconi qui publie dans le *Marzocco*, de Florence, le résultat de ses recherches. L'ouvrage de Constantin avait paru chez l'éditeur florentin Vieusseux, qui occupa une si grande place dans l'histoire des lettres italiennes à l'époque du *Risorgimento*. Dans les archives de la maison, le manuscrit est encore conservé, ainsi que les épreuves et toutes les corrections. On y trouve également la correspondance échangée entre

l'éditeur, l'auteur et son ami, *M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia*, lequel apparaît chargé de corriger les épreuves. Mais Beyle ne se contente pas d'une simple correction typographique. Chemin faisant, il ajoute des phrases, des pensées, des observations. Ces coups de pouce transforment parfois miraculeusement la prose monotone de Constantin. Cette collaboration était parfaitement connue de Vieusseux, comme le démontre ce passage d'une lettre qu'il adressait au peintre genevois :

C'est un bonheur pour vous d'avoir la collaboration de l'ami Beyle, qui est maître parfait ; mais il faut lui recommander de corriger d'une façon claire et intelligible... Je vous dis ceci parce que je sais par expérience combien son écriture courante est difficile à déchiffrer.

Vieusseux était sans doute familiarisé avec l'écriture de Beyle qui a dû lui écrire bien souvent pour la vente de ses propres ouvrages. Mais aucune de ces lettres ne figure dans la correspondance de Stendhal éditée par Paupe et Chéramy. Il y a là une facile lacune à combler, et qui ne manquera pas de l'être bientôt par un chercheur florentin, maintenant que cette mine est signalée.

En revanche, la *Correspondance* parle beaucoup de *l'excellent Constantin.* Il copiait des Raphaël sur porcelaine. Beyle faisait le plus grand cas de lui, et il en parle avec cette emballement à froid qu'il démontrait pour ceux dont il était engoué. Il l'avait connu à Rome et ils se lièrent jusqu'au point de faire, un moment, appartement commun. De Paris, Beyle écrit de lui, en 1838 :

Le grand peintre de ce nom qui a eu un succès fou à Paris est retourné à Genève...

En 1841, Constantin exécutait à Rome un *portrait* (!) de Charlemagne pour le compte du gouvernement français qui le lui payait trois mille francs.

Dans la correspondance, il n'est fait aucune allusion à cette collaboration. C'était bien le moins que Beyle, après avoir emprunté à tant de gens avec la désinvolture que l'on sait, fit à son tour aussi libéralement profiter un ami de sa verve et de son talent.

PAUL GUITON.

CHRONIQUE DU MIDI

Le costume d'Arles. — *Pantai prouvençau*, poèmes, par Mlle Elisabeth Dode (Fabre, éditeur, Nîmes). — *L'Eloge de Carpentras*, par M. Paul Bourdin (Lyon, imprimerie des « Terrasses », 3 rue Davout).

Dans ma dernière chronique, je disais, à propos du **Costume d'Arles,** que la fête par laquelle on l'a célébré, le 1er juillet dernier, ne fut pas sans mélancolie, car ce costume disparaît.

Cette assertion m'a valu une admonestation amicale, sous forme de lettre, de M. Louis Giniès, directeur-administrateur délégué de la Revue *Le Feu* :

Le costume ne se perd pas du tout, au contraire, m'écrit-il ; si on l'abandonne à Arles, il est repris dans les villages et puis il évolue. Les jeunes Provençales de tous les mondes tendent de plus en plus à le porter dans les fêtes et même dans des cérémonies privées, comme les Espagnoles font de la mantille, c'est une chose à signaler.

Je ne demande pas mieux que de la signaler et d'en croire M. Louis Giniès et comme, en même temps, me parvient un numéro du *Feu* consacré précisément au costume d'Arles, je suis heureux de signaler aussi les textes et les dessins de ce numéro.

M. Joseph d'Arbaud admet que le costume n'est pas « rigoureusement indispensable au salut des vertus traditionnelles » et déclare qu'il « est plus important pour la continuité de la Race de parler, de penser, d'écrire en provençal et peut-être même de faire courir des taureaux, que de voir défiler les belles filles de notre terre, parées de la « chapelle » et du velours arlésien ». Mais il estime aussi, avec raison, que tout a de l'importance et qu'il faut défendre le costume d'Arles qui « réalise une parure de femme à la fois populaire et patricienne ».

M. Marius Jouveau, qui étudie la naissance du costume d'Arles vers la fin du XVIIIe siècle et qui montre par quelles transformations il s'est acheminé vers le costume contemporain, rappelle, en passant, que Mistral n'aimait pas beaucoup qu'on parlât de *grecque* ou de *romaine* à propos de l'Arlésienne : « L'Arlésienne est une Provençale, disait-il, et rien de plus ! »

Mme Jeanne Giniès analyse avec subtilité et une rare compétence l'état actuel du costume d'Arles qui n'a plus évolué depuis 1890 que dans quelques détails et dont l'apogée coïncide étrangement avec l'épuration et la fixation grammaticale de la langue

provençale moderne. Le costume arlésien comporte trois tenues : la mise simple, adaptée aux travaux du ménage et des champs, la toilette élégante des dimanches, la toilette de cérémonie. Ces trois tenues sont caractérisées par la forme constante du chignon et celle du corsage, échancré en pointe et encadré du fichu. Mme Jeanne Giniès donne du chignon de l'Arlésienne une description technique précise, trop longue pour être rapportée ici. Mais voici ce qu'elle dit du corsage :

Le corsage est en satin, en taffetas noir, en cachemire, ou en mousseline de laine, très ajusté, à manches étroites et longues. En été, certaines Arlésiennes ont adopté des manches de dentelle noire depuis ces dernières années. L'agencement des fichus, pour former la *chapelle*, demande beaucoup de soin et de doigté.

L'échancrure est d'abord barrée d'un plastron finement brodé, qui monte jusqu'à la naissance des seins, puis encadré d'un fichu de tulle spécial dit *tarlatane*, très vaporeux et drapé en plusieurs plis, à l'aide d'épingles. En arrière, il est fixé au corsage par deux épingles, de façon à laisser le cou franchement découvert.

Un fichu, soit de la même étoffe que la jupe, soit de soie ou de velours de fantaisie, mais dans une couleur assortie, soit de dentelle, vient se placer sur le tulle. Il est aussi assujetti par des épingles, accessoire largement employé par les Arlésiennes. Révélerons-nous que pour donner à la *chapelle* toute sa majesté, un certain développement de la poitrine est nécessaire et que les élégantes un peu jeunettes ou insuffisamment avantagées par la nature ne craignent pas de glisser un ou deux mouchoirs dans leur corsage ?

Que réserve l'avenir au divin costume d'Arles ? demande M. Pierre Lougal et il incline à penser que même s'il est abandonné dans la vie courante, le costume arlésien sera de plus en plus porté dans les fêtes et qu'ainsi il ne mourra pas.

En tous cas, le costume actuel, aboutissement de nombreuses transformations, est arrivé à un tel point d'élégante perfection que celle-ci ne saurait, par définition, être dépassée.

Félicitons-nous que tant d'harmonie, de dignité et de mesure aient séduit le dessinateur Léo Lelée qui, depuis vingt ans, s'est consacré à la gloire des Arlésiennes. Le *Feu* reproduit un grand nombre de compositions et de croquis de ce scrupuleux artiste. Les Arlésiennes y sont fixées, à l'église, aux Alyscamps, aux lices, au marché, dans leurs attitudes les plus caractéristiques et les plus émouvantes.

§

Mlle Elisabeth Dode vient d'écrire, avec une ferveur touchante, une grande ardeur religieuse et un profond amour de la Provence, une sorte de légende dorée et poétique, sous le titre de **Pantai Prouvençau.**

Au cours des vingt-quatre chants de ce poème, nous voyons défiler les principaux saints et saintes de Provence : les saintes Maries, saint Gilles, saint Trophyme, saint Joseph d'Arimathie, saint Gens, sainte Estelle, en compagnie des plus nobles personnages : l'empereur Constantin, le roi René, Raymond VII, les Rois Mages et même Jeanne d'Arc, qui, tous, bien entendu, parlent en provençal.

Chaque personnage nouveau qui entre dans l'église des saintes Maries, où la poétesse rêve, dit son histoire, en une langue simple, en un rythme populaire et le déroulement de ces cantilènes provoquent bientôt dans l'âme du lecteur ce charme indéfinissable que nous dispensent les vieux cantiques et les noëls de notre enfance.

Ces *Pantai Prouvençau* sont débordants d'un enthousiasme tantôt religieux, tantôt félibréen, tantôt patriotique. Je n'insiste pas sur le premier, qui me frappe seulement par sa sincérité et son caractère profondément populaire. Le second est représenté par de nombreux morceaux attribués à des troubadours ou même simplement reproduits, tels que le couplet d'Armand Vidal, du chant XVIII et le poème de Bernat d'Auria, troubadour de Béziers, du chant XIX. Quant à l'enthousiasme patriotique, il est digne de toucher tous les cœurs provençaux, car Mlle Elisabeth Dode fait venir dans son Consistoire poétique, au milieu des personnages énumérés plus haut, un simple soldat du Midi, un de ceux qui sont tombés « sus li prat-bataié de la Marno à Verdun ». C'est sur cette évocation naïve et très émouvante que se clôt le poème.

§

M. Paul Bourdin (qui fut, avec Henri Dagan, Fernand Sauve, Godefroy et quelques autres, dont Jean Moréas et Raymond de la Tailhède, un des rédacteurs de cette singulière et savoureuse *Petite Gazette Aptésienne*, véritable refuge de hauts et libres esprits, avant la guerre), M. Paul Bourdin publie, dans la collection des *Terrasses de Lourmarin*, l'**Éloge de Carpentras,** qui est une petite merveille d'ironie et de style.

On ne saurait plaider plus spirituellement la cause de cette ville méridionale à laquelle la dérision s'est sottement attachée depuis Louis XIV :

On raconte, dit M. Paul Bourdin, que le monarque fut si étonné de la personne et de l'accent du marquis Mathias de Soleirats, de Carpentras, ambassadeur du Comtat, à qui il donnait audience, qu'il s'écria devant toute la cour : « Quel nom ! Quel pays ! Quel langage ! »

Depuis, les Romantiques ont travaillé avec ensemble à faire du bourgeois de Carpentras « le symbole d'une forme nationale de la bêtise ». Ils ne s'étaient pas donné la peine, sauf Mérimée, de rendre visite à l'ancienne capitale du Comtat, dont le paysage, tout au moins, les eût séduits.

On en jugera par la délicate peinture qu'en fait M. Paul Bourdin :

J'avais devant les yeux la masse imposante du Ventoux. Elle se dressait, dans une éclaircie, semblable à ces fonds de tableaux, où le peintre confie, aux plus délicates nuances du pinceau, la figuration des lointains dressés à la rencontre de l'air. C'était une montagne de perle, dans un ciel frissonnant, subtile comme l'éther, qu'elle déchirait de ses arêtes, brillantes comme la soie, sans bavures et sans ombres, plus lumineuse que l'espace, aérienne, impondérable, mais d'une matière plus dure que le diamant et le sel.

De longues collines barraient l'horizon à ma droite, marquant les confins des terres arides où l'olivier puise sa sève argentée dans les veines du sol sans eau. Entre la ville et la « Lègue », la terre s'abaissait en molles ondulations, pareilles à un voile qui retombe de son propre poids sur le sein d'une figure couchée.

En continuant ma marche, j'aperçus, du côté du Nord, les monts de Baûme-de-Venise et les dentelles de Gigondas, fantastiquement découpées dans la brume. Un espace immense m'en séparait et la plaine s'éloignait de moi, vibrante et plastique, comme une onde musicale figée dans son vol. Un aqueduc courant au loin, avec ses arches décroissantes, paraissait la syringe échappée à la main du chanteur...

Arrêtons la citation sur cette belle image. Toute la description donne envie d'aller admirer la campagne carpentrassienne, comme la suite donne envie de se réfugier dans cette ville calme et lumineuse, dans un de ses vieux hôtels aux façades de pierre et d'y vivre des jours ensoleillés, à peine troublés par le tumulte hebdomadaire du marché et par les souvenirs du passé.

M. Paul Bourdin évoque l'antique civilisation du Comtat, les

saints, les papes, les évêques, qui naquirent ou séjournèrent à Carpentras, le concile et le conclave qui s'y tinrent, ses trois famines, ses deux sièges, ses neuf épidémies de peste. Il traite, en passant, la question juive, puis nous ouvre la bibliothèque de Carpentras, qui date de 1452, et que Mgr d'Inguimbert enrichit de 25.000 volumes ou manuscrits : « Un lettré digne de ce nom, écrit-il, peut tout oublier à Carpentras, même un passé si bien rempli, dans la possession paisible et sans partage des livres. » Suit un éloge bien senti et bien balancé du prélat bienfaiteur de la ville.

Mais l'*Eloge de Carpentras* ne saurait se terminer tel un sermon de Bossuet ou de Fénelon. M. Paul Bourdin se devait de chanter le los de la plus authentique gloire de Carpentras, c'est-à-dire du berlingot :

Le berlingot est dur et cristallin, coupé plus nettement qu'un hémistiche bien fait. Il brille en son habit rayé ainsi qu'un page de cour. Il est de saveur franche ; son arome est pénétrant, décisif et prompt comme une proposition principale. Il plaît plus qu'il n'étonne. Il ne se colle pas aux dents, il ne laisse point d'arrière-goût suspect, il ne se dérobe pas à ses promesses, il n'a rien de ce caractère louche qu'on trouve aux caramels mous, il ne suit pas la mode et n'emprunte rien aux secrets de la chimie. Le parfum en est intense, profondément incorporé à la masse et semblable à lui-même jusqu'à la consommation du dernier atome. C'est un bonbon loyal, tonique, stimulant, conseiller d'énergie. On en croque tant qu'on en a, on le regrette lorsque la boîte est vide, mais sans nostalgie superflue. Il convient aux hommes de clair jugement qui savent pousser l'analyse de leurs sensations jusqu'à la découverte des éléments simples.

Il n'est de berlingots qu'à Carpentras et les personnes qui ont à parler en public le préfèrent généralement aux petits cailloux dont se servait Démosthènes.

Là-dessus finit ce petit livre, qui en vaut de bien plus gros, et auquel la délicieuse définition du berlingot qu'on vient de lire peut s'appliquer mot pour mot.

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'aktivisme. — La poésie en Belgique. — Collection des poètes belges : Max Elskamp: *Sous les Tentes de l'Exode*, Marie Gevers : *Les Arbres et le vent*. Thomas Braun : *Le Beau temps*. — Julien Flament et Théo Fleische-

mans : *Les Poètes de l'Yser*. — Prosper Roidot : *Poèmes d'Automne*. — Georges Ramaekers : *Le Cœur nostalgique*. — Emile Desprechins : *Les Mains nouées* Les Editions Robert Sand. — Mémento.

Comme tous les pays d'Europe, la Belgique subit en ce moment une grave crise imputable en partie à des causes générales comme l'instabilité économique, en partie à des difficultés intérieures dont la principale, l'**Aktivisme**, a trouvé dans les sphères gouvernementales des complicités de plus en plus flagrantes.

Pendant la guerre, tant au front qu'en pays occupé, les flamingants avaient, sans grand succès, entrepris leur propagande, mais dès l'armistice, encouragés par des politiciens retors, ils prêchèrent, au nom d'un prétendu martyre du peuple flamand, une croisade parmi les paysans de Flandre qui ne tardèrent pas à s'embrigader sous leurs drapeaux.

Pour peu qu'un rhéteur occupe une situation susceptible d'influencer les intérêts directs d'une collectivité, il est assuré du succès et comme les apôtres de l'aktivisme se recrutent en majeure partie parmi ces dangereux primaires que sont les vicaires, les médecins et les instituteurs de village, tous grands oracles de patronages et de cabarets où le français est tenu pour un véhicule d'impiété, le mouvement séparatiste ne tarda pas à s'étendre.

S'il fallait juger des beautés de la langue flamande par la traduction de nos textes officiels ou par les patois disparates qui, de Bruges à Anvers, rendent hommage, à leur manière, au génie que l'on veut nous imposer, on pourrait compter sur le bon sens des Belges pour faire sombrer dans le ridicule les zélateurs d'un informe jargon.

Mais c'est au nom du Néerlandais, langue traditionnelle riche en personnalités de premier plan, que bataillent les aktivistes et l'on conçoit les raisons pour lesquelles la Hollande, encore saignante de l'amputation de 1830, l'Allemagne, dévorée de pangermanisme et la Grande-Bretagne, soucieuse de nous éloigner de l'orbite française, encouragent les menées qui disloquent notre pays.

Il faut reconnaître que la littérature néerlandaise nous a dotés de quelques œuvres remarquables et, sans remonter vers le passé, on peut citer parmi nos écrivains les plus originaux, MM. Cyriel Buysse, Aug. Vermeylen, Hermann Teirlinck et Félix Timmer-

mans, dont les livres ont été presque tous traduits en français.

Les écrivains français de Belgique sont du reste d'accord pour apprécier à leur juste valeur les œuvres de leurs confrères néerlandais.

Nourris aux mêmes sources, ils ont des qualités et des défauts communs et ne se différencient que par le choix de leurs moyens d'expression.

Chez les uns comme chez les autres, on retrouve une verve un peu grosse, une truculence renouvelée de nos peintres et un amour du pittoresque qui ne font souvent, hélas, que masquer l'indigence de nos idées.

Si nos écrivains français ont subi l'influence de Paris et se revendiquent, selon les goûts de l'heure, du naturalisme, du Parnasse, du symbolisme et même du dadaïsme, leurs confrères néerlandais, qu'un amour quasi-mystique de la petite fleur bleue rattache à la littérature germanique, gardent dans leurs écrits une ingénuité touchante qui, par ricochet, a effleuré des poètes comme Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Max Elskamp et Emile Verhaeren lui-même.

Lorsque *La Jeune Belgique* groupa nos poètes et nos prosateurs, le Parnasse et l'Ecole de Médan se partageaient les faveurs du public français.

Essentiellement objectifs, ils répondaient trop bien aux secrètes prédilections de nos jeunes écrivains, pour ne pas leur plaire et de ce fait, telle ode de Banville, tel sonnet de Heredia, telle nouvelle de Maupassant et tel roman de Zola trouvèrent aussitôt leur réplique à Bruxelles.

J'ai récemment tenté ici même, à propos de Georges Eekhoud, d'analyser le rôle de nos romanciers dans le mouvement naturaliste.

Nos poètes de 1883, tout en s'inspirant des maîtres du Parnasse, surent, eux aussi, les interpréter selon leur tempérament et bien qu'une lecture hâtive permette de confondre, par exemple, les premiers vers d'un Giraud avec ceux d'un Heredia ou d'un Leconte de Lisle, il n'en reste pas moins vrai qu'ils s'opposent par une compréhension différente de la plastique, ceux-ci se prévalant des miracles de la couleur, ceux-là presque exclusivement dominés par l'harmonie de la ligne.

Ici encore s'affirmaient notre prédilection pour le décor et la

persistance de nos vieilles hérédités picturales. Aussi la révélation de Verlaine et de Mallarmé ne déterminera-t-elle pas dans le milieu de *la Jeune Belgique* l'enthousiasme qu'elle suscita dans les revues d'avant-garde françaises.

Par contre, elle établit notre dualité racique.

Autour de Verlaine et de Mallarmé, dédaignés par le groupe bruxellois, s'étaient rassemblés les poètes wallons qui, après de mémorables luttes, allégèrent l'inspiration des écrivains belges et purent s'enorgueillir d'avoir orné notre lourde cathédrale de la flèche qui lui manquait.

Comme d'une série d'accords contradictoires naissent souvent des harmonies nouvelles, de cette multiplicité d'influences devait surgir tôt ou tard une œuvre originale et l'on vit ainsi des poètes comme Verhaeren, Van Lerberghe et Elskamp, porte-voix si l'on peut dire d'aspirations latentes et de rêves informulés, trouer nos chœurs monotones de chants inouïs.

Une littérature née il y a quarante ans a le droit de se glorifier d'une telle victoire. Les poètes de la génération actuelle n'ont pas encore eu le temps de nous donner leur mesure : La guerre a fauché le vieux lyrisme et nos jeunes écrivains, à l'exemple de leurs confrères français, bannissent de leurs préoccupations les grandes envolées qui enchantaient leurs devanciers. Les uns, non contents de disloquer les rythmes, se plaisent, sous prétexte de modernisme, à célébrer les événements quotidiens d'une vie plus quotidienne encore.

Il en est qui les notent avec bonheur et certains d'entre eux, que ne hantent pas jusqu'au démarquage les poèmes d'un Vildrac ou d'un Romains, font parfois preuve d'une curieuse verve.

D'autres, tout aussi ennemis de la rhétorique, s'astreignent à la subtile analyse d'un « moi » paré des mille artifices de la jeunesse et ressuscitent à travers leurs strophes les adorables fantômes de Jules Laforgue et de Jean de Tinan.

D'autres enfin, moins imbus de modes et de théories, musent le long des routes où les convient tour à tour ces vieux amis des poètes que sont le Printemps, l'Automne ou l'Amour et font sonner dans la lumière les mille clochettes de leur âme émerveillée.

Quelque réserve que l'on garde vis-à-vis de telle ou telle tentative qui dissimule souvent plus d'astuce que de sincérité, on ne peut se défendre d'accueillir avec curiosité et sympathie ces

messagers de l'inquiétude contemporaine et de préférer aux esclaves d'une tradition périmée, ces jeunes révoltés qu'anime une vivante allégresse.

Tel ne paraît pas être l'avis de M. Georges Ramaekers. Sous le titre : **Collection des poètes belges**, il vient de commencer la publication de dix volumes de vers qui ne représentent qu'approximativement l'effort de notre jeune littérature : on y relève les noms de Max Elskamp, Thomas Braun et Marie Gevers. Une pieuse pensée y joignit une Anthologie des Poètes de l'Yser. Mais on eût aimé y découvrir des œuvres d'O.-J. Périer, Léon Chenoy, Paul Fierens, Mélot du Dy, Herman Frenay-Cid ou de René Verboom qui eussent avantageusement remplacé celles, fort honorables sans doute, mais sans relief suffisant, de MM. Roidot, Desprechins et de M. G. Ramaekers lui-même.

Encore qu'il ne soit qu'une réédition, le livre de Max Elskamp, **Sous les Tentes de l'Exode**, est de ceux qui gardent leur pathétique enchantement et, bien que Madame Marie Gevers ait signé des vers plus personnels, on peut prendre plaisir aux rythmes relâchés et aux images un peu floues de **Les Arbres et le Vent**.

Louons aussi M. Ramaekers d'avoir réédité les plaquettes, depuis longtemps épuisées, de M. Thomas Braun.

Le Beau Temps est un fort beau livre.

Tout ce que l'art de M. Braun comporte de naïveté apprêtée et d'agaçant jammisme disparaît dans le magnifique élan de sa sincérité et l'on se trempe dans certains de ses poèmes comme dans une belle eau courante.

Quand, sous prétexte de vérisme, M. Braun n'entrecoupe pas la ligne de ses strophes d'une image saugrenue ou d'une triviale expression, il s'égale aux poètes les plus exquis et sa verve malicieuse prête aux choses dont il s'environne un sens lyrique aussi déconcertant que charmant.

Une collection de timbres-poste, un paysage d'Ardenne, la mémoire d'un frère ou d'un ami, lui sont prétextes à mille trouvailles ingénieuses dont se réjouirait un grand poète... et qui sont d'un poète, hélas trop défendu par sa religion contre le péché d'orgueil.

L'anthologie **Les Poètes de l'Yser** ne fait que confirmer

l'héroïsme de quelques jeunes gens dont la plupart, avant ou après la guerre, se révélèrent excellents poètes.

Quant aux **Poèmes d'Automne**, de M. Roidot, ils ne révèlent rien que nous ne connaissions.

Mélancoliques et désabusés comme il sied, ils fixent avec une simplicité un peu affectée les songes résignés d'un artiste que la gloire n'a pas touché et qui retrouve, dans les paysages endoloris de l'arrière-saison, les fantômes d'une jeunesse à peine oubliée.

Ce genre de poèmes ne vaut que par le pathétisme de l'âme qui s'y lamente. L'élégie de M. Roidot ne se vêt pas d'habits de deuil et renonce à la volupté des larmes. Son décor préféré se dore d'une telle lumière que printemps et automne s'y confondent. Si bien que les vers de jeunesse de M. Roidot ressemblent à s'y méprendre à ses vers d'aujourd'hui et que *Les Poèmes d'automne*, incertains et voilés, prolongent l'incertitude et le charme amorti de *La lumière des buis* et des *Poèmes pacifiques*.

A ces pâles aquarelles, M. Georges Ramaekers oppose les fresques plaquées de pourpre et d'or du **Cœur nostalgique**.

Ce nouveau recueil n'est qu'un fragment, — le cinquième, — d'un vaste poème. Féru de l'ambition des créateurs, M. Ramaekers s'est proposé de chanter les misères et les gloires de l'homme banni de l'Eden. Hugo et Milton, Verhaeren aussi, sont ses garants et, comme de juste, il s'en inspire.

Rien que pour ses hauts desseins, il s'imposerait à notre respect. Il s'imposerait, en outre, à notre admiration si, des maîtres qu'il a élus, il avait hérité les qualités et les vertus.

La fougue ne lui fait pas défaut, mais cette fougue, servie par trop d'indulgence, l'entraîne à des erreurs dont ses maîtres lui garderaient rancune :

Il écrit, par exemple :

> Datez de ce soir-là la *fanaison* des fleurs,

ou :

> Dans l'enclos qui *germine* et le sous-bois tremblant.

ou :

> La pluie *avriléenne*,

ou :

> Les maigres peupliers *effilés en poulies*,

ou encore :

> Un feu d'amour *paroxisé* jusqu'au délire...

et laisse passer des cacophonies comme ce quatrain :

> Mon avenir oublierait l'apparue
> Qui dans mes bois déchaîna en simouns
> Des blizzards tels qu'aux abords de Khartoum
> Les cyclones, coupés d'éclairs qui tuent.

Tout cela, au milieu de fort beaux vers, jaillis d'instinct, comme les autres hélas, et qui honoreraient M. Georges Ramaekers si, pour notre joie et la sienne, il daignait s'inspirer de la méthode de M. Paul Valéry.

Ce ne sont pas les bonnes intentions, non plus, qui manquent à M. Emile Desprechins.

Son inspiration abondante et variée ne condescend jamais au leurre des confidences familières et ne se meut avec aisance que parmi les hauts sujets.

Les mains nouées sont un poème d'amour et comme M. Desprechins a lu Mme de Noailles, la Bien-Aimée qu'il célèbre l'accueille dans un jardin de brillantes métaphores où le poète se grise de parfums, de sons et de couleurs, aussitôt mués en rimes éblouissantes.

Cette ivresse n'est pas sans danger et il arrive que M. Desprechins en oublie la grammaire, comme dans *La Vieille Horloge*, et l'embûche des images trop hardies, comme dans les *Vers pour l'Epouse*.

Péchés véniels sans doute et que l'on dédaignerait volontiers si M. Desprechins avait un peu de génie !

Mémento. — *Georges Giroux*, le fondateur de la *Galerie Giroux* où la plupart des peintres d'aujourd'hui eurent l'occasion de se faire connaître, est mort le 27 septembre dernier à Bruxelles.

Tant par l'affabilité de son accueil que par ses goûts avertis, il s'était conquis d'innombrables sympathies. Ses expositions furent célèbres et marquées de révélations : c'est Giroux qui proclama, entre autres, la gloire de Rik Wouter, le peintre et sculpteur malinois, mort pendant la guerre. Il était généreux, intelligent, bon et bien plus Mécène que marchand de tableaux. Est-il plus pur éloge ?

Revues : Au sommaire des derniers numéros du *Thyrse*, on remarque les articles incisifs d'un nouveau venu dans la littérature : M. Alfred Liénard.

La Bataille Littéraire (août-septembre). Herman Grégoire : *De la poésie à la politique ou l'évolution de M. Maeterlinck. — Propos rustiques et littéraire.* — Emile de Bongnie : *Clotius ou de la sincérité.*

La Renaissance d'Occident, qui devient de plus en plus intéressante, publie dans son numéro d'octobre une fort belle étude de M. W. Malgaud sur *La philosophie de M. Decoster,* une agréable fantaisie de M. S. Bonmariage sur *M. Renan, fumiste,* la suite du roman d'Albert Erlande, *A l'ordre de Dieu,* et des Chroniques aussi curieuses que variées.

Au sommaire de *la Vie Intellectuelle* (1er octobre) *Poésies* de Fernand Mazade — Edmond Glesener : *La Troisième génération.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

Les lectures de Dostoïevski. — En ce moment, en Russie, l'écrivain qui suscite le plus d'intérêt est indiscutablement Dostoïevski. On fouille toutes les archives pour découvrir quelques pages inédites du génial écrivain, et l'on a retrouvé déjà une assez grande partie de sa correspondance qui, jusqu'ici, n'avait pas été publiée. On donne de nouvelles éditions de ses œuvres, on les analyse et les commente. Les plus intéressants de ces essais sont consacrés à la méthode du travail de Dostoïevski et aux sources de son inspiration, et parmi ces études celles du professeur Grossmann nous paraît être la plus complète.

Pour approfondir l'œuvre de Dostoïevski et délimiter en elle la part qui revient à son génie et celle des influences extérieures, il importait de connaître ses lectures. On sait que Dostoïevski lisait beaucoup et que sa passion de la lecture remonte à son enfance. Adolescent, on voit, d'après sa correspondance avec son frère, qu'il passe des nuits entières à lire. Walter Scott, Pouchkine, Karamzine sont alors ses auteurs préférés. Dans ses lettres à ses parents on rencontre souvent cette phrase : « Je lis énormément ». Avec les années son cercle de lectures s'élargit ; ses auteurs sont maintenant Shakespeare et Gœthe, Hoffmann et Balzac, Byron et Victor Hugo, Homère et Corneille, Racine et surtout Schiller. Quand, au commencement des années 40, il arrive à Pétersbourg et qu'il lui faut gagner sa vie, il se met tout d'abord à traduire Balzac, George Sand, Eugène Sue et les récits qu'il écrit alors lui sont souvent suggérés par un épisode ou une seule phrase

du roman qu'il lit. Dans la première œuvre de Dostoïevski, *Les pauvres gens*, dont s'enthousiasma Biélinski, transparaît sa passion de la lecture : la correspondance de ses héros Makar Diévouchkine et Varvara Alexéievna est pleine de citations, et leur première rencontre a lieu au milieu des volumes épars d'une bibliothèque d'étudiant. Admis dans le groupe politique des « Petrachevtzy », Dostoïevski se met à lire systématiquement les ouvrages socialistes qui composaient en grande partie la bibliothèque de Petrachevski. C'étaient surtout les œuvres des socialistes français de cette époque : Fourier, Considérant, Cabet, Proudhon, Louis Blanc, Pierre Leroux, etc., celles du philosophe positiviste Auguste Comte et aussi les ouvrages de Max Stirner, Karl Marx, Feuerbach, etc., et l'on sait que la principale accusation portée contre Petrachevski fut d'avoir prêté aux membres de son groupe les livres de sa bibliothèque et d'avoir guidé leurs lectures.

Quels ouvrages eurent dans la suite une influence sur la pensée de Dostoïevski, il eût été assez difficile de l'établir, car la bibliothèque qu'il avait commencé à se composer dès son retour de Sibérie, et qu'il enrichissait de ses privations, fut pillée par son beau-fils, Paul Isaïev, qui la vendit volume par volume, pendant que Dostoïevski résidait à l'étranger. Mais, récemment, parmi les papiers recueillis en différentes archives, on a retrouvé un cahier de Mme Dostoïevski : « Cahier pour inscrire les livres et revues de ma bibliothèque », et nous avons là le catalogue presque complet de la bibliothèque de Dostoïevski. Nous avons plus encore, car dans ce cahier, sur les marges, Dostoïevski a écrit de sa propre main de nombreuses annotations.

De ce catalogue on voit que Dostoïevski tenait à avoir tout ce que produisait la littérature russe. A côté des classiques : Pouchkine, Gogol, Griboiedov, Lermontov, Aksakov, il a les œuvres des jeunes écrivains dont la réputation et la gloire se font jour à cette époque : Tourguéniev, Léon Tolstoï, Ostrovsky ; les poètes : Fet, Maïkov, Polonsky, Stcherbatov, Nekrassov, Alexis Tolstoï, Mey, et même les vieux poètes Derjavine, Denis Davydov, Ryleiev. Il possède également les œuvres prohibées, éditées à l'étranger, de Pouchkine et de Herzen.

Cependant Dostoïevski ne s'intéresse pas qu'à la littérature russe et l'on trouve dans sa bibliothèque Eschyle, Platon, Homère,

Aristophane, Virgile, Pline, Xénophon, Jules César, Tacite, en de très belles éditions publiées à cette époque en Russie. Il a aussi tous les chefs-d'œuvre des littératures étrangères et surtout les œuvres des écrivains français : Corneille, Racine, Voltaire, Lesage, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand ; de Victor Hugo, tout ce qui est publié alors ; plusieurs volumes de Lamartine ; cinq romans de Zola : *La conquête de Plassans*, édition de 1874, *La curée*, *La fortune des Rougon*, *La faute de l'abbé Mouret*, *Le Ventre de Paris*. Dostoïevski note dans son *Journal d'un écrivain*, à propos de la diminution de la natalité en France, que « chez Zola, qu'on appelle chez nous un écrivain réaliste, il y a dans son roman, *Le Ventre de Paris*, un très beau tableau du mariage contemporain dans la classe ouvrière française ». Les historiens français sont représentés dans la bibliothèque de Dostoïevski par Guizot, Thiers et Taine. L'Histoire fut toujours de sa part l'objet d'une dilection particulière. On peut dire que toute sa vie, il étudia les héros de l'Histoire. Lui-même raconte, dans son *Journal d'un écrivain*, que tout jeune encore, à l'école, une phrase l'avait frappé.

Dans le gros livre d'histoire de Kaïdanov, écrit-il, se trouve la phrase la plus remarquable que j'aie jamais lue. C'est quand, dans son histoire moderne il commence à exposer l'histoire de la Révolution française et de Napoléon.

Cette phrase, par laquelle débute le chapitre, s'est gravée à jamais dans ma mémoire. La voici : « Un silence profond régnait dans toute l'Europe quand Frédéric le Grand ferma les yeux pour toujours ; et jamais silence plus grand ne précéda une tempête pareille. » Dites, connaissez-vous quelque chose au dessus de cela !

Il exprime un sentiment analogue à l'occasion d'un événement plus proche : la révolution de 1848.

A l'occident il y a maintenant un spectacle terrible ; un drame incomparable s'y joue ; l'état des choses séculaire s'ébranle et croule. Les bases les plus fondamentales de la société menacent à chaque moment, de s'effondrer et d'entraîner dans leur chute toute la nation.

Mais, bien entendu, c'est l'histoire russe qui retient l'attention de Dostoïevski, et il a dans sa bibliothèque tous les ouvrages des historiens russes : Karamzine, Soloviev, Zabéline, Pogodine, Serguéiévitch, etc., et une grande collection de documents et de mémoires. On y trouve aussi quelques ouvrages de jurisprudence

et toute la série des codes russes ; et l'on peut voir du reste, d'après ses romans, qu'il connaissait admirablement la procédure et les lois russes.

La section de philosophie occupe une moindre place ; toutefois Dostoïevski possédait les traductions des grands philosophes allemands et français, et un grand nombre de traités de théologie. Des ouvrages sur le bouddhisme voisinent avec le Coran et les Evangiles, dont il a plusieurs éditions. A propos de l'évangile, Mme Dostoïewski a noté dans son catalogue que l'exemplaire qu'avait son mari au bagne lui avait été donné, en même temps qu'aux autres forçats, par les femmes des décembristes. Au bagne, Dostoïewski n'eut guère d'autre lecture que l'Evangile. Un de ses compagnons a même raconté qu'il refusait tout autre livre, et une fois seulement, étant malade à l'infirmerie, il consentit à lire un livre de Dickens : *Les mémoires du Club de Pickwick*. Du reste, Dickens était, depuis sa jeunesse, un des auteurs préférés de Dostoïewski ; cependant le livre qu'il lisait le plus souvent, après la Bible et l'Evangile, c'était *Don Quichotte* dont il avait la traduction française.

Comment se reflètent ces différentes lectures dans l'œuvre de Dostoïevski ? Il dit lui-même, dans son *Journal d'un écrivain*, que les Russes, dans leur imitation de l'Europe, n'ont pas copié servilement, mais ont repétri dans leur chair et leur sang tout ce qui les avait séduits dans l'art occidental. C'est ce qu'a fait Dostoïewski.

Dans son étude que nous avons citée plus haut, le professeur Grossmann répartit en trois groupes les grands écrivains qui ont influencé Dostoïevski. Il y a des auteurs dans l'atmosphère desquels Dostoïevski se mouvait « comme dans sa propre sphère nécessaire à son développement spirituel », tels sont Cervantès et Schiller. D'autres contribuaient au développement des idées et des plans de ses œuvres : Pouchkine et Gogol, Byron et Lermontov, Dickens et Edgar Poe. Le troisième groupe est celui des écrivains qui « fertilisaient la nature créatrice de Dostoïevski », Voltaire et Balzac, Shakespeare et Hoffmann.

Dans son *Journal d'un écrivain* Dostoïevski a dit :

Rappelez-vous qu'à nos génies Pouchkine et Lermontov a été nécessaire la pensée pleine d'une douleur puissante et de désirs purs de Byron pour qu'ils apprécient la beauté de leur propre peuple et écrivent

le premier *Boris Godounov*, le second, son poème : *Le marchand Kalachnikov*.

Au génie de Dostoïevski aussi ont été nécessaires pour créer son Raskolnikov et son grand Inquisiteur toutes les douleurs et les voix désespérées de Hoffmann, de Balzac, de Victor Hugo.

Dans ses notes marginales sur le catalogue de la bibliothèque de son mari, Mme Dostoïevski s'est appliquée à indiquer ce qui, dans ses œuvres, revêt un caractère autobiographique; elle souligne toujours la similitude qui existe entre certains traits personnels de Dostoïevski et ceux qu'il donne à ses héros. C'est ce qui fait l'intérêt de ces notes, dont nous citerons quelques-unes.

Dans les *Souvenirs de la maison des morts*, Dostoïevski dit, dans le premier chapitre :

Je me souviens de la première aumône que je reçus.

Et Mme Dostoïevski inscrit cette note : « C'est un souvenir personnel, souvent il parlait de ce kopeck qu'il avait reçu comme aumône et regrettait de ne l'avoir pas conservé. »

Plus loin, Dostoïevski dit :

Je me trompe peut-être, mais il me semble que le rire seul peut vous révéler un homme, et si, dès la première rencontre, le rire de quelqu'un vous est agréable, si même il s'agit de quelqu'un qui vous est complètement inconnu, dites hardiment que c'est un brave homme.

Féodor Mikhaïlovitch, note Mme Dostoïevski, disait souvent : « C'est un brave homme; il rit bien. »

Dans *Les Humiliés et les Offensés* on lit à la troisième page :

J'ai remarqué que dans un petit appartement on est à l'étroit pour penser.

« Dostoïevski était si convaincu de cela, écrit sa femme, qu'il était prêt à se priver de tout pour avoir un appartement avec au moins deux grandes pièces. »

Une page plus bas, Dostoïevski fait dire à son héros :

Quand je pensais à mes futurs romans j'aimais à marcher de long en large dans la chambre.

C'était une habitude de travail de Dostoïevski, qui, toujours, dictait en marchant.

Du même roman, cette phrase :

Aujourd'hui, juste à 7 heures, ni plus tôt ni plus tard.

« Féodor Mikhaïlovitch, note Mme Dostoïevski, ne donnait jamais de rendez-vous sans ajouter ces mots, *juste à telle heure ni plus tôt ni plus tard*, et il tenait beaucoup à l'exactitude. C'est de cette façon qu'il fixa rendez-vous à une sténographe pour venir travailler chez lui, et cette sténographe est devenue sa femme ».

Dans *Crime et châtiment*, la sœur de Raskolnikov dit à son frère :

Adieu, Rodia, ou plutôt au revoir, je n'aime pas dire adieu.

« Dostoïevski était toujours très mécontent quand les personnes pour qui il avait de l'affection lui disaient adieu, et il répondait toujours : Pourquoi adieu, mieux vaut au revoir. »

Ailleurs, dans le même roman, décrivant la maladie de la mère de Sophie Marmeladov, il écrit :

Un délire inquiétant la saisissait de plus en plus.

« Cette scène de la mort d'une phtisique, note Mme Dostoïevski, Féodor Mikhaïlovitch l'avait observée au chevet de sa première femme, Marie Dmitrievna. Et, en général, dans la personne de la mère de Sonia, Catherine Ivanovna, il y a beaucoup de traits de caractère de Marie Dmitrievna. Autant que j'ai pu en juger par les récits de Féodor Mikhaïlovitch et de ses parents et amis, les deux dernières années de sa vie Marie Dmitrievna n'était pas tout à fait normale. Le médecin qui la soignait à Moscou m'a dit, en 1867, qu'elle avait la manie de remonter les pendules et toujours jusqu'au point de casser le ressort. Souvent elle se plaignait au médecin qu'il y eût des diables dans la chambre. Alors le médecin ouvrait la fenêtre, faisait mine de chasser les diables avec son mouchoir, après quoi la malade se calmait. »

Mais c'est surtout dans son roman *l'Idiot* qu'on retrouve beaucoup de traits personnels de Dostoïevski.

Vous avez de si beaux objets de bureau, tant de crayons, de plumes, et quel beau papier...,

Dostoïevski aimait aussi ces choses et ne se servait que de beau papier fort et il exigeait que sa femme recopiât sur du beau papier.

Cet homme, avec les autres, a été placé sur l'échafaud, on lui a lu l'arrêt le condamnant à mort pour un crime politique...

Ce souvenir de ce qu'il avait éprouvé au moment où il

croyait être exécuté, était très pénible pour Dostoïevski et il en parlait rarement. Cependant, dit sa femme, « j'ai entendu trois fois ce récit presque dans les mêmes termes que celui de *L'Idiot* ». Cette description se trouve encore dans sa lettre du 22 décembre à son frère Michel (1).

On peut tout dire à l'enfant.

C'est une pensée que Dostoïevski exprimait souvent dans la conversation, et il la mettait en pratique.

Par exemple les créanciers du marchand défunt sont venus chez le prince, et les uns avec des papiers plus ou moins probants, les autres sans même de papiers. Eh bien, le prince a donné satisfaction à presque tout le monde, malgré les avertissements des amis que ces créanciers n'aient aucun droit...

C'est exactement ainsi qu'agit Dostoïevski lui-même quand, après la mort de son frère Michel, ayant résolu de satisfaire tous ses créanciers, ceux-ci se présentèrent, et quelques-uns sans aucune preuve.

C'est une copie d'un tableau de Hans Holbein. J'ai vu ce tableau à l'étranger et ne puis l'oublier.

Pendant un voyage en Suisse, en 1867, Dostoïevski et sa femme, s'étant arrêtés pour un jour à Bâle, visitèrent le musée et Dostoïevski fut excessivement impressionné par le tableau de Holbein. Il fit alors à sa femme cette remarque que « d'un tableau pareil on peut perdre la foi ». Dans la suite, Dostoïevski se souvint plusieurs fois de l'impression énorme ressentie alors.

Sur le trottoir marche en zigzaguant un soldat ivre, tout débraillé. Il s'approche de moi : « Achète, monsieur, cette croix d'argent ; je te la donne pour 20 kopecks. » Et je vois dans sa main une croix qu'il vient sans doute d'ôter de son cou ; elle est attachée à un petit cordon bleu tout usé, mais elle n'est pas en argent, c'est une croix d'étain, grande, octogone, de forme byzantine. Je lui donnai vingt kopecks et pris la croix...

Cet incident était arrivé à Dostoïevski, en 1865, quand il écrivait *Crime et châtiment* et que, pour se documenter, il se promenait souvent dans les marchés. Il le racontait souvent. En 1867, quand il se rendit à l'étranger, il laissa cette croix à Pétersbourg, mais à son retour, en 1871, il ne la retrouva plus et en eut beaucoup de regrets.

(1) Cette lettre est publiée dans *Les Inédits* de Dostoïevski, volume édité par la librairie Stock.

Dans la personne de la vieille Rogojine, Dostoïevski a décrit sa propre tante, la sœur de sa mère, Alexandra Feodorovna Koumanine, qui habitait Moscou.

On trouve également beaucoup de traits autobiographiques dans *Les Possédés*. Par exemple cette réflexion du début :

A cause du lac de Genève on souffre des dents,

qu'il faut attribuer à ce fait que, dans l'hiver 1867-1868, Dostoïevski, qui vivait à Genève, souffrit énormément des dents, et il disait avoir lu quelque part que la proximité du lac occasionne des maux de dents.

J'aime le thé surtout la nuit.

Dostoïevski aimait le thé très fort.

« A partir de midi, note sa femme, le samovar ne quittait pas la table. Mais surtout il aimait le thé la nuit, pendant le travail ».

Parfois il ouvrait au hasard un livre et lisait les trois lignes du haut de la page de droite tâchant d'y trouver une signification.

« C'était une habitude de Dostoïevski; mais il ne faisait cela que dans les cas très importants de sa vie et alors il ouvrait toujours l'Evangile qui se trouvait en permanence sur sa table. » Le jour même de sa mort Dostoïevski pria sa femme d'ouvrir l'Evangile et de lui lire le passage désigné ainsi par le hasard.

Nous bornerons là nos citations, mais dans toutes les œuvres de Dostoïevski, et entre autres dans *Les frères Karamazov*, les traits autobiographiques abondent.

Nous avons épuisé presque tout ce qui a été publié de nouveau soit de Dostoïevski, soit le concernant. Mais ce n'est qu'une petite partie de ce qu'on a retrouvé, et les archives centrales du Musée historique de Moscou annoncent la publication prochaine de deux volumes d'inédits du grand écrivain.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES CHINOISES

Les pièces du XIXe siècle et les œuvres modernes (seconde partie). — Dans une précédente chronique, j'ai parlé des pièces sur l'amour. Celles sur l'amitié illustrent l'importance que les Chinois attachent à ce sentiment. Ils y distinguent des degrés que nous ne soupçonnons pas : il y a les « tche-

tsi », ceux qui se connaissent à fond ; les « tche-ynn », amis de musique ; les « tche-y » qui vibrent sympathiquement et devinent les pensées l'un de l'autre, etc.

Ma-ngann chann, « La colline de la Selle », met en scène les célèbres amis de musique, le ministre Yu Po-ya et le bûcheron Tchang, connus par une nouvelle du *Tsinn-kou tsi kwann*. Dans le *Fa-tchrang rwann-tse*, « L'échange d'enfants sur le lieu du supplice » (disque Pathé-Orient n° 33.347), un ami de la famille Siue, condamnée à être détruite, persuade sa femme d'échanger leur enfant contre celui de Siue afin que cette famille ne s'éteigne pas.

§

Le courage moral consiste surtout pour les Chinois dans l'énergie avec laquelle un être poursuit l'action qu'il considère comme juste ; et cela, en dépit de ses propres faiblesses, contre son intérêt, et malgré tous les obstacles. C'est, pour eux, la plus haute vertu. Les femmes, faibles et impressionnables, sont principalement choisies pour illustrer ce sentiment.

Dans *Fa-menn-se*, « Monastère de la Porte de la Doctrine », une jeune femme dont le mari a été emprisonné sans preuves apprend que l'Impératrice est de passage au Monastère. Elle vainc sa pudeur et sa timidité ; malgré les gardes, elle obtient une audience, sauve son mari et reçoit de riches cadeaux.

Dans le *Lié-niu tchwann*, « Histoire d'une femme énergique », une jeune fille reçoit la visite d'un cousin qui venait emprunter une petite somme. Elle lui donne un peu d'argent et des robes pour le prêteur sur gages. Dans le même temps des voleurs pillent les voisins. Les prêteurs sont avertis aussitôt, selon la coutume. Quand le cousin vient engager ses robes, il est pris pour un voleur et arrêté. Pour éviter la torture, il se reconnaît coupable. Mais pour racheter son honneur, il se suicide. La jeune fille, venue aussitôt, est menacée par le juge, et se suicide devant le tribunal. Le scandale fait que le juge est interrogé par ses supérieurs. Les voleurs sont arrêtés et torturés. Le juge est obligé de donner aux parents son fils et sa fille pour racheter sa faute.

Dans *Yu-tcheou fong*, « Le pic de l'Univers », la fille d'un ministre est remarquée par le Souverain. Elle refuse d'entrer au Palais et feint la folie. L'Empereur, trompé, la laisse. La musique en erl-rwang fantiao, est considérée comme un chef-d'œuvre.

§

Le respect de la parole donnée est, pour les Chinois, un important élément de l'honneur. Dans les villes où les Occidentaux ne sont pas établis, les plus importants contrats sont conclus verbalement. A Shanghaï même, devant le tribunal que j'ai longtemps présidé, j'ai rarement vu des Chinois entre eux reniant leur promesse.

Sang yuann tsi tse, « le fils abandonné dans le clos des mûriers », est une des pièces les plus connues et les plus émouvantes. La musique, en « erl-rwang », est très intéressante (disques Pathé-Orient nos 32.242, 32.285, 32.614, 33.067, 33.151). Teng, un vieillard, resté veuf avec un jeune fils, a promis à son frère mourant de recueillir la veuve et l'orphelin. Survient une révolte locale : les troupes dévastent la région. Teng fuit. Dans la foule, il est séparé de sa belle-sœur. Bientôt, il est seul dans la campagne avec les deux petits épuisés de fatigue. Il essaye de les porter tous deux, et ne réussit pas : il ne peut sauver que l'un d'eux. D'un côté, s'il abandonne son fils, il n'en aura pas d'autre, étant trop vieux. Cependant, il doit tenir sa promesse. La lutte est pénible. Il attache enfin son fils dans un mûrier, et emporte son neveu. Il est récompensé, cependant, car sa belle-sœur le suivait et sauve l'enfant.

Wann-cha tsi, « l'aventure des sables de la Wann », est assez surprenante pour des Occidentaux. Le succès en est grand, et la musique en « sipi » est très estimée. Un pêcheur transporte dans son bateau un officier en fuite. Celui-ci, afin de s'assurer le silence du passeur, lui confie son nom et son péril. Le pêcheur redoute que son secret ne lui soit arraché par des tortures ; il est aussi humilié par la précaution prise par l'officier : il se noie. La seconde partie de la pièce est une réplique de cette scène, cette fois avec une jeune fille qui cueille des feuilles de mûrier.

§

La Loyauté consiste à ne rien cacher à notre famille ou à nos associés, quel que soit le prix de l'aveu ; à leur rester fidèles et à les défendre en toutes circonstances. Elle s'allie au dévouement.

Rou tié pei, « La coupe aux papillons », la plus célèbre des pièces sur ce sujet, n'est pas sans une ressemblance lointaine avec *le Cid*. Un jeune homme a tué, dans une juste querelle, le frère d'une jeune fille ; plus tard, sous un faux nom, il sauve le père

qui lui donne la jeune fille en mariage. Or, celle-ci a juré de tuer de ses propres mains le meurtrier de son frère. Le nouvel époux parlera-t-il ? Son amour et son intérêt seront-ils plus forts que sa loyauté ? Le doute est de peu de durée. Il explique l'aventure avec adresse. La première révolte de la jeune fille, sa douleur, et la victoire de la Raison sur la Vengeance, sont traités avec délicatesse et accompagnés d'une musique excellente.

Le patriotisme, selon nos idées, est la fidélité envers une nationalité imposée par des lois ; c'est une sorte de servage héréditaire, et le « droit de suite » de l'ancien code féodal existe encore. Comme tel, le patriotisme n'existe pas en Chine : il se confond avec la loyauté, mais la loyauté voulue, et non de naissance. Ainsi, quand la Chine était divisée, Krongtse, le Sage Confucius, fut ministre successivement de plusieurs souverains qui se combattaient. Il professa toujours que l'on doit s'attacher non pas à un homme ou à un pays, mais seulement aux principes justes ; il est lâche de ne pas combattre l'autorité injuste, autant que d'être déloyal envers un bon prince.

Li Ling pei, « La stèle de Li Ling » (disque Pathé n° 32.836), est fort célèbre. Le général Yang combat les Barbares. Il voit en rêve son fils, envoyé pour chercher du secours, tué par le général auquel il s'adressait ; car celui-ci, par jalousie, veut faire écraser Yang. Atteint dans tous ses sentiments, Yang songe à se joindre aux ennemis pour punir le meurtrier. Mais sa loyauté le retient : il se défend et meurt sur la tombe de Li Ling, officier de l'antiquité passé à l'ennemi.

Nann tiènn menn, « La porte du Ciel Méridional » (disque Pathé n° 32.656), est fort touchante. Une jeune femme part en voyage avec un vieux serviteur. Celui-ci vend les bijoux sans se laisser corrompre par le marchand. En route, il sont surpris par une tourmente de neige. Elle a froid : il donne son manteau. Elle trébuche : il la soutient. Epuisée, elle tombe : il la couvre de son corps pour la protéger contre les loups, et meurt enfin. Son âme est reçue en grande pompe par les dieux ; il supplie les dieux de sauver la jeune femme, et revient sur terre pour être sauvé par une caravane : sa loyauté est célébrée dans tout l'Empire.

La loyauté des secondes mères est illustrée par le *Sann-niang tsiao tse*, « la troisième épouse élève l'enfant ». Une troisième

épouse élève le fils de la première épouse qui s'est remariée après la prétendue mort du mari. Mais celui-ci revient, et la femme fidèle est honorée officiellement. Par contre, *Tié-liènn rwa*, « Le lotus de fer », montre une marâtre se concertant avec son propre enfant pour torturer le fils de son mari : ils le battent, lui refusent toute nourriture et lui font balayer la neige devant la porte. Il s'évanouit : l'ombre de sa mère passe et le console. Le père réprimande la marâtre, qui donne alors à l'enfant du riz dans un bol rougi au feu. L'ombre de la mère souffle sur les doigts brûlés. Le père bat la méchante, qui décide de le tuer avec un lourd lotus de fer.

La reconnaissance semble pour les Chinois une forme de loyauté : les auteurs l'illustrent surtout en montrant l'ingratitude punie. *Tiènn-lei pao*, « Vengé par le Tonnerre », montre les deux vieux Tchang se reprochant l'un à l'autre le départ de leur fils adoptif Tsi-pao. Ils sont très pauvres, s'étant ruinés pour son instruction. Tsi-pao a rejoint ses vrais parents devenus riches et a passé avec succès ses examens. Les Tchang mendient. Tsi-pao passe et refuse de reconnaître les deux vieux ; l'indignation les étouffe et ils meurent. Le dieu du Tonnerre foudroye l'ingrat : un serviteur pousse à coups de pied le cadavre dans le fossé.

Dans *Ta-ming fou*, « La ville de Taming », la trame est tirée des chapitres 60 à 65 d'un roman du XIVe siècle, le *Chwé rou-tchwann*. Lou, richard de Ta-ming, a recueilli un mendiant dont il a fait son majordome, mais qui devient l'amant de Mme Lou. Or, des rebelles du voisinage veulent enrôler Lou et l'enlèvent. Pendant son absence, l'ingrat chasse les serviteurs fidèles et, quand Lou s'échappe, le fait arrêter comme rebelle. Il paye même des gardes pour le tuer. Mais un serviteur fidèle tue les gardes. Les rebelles attaquent la ville, délivrent Lou et brûlent vivants Mme Lou et son amant.

§

Les drames et comédies d'erreur sont fort appréciés.

Rong-yang tong, « la grotte de Rong yang » (disque n° 32.542), est populaire. Ling a été tué dans la grotte. Son fils envoie un de ses officiers recueillir les ossements. Un ami du messager veut le rejoindre, mais dans l'ombre de la caverne est tué. Le messager traîne le cadavre au clair-de-lune, et le reconnaît : son espoir est tel que les esprits raniment le corps.

Dans *Sinn-ngann-y*, « Station de la nouvelle-paix », deux femmes, en travesti pour voyager, s'arrêtent dans une auberge tenue par deux femmes qui sont, elles aussi, en travesti pour leur commerce, et qui ont coutume de tuer et de dépouiller les voyageurs; cette fois, elles sont touchées d'amour par leurs victimes, et veulent les épouser. Grande surprise quand on se trouve entre femmes.

Je-yue trou, « Image du soleil et de la lune », met à la scène une nouvelle du XVIe siècle que j'ai traduite dans mes *Contes galants de la Chine* sous le titre « l'Union embrouillée ». Une jeune fille reçoit la nouvelle épouse de son frère, qui est très souffrant. Mais cette belle-sœur est un homme, frère de l'épousée, laquelle a été gardée dans la famille par crainte de la maladie. La jeune fille est amenée à partager le lit du déguisé ; elle proteste quand l'autre veut profiter des circonstances; mais sa colère s'apaise.

Les scènes comiques sont surtout des dialogues épicés de fortes plaisanteries. Dans *Niu-tsi-tsié*, « une reléguée », le soldat qui accompagne la réléguée fait cent jeux de mots sur sa prison. Dans *Maépopo*, « la marchande de gâteaux », le coupable est un homme qui s'arrête avec son garde devant un étalage de gâteaux. *Trann-tsinn Siang maé*, « visiter une parente et s'insulter », montre une entrevue entre les deux mères de jeunes mariés, le lendemain des noces. Les injures sont de haut goût. *Si-mi tchwann*, « la vie d'un fou de théâtre », est peut-être la plus amusante, car elle constitue une véritable revue musicale. Le héros répond à tout par un passage d'opéra connu.

Les pièces historiques sont innombrables. Elles vaudraient une étude détaillée, ne fût-ce que pour savoir quels sont les caractères admirés par le public dans son passé. Ces pièces sont presque toutes tirées des grands romans historiques que tout Chinois connaît par cœur. Elles sont toujours coupées de ballets militaires et tournois d'escrime. C'est pour elles que les acteurs se couvrent le visage d'étranges peintures et chantent de grands airs en prenant des attitudes héroïques.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L. Marcellin : *Politique et Politiciens d'après-guerre*, La Renaissance du Livre. — Ph. zu Eulenbourg-Hertefeld : *Aus 50 Jahren*, Berlin, Pastel. — René Lauret : *Les Conditions de la vie en Allemagne*, Enquêtes du Musée social, Crès. — Ambroise Got : *L'Allemagne à nu*, La Pensée française — O. Hesnard : *Les partis politique en Allemagne*, Enquêtes du Musée social, Crès. — Simone Téry : *En Irlande (de la guerre d'Indépendanee à la guerre civile 1914-1923)*, Flammarion. — René E. Bossière : *Une solution de la crise mondiale*, Rousseau.

C'est la période d'attente fiévreuse qui précède les élections que M. L. Marcellin a choisie pour publier son troisième recueil de notes, qui cette fois s'appelle **Politique et Politiciens d'après guerre**.

Le deuxième volume de *Politique et Politiciens pendant la guerre* nous avait laissés en pleine apothéose : la victoire couronnant quatre années de sacrifices et d'héroïsme, la France recouvrant l'Alsace-Lorraine sous l'égide du seul chef véritable qu'elle ait connu : Clemenceau, l'univers entier tournant vers notre patrie des regards envieux ou admiratifs, telles étaient, au soir du 11 novembre, dans l'enivrement de l'armistice, les raisons péremptoires de notre immense prestige.

Hélas ! cela ne dura pas !

Mais n'anticipons pas ; la plume éloquente et alerte de M. Marcellin fera revivre encore d'autres heures délirantes ; jusqu'au 18 janvier 1920, le sentiment de la victoire dominera, en cris joyeux et ininterrompus, les haines et les ambitions.

Ah ! les embûches, notées au jour le jour, par l'impitoyable et scrupuleuse observation de l'auteur, n'auront pas manqué « au Titan » qui sauva le pays d'une paix honteuse. Renaudel, Bouillon et ce pauvre Chaumet, dont l'orthodoxie républicaine s'accommode d'une certaine dose de stupidité, ne reculent pas devant les plus audacieux défis au patriotisme français ; Briand, dans les couloirs, distribue des rôles : n'était-ce pas le seul métier qu'il puisse faire sans craindre de déchoir, ce cynique transfuge de tous les partis ? Celui qui six fois déjà avait été président du Conseil ne pardonnait pas à Clemenceau de n'avoir, pas plus que Ribot, pris au sérieux ses secrètes négociations avec Lancken, — poursuivies six mois encore après la promesse donnée d'y renoncer. Quand la Conférence de Paris se réunit, il voulut s'imposer comme négociateur du Traité. Clemenceau, fort bien inspiré,

écarta de lui « l'homme de la grève générale et de la crosse en l'air devant l'ennemi ». Plus tard, la méfiance du Tigre se trouvera trop pleinement justifiée par la criminelle incapacité que Briand, à la conférence de Washington, étalera à la face du monde.

M. Marcellin oublie volontairement de citer, parmi les conspirateurs, tel maréchal à qui ne suffisait point le partage d'une gloire illimitée, tels généraux, dont les intrigues turbulentes avaient été déjouées, et, aussi, dit-on, tel nonce qui, avant même d'être installé, se mêlait à nos affaires intérieures.

C'est bien et nous nous bornerons à regretter que tous n'aient pas eu cette même pudeur. Ainsi, eût-on pu nous épargner la pénible lecture de certaines interviews scandaleuses.

Il nous faudra cependant nommer, parmi les adversaires du Tigre, l'omnipotent Bunau-Varilla, dont « le fauteuil vaut trois trônes ».

Le 25 septembre 1919, rappelle M. Marcellin, les journaux publient l'information suivante :

Le capitaine Mangin-Bocquet, rapporteur près le 3e conseil de guerre, poursuivant, ainsi que nous l'avons dit, son enquête sur l'Office National de la Presse, a interrogé MM. Bunau-Varilla, principal actionnaire du *Matin*, Jules Madeline, Président du Conseil d'Administration de ce journal. Il les a inculpés de complicité d'escroquerie, d'abus de confiance et de trafic de licence d'importation.

Il est bon que le souvenir de ces faits, oubliés aujourd'hui, quoique encore si près de nous, soit évoqué de temps à autre par un esprit indépendant. Il est bon que la foule s'explique l'origine des campagnes vindicatives qui, prudemment, n'éclatèrent qu'après le départ de celui que les tripoteurs et les mauvais Français honoraient de leurs injures.

Ainsi jusqu'au 18 janvier 1920, Clemenceau se maintient au pouvoir. Il a pour lui le pays, qui de ses vœux unanimes le porte à la présidence de la République.

Vendredi, 16 janvier, écrit M. Marcellin, un grand acte d'ingratitude a été accompli. A Clemenceau, sauveur de la patrie, les électeurs présidentiels, qui répétaient leur rôle du lendemain, ont préféré Paul Deschanel, l'homme qui ne s'est distingué pendant la guerre que comme flagorneur des parlementaires.

Nous sommes maintenant au point culminant du prestige que

la France a connu au lendemain de sa victoire. L'élection de Deschanel brise l'enchantement, ouvre l'ère des vicissitudes et des errements. Dès ce jour, la considération du vaincu pour la principale nation victorieuse cesse de se manifester. L'Angleterre se substitue à nous, dans la hiérarchie au prestige mondial; c'est vers elle que se tournent les regards de l'Europe anxieuse; nous-mêmes, nous marcherons à sa remorque.

Rien d'étonnant à cela. Pouvions-nous penser qu'un Deschanel à la raison chancelante, et dont le rôle obscur pendant la guerre ne justifiait pas une pareille fortune, saurait inspirer à l'ennemi la craintive considération nécessaire pour assurer l'exécution du traité de paix?

Pas davantage Millerand ne pouvait prétendre à une telle succession sans mettre en relief son évidente infériorité.

Avec M. Marcellin, nous avons repris étape par étape le douloureux chemin des concessions; Londres, San-Remo, Hythe, Boulogne, Spa, sont autant de noms qui sonnent le glas de nos droits et de notre créance.

Et cependant, le ministre pusillanime s'ouvre la route de l'Elysée; par quelle aberration lui fut-il permis de réussir, là où l'homme de la victoire avait échoué?

La réalisation des ambitions présidentielles de Deschanel s'achevait en pleine démence; Steeg, penché sur le malheureux convulsionnaire de Rambouillet, suivait les progrès du mal et, fidèlement, en rendait compte à Millerand. Quand l'heure parut propice, le président du Conseil organisa une mise en scène où les plus représentatifs parmi nos confrères de la presse parisienne eurent leur rôle. Puis, en allant au Congrès, il se donna des airs de victime qu'on conduit au supplice.

Cette manigance fut couronnée de succès; Millerand fut élu, presque sans concurrent.

Leygues lui succéda à la présidence du Conseil; pas longtemps, car il se renversa plutôt qu'il ne fut renversé, et enfin le grand électeur d'un fou à la présidence de la République recueillit la tardive récompense de ses services.

Avec Briand, nous glissons au gouffre sur une pente savonnée. Il n'entend rien au traité de Versailles ni à la géographie, mais les modulations du violoncelliste couvrent les nouvelles défaillances inspirées par un Loucheur ou un Berthelot. Briand va

à Londres — comme Millerand. Il va aussi à Duisbourg, à Ruhrort et ne s'avise pas en passant, qu'Aix-la-Chapelle n'est pas, comme il le croit, aux extrémités de l'Allemagne. Sa soif de connaissances ignore les limites; il franchit l'Océan et comme il n'y avait plus guère qu'en Amérique où l'on conservait sur la politique française d'honnêtes illusions, il va s'employer à les détruire. Ce fut le degré le plus bas où s'effondra notre renom.

M. Marcellin accueille avec un certain scepticisme l'arrivée de Poincaré au pouvoir.

La fortune du nouveau président du Conseil, écrit-il, est singulière. Président de la République, il a désapprouvé certaines parties des négociations de paix, conduites par ses ministres, mais il s'est tenu pour moralement contraint de les sanctionner. Redevenu simple sénateur, il a désapprouvé plus énergiquement encore les actes des cabinets qui se sont succédé aux affaires depuis janvier 1920. On peut sans doute regretter qu'il n'ait usé de ce droit qu'en qualité de simple citoyen, comme publiciste...

En effet, M. Poincaré au Sénat a sanctionné de son vote toutes les faiblesses qu'il condamnait dans la presse. Cependant son énergie verbale, après la politique défaitiste de ses prédécesseurs aura sur l'opinion un effet salutaire.

Après Gênes, où se liquide l'aventure de Cannes, après Londres où s'ébauche la rupture franco-anglaise, nos troupes entrent dans la Ruhr. Elles y sont encore, dans l'espoir d'une solution, qu'un « esprit moins timoré » que celui de M. Poincaré nous eût sans doute déjà donnée.

La constatation qui s'impose, tout au long, de cette philippique, c'est que la cause de tant de déceptions fut l'échec de Clemenceau à la présidence de la République.

« Nous n'aurions jamais dû permettre que M. Clèmenceau s'en allât », écrivait un jour, dans une crise de sincérité, M. Emile Buré. Oui, mais l'aveu venait trop tard, et seulement quand l'expérience était faite au détriment de la France de ce qu'avaient valu les autres.

M. Marcellin, si rigoureux pour les exécuteurs défaillants du traité de Versailles, n'adresse à la Chambre du 16 novembre, qui sanctionna toutes les mutilations et toutes les faiblesses, que de timides et partiels reproches. Cependant, du jour où cette majorité écarta Clemenceau du pouvoir suprême, le Pays l'avait

jugée! il ne devait plus s'étonner, après ce témoignage d'ingratitude et d'incompréhension politique de son aveugle fidélité aux cabinets les plus opposés.

Seul, ou à peu près, M. Tardieu a dénoncé impitoyablement les insuffisances, les lacunes, les erreurs des gouvernements. Et cette Chambre de gens du monde, qui a du goût et qui s'incline devant le talent, l'applaudissait avec chaleur, mais, à l'heure du vote, manifestait, dans les méthodes dont elle venait d'approuver bruyamment la critique, la même confiance indéfectible.

Certains ont pu dire qu'à cette majorité, il manquait un guide, un chef! Si ce n'est un Arago ou un Bonnevay, qui pourrait prendre la tête de cette masse protoplasmique ?

Que d'embarras, que d'ennuis, que de tracas avec un homme comme Tardieu qui ne serait jamais content et dont l'impitoyable clairvoyance troublerait leur douce quiétude.

Et cependant il est le seul que M. Marcellin distingue comme un Chef.

La méthode expérimentale a conduit l'auteur à cette conclusion que le parlementarisme est néfaste à la France. Au président soliveau, que la Constitution nous impose, il propose de substituer un Conseil exécutif qui serait l'émanation d'organes politiques, locaux et professionnels.

Comment ceux-ci échapperont-ils aux maux qui, de tous temps, rongèrent les oligarchies de raisonneurs. Aux compétitions, aux parlotes, aux ambitions qui faussent déjà le système parlementaire actuel, viendront s'ajouter les rivalités d'intérêt, de métier, de régions, de coteries. Sous cette forme le régime électif apparaît comme un compromis entre la République et l'Empire. Cette réalité et ce souvenir n'ont-ils que des qualités à mettre en commun?

MM. Léon Daudet et Charles Maurras nous diront bien quelque jour ce qu'ils pensent de ce système hybride où le régime de « la paix à tout prix » et celui « de la guerre à outrance » auront fourni d'inégales inspirations.

Les institutions ne valent, nous semble-t-il, que ce que les hommes les font, et nul novateur, nul revisionniste ne saurait méconnaître ce que Georges Clemenceau appelait « le conflit vital des appétits » et « leur cours implacable ».

GEORGES SUAREZ.

§

Les **Souvenirs de 50 ans** du prince Philipp d'Eulenburg-Hertefeld viennent de paraître. Un des chapitres, celui sur *le drame d'amour de Herbert von Bismarck*, avait déjà paru dans la *Deutsche Rundschau* et a été analysé dans le *Mercure* du 1-IX-23. Le volume dont il était extrait n'est en réalité lui-même qu'une première partie des *Mémoires* d'Eulenburg, mais le reste a été à peine ébauché et les volumes suivants, que l'éditeur des *Souvenirs*, le professeur Johannes Haller, se propose de publier, seront des « extraits des papiers » et non des « souvenirs ».

L'unique volume de souvenirs traite de la jeunesse de l'auteur et surtout de ses rapports avec les Bismarck. Il fait connaître la vie d'Eulenburg jusqu'en 1890 et se termine par ce qu'il a su des années de retraite du chancelier.

Quand on lit les *Souvenirs* d'Eulenburg, on se demande souvent : qu'y avait-il de vrai dans les accusations d'homosexualité adressées par Harden à l'auteur? Eulenburg a écrit sous l'obsession qu'elles dominaient sa vie : elles avaient brisé sa carrière, empoisonné les années qui lui restaient à vivre et été cause que, comme il le disait lui-même, « il avait travaillé pour le roi de Prusse ». Tout ce qu'il ferait devait être destiné à les réfuter. C'est le cas de ses *Souvenirs*, et, à ce point de vue, il faut avouer qu'il a réussi. Ils donnent de leur auteur une idée tellement favorable qu'on répugne à voir dans les accusations de Harden autre chose qu'une imposture. Si elles n'ont pas été entièrement calomnieuses, elles n'ont dû être l'écho que d'imprudences ou tout au plus d'aberrations momentanées. Dans ses *Souvenirs*, Eulenburg apparaît comme un bon père de famille, animé de sentiments louables, doué d'un esprit distingué et éminemment pondéré, mais plus remarquable encore par l'élégante harmonie de ses facultés que par un développement extraordinaire de l'une d'elles. Successivement officier, juriste et diplomate, simultanément chanteur, poète et compositeur de musique, il était de ces êtres bien doués qui réussissent dans tous les genres où ils s'essaient. De 1890 à 1910, on ne cessa de parler de la possibilité pour lui de devenir chancelier. Eût-il eu assez de vigueur d'esprit, d'éloquence et de profondeur de vues pour briller dans ce rôle? En tout cas, on a le sentiment qu'il n'aurait pas manqué de tact et de

mesure. Il est d'ailleurs assez difficile de juger sa capacité politique d'après ses souvenirs, car attribuant à la politique les accusations de Harden, il l'avait prise en horreur et s'abstient le plus qu'il peut d'en parler dans son livre.

Eulenburg était né le 12 février 1847, d'une vieille famille d'officiers et de ministres prussiens. Son père, qui était lieutenant de cuirassiers, eut l'année suivante le douloureux mérite de frapper de son sabre le premier émeutier qui ait été blessé. Sa famille dut fuir en hâte pour échapper aux émeutiers qui voulaient exercer des représailles sur elle. Il fut ensuite de 1853 à 1860 aide de camp du maréchal Wrangel. Il quitta le service en 1867 pour se consacrer à l'administration du riche majorat de Hertefeld dont sa femme avait hérité. D'un autre côté, son frère Fritz était depuis déc. 1862 ministre de l'Intérieur dans le ministère Bismarck et en fit partie jusqu'en mars 1878. Grâce à ces circonstances, l'auteur des *Souvenirs* fut de bonne heure en relations avec la famille Bismarck. Sa sœur Ada était l'amie la plus intime de Marie Bismarck, l'unique fille du chancelier, son frère Fredi le camarade de Bill Bismarck; lui-même était celui de Herbert. « J'avais à cette époque (1865), dit-il, le sentiment que le couple Bismarck avait arrêté dans ses plans d'avenir un mariage entre Marie et moi... Par le majorat de Hertefeld, j'étais un fort bon parti... Mais il y aurait eu un obstacle en moi, car quoique Marie me plût assez, un léger défaut de prononciation chez elle me choquait toujours quand elle parlait, et elle parlait énormément. Ses yeux bruns inquiets, qui trahissaient l'instabilité de son caractère, ne me plaisaient pas non plus. » Marie fut fiancée en 1875 avec Wend Eulenburg, cousin de l'auteur, mais Wend mourut peu après.

Après avoir été officier dans les gardes du corps, « le premier régiment de la chrétienté », en 1868 et en 1869, Philipp, trouvant cette situation incompatible « avec la diversité de ses connaissances et de ses goûts et avec son indépendance d'esprit », donna sa démission pour faire son droit, ce qui dans le régiment le fit considérer comme fou. Après avoir vu le siège de Strasbourg, la Commune et voyagé en Orient, il devint en 1875 docteur en droit *magna cum laude* et épousa la fille du gouverneur de Stockholm. Il fut ensuite deux ans assesseur d'un juge, mais s'aperçut que cette carrière ne lui convenait pas non plus, et grâce à

son ami Herbert entra dans la diplomatie. Cette circonstance lui fit renouveler ses relations avec les Bismarck et il eut l'adresse de les cultiver tout en restant l'ami de leurs ennemis. Deux particularités ont surtout frappé Eulenburg chez le chancelier : il était « le plus grand haïsseur qu'il y ait jamais eu » et complètement dépourvu de goûts artistiques. La « bonne » princesse de Bismarck n'était pas comme son Ottochen (petit Otto), elle goûtait le talent de Ph. Eulenburg comme musicien et chanteur et elle le voyait volontiers à ses thés de 11 heures du soir. Eulenburg y allait souvent en sortant du salon de Mimi Schleinitz, la femme du ministre de la maison du Roi, dont l'hôtel se trouvait à côté de la chancellerie. C'était le salon le plus brillant de Berlin, à la fois à cause de la distinction des maîtres de la maison et de l'éclat que lui apportait la présence des plus éminentes personnalités des sciences, des lettres et des arts. D'autres fois, Eulenburg, avant d'aller chez les Bismarck, avait visité auparavant un autre salon non moins intéressant, celui du peintre Gustave Richter (marié avec la plus jeune fille de Meyerbeer) et que Bismarck appelait « une société de Juifs ».

Bismarck n'avait cependant aucune raison d'en vouloir aux Richter. Quant à Alexander von Schleinitz, il avait été son adversaire politique avant de devenir ministre de la maison du Roi et la haine de Bismarck ne désarmait pas. Seulement, comme Schleinitz se tenait à l'écart de la politique, il ne put jamais le faire renvoyer. Schleinitz était d'ailleurs *persona gratissima* auprès de l'Empereur et de l'Impératrice. En 1848, son frère Julius, ayant aidé le futur couple impérial à fuir de Berlin à Spandau, avait ensuite été chargé de porter au Roi la renonciation du prince à la couronne. N'ayant pu remettre cette lettre, Julius en chargea Alexander. Celui-ci, comprenant ce qu'elle contenait, l'ouvrit et la déchira. Ce fut le premier fondement de sa faveur. Alexander, « homme élégant, distingué et instruit, avec quelque chose d'un héros de Lenau, avait toujours été fort dangereux pour les femmes. Il n'est donc pas étonnant qu'il l'ait été aussi à l'égard de la princesse Augusta (la future impératrice) ». On avait remarqué que celle-ci, « que l'on ne pouvait pas considérer comme particulièrement heureuse en mariage », avait déjà été, de la part du prince de Solms, l'objet d'une cour qui lui plaisait,

mais qui, écrit Eulenburg, fut sans conséquence; il n'en fut pas de même de l'amitié profonde qui la lia avec le futur ministre des Affaires étrangères, A. von Schleinitz... Mais il faut le répéter, elle n'était pas heureuse avec le prince Guillaume. On connaît le grand amour de celui-ci pour la belle et jeune princesse Radzivill... Plus tard, Louise Oriola († 1824), qui était réellement très belle, joua un rôle analogue dans sa vie. Sa qualité de dame d'honneur de la princesse compliquait la situation pour tous. Il y avait cependant pour la princesse Augusta une compensation dans le fait que Schleinitz la révérait. C'était une grande et profonde amitié qui, basée sur la haute valeur de cet homme intéressant et sur la vaste culture et la belle intelligence de la princesse, était parfaitement explicable du point de vue réellement humain, c'est-à-dire intellectuel.

Quand Eulenburg arrivait chez la princesse de Bismarck, dont le salon avait un cachet provincial qui contrastait avec l'élégance de ceux de Mimi et de Richter, celle-ci lui demandait généralement : « Qu'est-ce que vous racontez ? D'où venez-vous ? » — « Je viens de chez les Schleinitz. » — « Vous entendez, Otto s'écriait la princesse qui épousait les antipathies de son mari, il vient de chez Mimi. » — « Pourquoi pas, répondait le vieux *(sic)* sans lever les yeux de son journal, c'est affaire de goût. »

On déclara souvent à Eulenburg qu'il était *insensé* de sa part de fréquenter à la fois chez Mimi et chez Bismarck.

En 1881, Eulenburg fut nommé secrétaire d'ambassade à Paris. Sa fille aînée y mourut peu après. Notre capitale lui en devint insupportable. Herbert Bismarck obtint alors pour lui sa nomination à Munich. L'écueil dans sa nouvelle place était l'antagonisme des Hohenzollern et des Wittelsbach. Le prince Louis de Bavière déclarait, par exemple, au duc de Connaught, qu'il haïssait la Prusse. « Ce misérable bavardage était rapporté au Kronprinz : c'était verser de l'eau dans son moulin, car il voyait dans la maison de Wittelsbach l'ennemi héréditaire des Hohenzollern et malgré le libéralisme de ses vues tenait fermement à la pensée que comme empereur il ne devait pas souffrir de rois à côté de lui. » Il déclara un jour à Eulenburg « qu'il s'efforcerait de gouverner en centralisant et de supprimer ces titres indignes *de rois par la grâce de Napoléon*. Electeurs ou grands-ducs étaient les plus hauts titres que l'on pût leur accorder... »

En 1885, les richissimes comtes de Dohna-Schlobitten, cousins d'Eulenburg, l'invitèrent à des chasses données par eux en l'hon-

neur du prince Guillaume « pour les aider à l'entretenir pendant les longues soirées qui s'écoulaient avec trop peu de conversations »...

Ce fut, dit Eulenburg, le commencement de ce sentiment d'amitié qui s'exprima d'ailleurs d'une façon beaucoup plus intensive chez le prince que chez moi... Je ne m'étais pas attendu à ce que l'exécution de mes « Chants des Skaldes », que je chantai en m'accompagnant au piano, pût causer au prince un enthousiasme tel que je dus recommencer tous les soirs... A la chasse, le pauvre prince était d'ailleurs gêné par la paralysie de son bras gauche. Son garde-chasse devait, appuyant son bras droit sur un long bâton, lui fournir ainsi un appui pour viser. Le gibier ne s'y prêtait pas toujours.

Eulenburg était ainsi devenu l'ami de princes qui n'étaient guère les amis les uns des autres. La future impératrice Frédéric était en particulier mal avec sa mère, mal avec son fils aîné, haïe de Bismarck et se disputait souvent avec son mari qu'elle voulait conduire. Un jour qu'il avait été invité à dîner en tête-à-tête avec le couple Frédéric, Eulenburg fut le témoin d'une querelle si vive entre les époux qu'il se demanda s'il devrait les séparer ou se cacher sous la table.

A cette époque, le prince Guillaume, fort mal avec ses parents, était fort bien avec les Bismarck, et Herbert, moins mesuré que son père, surtout à la fin des repas, tenait des propos comme ceux-ci : « Si la Kronprinzessin arrive à gouverner, c'en est fait de l'Allemagne » ou : « On ne pourra jamais exciter assez le prince Guillaume contre l'Angleterre. » Le prince, au jubilé de la reine Victoria, « avait été mal reçu ». Lui et ses aides-de-camp étaient revenus indignés. Un joueur ayant été surpris peu après à tricher dans la société du prince de Galles, le prince Guillaume feignit d'en être indigné : « On ne pourra plus avoir de rapports avec lui », disait-il.

A ce moment, on savait déjà que le cancer allait trancher bientôt la vie du Kronprinz. Eulenburg, qui connaissait le prince Guillaume si bien, ne le voyait pas sans inquiétude si près de ceindre la couronne. « Puisse Dieu nous conserver notre Fritz jusqu'à la maturité de mon cher prince Guillaume », écrivait-il. Son vœu ne fut pas exaucé, le « cher prince » devint très peu après Guillaume II.

L'Impératrice Frédéric alla vivre loin de la Cour, amassant

des objets d'art. « La haine des Prussiens » la poursuivit : ils prétendirent qu'elle était mariée secrètement avec le comte Götz Seckendorff, le grand-maître de sa cour.

Ces bruits étaient provoqués d'une part par le vif intérêt que l'impératrice témoignait pour le comte, d'autre part par une certaine nonchalance visible dans la conduite du comte à l'égard de l'impératrice, mais l'intérêt de l'impératrice pour Seckendorff avait pour base le travail infatigable de celle-ci pour acquérir des objets d'art pour elle et pour le Musée Empereur-Frédéric. Seckendorff, par sa compétence, lui était indispensable dans leur recherche. L'impératrice avait-elle peu à peu conçu pour lui un sentiment plus personnel ? C'est possible, mais étant donné son orgueil inflexible, un mariage entre elle et le comte était complètement exclu. Naturellement lors du conflit entre Guillaume et sa mère pour la couronne, les intermédiaires malveillants avaient été à l'œuvre au sujet de Seckendorff. Aussi Guillaume II le haïssait-il d'une façon inexprimable, et cette haine était d'autant plus violente que l'Empereur ne pouvait lui donner aucune expression, car il n'aurait fait ainsi que donner l'aliment le plus fort aux bruits qui l'indignaient.

Devenu empereur, Guillaume ne tarda pas à se brouiller avec Bismarck. « Celui-ci ne supportait aucune contradiction ; par suite, il put supporter Guillaume Ier, mais pas Guillaume II. » Ce dernier raconta à Eulenburg sa visite chez Bismarck le 15 mars au matin, quand il alla lui demander compte de son entrevue avec Windthorst :

J'étais assis devant la table, dit l'Empereur, mon sabre entre mes jambes, fumant un cigare. Le chancelier était debout devant moi et sa vivacité croissante me rendait toujours plus calme. Finalement, il saisit un grand buvard et le jeta devant moi sur la table. Je craignis qu'il ne me jetât l'encrier à la tête, mais pour ce cas j'avais mon sabre ! — Je n'aurais jamais crû, ajouta l'Empereur avec tristesse, que le prince eût pu oublier à ce point le respect qu'il devait à son roi. Son immense orgueil et mon calme le rendaient furieux. Subitement, il se mit à pleurer, puis il retomba dans son agitation. J'exigeai l'annulation de l'ordre de 1852, il s'y refusa. Il ne me céda en rien. Je lui dis finalement que j'allais attendre une communication sur l'annulation de cet ordre.

Les Bismarck avaient eu contre eux l'influence de la jeune impératrice, non seulement à cause du souvenir de l'annexion du Holstein, mais surtout parce que Herbert avait souvent dit : « Il faut chercher une maîtresse pour l'Empereur : on gouvernera alors mieux et plus facilement. »

ÉMILE LALOY.

§

Où en est l'Allemagne? quelle est sa fameuse capacité de paiement dont on parle tant? est-elle riche ou pauvre? Voilà une question d'actualité au premier chef, et à laquelle on pourra répondre en lisant **Les Conditions de la vie en Allemagne** de M. René Lauret, dont l'enquête poursuivie sous les auspices du Musée social présente toutes les garanties.

Ici les prix ne prouvent rien: que l'on paie 1 million et bientôt 1 milliard ce qui avant la guerre coûtait 1 mark, ce n'est qu'affaire de chiffres; l'important est de savoir ce que l'Allemagne produit, consomme et épargne. Or il faut distinguer suivant les grandes catégories sociales. Les agriculteurs ne sont nullement malheureux, et les campagnes d'outre-Rhin donnent une impression de prospérité générale. L'Allemagne a reconstitué à peu près son cheptel d'avant-guerre, sauf les porcs, et pour les céréales panifiables, elle a une récolte supérieure à la nôtre: 9.732.000 tonnes contre 9.655.000 en 1921. Les commerçants se tirent également d'affaires, ils haussent leurs prix d'avance en escomptant la chute du mark et, s'il le faut, ils changent leurs étiquettes deux fois par jour. Pour les grands commerçants exportateurs, ainsi que les armateurs, les constructeurs de bateaux, les métallurgistes et tous les producteurs, ils font des bénéfices énormes parce que, produisant à meilleur compte que les étrangers (peu d'impôts et main d'œuvre bon marché), ils battent toutes les concurrences.

Les ouvriers, par contre, sont mal à l'aise, car les salaires ne montent pas aussi vite que le mark descend, et le patron qui les fixe au début de la semaine profite de la différence pendant les six jours suivants. Plus à plaindre encore sont les employés, les fonctionnaires et même les gens de professions libérales. Enfin, tout en bas de l'échelle, sont les rentiers qui, eux, sont carrément ruinés, mais il ne faut pas oublier que les malins ont eu le temps pendant les deux ou trois ans qui ont suivi l'armistice de vendre leurs marks à l'étranger. Presque toute la dette allemande est aux mains d'Américains, Anglais et autres qui ont payé assez cher ce qui ne vaut littéralement plus rien. L'Allemagne a résolu de façon merveilleuse le problème de s'enrichir en faisant faillite. De sorte qu'en définitive les uns se sont engraissés aux dépens des spéculateurs du dehors et les autres aux

dépens de leurs collaborateurs du dedans, et que l'ensemble de l'Allemagne est très prospère : pas de chômeurs, peu d'impôts, une production abondante, les prix encore bas pour beaucoup de choses, partout des constructions neuves, des travaux publics en cours, une natalité très forte et une mortalité très faible, le chiffre de 1921 étant le plus bas qu'on ait observé en Allemagne, 14.8 sur 1.000. Tout cela prouve surabondamment que l'Allemagne est au fond, et en dépit de certaines gênes incontestables, dans un état très heureux : le jour, où, par lassitude, on lui aurait donné quitus de sa dette des réparations, elle aurait brûlé tout son papier-monnaie (il aurait suffi pour le racheter de 20 millions de vrais bons marks et la Reichsbank a encore une encaisse de 600 millions), rétabli sa monnaie d'or et serait repartie à la conquête économique du monde. Le tour eût été aussi merveilleusement joué que celui de sa fausse faillite.

Heureusement pour nous et pour tout le monde, même pour l'Angleterre, le tour a raté et l'Allemagne est en train de venir à résipiscence. Le grand plan d'offensive économique de 1919 a échoué contre la ténacité de Poincaré, comme le grand plan d'offensive militaire de 1914 avait échoué contre la constance de Joffre. L'Allemagne, au lieu de doser modérément son inflation et de continuer à battre la concurrence étrangère sur le dos de ses propres ouvriers, comme elle asseyait sa domination mondiale sur les cadavres de ses soldats, a dû la gonfler à outrance pour payer son demi million de chômeurs par ordre dans les pays occupés et entamer le stock de réserves de plusieurs milliards de dollars et de livres qu'elle avait reconstitué depuis l'armistice ; elle a vu que l'opération pouvait devenir désastreuse et elle vient d'arrêter les frais.

La leçon lui servira-t-elle ? Ceci est un problème non plus d'économie politique, mais de psychologie collective, donc beaucoup plus difficile. L'Allemagne est elle restée kaiseriste, militariste et conquérante, ou évolue-t-elle vers les idées républicaines, libérales et démocratiques ? Il est aussi facile, avec des textes bien choisis, de prouver l'un que l'autre, mais même si l'on admet la réalité de cette évolution, il faut se garder de croire que l'ancien esprit junker a disparu ou qu'il ne reparaîtra pas. Le fait que l'Allemagne est en république ne prouve pas grand'chose ni le fait que les députés nationalistes ne sont que 70 contre environ

200 bourgeois (88 centristes, 66 populistes, 39 démocrates) et 173 social-démocrates qui ne sont eux aussi que des bourgeois, les vrais marxistes communistes n'étant que 15 ; tous ces démocrates deviendraient vite de très chaleureux soutiens du trône, si le Reich remplaçait son Ebert par un Ruprecht de Bavière, car le Kronprinz a peu de chances, paraît-il, et le Kaiser n'en a plus du tout (est-ce bien vrai ?). Sur toute cette cuisine intérieure on lira avec fruit un autre livre d'enquête du Musée social : **Les partis politiques en Allemagne**, de M. O. Hesnard, auquel M. Henri Lichtenberger, un des hommes qui connaissent le mieux l'Allemagne, mais dont les jugements me semblent parfois sujets à réserve (*Mercure*, 2 avril, p. 248) a attaché un avant-propos très intéressant. Le gouvernement en Allemagne n'est nullement l'apanage du parti politique dominant agissant en pleine indépendance et responsabilité, c'est une sorte de coexploitation en marchandage, chaque parti ayant droit dans le cabinet à un nombre de ministres proportionnel à son importance, et ce régime qui, sous une forme atténuée d'ailleurs, concentration des gauches, n'a pas donné de bons résultats chez nous, en donne de pires en Allemagne où il faudrait justement développer cette responsabilité et cette indépendance dont elle n'a pas l'habitude.

Mais l'opinion publique, le sentiment général populaire est ici plus instructif que la composition du Reichstag. Que pense au juste l'Allemagne, du monde en général et des Français en particulier ? L'ouvrage de M. Ambroise Got sur **l'Allemagne à nu** répond en partie à cette question. Ce livre, dont un chapitre curieux sur certain vice organisé a paru ici même, abonde en vues intéressantes : la remarque faite par l'auteur qu'au cours de ses longs séjours en Allemagne il n'a pas entendu une seule discussion politique vient à l'appui de ce que nous disions sur le peu d'importance qu'on attache là-bas au Reichstag. En ce qui nous concerne, M. Got estime que les Allemands, tout en nous évitant le plus possible, ne nous haïssent pas au fond et que les explosions de gallophobie sont le fait de quelques chauvins surchauffés ; et, au sujet de la Rhénanie, il souhaite, sans croire d'ailleurs à un esprit rhénan, tel que celui qu'a cru voir Maurice Barrès, que cette province soit internationalisée sous la suzeraineté de la Société des Nations. Assurément, nous ne demanderions pas mieux, mais en serait-il de même des Allemands d'outre-Rhéna-

nie et même de Rhénanie ? Je crois que nous avons agi très sagement en ne nous emballant pas sur l'idée d'une république rhénane, idée qui, pendant très longtemps, n'a été admise par personne dans les pays occupés, et qui maintenant n'aurait été acceptée que par pis aller et dans un mouvement d'impatience contre la politique agressive de Cuno ; or, comme cette politique fléchit, les intéressés, satisfaits d'avoir une monnaie assainie, redeviendront de bons Allemands unitaires ; ce qui fait que nous en aurions été pour une fausse manœuvre dont tous les neutres sournois n'auraient pas manqué de tirer parti contre nous. Ce qui seulement nous importe, c'est, d'une part, notre sécurité, d'autre part notre remboursement ; or il est heureux de voir qu'en dépit de nos défaitistes d'après-guerre, lesquels n'ont pas les excuses de ceux du temps de guerre, l'occupation de la Ruhr finira par nous faire donner ce que nous demandons justement. C'est parfait, et une fois cette double question réglée, nous ne refuserons pas de tendre cordialement la main aux Allemands.

HENRI MAZEL.

§

Le sort de l'Irlande, l'île voisine de l'Angleterre, dont la population est assujettie, mais non assimilée, reste toujours douteux ; les diverses tentatives d'insurrection qu'on a pu déplorer durant la grande guerre contre l'Allemagne, de même que les concessions, peut être un peu tardives du gouvernement anglais, ont attiré et retenu l'attention sur ce malheureux pays enchaîné au sort d'un État suzerain qu'il déteste et que sa position, toute proche de l'Angleterre, condamne à graviter, coûte que coûte, dans son orbite.

Le volume que vient de publier Mme Simone Téry: **En Irlande (de la guerre d'Indépendance à la guerre civile (1914-23)**, donne un historique du pays pour arriver aux faits contemporains, — à la guerre de 1914 et au rôle des Irlandais, alors qu'allait commencer la lutte pour l'indépendance. — Le lundi de Pâques 1916, l'insurrection éclata. Mais l'Angleterre envoya de suite des troupes qui bombardèrent Dublin et au bout de quelques jours l'insurrection fut réduite. Des exécutions en masse suivirent, — mais des insurgés firent surtout des martyrs. La répression, atroce, qui suivit, ne fit que surexciter le mouvement. Les condamnés, les morts furent considérés comme

des victimes, des saints. Incidemment, — et pour faire comprendre quelle fut la cruauté des représailles, on peut citer le cas du patriote Thomas Ashe qui fit la grève de la faim, mais se vit dépouillé de sa literie, de ses chaussures, et resta cinquante heures couché sur le plancher; puis le médecin de la prison décida de le soumettre au *gavage*, ce qui le fit trépasser dans la nuit. Toutefois, les vieilles chroniques d'Angleterre en racontent bien d'autres et nous avouerons n'avoir de même qu'une admiration médiocre pour le lord maire de Cork dont nous parlèrent si longtemps les journaux ; qui décida de se laisser mourir de faim pour protester contre l'arbitraire du gouvernement et attendit sa fin, durant soixante quatorze jours, — sacrifice héroïque sans doute, mais qui, en somme, ne prouve rien.

Ces événements sont d'hier et demeurent dans toutes les mémoires ainsi que ceux qui suivirent. On nous parle successivement des volontaires et de la guérilla qui s'organisa bientôt ; du *Dail Eireann* et d'un premier essai de constitution nationale (16 août 1921) ; de la question de l'Ulster ; des fusillades dans les rues de Belfast, du traité du 6 décembre 1921 ; du personnage et des actes divers de M. de Valera ; on arrive enfin à une période de confusion et de débats intérieurs, l'insurrection de juin 1922, etc.

Mais ces événements sont d'hier et beaucoup de détails donnés par les journaux nous sont restés en mémoire.

L'Angleterre, après bien des hésitations, de guerre lasse, a fini par accorder à l'Irlande la plus grande partie des droits et libertés qu'elle réclamait depuis si longtemps ; elle a l'autonomie sinon l'indépendance absolue. Comme le Canada, comme l'Australie, c'est un dominion, un Etat ayant son gouvernement propre, sa constitution, son budget, etc. Mais l'Angleterre reste toujours suzeraine; elle ne peut, en effet, en accorder davantage, à ne considérer que sa situation géographique et celle de l'Irlande, ainsi que les menaces de conflit européen dont reste toujours gros l'avenir. — Cependant des troubles se produisent encore dans la « verte Erin » qui n'est pas au bout de son calvaire et il faudra peut être bien du temps encore pour arriver à une pacification à laquelle le pays aurait cependant bon droit.

Le volume de Mme Simone Téry est abondant, nombreux, fourni en détails, en portraits et en épisodes. C'est une heu-

reuse contribution à l'étude d'une période mouvementée, et souvent tragique, où des détails curieux se rencontrent souvent. On peut dire aussi que même pour ceux qui ne verraient qu'une curiosité historique dans la révolution, qui a donné à l'Irlande son indépendance, il y a là un intéressant ouvrage à retenir et en somme une attachante lecture.

Nous retrouvons cependant les suites de la grande guerre de 1914 avec la publication de M. René E. Bossière sur : **Une solution de la crise mondiale**. Pour ne pas effaroucher son lecteur, en exposant des idées et un projet qui pourraient sembler subversifs, M. René E. Bossière les présente comme un rêve, — et c'est bien un rêve, en effet, que d'entrevoir une solution de la crise où se débat toute l'Europe : — on propose donc la création d'une monnaie *neutre*, la même pour tout le monde, — qui supprimerait le change. Cette monnaie serait d'un poids d'or de 50 gr. Une banque nationale serait créée, — au Havre, considéré comme port à peu près central, et qui serait chargée de répartir la nouvelle monnaie qui servirait au paiement des dettes générales. La suite du récit nous montre les avantages et les aventures de cette institution. Une guerre survient quand même, à un certain moment, mais elle en « amortit » les conséquences. Après divers événements, calqués sur ceux de 1914, on en vient à faire des rentes à tout le monde, — la caisse générale ayant, disponibles, des masses de fonds dont elle ne sait que faire, etc.

Heureusement que l'auteur, dans une note liminaire, nous a averti qu'il ne nous présente cette histoire que comme un rêve, — ce qui ne l'empêche pas d'être pétri d'excellentes intentions.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LE MALENTENDU FRANCO-BELGE. — Les relations franco-belges traversent une crise extrêmement pénible. L'opinion publique française, telle que la reflètent les journaux et les propos courants, se montre sévère à l'égard de la politique du gouvernement belge. De même, sous le ministère de M. Briand, certains organes de la presse belge et une grande partie de nos concitoyens reprochèrent à la France, sur le ton le moins mesuré,

voire le plus acerbe, de chercher à remettre en question ce droit de priorité aux réparations qui nous a été accordé d'une manière intangible par le traité de Versailles en dédommagement des libres sacrifices que nous n'avons cessé de consentir depuis août 1914 à la cause commune.

Il faut bien reconnaître que, le temps aidant, chacun des Alliés s'accoutume à interpréter à sa manière, selon ses intérêts particuliers, même dans ses clauses les plus précises, ce Pacte interminable et souvent incohérent.

Mais ces reproches, qu'on pourrait formuler surtout contre un de ses prédécesseurs, ne sauraient être équitablement adressés au chef actuel du gouvernement français, car c'est précisément la force de M. Poincaré de s'en tenir au droit strict et incontestable de la France. En ce qui concerne l'occupation de la Ruhr, le gouvernement belge est solidaire du gouvernement français, quant à la légitimité de l'opération, reconnue comme régulière par M. Lloyd George lui-même, et bien tardivement contestée par lord Curzon et par sir John Bradbury.

Il serait injuste de ne pas signaler, surtout en ce moment, que lorsque la Belgique se décida à occuper la Ruhr concurremment avec la France, elle ne se laissa point ébranler dans ses résolutions par les objections de l'Angleterre, de même que, sous le Cabinet Millerand, un détachement de ses troupes rejoignit à Francfort les troupes françaises en dépit de toutes les objections formulées par le gouvernement anglais.

Quant aux sympathies ardentes du peuple belge pour la France, elles s'illustrent d'exemples et de démonstrations si multiples et spontanés que ce n'est pas la peine d'insister. Certes, au moment de l'armistice, nous avons fêté tous nos alliés, mais quand les soldats français défilèrent dans le cortège de la Victoire, il s'éleva du sein de la foule une incomparable frénésie de joie et d'amour. Les sympathies du peuple belge inclinent plutôt vers la France que vers l'Angleterre. Avant la conférence de Spa, M. Millerand, traversant Bruxelles, fut l'objet d'une ovation indescriptible qui contrastait avec l'accueil déférent, mais froid, réservé à M. Lloyd Georges.

J'ai trop souvent, ici même, critiqué certains balancements de notre politique étrangère pour qu'il me soit interdit d'exprimer la surprise et l'affliction éprouvées par les plus francophiles de

mes compatriotes en lisant les attaques passionnées dirigées contre la Belgique par quelques gazettes françaises dont certaines attestent une ignorance complète et inconcevable de nos affaires. Sans s'en douter, ces journaux desservent gravement les partisans d'une entente franco-belge.

Quelque opinion qu'on puisse avoir de la politique de M. Jaspar, notre ministre des Affaires étrangères, — et je n'ai jamais caché la mienne, — il est intolérable pour nous d'entendre des Français parler de défection belge, pour ne pas dire davantage.

La *Nation Belge*, que dirige Fernand Neuray, un des plus chaleureux amis de la France en Belgique, et qui compte Jacques Bainville parmi ses collaborateurs parisiens réguliers, publiait à ce sujet une note ferme et juste. Je ne saurais mieux en résumer le sens qu'en disant qu'elle signale à nos amis français le danger de toucher aux susceptibilités belges. Et pourquoi faire le jeu de démagogues flamingants relativement influents dans les maquignonnages parlementaires, et pour qui toute occasion est bonne de troubler les rapports amicaux entre nos deux pays ?

Avant d'entrer dans le vif du débat, je ne crois pas inutile de montrer que, tout en aimant profondément la France et en nous rendant compte que la grande majorité de nos intérêts sont identiques, notre politique nationale a dû plusieurs fois s'écarter de la sienne, sans que, d'un côté ni de l'autre, ces divergences aient laissé subsister la moindre trace d'aigreur. C'est pourquoi elles peuvent être rappelées sans danger. Il y eut tout d'abord la question du Grand-Duché du Luxembourg, autrefois et jusqu'en 1839, partie intégrante de la Belgique; cette question finit par être résolue pour le plus grand bien de notre amitié commune, mais non sans une certaine friction. Il y eut la question de la surtaxe d'entrepôt qui, si elle n'avait pas été réglée conformément à notre juste désir aurait eu comme conséquence pour la Belgique, fidèle alliée de guerre, de frapper ses exportations en Alsace libérée d'un droit supérieur à celui qui les grevait au temps de l'annexion à l'Allemagne ; cela ne s'arrangea pas sans de vives résistances particularistes des ports de Dunkerque et de Boulogne. Il y eut aussi à la Conférence de Cannes la volonté isolée mais inébranlable de notre délégation de ne point s'incliner devant la confiscation par le gouvernement des Soviets des biens

acquis en Russie par nos nationaux. Il y eut enfin la question vitale pour notre relèvement de notre droit de propriété.

Je dois ajouter que, dès son avènement au pouvoir, M. Poincaré, avec sa droiture et sa loyauté coutumières, nous a donné tous apaisements sur ce point.

En ce qui concerne les reproches formulés par une trop grande partie de l'opinion publique française contre la Belgique, je tiens, mettant à part mon sentiment personnel quant aux ménagements excessifs vis à-vis de l'Angleterre, qu'il ne convient pas d'envenimer le débat, mais plutôt d'exposer impartialement, et en bref, les motifs auxquels le gouvernement belge semble avoir obéi.

Question rhénane d'abord. Nos politiciens et notre gouvernement paraissent manquer sur ce sujet de notions précises et claires. En bloc, le parti socialiste qui compte au Parlement belge un nombre important de sièges est hostile au démembrement de l'Allemagne. Certains anticléricaux ridicules autant que forcenés ont de l'antipathie pour les Rhénans à cause de leur attachement à la foi catholique. Cependant, même à l'extrême-gauche, il se trouve des hommes ayant le sentiment national développé comme M. Brunet, député socialiste de Charleroi, ancien bâtonnier de l'ordre des Avocats de Bruxelles, ancien ministre du gouvernement du Havre, Président de la Chambre, qui voient dans la constitution d'une Rhénanie autonome, faisant office d'Etat tampon entre l'Allemagne et nous, un des meilleurs moyens de parer au danger d'une nouvelle agression. Quant aux flamingants, un de leurs principaux soucis, pour faire échec aux amitiés françaises, est de complaire à l'Angleterre qui, comme chacun le sait, ne veut pas entendre parler du démembrement de l'Allemagne.

En réalité, ce problème, étant donné la confusion des opinions parlementaires, soulève pour le gouvernement belge les difficultés les plus complexes.

D'autre part, il ne semble pas lui avoir été démontré que le mouvement séparatiste fut conduit par des chefs dignes d'inspirer confiance ni qu'il répondit profondément aux vœux de la population. Il est de fait que s'il avait été aussi intense que d'aucuns l'affirmèrent, son extinction dans la zone belge n'aurait pas été suivie du même effet dans la zone française où on lui témoi-

gnait d'une neutralité plus bienveillante. De fait, on n'entend plus guère parler des séparatistes.

Fallait-il une fois de plus mécontenter l'Angleterre au risque de ne récolter que des résultats stériles ?

Au regard du gouvernement belge, ce qui importerait surtout, vu la situation économique du pays, c'est d'obtenir le plus rapidement possible le versement des indemnités qui nous sont dues.

Je crois que bien certainement le gouvernement français ne nourrit pas d'autre dessein. Mais quelle méthode est la meilleure ? Celle dite des suggestions belges ou celle préconisée par M. Poincaré ?

Un de nos compatriotes, M. Pierre Nothomb, écrivait récemment en substance, et son opinion avait l'honneur d'être reproduite en manchette par l'*Action française* : « Une Allemagne démembrée et insolvable est préférable pour nous à une Allemagne unifiée et solvable. » Politiquement, beaucoup de Belges, et j'en suis, partagent cet avis. Mais économiquement, nous sommes bien malades. Loin de tirer comme la France agricole des richesses de notre propre sol, notre pays, qui est surtout industriel, doit exporter pour vivre ; rien qu'en blé les importations de notre petit pays atteignent annuellement un milliard. Si bien que, dans sa politique, notre gouvernement chercherait surtout à hâter la perception des ressources indispensables à notre effort de reconstitution industrielle. Voit-il juste ? Se trompe-t-il ? Un certain dépit d'avoir vu retarder l'examen de ses « suggestions » par le quai d'Orsay n'a-t-il pas précipité son attitude ?

En ce moment grave pour mon pays, je n'ose opiner dans un sens ou dans l'autre. Mais ce que je puis affirmer, c'est que le peuple belge ne tolérerait pas une politique d'hostilité envers la France dont il n'a, du reste, jamais été question.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Alphonse Germain : *Le Musée de Bourg*. Avec 45 illustr. ; Laurens. 3 »

Tristan Klingsor : *Cézanne*. Avec 40 pl. en héliogravure ; Rieder. 10 »

Esotérisme

Dr Géraud-Bonnet : *Précis d'auto-suggestion volontaire, éducation pratique de la volonté* ; Libr. Jules Rousset. 10 »

Dr Géraud-Bonnet : *Traité pratique d'hypnotisme et de suggestion thérapeutiques. Procédés d'hypnotisation* ; Libr. Jules Rousset. 12 »

Ethnographie

G. Glotz : *La civilisation égéenne*. Avec 87 fig, 3 cartes et 4 planches : Renaissance du livre. 15 »

Histoire

Gabriel Esquer : *Les commencements d'un empire; la prise d'Alger 1830*. Avec 2 cartes ; Champion. » »

Augustin Filon : *Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'à la paix de 1919*. Préface de A. Rébelliau ; Hachette. 17 50

Charles Loiseau : *Politique romaine et sentiment français* ; Grasset. 6 75

Pouget de Saint-André : *Les auteurs cachés de la révolution française*, d'après des documents inédits ; Perrin. 10 »

Lytton Strachey : *La Reine Victoria*, traduit de l'anglais par M. F. Roger-Cornaz ; Payot. 10 »

Littérature

Arthur et Ellen Avalon : *Hymne à la déesse*, traduit du sanscrit avec introduction et notes. Avec 40 dessins par Jean Buhot ; Bossard. 4 80

Jacques Arnavon : *La représentation de la Comédie classique : Notes sur l'interprétation de Molière*. Avec 2 dessins de M. Léo Devred; Plon. 20 »

André Billy : *Apollinaire vivant*. Avec une photographie inédite et des portraits-charges de Pablo Picasso ; La Sirène (Crès). 4 50

Lord Byron : *Caïn, mystère*, traduit par Louis Fabulet ; Rieder. 6 75

E. de Clermont-Tonnerre : *Du bon ton* ; Flammarion. 6 50

Henri Clouard : *La poésie française moderne des romantiques à nos jours*. (Collection « Science et Civilisation ») ; Gauthier-Villars. 15 »

Marthe Féral : *Racine, son système dramatique* ; Edition de l'Imp. Bédu, Saint-Amand (Cher). » »

Alexis François : *Matériaux pour la Correspondance de J.-J. Rousseau*; Hachette. » »

Maurice d'Hartoy : *La génération du feu*, bio-bibliographie des écrivains français de 1914 à 1919. Préface de M. José Germain ; Berger-Levrault. 10 »

Anne-Marie et Charles Lalo : *La faillite de la beauté*. Avec 16 grav., Ollendorff. 15 »

Georges Armand Masson : *Soliveau ou le parfait parlementaire* ; Edit. du siècle. 3 »

G. Michaut : *Les débuts de Molière à Paris* ; Hachette. 12 »

G.-D. Périer : *La colonisation pittoresque*; L'Edition, Bruxelles. 6 »

Louis Seylaz : *Edgar Poe et les premiers poètes symbolistes français* ; Imp. La Concorde, Lausanne. » »

Ed. Spalikowski : *Etudes de littérature normande contemporaine : Flaubert, Maupassant, Tellier, Gourmont, Férét, Le Réverend, etc. etc.* ; Defontaine, Rouen. 5 »

Schiller et Goethe : *Correspondance 1794-1805*, traduite et précédée d'une introduction par Lucien Herr. Tome III. *2 janvier 1798-16 août 1799*. Tome IV : *20 août 1799-26, 27 avril 1805* ; Plon, les 2 vol. 15 »

Abindranath Tagore : *Sadanga ou les six canons de la peinture hindoue*. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 14 planches : Bossard. 6 »

Tapanmohan Chatterji : *Sous les Manguiers*, légendes du Bengale. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 15 dessins d'après des miniatures anciennes et 37 bandeaux et culs-de-lampe ; Bossard. 6 60

G. Walch : *Poètes nouveaux*, morceaux choisis accompagnés de notices bio. et bibliographiques et de nombreux autographes. Supplément à l'*Anthologie des poètes contemporains* ; Delagrave. 15 »

Musique

Félix Raugel : *Les organistes*. Avec 12 grav. et notations musicales ; Laurens. 5 50

Philosophie

Jules Douady : *La création et le fruit défendu selon Milton* ; Hachette. 10 »

François d'Hautefeuille : *Le privilège de l'intelligence* ; Bossard. 15 »

Eugenio Bignano : *La mémoire biologique*, essais d'une conception philosophique nouvelle de la vie ; Flammarion 7 50

Poésie

Pascal Bonetti : *La marche au Soleil*; Chiberre. 6 »

Raymond Bouchard : *L'éternel combat* ; Vie universitaire. 3 »

Aline Henry : *Le fardeau sur l'épaule* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Maurice Magre : *La porte du Mystère*; Fasquelle. 6 75

E. Métaireau : *Pastels d'Orient* ; Agence gén. de libr. et de publications. » »

Henry Michaux : *Fables des origines*; Disque vert, Bruxelles. » »

Denis Saurat : *L'actuel*, épopée métaphysique en 9 chants. Edit. Marsyas, Le Cailar, Gard. » »

Politique

Jacques Ancel : *Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1923*, avec 2 cartes ; Delagrave. 7 »

Divers : *Les relations de la France avec les Soviets russes* ; Delpeuch. 2 50

Bernhard Huldermann : *La vie de Albert Ballin d'après ses notes et sa correspondance*. Préface de M. Félix Roussel. Traduction de Henri Simondet ; Payot. 15 »

Questions juridiques

Lionel d'Autrec : *L'outrage aux mœurs*. Préface de M. André Lejeune, avocat à la Cour ; Cupidon. 6 »

J. Ernest-Charles : *La passion criminelle*, drames d'amour et de jalousie ; Flammarion. 7 »

Questions militaires et maritimes

Général Buat : *Hindenburg et Ludendorff, stratèges*. Avec 29 cartes ou croquis ; Berger-Levrault. 20 »

Capit. de vaisseau Castex : *Questions d'état-major*. Tome I. Fournier. 22 »

Roman

Pierre Adornier : *L'épouse* ; Soc. mut. d'édition. 4 50

Auguste Bailly : *La carcasse et le tord-cou* ; Fayard. 6 50

J. de Beslou : *Idéologues* ; Kra. 10 »

André Birabeau : *Le parfum de la femme coupable. Crime passionnel* ; Flammarion. 7 »

A. René Brouillhet : *Les amants du merveilleux* ; Ollendorff. 5 »

Pierre Courtois : *L'amour enseveli* ; Roman nouveau. 6 50

Edouard Ducoté : *Monsieur de Cancaval*. Avec un bois gravé par E. Carlègle ; Grasset. 6 75

Georges Duhamel : *Civilisation, 1914-1917*. (Bibliothèque choisie) ; Mercure de France. 15 »

Marguerite d'Escola : *Madame Jean* ; Bloud. 7 »

Jean d'Esme : *L'âme de la brousse* ; Férenczi. 7 »

Jean José Frappa : *La princesse aux clowns* ; Flammarion. 7 »

Jules Galmiche : *Du soleil sur les Manguiers* ; Figuière. » »

Victor Gautrez : *Plaisirs de beaux mulâtres* ; Figuière. 5 75

Gilbert de Voisins : *Le jour naissant* ; Crès. 6 50

Edmond et Jules de Goncourt : *Madame Gervaisais*. Postface de M. Gustave Geffroy ; Flammarion et Fasquelle. 7 »

Lydie Henry-Lacaze : *Les Irresponsables* ; Férenczi. 6 75

Raymond Hesse : *Riquet à la Houppe et ses compagnons*. Préface d'Anatole France. Illust. de Gus Bofa ; Mornay. 6 »

Joseph Jolinon : *Le jeune athlète* ; La Sirène (Crès). 6 75
J. Kessel : *L'équipage* ; Nouv. Revue franç. 6 75
René Lalou : *Le chef*, confession lyrique ; Crès. 6 50
André Lamandé : *Les lions en croix*; Ollendorff. 7 »
J.-H. Louwyck : *La dame au beffroi*; Albin Michel. 6 75
Roger Martin du Gard : *Les Thibault*, 3e partie : *La belle saison*, 2 vol.; Nouv. Revue française. Chaque vol 6 75
Amélie Murat : *Le rosier blanc* ; Bloud et Gay. 6 »
André Obey : *Savreux vainqueur* ; Férenczi. 7 50
Comtesse Jean de Pange ; *Le beau jardin* ; Plon. 7 »
Arthur Pellegrin : *Les cœurs vivants* ; Maison franç. d'éditions et de publications. 6 »
Jean Quercy : *L'araignée* ; Soc. Bouquet, Auch. 6 50
Charles Renel : « *Le décivilisé* » ; Flammarion. 7 »
André Savignon : *Le secret des eaux* ; Calmann-Lévy. 6 75
Pierre Scize : *L'or du temps* ; Férenczi. 7 50
Charles Silvestre : *Le merveilleux médecin* ; Bloud. 6 »
Jules Supervielle: *L'homme de la pampa* ; Nouv. Revue franç. 6 75
Pauline Valmy : *Laisser faire aux Dieux*. Avec un bois de Guy Dolian ; Publications du centre. 6 75
Marguerite Vanderghote : *Fleurs du Cœur*, contes choisis. Bois de Jehan Frison ; L'Essor belge, Bruxelles. 5 »

Sciences

X... : *Les mystères de la création et le plan universel* ; S. n. d'édit. » »

Sociologie

Georges Anquetil et Jane de Magny : *L'amant légitime ou la bourgeoise libertine*, code d'amour du xxe siècle basé sur l'égale liberté des deux époux. Préface de Charles Bernard, député de Paris ; Edit. Georges Anquetil. 10 »
N. Boukharine et E. Préobrajensky : *A B C du communisme* ; Libr. de l'Humanité. 6 »
Albert Londres : *Au bagne* ; Albin Michel 6 75
Karl Marx : *Le Capital*, traduit par J. Molitor. Tome I : *Le procès de la production du capital*, précédé d'une introduction à l'ensemble du Marxisme par Karl Kautsky ; Costes. 8 »
Léonard Rosenthal : *Faisons fortune*; Payot. 7 50
Franck L. Schoell : *La question des noirs aux Etats-Unis*. Préface de Maurice Delafosse ; Payot. 7 50
G. Zinoview : *L'Internationale communiste au travail* ; Libr. de l'Humanité. 4 50

Théâtre

Pierre Bost : *L'Imbécile*, comédie en 4 actes ; Nouv. Revue franç. 2 50
Gustave Kahn : *La pépinière du Luxembourg*, poème dramatique en un acte ; Fasquelle. 2 50

Varia

Almanach du Combattant 1924. Avec de nomb. illust. ; Editions du Combattant. 4 50

Voyages

Henriette Célarié : *Un mois au Maroc*. Avec 48 grav. et 4 cartes ; Hachette. 15 »
F. Déshoulières : *Souvigny et Bourbon-l'Archambault*. Avec 38 grav. et 3 plans ; Laurens. 4 50
Etienne Déville : *Honfleur*. Avec 38 illust. ; Laurens. 3 »
Camille Vallaux : *Sur les côtes de Norvège*. Avec 21 grav. et une carte. Hachette. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Ricciotto Canudo. — William Butler Yeats, grand prix Nobel de littérature. — En souvenir de Guillaume Apollinaire. — Emile Bergerat accusé de « littérature obscène ». — Une rectification de M. Emile Henriot. — A propos du fascisme et de M. Guido da Verona. — Bains de mer et art dramatique. — Aventures d'un gastronome au Salon d'Automne. — Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française. — Errata. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Ricciotto Canudo. — Le poète Ricciotto Canudo est mort, le 10 novembre, dans une maison de santé, à Paris, des suites d'une otite qui avait nécessité deux interventions chirurgicales.

Il était né à Gioia dal Colle, près de Bari (Italie), le 2 janvier 1879.

Enthousiaste ami de la France, Canudo était venu à Paris, en 1902, et avait tout de suite participé à notre mouvement littéraire par la publication de poèmes, de romans, d'essais critiques et par la fondation de la revue *Montjoie*. En août 1914, il s'engagea dans l'armée française ; sa magnifique conduite lui valut plusieurs citations et les galons de capitaine. La Croix de guerre et la rosette de la Légion d'honneur remplacèrent, à sa boutonnière, la feuille de lierre qu'il portait avant la guerre. Sa dernière citation, à l'ordre de la brigade, rend hommage à « l'absolu mépris du danger qu'il montra, en coopérant volontairement à Reims, les 4, 5 et 11 juillet 1918, sous de violents bombardements par des obus explosifs et toxiques, au sauvetage d'inestimables trésors artistiques ».

L'œuvre de Canudo (*Le Poème du Vardar*; *Les Transplantés*; *La ville sans chef*; *Les Libérés*; *La symphonie de Beethoven*; *L'Homme*; *Hélène, Faust et nous*; *Combats d'Orient*; *Jours Gris*; *Nuits rouges de l'Argonne*; *Reflets du feu*, etc.) est, suivant l'heureuse expression d'Apollinaire, celle d'un « poète-philosophe chez qui la méditation n'apaise point l'ardeur lyrique ».

Plusieurs de ses poèmes et de ses essais avaient été publiés par le *Mercure de France* et avaient fait l'objet de tirages à part, notamment sa dernière œuvre imprimée : *La Chanson de Vatiluck, église de Macédoine*, poème composé par Canudo lors de son passage à l'armée d'Orient, en 1916.

Il laisse un roman qui va être publié : *L'escalier des sept femmes*, et de nombreux travaux inédits sur le Cinéma.

Les obsèques ont eu lieu le 13 novembre, au Père-Lachaise en présence de nombreux amis, des délégations de l'Association des Ecrivains Combattants, des représentants de l'Association des engagés volontaires étrangers au service de la France, etc.

Le cercueil était couvert de gerbes et de couronnes de lierre, selon le désir exprimé par le poète.

Les discours furent prononcés au Columbarium.

M. Adolphe Boschot, vice-président de la Société des Gens de Lettres, évoquant l'activité littéraire et l'héroïsme du soldat, annonça que le Comité de la Société, par un vote émis dans une pensée affectueuse, avait nommé Canudo sociétaire, afin de mieux unir son souvenir au cœur même de ceux qui servent les Lettres.

MM. André Fontainas et Fernand Divoire parlèrent du poète :

Poète, Canudo le fut essentiellement, dit M. Fontainas. C'est en poète qu'il concevait et qu'il menait sa propre vie. Ses actes n'étaient jamais que le réflexe immédiat de ses ardeurs, de ses enthousiasmes, de ses aspirations profondes, vers des sphères toujours plus grandes et plus pures et plus belles. La beauté, en tous les êtres, en toutes les choses, l'emplissait d'une frénésie constante de désir, de joie, de ferveur quasiment religieuse.

La poésie, pour toi, dit M. Fernand Divoire, n'était pas le petit amusement d'un instant,mais une immense symphonie ; les mots, dans tes mains, obéissaient aux grands rythmes de la musique.

Ainsi tes œuvres restaient nobles. On peut sans rougir en redire les titres devant la majesté de la mort.

M. Jean-José Frappa rappela l'appel adressé par Canudo aux volontaires étrangers, en 1914.

MM. Bokanowski, Maurice de Waleffe, Pietro Croci, Abel Gance donnèrent également le dernier adieu à leur ami.

Gabriele d'Annunzio avait envoyé la dépêche suivante :

Il méritait de mourir dans la bataille, plutôt que de la chanter.

Il était l'une des plus généreuses et des plus inquiètes intelligences que j'aie jamais rencontrées sur mon chemin difficile.

Noble cœur italien, il vient de mourir dans la religion de la France éternelle.

Veuillez entremêler pour lui mon laurier véronais au peuplier de l'Ile de France.

§

William Butler Yeats, Grand Prix Nobel de littérature.— Le grand prix Nobel de Littérature, pour cette année, vient d'être décerné à William Butler Yeats.

Celui-ci, comme G.-B. Shaw, est Irlandais et, comme lui, il a beaucoup écrit pour le théâtre.

Yeats, qui est né le 13 juin 1865, à Dublin, est le fils d'un avocat irlandais et le petit-fils d'un clergyman. Il a fait une partie de ses études à Paris où il rencontra,au Quartier Latin, son compatriote J. M. Synge, qui le décida à étudier les derniers Irlandais ayant conservé intact leur caractère national, — ceux de l'Ile d'Arrand.

Le conseil était bon, il permit à Yeats de pénétrer et de traduire l'âme irlandaise et d'être qualifié de poète national, — titre que lui vaut aussi sa collaboration à la création de l'*Abbey Théâtre* de Dublin, autour duquel se sont groupés de jeunes auteurs d'une puissante originalité.

Yeats, disions-nous plus haut, a beaucoup écrit pour le théâtre. Il débuta, il y a trente ans, par *La Comtesse Kathleen*, publiée presque aussitôt en un petit volume recherché, aujourd'hui, des bibliophiles. Depuis, il a produit plus de douze pièces, presque toute écrites en vers.

La Comtesse Kathleen avait été un événement littéraire. Elle inaugurait une mode nouvelle qui prétendit établir que la création artistique est indépendante de la pensée. Le succès remporté par cette première œuvre encouragea son auteur à persévérer dans cette voix. Il y a deux ans,— vers la fin de 1921,— il publiait *Quatre pièces pour danseurs* qui témoignent de cette tendance.

Son goût pour l'irréel l'a conduit à pratiquer la magie, la nécromancie, la théosophie. Il y était poussé aussi par ses lecteurs, ce qui permettait à un éminent critique, M. Edmond Gosse, d'écrire naguère :

> Le malheur de Yeats est que jamais la critique ne se soit exercée à ses dépens. Il apparut comme un enfant radieux et son attitude littéraire était si charmante que, dès le début, il ne trouva, partout, qu'indulgence. Le résultat en est que, comme un enfant, il a continué à s'occuper de choses enfantines.

Les principales œuvres de Yeats sont : *The Wanderings of Oisin* (1889) ; *John Sherman* (1891) ; *The Countess Kathleen* (1892) ; *The Celtic Twilight* (1893) ; *The Poems of William Blake* (1893) ; *The Works of William Blake* (en collaboration avec M. E.-J. Ellie (1893) ; *A Book of Irish Verse* (1895) ; *Poems* (1895) ; *The Secret Rose* (1897) ; *The Wind among the Reeds* (1899) ; *The Shadowy Waters* (1900) ; *Cathleen ni Hoolihan* (1902) ; *Ideas of Good an Evil* (1903) ; *In the Seven Woods* (1903) ; *Hour glass and other Plays* (1904) ; *Deirdre* (1907) ; *The Green Helmet and other Poems* (1910) ; *J. M. Synge and the Ireland of his time* (1911).

§

En souvenir de Guillaume Apollinaire. — A l'occasion du cinquième anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire (9 novembre 1918), quelques-uns de ses amis se sont réunis à Saint-Thomas-d'Aquin où une messe a été dite à sa mémoire.

Ils se sont ensuite rendus au cimetière du Père-Lachaise et ont déposé des fleurs sur la tombe où Mme veuve Apollinaire fera poser une dalle de granit.

Un stèle funéraire, dont Picasso (le seul peintre qui soit venu assister à cette cérémonie du souvenir) a pris l'engagement d'établir prochainement la maquette, sera érigée ultérieurement sur cette tombe.

§

Emile Bergerat accusé de « littérature obscène ». — Qui croirait aujourd'hui que cette accusation fut lancée sérieusement contre le bon Emile Bergerat? Il n'est pourtant, si l'on veut s'en convaincre, que de se reporter à certain « Courrier de Paris » publié, le 20 juillet 1879, par Albert Wolff.

C'est un véritable réquisitoire où flamboient des phrases comme celles-ci :

> Par suite de quelle aberration de son esprit M. Bergerat a-t-il publié son volume qui, à côté de quelques documents intéressants, contient des énormités ?
>
> ... Comment, lui, homme d'éducation et père de famille, n'a-t-il pas songé au danger qu'il y a à livrer cette poésie secrète au public?...
>
> Comment, lui, mari d'une femme charmante et se rendant, à ses moments lucides, parfaitement compte de l'austérité où il faut maintenir le foyer pour lui garder le respect, comment n'a-t-il pas pensé à la responsabilité qu'il endosse?
>
> Vraiment je ne saurais m'expliquer cette littérature obscène que par une absence de bon sens, ou plutôt de sens moral, etc., etc.

Mais quel était donc le crime dont Bergerat s'était rendu coupable?

Il avait publié, aux pages 106 à 109 de son livre *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance*, le poème de son beau-père : *Musée secret*, où Paul de Saint-Victor voyait le dernier mot de la beauté plastique :

> ... Car il faut des oublis antiques
> Et des pudeurs d'un temps châtré
> Venger, par des stances plastiques,
> Grande Vénus, ton mont sacré.

Telle était l'unique cause du grand et vertueux courroux d'Albert Wolff en l'innocente année 1879, première de la présidence de M. Jules Grévy. — L. DX.

§

Une rectification de M. Emile Henriot. — Nous recevons la lettre suivante :

10 novembre 1923.

Mon cher Directeur et ami,

Je crains fort que M. Pierre Dominique, dans son essai sur *l'Amour platonique* (Mercure, 1-IX-1923), ne me fasse dire, en me citant, ce que je n'ai pas dit. C'est à propos de Stendhal. J'ai dit qu'il considérait l'amour comme une maladie de l'âme, et n'ai fait que rapporter là son propre point de vue, exposé au moins par deux fois dans ses préfaces de 1826 et 1842 à son livre *De l'Amour*. Cela ne signifie nullement que je veuille voir en Stendhal un malade, comme le croit M. Dominique. Je le tiens même, contrairement à quelques Stendhaliens, pour un homme tout à fait normal. — De même, si j'ai écrit que « énumérant, à l'heure mélancolique du déclin, les femmes qu'il avait adorées,

Stendhal a lui-même noté que presque toutes il les avait aimées sans les avoir », rien dans cette constatation ne permet de conclure que Stendhal ait été un amoureux platonique. Nous savons fort bien le contraire.

Je n'aurais d'ailleurs pas relevé cette interprétation peut-être abusive d'une phrase isolée de son contexte, si, à la page 651 du susdit numéro, M. Dominique ne semblait m'attribuer en outre une opinion, citée en petit caractère (« Et c'est dire que, hors la manifestation de l'instinct... ») qui n'est pas de moi, mais qui, telle qu'elle est reproduite, paraît l'être, puisqu'elle vient immédiatement après un paragraphe qui me concerne et est immédiatement suivie de cette remarque : « N'allons pas si loin. M. Henriot veut rire... » Il y aurait en effet de quoi rire, dans l'opinion excessive de Janet rapportée à cet endroit, probablement par le fait d'une erreur de composition ou de mise en page. Mais on a bien assez à faire de ses bêtises, pour vouloir encore se charger de celles des autres.

Croyez, mon cher directeur et ami, etc. ÉMILE HENRIOT.

Le passage auquel fait allusion M. Emile Henriot a été, en effet, inexactement typographié. Voici comment il se présentait dans le manuscrit de l'auteur :

M. Emile Henriot un peu plus loin avoue qu'il faut considérer *De l'Amour* comme « la somme des observations cliniques d'un malade sur sa maladie ». Et c'est dire que, hors la manifestation de l'instinct, tout est, dans cet ordre-là, peu ou prou, pathologique. C'était l'opinion de Janet qui « identifiait formellement l'amour à une maladie » ; « elle naît en vous, disait-il, dans un moment de dépression, d'épuisement nerveux, et évolue à la manière des psychoses, des maladies de l'esprit ». N'allons pas si loin. M. Henriot veut rire. Et M. Janet voit des malades partout,

§

A propos du fascisme et de M. Guido da Verona. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Accusé par votre distingué collaborateur Lazzeri d'être gallophobe, puisque partisan du Fascisme « qui réclame l'annexion de la Corse, de Nice et de la Savoie », M. Guido da Verona répond qu'il éprouve pour les hommes et les choses de France une profonde amitié. Dont acte.

Mais il ajoute n'avoir jamais supposé que ces desiderata territoriaux pussent figurer dans le programme fasciste.

Ce sont pourtant choses qu'il est bon de savoir. L'auteur d'*Yeldise*, qui, pour ma part, ne m'a pas ennuyée, devrait lire le traité de Gorgolini sur le Fascisme, « le meilleur de tous ceux qui ont paru en Italie depuis 1919 », au dire de Mussolini lui-même; l'auteur, officier démissionnaire, reproche inlassablement aux Français leur prétendue hostilité contre sa patrie qu'ils ne cessent, dit-il, de « vexer », de « traiter de haut en bas » avec une italophobie « tâtillonne et jalouse » ; après quoi, au cours d'une énumération des terres « asservies par les nations impérialistes », il cite Nice, la Savoie et la Corse.

Qu'en pense M. Guido da Verona ? Parlant de ces regrettables manifestations, l'optimiste Eugène Marsan espère qu'elles ne correspondent plus au sentiment fasciste. Je voudrais en être certaine.

MADELEINE DE SWARTE.

Voici, en corollaire à cette lettre, la fin de *Per un Impero latino*, le seul article politique que M. Guido da Verona ait publié et qui a paru, comme nous l'avons dit, le 22 mars 1923, dans le *Popolo d'Italia*, le journal de Mussolini :

Quand un peuple a rempli les coffres-forts de toutes les banques étrangères de milliards de dollars, de sterlings, de francs, de lires, obtenus en vendant à haut prix des trains pleins de marcs alors valables, et s'est mis ensuite à faire sortir des presses des tonnes de ces mêmes marcs, comme pour détruire le moyen avec lequel il aurait dû payer ses dettes ; quand un peuple qui, en cinq années de guerre, n'a pas eu une maison détruite se refuse à reconstruire les provinces qu'il a réduites en poussière de décombres ; quand un peuple, à chaque coupe qu'il lève, boit mentalement à notre destruction, à chaque action qu'il accomplit, ne dissimule pas son dessein de conspirer à notre plus grande ruine ; quand un peuple veut que nous succombions au chômage et à la faillite, après que la fleur de nos générations et de nos ressources a péri sur les champs de bataille uniquement par sa faute ; quand enfin un peuple vaincu, pour sauver l'intangibilité de son propre territoire, a apposé honorablement sa signature sur un traité de paix, et ensuite ne paie pas, ne remplit pas ses engagements, ne fait pas honneur à sa signature, cherche tous les expédients les plus grossiers et les plus funestes pour fuir les justes précautions que le concert des peuples attaqués a cru devoir prendre contre ses retours offensifs, quand ce peuple, refusant de subir les conséquences de sa défaite, veut que ce soit nous qui soyons ruinés tandis qu'il prospérerait, nous qui mourions de faillites et de crises pendant qu'il commercerait, et qu'en somme, après dix années de martyre, ce soient ceux-là seuls qui soient vaincus qui n'ont commis aucune faute, eh bien, moi, comme homme, non plus comme citoyen d'aucun pays, je me lève devant ce peuple, qui n'a droit à aucun pardon, et je crie de toutes mes forces, tandis que mon cœur bat d'accord avec le cœur des martyrs bleu horizon qui ont repassé le Rhin : Vive la politique du maréchal Foch !

Et je vous dis à Vous, Première Chemise Noire d'Italie : La France de 70 a payé. Là où elle a apposé sa signature elle y a fait honneur. La France, sauvée par miracle d'être toute entière, comme dix de ses départements, un bivouac démantelé de ravageurs qui ont été mis en fuite, ne veut ni de territoire germanique, ni le pain quotidien du labeur allemand. Elle veut simplement ce qui lui est dû, ce que les traités lui ont assuré, ce que le jugement de tous les combattants a reconnu être l'équitable mesure de la paix qui a épargné le territoire allemand. Pensez aux régiments de l'Yser et de Verdun, quand fut donné l'ordre de s'arrêter (ordre du dictateur Wilson !) et qui s'arrêtèrent en rongeant leurs poings, parce qu'après cinq années de crucifiement était venu enfin le jour de la marche sur Berlin sans coup férir. Si la paix avait été dictée avec les canons pointés sur le Reichstag et avec Foch de pied ferme devant l'assemblée des gouvernants germaniques, comme l'a fait Napoléon le soir d'Austerlitz, aujourd'hui les réparations seraient payées ou assurées jusqu'au dernier centime, la paix régnerait sur le monde et l'Angleterre ne trouverait pas nécessaire de se retirer de la mystique alliance consacrée sur les champs de bataille.

Et je dis à Vous, Première Chemise Noire d'Italie : « Si quelqu'un doit mourir, ce ne peut être d'aucune façon la France. Comme en juillet 1914, un

petit Etat qui a sur son écusson la fleur de tous les honneurs, et qui a fait sentinelle devant l'histoire, et qui est monté sur le bûcher à l'heure du martyre, est à son poste.

L'Angleterre n'est pas à son poste. L'Italie n'est pas à son poste.

Au nom de la Marne et du Piave, du Monte Nero et de l'enfer de Verdun, je vous demande de poser pour la seconde fois la première pierre de l'Empire Latin ; et je demande à votre cœur, qui est celui d'un homme généreux, d'envoyer aux martyrs bleu horizon, qui ont emporté des sanctuaires antiques de leur race, haute, sur leurs bras blessés, leur Jeanne d'Arc merveilleuse et invincible, de leur envoyer trente mille Chemises Noires crier l'alala italien sur les frontières, également nôtres, du Rhin.

§

Bains de mer et art dramatique. — Dans les milieux théâtraux d'Italie, il n'est bruit actuellement que d'un procès intenté par son directeur à une actrice des plus connues, avec demande reconventionnelle de la part de celle-ci. L'actrice alla passer un congé aux bains de mer. Puis elle fit sa rentrée dans un drame où elle portait un costume fort décolleté. Mais lorsqu'elle parut en scène, malgré le pathétique de la situation, toute la salle éclata de rire : la belle comédienne, connue auparavant pour l'éclat de son teint, s'était transformée en négresse par suite de l'abus des bains de soleil. La pièce fit un four aussi noir que l'interprète. D'où amende, puis procès. L'issue en est attendue par toute la gent théâtreuse d'outre-mont. L'arrêt fixera jusqu'où un engagement peut obliger une actrice à l'égard de la couleur de sa peau.

§

Aventures d'un gastronome au Salon d'Automne.

Paris, le 12 novembre 1923.

Monsieur le Directeur,

Au Ministère de l'Hygiène, où, dans un bureau sombre et sans air, j'achève de ruiner au service de la nation une santé fragile, on lit le *Mercure de France*.

La première fois que j'y épelai, sous une chronique de gastronomie, le nom de Dodin-Bouffant, je fus tenté de vous adresser une protestation véhémente : je voulais vous sommer de livrer à ma vindicte l'individu sans vergogne, qui, exploitant la renommée européenne de mon bisaïeul, émule, compatriote et compagnon de Brillat-Savarin, poussa-t l'audace jusqu'à s'approprier le glorieux patronyme dont je suis l'héritier direct. Ma timidité m'empêcha de réaliser ce dessein. « Et puis, me disais-je, un hommage cynique est encore un hommage. Il ne saurait me déplaire que l'on imprime de nombreuses pages à la louange de l'art dans lequel s'illustra mon grand ancêtre. »

Je dois au surplus l'avouer : les chroniques du faux Dodin-Bouffant n'étaient pas sans mérites, tout au moins doctrinaux, car, pour leur

valeur pratique, je n'avais guère l'occasion de la mettre à l'épreuve : un modeste expéditionnaire, même quand il possède, par atavisme, les dons gastronomiques les plus rares, se voit trop souvent contraint de manger dans d'humbles bouillons.

Hier cependant, pour fêter l'armistice et sur la foi des éloges décernés par mon apocryphe parent, dans le *Mercure* du 1er novembre, à la Section culinaire du Salon d'Automne, je conviai une aimable dame, amie des arts et de la bonne chère, à déjeûner dans ce palais des nourritures terrestres, sanctuaire où, selon votre collaborateur, l'art de mon bisaïeul « a conquis sa vraie place et obtenu des lettres de noblesse qu'il devrait posséder depuis longtemps ».

Une salle à manger « provençale » (ainsi le démontre avec force, dans l'ordre décoratif, une carte murale de la région toulonnaise) nous accueillit, ma compagne et moi-même Un maître d'hôtel, qui parlait auvergnat et ressemblait au bon vieux joueur de serpent que j'écoutais jadis dans l'église de mon village, nous assigna deux places, à une table exiguë, occupée déjà par un couple trop bien élevé pour se plaindre de notre intrusion. Le lieu était en proie à des courants d'air comparables à ceux qui luttent, sous l'Arc-de-Triomphe, quand un maréchal ou un ministre harangue dans sa tombe le Soldat inconnu.

Je réclamai l'ordre du jour. « Ah ! Monsieur, me dit-on, l'imprimeur n'a pas encore livré les menus. » On voulut bien ajouter que le déjeûner serait tourangeau. D'accord : la Touraine est un beau pays. Sur la carte des vins, je désignai, comme de juste, un Vouvray. « Ah ! Monsieur, nasilla le joueur de serpent, il n'y en a plus. » En implorant, d'une oraison mentale, le pardon de mon bisaïeul pour cette dissonance, je me rabattis, sous l'influence sans doute du décor provençal, sur un Hermitage blanc.

Au bout d'un quart d'heure, le menu, griffonné au crayon, nous fut apporté. Inévitablement, les hors-d'œuvre comprenaient des rillettes de Tours, mais, pour les obtenir, il fallut les redemander quatre fois : quand elles parurent, elles évoquaient moins la cité de Balzac que les usines de Chicago, patrie du « singe ».

Il y avait ensuite des bouchées tourangelles. Pour nous, elles se présentèrent sous les espèces d'un reste de sauce, versé en deux petits bols et où surnageaient quelques débris d'origine probablement animale. Je m'attendais à des vol-au-vent et j'eus l'imprudence de le dire. Le maître d'hôtel haussa le ton pour déclarer péremptoirement que son stock de moules était épuisé et que nous n'avions qu'à nous passer de pâte feuilletée. Le souvenir du grand Dodin-Bouffant m'interdisait de transiger ; je refusai les bols et l'on offrit de les remplacer par une omelette. J'eus la faiblesse d'accepter. L'omelette s'avéra très inferieure à celle que m'avait confectionnée ma concierge, un jour que la grippe me con-

finait en mon logis. Je vous fais grâce de la suite : aloyau insipide, fromages inodores, poires au cœur de pierre et raisins aux globes affaissés. Quant au chiffre de l'addition, je ne vous le révélerai pas : vous me feriez mettre un conseil judiciaire.

Que l'on prône, sous le couvert de mon illustre bisaïeul, des établissements où les honnêtes gens se voient traités de la sorte, c'est, Monsieur, ce que je ne saurais souffrir.

Veuillez le dire de ma part à l'usurpateur et que, s'il récidive, je lui ferai défendre, par ministère d'huissier, de se servir d'un nom que la misère des temps m'a contraint de transformer, pour mon usage personnel, en celui de votre très obéissant serviteur

ALEXANDRE DODIN-JEUNEUR.

Nous avons communiqué la lettre précédente à M. Dodin-Bouffant, qui nous répond :

Monsieur le Directeur,

La gastronomie est vraiment le plus beau des arts, parce qu'elle n'adoucit pas les mœurs. Un amateur de musique déçu, un ami de la peinture trompé s'en va triste, muet et résigné. Un amant de la table qui a mal déjeuné fait une vie d'enfer. Ce n'est, bien entendu, pas moi qui l'en blâmerai. J'ai écrit quelque part que j'approuvais pleinement un Wenceslas de Pologne qui avait accoutumé d'embrocher et de rôtir le cuisinier qui l'avait fait mal déjeuner. Je ne m'en dédis point.

Ceci posé, Alexandre Dodin-Jeûneur a droit à quelques explications. C'est dans ma chronique parue au *Mercure* le 1er novembre que j'ai entretenu les lecteurs de la section gastronomique du Salon d'Automne. Or, la dite section a ouvert ses portes le 3 novembre. Je n'ai donc pu en parler qu'au futur, expliquer ce qu'elle représenterait, sans engager ma responsabilité. En pratique, il est évident qu'à côté de très belles journées, — je vous cite en témoignage, ô Damur, — il y en eut de médiocres. Il est non moins évident que bien des choses — le service entre autres — ne sont pas encore au point. Je ne conteste pas la légitimité des réclamations Dodinjeûneuriennes. Mais que mon honorable vitupérateur considère l'ampleur de l'entreprise de réunir à Paris les grands cuisiniers de toutes les provinces de France, qu'il réfléchisse que c'est un premier essai, que les organisateurs se sont heurtés à d'énormes difficultés dont l'impossibilité de prévoir, sans données antérieures, le nombre des déjeuneurs — ô jeûneur — n'a pas été la moindre. C'est déjà bien beau d'avoir servi quelques glorieux repas et j'ai idée que le 8 décembre, journée de Bergerand de l'*Etoile* de Chablis, sera de premier ordre.

Quant au nom de Dodin-Bouffant.... il a été donné par le plus intime de nos amis au héros d'un petit livre. Mon ami interrogé m'a déclaré

qu'ignorant totalement qu'il avait été porté par un émule et compagnon de Brillat-Savarin — il n'y a que les gastronomes pour avoir la chance de rencontrer des compagnons pourvus de si beau noms, — il avait pour sa part simplement tiré le masculin de « dodine ». Mon ami a ajouté que l'opération était parfaitement légitime, car il était bien probable qu'elle avait été effectuée en sens inverse au xve siècle, quand on donna le nom de « dodine » à un salmis présenté par M. Dodin. En ce cas, comme il s'agit d'un grand homme et d'un bienfaiteur de l'humanité, on ne peut pas plus contester à l'ami en question le droit de prendre le nom de Dodin qu'à Sardou celui d'avoir appelé un des personnages de *Madame Sans-Gêne* Napoléon.

Quant à la « vindicte » d'Alexandre Dodin-Jeûneur dont il a eu l'idée de poursuivre mon ami, elle n'a rien de terrifiant. Elle eût été redoutable au cas où ledit Alexandre eût été un buveur d'eau ou un habitué des restaurants végétariens. Mais un homme qui choisit avec autant de soins des vins et qui sait juger un vol-au-vent n'est jamais un méchant homme.

Veuillez trouver ici, monsieur le directeur, l'assurance de tous mes amicaux sentiments.

DODIN-BOUFFANT.

§

Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française.

5 novembre.

Monsieur le Directeur,

On me communique le *Mercure* où un certain Souchon prétend m'éreinter. Serait-ce le Souchon qui vint un jour, il y a bien des années, m'apporter chez moi, à Asnières, un *Roi Midas* où les deux collaborateurs (ils s'étaient mis deux) n'avaient guère fourni que les oreilles, mais qui n'eut malheureusement pas *celle* du public d'Orange ?

Que ce soit ce Souchon ou un autre, je vous serai obligé de publier, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dans le *Mercure*, à l'endroit même où il a opéré, le triolet suivant :

Un *h* orne ton nom, Souchon ;
Mais c'est Souc.. que je te nomme ;
Tu te montes le bourrichon.
Un *h* orne ton nom, Souchon ;
Mais j'ôte d'un coup de torchon
Cet *h* qui nous masque l'homme :
Un *h* orne ton nom, Souchon,
Mais c'est Souc.. que je te nomme.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

SILVAIN
Doyen de la Comédie-Française.

§

Errata. — Dans l'article *l'Allemagne devant le problème monétaire* paru dans le dernier numéro, p. 86, l. 15, au lieu de : « 75 milliards de marks-or », lire : 75 millions.

Plusieurs coquilles défigurent une citation de quelques vers de Goethe dans le roman *Elodea*, p. 161 du dernier numéro. Le texte doit être ainsi rétabli :

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh,
Und von den Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch.
Die Vöglein schweigen im Walde,
Warte nur, balde
Ruhest du auch.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — La Morgue a déménagé, changé de nom aussi. Voilà déblayée enfin et nivelée la poupe de la Cité. Il paraît que l'on va mettre, en cet endroit, un square, extension, en somme, de celui qui se trouve derrière Notre-Dame, et auquel le conseiller du quartier a déjà fait annexer, il y a plusieurs années, le quai voisin.

Ce conseiller, M. Georges Lemarchand, avait, en avril 1912, lancé le projet d'une ornementation à installer contre le soutènement du quai où va s'étaler le nouveau jardinet Deux amples perrons descendaient vers une plate-forme, réservée entre le fleuve et trois vasques, dont chacune recevait d'assez haut une cascatelle crachée par un dauphin ou une autre bestiole de ce genre. On a publié de droite et de gauche, à l'époque, le plan et le croquis, et tout le monde approuvait.

Qu'est devenu ce projet ? — A. C.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp du Mercure de France. Marc Texier.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs .... 1 vol.
II. *Civilisation .... 1 vol.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. .... 1 vol.
II. *Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles .... 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis .... 1 vol.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle .... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle 1 vol.

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes) .... 1 vol.
III. *Moralités légendaires .... 1 vol.

ŒUVRES DE MAURICE MAETERLINCK

I. *Le Trésor des humbles .... 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée .... 1 vol.

ŒUVRES DE JEAN MORÉAS

I. *Les Syrtes. Les Cantilènes. Le pèlerin passionné. Enone au clair visage ; Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles .... 1 vol.

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

I. Les Médailles d'argile. La Cité des eaux .... 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des heures .... 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par Paterne BERRICHON, Poèmes retrouvés. Préface de Paul CLAUDEL .... 1 vol.

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'infante, augmenté de plusieurs poèmes .... 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du vase .. 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés .... 1 vol.

ŒUVRES DE MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège .... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria .... 1 vol.

ŒUVRES DE LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques .... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques .... 1 vol.

ŒUVRES DE JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? *ou les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges* .... 1 vol.
II. *Aimienne *ou Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse .... 1 vol.

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la vie .... 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille .... 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Flambeaux noirs .... 1 vol.

ŒUVRES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future .... 1 vol.
II. *Contes cruels .... 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels .... 1 vol.
IV. *Axel .... 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

Les volumes de cette collection peuvent être fournis reliés, aux prix suivants :

GENRE DE RELIURE	1/2 basane	1/2 chagrin	1/2 maroquin
Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée...	15. »	17. »	26. »
Le même, avec coins..........	18. »	23. »	33. »
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée..........	16. »	18. »	29. »
Le même, avec coins..........	19. »	24. »	38. »

Ces prix s'entendent de la reliure seulement : il faut y ajouter le prix du volume.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE, DU CATALOGUE COMPLET

COLLECTION MAURICE GENTIEN

Tableaux Modernes

Par COROT, TH. COUTURE, C.-F. DAUBIGNY, A.-G. DECAMPS, N. DIAZ
JULES DUPRÉ, EUG. FROMENTIN, TH. ROUSSEAU, C. TROYON, ANT. VOLLON, F. ZIEM

AQUARELLES

Par A.-L. BARYE, A.-G. DECAMPS, H. HARPIGNIES, EUG. LAMI, TH. ROUSSEAU

Quatre Aquarelles par Jules JACQUEMART

ŒUVRES IMPORTANTES DE BARYE

Objets d'Art et d'Ameublement

DU XVIIIe SIÈCLE ET AUTRES

PENDULES — BRONZES — MEUBLES

Très importante Collection de Pierres dures de la Chine

JADES, CRISTAUX DE ROCHE, AGATES, etc...

BEAUX ÉMAUX CLOISONNÉS CHINOIS DU XVe AU XVIIIe SIÈCLE

BRONZES — CÉRAMIQUE — OBJETS DIVERS — VITRINES

VENTE :

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 3 et Mardi 4 Décembre 1923, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

Pour les Tableaux et Bronzes :

M. J. ALLARD
20, rue des Capucines, 20
PARIS

M. ANDRÉ SCHŒLLER
Directeur Général des Galeries Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

Pour les Objets d'art :

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges, 7
PARIS

Experts pour les Objets d'Extrême-Orient :

Mme F. LANGWEILL
61, rue de Varenne, 61

M. ANDRÉ PORTIER
24, rue Chauchat, 24

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Samedi 1er Décembre 1923, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Dimanche 2 Décembre 1923, de 2 heures à 6 heures.*

BULLETIN FINANCIER

Circonspection et optimisme, voilà semble-t-il comment on peut définir l'attitude ac-
uelle de la Bourse. Circonspection, à cause de notre désaccord permanent avec l'Angle-
erre, de la hausse de la livre et du dollar qui bat tous les records ; optimisme, parce
ue la situation économique et financière de la France s'affirme chaque jour meilleure.
Rien d'étonnant, dans ces conditions, que notre marché se soit montré nerveux et privé
'activité.

Cette nouvelle dépréciation du franc a fait perdre quelques légères fractions à nos
entes : 3 o/o 53.25 ; 5 o/o amortissable 84.15 ; 6 o/o 1920 85.20. Le résultat de la
ouscription aux Bons du Trésor a dépassé les espérances, atteignant le chiffre de
millards 40 millions et cet important emploi de fonds a certainement détourné des
entes françaises des capitaux qui en auraient soutenu les cours. De même, les emprunts
agés par des annuités de l'Etat ont été moins fermes. Au compartiment étranger, nous
ouvons les Russes plutôt délaissés, c'est-à-dire avec fort peu de transactions. L'Exté-
ieure espagnole est rarement négociée, aussi serait-il difficile de se rendre un compte
xact de la répercussion que peut avoir la hausse de la peseta sur ses cours. Il en est
utrement de l'Egypte Unifiée qui progresse à 239, des fonds Japonais qui accusent des
ouvelles plus-values, particulièrement le 4 o/o 1905 à 299 fr.

Nos grandes banques restent dans l'expectative : Crédit Lyonnais 1600 ; Comptoir
'Escompte 980 ; Société Générale 732. Le Crédit foncier de France à 1400 et va pro-
éder à l'émission d'obligations nouvelles. L'emprunt serait de 800 millions et les obli-
ations du type 6 o/o à lots et du nominal de 500 fr. seraient croit-on émises entre 475
480 francs. Notons aussi que la Banque Privée qui cote 288 fr. est sur le point de
océder à la réduction de son capital qui sera immédiatement reporté à 100 millions,
attribuant aux anciens actionnaires des parts bénéficiaires en dédommagement du
crifice demandé à leur consentement. Cette réorganisation est favorablement envisagée
r eux et par la clientèle. Le Crédit Mobilier activement négocié se maintient à 480 ;
dividende de l'exercice clos le 30 juin sera maintenu à 30 fr. payables en janvier.

Les chemins français sont calmes avec un peu de tassement sur le P.-L.-M. à 1105;
emins espagnols invariables ; chemins de fer Lombards lourds à 55 fr. Le Métropo-
ain reprend à 540 et le Nord-Sud à 234, bien qu'il semble peu probable que les tarifs
ces deux compagnies soient à la veille d'être élevés. Meilleure orientation des valeurs
navigation qui restent assez calmes. Messageries maritimes 200 ; Chargeurs Réunis
2. Valeurs métallurgiques irrégulières, valeurs d'électricité, d'eaux et gaz, toujours
rmement tenues. L'action Gaz et Eaux s'avance à 800 et les divers titres de la Société
ntaise d'Electricité, qui ont fait dernièrement leur apparition à la cote, se traitent la
rt à 1070 fr. et les actions ordinaires et privilégiées à 382. Des cours plus élevés, par-
ulièrement sur la part, paraissent fort possibles, sinon probables, nous disent des gens
dinairement bien informés.

Nos valeurs houillères semblent s'orienter à la hausse, la tension des changes ne pou-
nt que les influencer favorablement. Courrières reprend à 621, Lens à 430. Au compar-
ent des produits chimiques, on note la vive avance des Etablissements Kuhlmann à
9 et des Matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis à 816, la prochaine
sion de ces deux importantes sociétés ne pouvant avoir que le plus heureux résultat
ur l'une et l'autre. L'Electro-Chimie passe de 670 à 710, le Ripolain de 3445 à 3535.
valeurs diverses, nous trouvons de nouveaux progrès sur la Brasserie Quilmès à
50 ; Poliet et Chausson à 1660 ; la Mécanique de Gennevillers à 580 contre 555. Les
ablissements Hanel gagnent encore quelques points à 1070 ; Révillon est plus faible
010.

Au marché en Banque particulièrement, les pétrolifères ont été très actives et les pro-
ès accomplis sont souvent considérables. La Royal Dutch par exemple, passe de
.400 à 27.100 et la Shell de 294 à 309. La tendance des mines d'or reste ferme, les
elques réalisations qui se produisent étant facilement absorbées.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	60 fr.	Un an............	75 fr.
Six mois..........	32 »	Six mois..........	40 »
Trois mois.........	17 »	Trois mois.........	21 »



Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.